
U d'/ of Ottawa
39003001048023

LES ORIGINES
INDO-EUROPÉENNES

OU

LES ARYAS PRIMITIFS

ESSAI DE PALÉONTOLOGIE LINGUISTIQUE

PAR

ADOLPHE PICTET

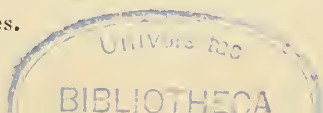
Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Volney)

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

TOME DEUXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, RUE DE SEINE, 33



LIVRE TROISIÈME

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES ANCIENS ARYAS

§ 160. OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que des faits relatifs à l'histoire extérieure de l'antique race arienne, à ses origines locales, à son extension graduelle, et à ses migrations lointaines. Ici et là seulement, nous avons pu signaler quelques indices d'un développement matériel plus ou moins avancé, tels que la possession des métaux usuels, des plantes cultivées et des animaux domestiques. En abordant directement l'étude de cet ordre de faits, nous entrons dans un champ de recherches d'un intérêt plus vif, mais aussi plus difficile à tous égards, et les difficultés croissent encore quand on arrive aux questions qui concernent l'état social, les mœurs, les connaissances, les croyances de ce peuple primitif que nous n'entrevoyons qu'à travers les débris de son langage, dispersés chez ses descendants. Cela résulte déjà de la nature des problèmes à étudier. Les objets du monde extérieur restent toujours les mêmes, et leurs noms se conservent avec une persistance remarquable ; mais, dans la vie des peuples, tout tend incessamment à changer, et d'autant plus que cette vie elle-même a plus de puissance et de mouvement. Avec le pro-

grès graduel, les usages, les mœurs, les institutions se transforment, les connaissances s'étendent, les idées morales et religieuses se modifient, et cette marche n'est pas toujours régulièrement progressive. Les migrations lointaines, les agitations intestines, les guerres, amènent des temps d'arrêt, des reculs, des perturbations, qui deviennent autant de points de départ nouveaux pour de nouvelles évolutions des existences nationales. Toutes ces phases diverses se reflètent fidèlement dans les langues, et s'y reconnaîtraient à coup sûr si l'histoire de ces dernières nous était mieux connue. Dans l'état actuel des choses, les matériaux accessibles ne nous offrent plus que les résidus épars, et confusément mêlés, des révolutions passées. Les termes anciens, souvent difficiles à distinguer de leurs synonymes plus récents, ont quelquefois changé de sens sous l'influence des idées nouvelles, ce qui devient une cause fréquente d'incertitudes et d'erreurs possibles. Tout cela impose une grande réserve, quant aux inductions à tirer pour l'époque préhistorique. Nulle part ces observations ne s'appliquent mieux qu'aux races ariennes qui, à partir du moment de leur dispersion, se sont développées dans des directions si diverses. Toutefois, cette diversité même est ce qui nous permet encore de retrouver les traces des faits primitifs. Ce que telle langue a perdu, telle autre l'a conservé, et, si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est de l'abondance, plutôt que de la pénurie, des éléments de comparaison qui ont résisté à l'action de tant de siècles.

Pour nous faire une idée aussi complète que possible de la civilisation matérielle des anciens Aryas, nous chercherons d'abord quel a dû être leur genre de vie, pour les suivre après cela dans les diverses branches de leur industrie, et de ses produits variés. Il faut, d'ailleurs, rappeler ici une observation

déjà faite (t. I, p. 219): c'est que les éléments de la philologie comparée ne peuvent nous éclairer que sur la dernière période de l'existence sociale des Aryas avant leur dispersion, et que cette période elle-même a dû être précédée par plusieurs phases de progrès graduel. Ce n'est donc plus que par conjecture que nous pouvons distinguer dans le vocabulaire l'âge relatif des termes, pour en tirer quelques inductions sur l'histoire de l'ancienne civilisation. On peut bien présumer, par exemple, que les noms relatifs à la famille remontent à l'époque la plus reculée, par cela seul que la famille est le principe même de toute société humaine ; mais rien ne prouve que son organisation ait été dès le début aussi complète qu'elle nous apparaît au temps qui a précédé immédiatement la dispersion de la race arienne. Il en est de même, et à un plus haut degré, des différentes phases sociales qui ont dû d'abord se succéder, mais dont les éléments ont sans doute coexisté plus tard, dans la réalité comme dans la langue. Il est possible que la vie de chasseur ait précédé la vie pastorale, comme celle-ci l'agriculture ; mais les anciens Aryas ont pu rester chasseurs et pâtres tout en devenant laboureurs, et le progrès n'aura pas suivi la même marche chez des tribus placées dans des conditions locales plus ou moins différentes. Si donc, dans les recherches qui suivent, et pour plus de clarté, nous traitons séparément de ces phases diverses dans l'ordre qui semble le plus naturel, nous n'entendons rien préjuger sur la réalité historique de cet ordre, quitte à signaler, chemin faisant, les indications qui semblent l'appuyer. La même observation s'appliquera aux autres sphères de la civilisation arienne que nous étudierons tour à tour. Point d'hypothèses préconçues et stricte observation des faits, telle est la règle que nous devons nous imposer.

CHAPITRE Ier.

LE GENRE DE VIE.

SECTION I.

§ 161. LA CHASSE ET LA PÊCHE.

On ne saurait douter que les anciens Aryas, comme tous les peuples du monde, n'aient cherché dans la chasse et la pêche des moyens de subsistance, d'autant plus que leur pays devait abonder en gibier de toute espèce ; mais rien n'indique qu'ils aient débuté par être exclusivement chasseurs, à l'exemple de certaines tribus sauvages. Lors même qu'il en aurait été ainsi, il serait impossible de le prouver, puisque la vie pastorale d'abord, et ensuite l'agriculture, ont certainement prédominé avant l'époque de la dispersion. Tout ce que l'on peut constater, c'est que les affinités d'un certain nombre de termes témoignent encore de l'exercice de la chasse et de la pêche à côté des autres occupations.

1) Le sanscrit *vyâdha*, chasseur, dérive de *vyadh*, percer, blesser, transpercer avec une flèche, mais aussi aiguillonner, exciter, mettre en mouvement ; *â-vyadh*, de même percer, blesser, et attaquer, lancer, mettre en fuite, *â-vyâdha*, *-dhin*,

adj., qui blesse, qui attaque, etc. Le *vyâdha* est donc celui qui blesse, ou qui attaque et poursuit le gibier. Dans plusieurs formes de sa conjugaison, et à la fin des composés, *vyadh* devient *vidh*, comme *mṛgâvidh*, chasseur, c'est-à-dire qui blesse, l'animal des bois, la bête fauve, cerf, gazelle (*mṛga*) (D. P.).

A cette forme *vidh* se rattachent d'autres dérivés, *vêdha*, *vêdhana*, perforation, *vêdhaka*, qui blesse, etc.

Bopp (*Gl. scr.*, v. cit.) compare le latin *vēnari*, contracté peut-être de *vednari*, mais la rac. scr. *vên*, appetere, amare, c'est-à-dire poursuivre, semble offrir une solution plus directe.

Une concordance plus sûre se présente dans l'irlandais-erse *fiadh*, gén. *féidh*, venaison, cerf, *fiadhaige*, erse *fiadhaiche*, chasseur, *fiadhach*,[1] erse *fiadhan*, chasse, etc. L'identité complète des formes *vyadh* et *fiadh* n'est cependant qu'apparente, attendu que l'irlandais *ia* est pour un *é* plus ancien,[2] de sorte que *fiadhach*, *fiadhan*, répondent à *vêdhaka* et *vêdhana*. Au sens général de la rac. *vyadh* se lient de plus l'irland. *fiadha*, *fiadhain*, *fiadhanta*, féroce, sauvage, ainsi que le cymr. *gwydd*, armor. *gwéz*, *gouéz*, avec le même sens. Le sansc. *vyâdha* désigne aussi un homme grossier, barbare.

Il faut peut-être rattacher aussi à ce groupe l'ancien allemand *weida*, chasse, *weidinari*, chasseur, *weidôn*, *-danôn*, chasser, scand. *veidr*, *veidi*, venatio, *veida*, *veidha*, ags. *vaedhan*, venari. La dentale, il est vrai, est irrégulière, et le *dh* du sanscrit = *d* gothique et ang.-saxon, aurait dû devenir *t* dans l'ancien allemand.[3]

[1] *Fiadach*, chasse (Stokes, *Goid.*[2], 28).

[2] Cf. Z.[2], p. 17.

[3] Aussi Fick (862), qui adopte *vaitha* comme thème germanique primitif, le rattache-t-il au scr. *vî (vayati)*, faire aller, chasser = *ag*;

2) La racine sanscrite *raǵ*, *ranǵ*, ire, prend au causatif, *raǵayati*, le sens de chasser, venari,[1] mais dans cette acception je n'en trouve aucun dérivé. On peut comparer le lithuanien *rágínti*, *rangyti*, exciter, presser, contraindre ; et, plus spécialement encore, l'irlandais et erse *ruag*, *ruagaim*, chasser, poursuivre, d'où *ruaig*, chasse, *ruagaire*, chasseur, etc. Comme *ua* est = *ô* plus ancien (Z.[2], 22), *ruag* est pour *rôg*, et *rôg* probablement pour *rong*, à cause du *g* non aspiré.

3) Le zend *azra*, chasse,[2] dérive de *az*, *aj* = sansc. *aǵ*, agere. Le corrélatif sanscrit *aǵra* signifie qui pousse, qui incite, dans le composé vêdique *ghâsêaǵra*, qui incite à manger (D. P., v. c.), et, comme subst. masc., *aǵra* désigne la plaine, la campagne, en tant que lieu de mouvement libre. Cf. ἀγρός, ager, etc.

L'acception du zend se retrouve exactement dans le grec ἄγρα, chasse (de ἄγω), d'où ἀγρεύς, ἀγραῖος, chasseur, ἄγρευμα, ἄγρηνον, filet de chasse, etc. Le rapport entre ἄγρα et ἀγρός est identiquement le même que celui de *azra* au sanscrit *aǵra*.

4) Les armes du chasseur ont dû être les mêmes que celles du guerrier, lesquelles seront plus tard l'objet d'un examen particulier. Mais, à côté de la force, on employait aussi la

en zend *vî*, aller, voler, au causatif faire aller, mettre en fuite (Justi, 277); en comparant le lith. *wyti (wêju)*, chasser, poursuivre, et même le latin *vēnari*.

[1] D'après Westerg., *Rad. skr.*, 119. Mais cf. D. P., VI, 231, où *raǵayati mṛgân* équivaut, suivant Pânini, à *ramayati mṛgân*, ce qui, à p. 275, signifie : réjouir les gazelles par l'accouplement. Cf. *râga*, passion, désir violent, plaisir à, de *raǵ (raǵyati)*, être excité, entraîné, se plaire à, etc. L'acception de chasser n'y est pas indiquée.

[2] Spiegel, *Avesta*, I, p. 239, d'après la version huzvaresh. Ce mot ne paraît qu'une fois dans les textes zends. De même Justi, p. 16.

ruse, et c'est ce qu'indiquent encore quelques anciens noms du filet de chasse et de pêche.

a) Le sansc. *ĝâla*, *ĝâlaka*, filet, d'où *ĝâlika*, *ĝâlin*, chasseur et pêcheur, et qui se retrouve dans le persan *ĝâl*, filet, aurait disparu des langues européennes, s'il ne s'était pas conservé dans les noms du cygne aux pieds réticulés, qui correspondent au sansc. *ĝâlapâd*, et qui ont été réunis à la page 484 du premier volume. On l'y aurait difficilement reconnu sans l'aide du composé sanscrit.[1]

b) L'affinité du grec πόρκος, filet de pêche, avec le cymr. *perced*, bow-net, et le lithuanien *spurktus*, espèce de filet (watenetz), indique une commune origine arienne. Benfey rapporte le grec à la rac. sansc. *pṛć (parć)*, spargere, tangere, conjungere, au causatif colligare. Cf. *â-parć*, amplecti, *parka*, dans *madhuparka*, mélange de miel et de lait, *samparka*, mélange, connexion, etc. (D.P.), et πλέκω, *plecto*, d'où πλεκτάνη, filet. Le mot cymrique se lie de même à *parc*, enceinte (d'où notre *parc)*, *parciaw*, enfermer, parquer, etc.; et le lith. *spurktus* appartient à la forme sansc. *spṛç* (*sparç*), amplecti, capere, évidemment alliée à *pṛć*. [2]

c) Dans trois langues européennes, le filet présente aussi des noms concordants. Ainsi au latin *rēte* répond exactement le cymr. moyen *ruid* (Leg., I, 76), pour *ruit* = *rêt*, † corn.

[1] Le sanscrit *ĝâla* signifie aussi figurément ruse et sorcellerie, d'où *ĝâlika*, un trompeur, *ĝâlma*, un coquin, etc. Je compare donc l'ancien irland. *gola*, trappe, piége (O'Dav., *Gl.*, 95), proprement ruse. Deux autres dérivés sanscrits trouvent aussi leurs analogues, savoir *ĝâlaka*, nid, en tant que tissé, tressé, dans le grec γωλεός, tanière, lithuan. *gvalys*, lett. *gola* (Fick, 307), et *ĝâla*, *ĝâlikâ*, cotte de mailles, et casque en fil métallique, dans le latin *galea*, en irlandais *galiath* (O'R.).

[2] Ici, suivant Walter (Z. S., 12, 378), le nom des *Parcæ*, en tant que fileuses.

ruid (Zeuss[2], 97), armor. *roed* (ib. 98), *roued,* irland. *riath* = *rêth,* erse *riadh* (Cf. irland. *réidh,* corde). Le lithuan. *rétas, rétis,* signifie filoche et tamis. — L'étymologie est partout incertaine. Curtius (Z. S., 16, 131) conjecture *rēte* pour *srēte,* de *sero* = scr. *sar,* d'où *sarit,* fil. Fick (389), avec moins de probabilité, suppose un thème européen primitif *râtya,* dont l'*â* serait partout en désaccord. Le scr. *rîti,* ligne, de *ri, rî,* laisser aller, conviendrait mieux malgré son sens un peu différent.

d) Le grec ἄρκυς, ἄκυον, filet, a été ramené par Curtius (Z. S., 13, 398, et *Gr. Et.*[3], 319) à la même racine *ark, rak,* que ἀραχνη (t. I, p. 659), en comparant ἀρκάνη = το ῥάμμα, tissu, fil. Cf. le pers. *râk,* fil, et peut-être l'irlandais *arach,* fishing tackle (O'R.), † *airches,* trappe (Corm., *Gl.,* 2).

e) Le latin *cassis* rappelle l'ossète *chiss, chiz,* filet, et tous deux semblent se relier au scr. *kaksha,* cachette, enceinte, ceinture, sangle, etc., en pers. *kashah, kashî,* id. Cf. *kashîdan,* lier.

f) Le latin *tenus, -oris,* piége, lacs, appartient à la rac. *ten* de *tendo, tenuis,* etc. = scr. *tan,* d'où *tantu,* fil, etc. Cette racine, conservée par la plupart des langues ariennes, semble avoir disparu du slave et du lithuanien, où cependant on trouve, comme noms du filet de chasse, l'anc. slave *teneto, tonoto, tonotŭ,* et le lithuan. *tinklas,* filet de pêche (Cf. le sansc. *vîtañsa,* filet, lacs, cage, etc., de *vi-tan,* D. P., et d'où *vâitañsika,* oiseleur), dérivé par le suffixe *klas* des termes qui désignent des instruments. Cf. *wòrtinklis,* toile d'araignée *(wòras).*

g) Enfin, le goth. *nati,* angl.-sax. *nete,* mais ancien saxon *netti* et ancien allem. *nezzi,* correspond au sanscrit *naddhi,* corde, de *nah,* ligare, d'où aussi *nâha,* piége, lacs. Pour le changement de *ddh* en *t, tt, zz,* cf. t. I, p. 399.[1]

[1] Ici, probablement, le latin *nassa,* pour *nadta.* Fick (781) rattache

Les mots de cette catégorie ont dû prendre leur sens spécial à une époque où les tribus ariennes, encore rapprochées de leur berceau primitif, commençaient cependant à se séparer les unes des autres.

C'est dans cette classe de mots qu'il faut placer aussi un des noms européens de l'hameçon, le gr. ἄγκιστρον, lat. *uncus*, *uncinus*, et, avec un autre suffixe, l'ang.-sax. *angel*, scand. *aungull*, anc. all. *angull*, etc., où *ang* est pour *anh* par l'influence de la nasale. Le sens propre est celui de crochet, lequel appartient seul au sanscrit *anka*, *ankuça*, de *anć*, curvare, comme au grec ὄγκος, ὄγκινος, etc.[1]

SECTION II.

§ 162. LA VIE PASTORALE.

Si les termes relatifs à la chasse ne suffisent pas à prouver que les anciens Aryas aient débuté par être un peuple chasseur, il en est autrement de ceux qui se rapportent à la vie pastorale. Ici tout concourt à démontrer que ce genre de vie a dû précéder une existence sociale plus stable, et tout au moins prédominer, pendant longtemps peut-être, sur les travaux de l'agriculture. Non-seulement les noms des principaux animaux pâturants, et en particulier celui de la vache, se retrouvent, comme on l'a vu, dans la plupart des langues

nati ou *natja* au goth. *natjan*, mouiller, *natas*, mouillé, allemand *nass*, etc., sens trop vague, ce semble, pour caractériser le filet.

[1] En zend, *añku*, crochet (Justi). Ici aussi, d'après Stokes (*Rem.*, 5), l'anc. irland. *écath*, hamus (*Z.*, *Gr. C.*[2], 1009), pour *encath*.

ariennes, mais des coïncidences multipliées se révèlent entre ceux du pâtre, du pâturage, du troupeau et de ses produits, de l'étable, de la baratte, etc. Un grand nombre de termes divers se rattachent en outre clairement aux habitudes et aux souvenirs de la vie pastorale, bien que plus tard, et sous l'influence d'un nouvel état de choses, leur sens primitif se soit souvent modifié jusqu'à demeurer incompris. Rien de plus instructif que ces transformations qui nous font voir comme à l'œil l'ordre successif des anciennes phases sociales dont elles sont restées les seuls témoignages. A ce titre, elles méritent une attention particulière, et nous leur consacrerons un examen à part à la suite de la revue que nous allons faire des termes plus spéciaux.

ARTICLE I.

§ 163. LE PATRE.

1) Tout un groupe des noms du pâtre se lie à la racine sanscrite et zend *pâ*, tueri, servare, nutrire, d'où *pâyu*, protecteur, nourricier, et le *pa*, qui garde, maître, prince, lequel figure souvent à la fin des composés, et entre autres dans *gôpa*, littéral. garde-vache, puis gardien en général, chef de village et roi. A *pâ* répond le grec πάομαι, je me sustente, je me nourris, puis je possède, d'une forme active πάω. Cf. le dorique πᾶμα, possession, bétail = κτῆμα. De là, sans doute, ποιμήν, pâtre, ποίμνη, troupeau, etc., dont le suffixe = scr. *man*, se retrouve dans le lithuanien *pēmŭ*, génit. *pēmenês*,

jeune pâtre. Cependant l'ē, *oi*, semblent indiquer une forme affaiblie *pi*.[1]

Le synonyme sansc. *pâla*, gardien, protecteur, se montre plus fréquemment que *pa* dans les noms du pâtre, en composition avec ceux des animaux qu'il garde. Ainsi *gôpâla*, vacher,[2] *avipâla*, berger ou chevrier, *açvapâla*, gardien de chevaux, etc. J'ai comparé ailleurs (t. I, p. 578) le πόλος des composés grecs βουπόλος, αἰπόλος, οἰοπόλος ; mais ce rapprochement, quelque spécieux qu'il paraisse, doit être abandonné si πόλος dérive directement de πέλομαι, et si la racine πελ, suivant Bopp et d'autres, répond au sansc. *ćal*, *ćar*, qui reviendra plus loin. *Pâla*, d'autre part, dérive de *pâlay*, que l'on considère comme un causatif irrégulier de *pâ*, mais qui n'est probablement qu'une autre forme de *pâray*, causat. de *pṝ*, dans le sens de tutari, custodire. Pott rapproche de *pâl* (aussi *pal*, suivant le Dhâtup.) le nom de la déesse *Pales*, qui présidait aux troupeaux,[3] ainsi que *palatium*, primitivement pâturage, d'où la *diva Palatua*, et *pālari*, errer çà et là comme les bergers (*Et. F.*, I, 192). L'irland. *fal* (*f* pour *p*?) désigne le soin des troupeaux, d'après O'Reilly (*Dict.*).

Un autre groupe appartient à un thème formé de *pâ* par le suffixe *na*, comme en sanscrit *pâna*, protection, mais en zend protecteur, gardien, dans le composé *shôithrapân*, protecteur

[1] Cf. zend *paya*, pâturage, qui pourrait dériver de *pi*, engraisser, aussi bien que de *pâ*.

[2] Cf. pers. *gôpârah* et *guwâl*, pâtre, avec *w* pour *p*, comme dans *shaw*, nuit = *shab* et scr. *kshapa*, etc.

[3] De même Corssen (Z. S., V, 432). *Pales* de *pal*. Cette rac. *pal* (caus. *pâlayati*) semble être à *pâ* dans le même rapport que *sthal* (caus. *sthâlayati*) à *sthâ*. Grassmann, par contre (Z. S., 16, 179), rattache *Pales*, à *pala*, *palea*, comme présidant aux pâturages, à la nourriture des troupeaux.

du pays, — synonyme de *shôithrapaiti*, Σατράπης.[1] C'est le persan *pân*, *bân*, gardien, d'où *gôpân*, *gawbân*, kourde *govân*, *gavân*, pâtre, vacher. C'est aussi, sans aucun doute, le lithuan. *ponas*, maître, seigneur, *pona*, maîtresse, demoiselle noble, comme en ancien sl. et russe *panŭ* et *panna*, et en pol. *pan* et *pani*. L'illyr. *bân* est le nom du chef ou du prince.[2]

A côté de *gôpân*, on trouve en persan *ǵûbân*, *ćôpân*, *ćôbân*, qui n'en sont sans doute que des variantes, le *g* et le *ǵ* alternant souvent entre eux, ainsi qu'avec *k* et *ć*.[3] Ce composé s'est conservé dans les langues slaves et le lithuanien, mais avec le sens général de maître, seigneur, tout comme le sansc. *gôpa* est devenu plus tard le chef de district et le roi. D'après Constantin Porphyrogénète, les tribus slaves de son temps étaient gouvernées par des Ζουπανοι γέροντες. C'est là l'anc. sl. *jupanŭ*, le dakor, *jupane*, seigneur, l'ancien polonais *źupan*, chef de district, le boh. *źupan*, préposé de la commune, l'illyr. *zupan*, intendant de maison, etc. En lithuanien on ne trouve que le fém. *źupóne*, femme noble, dame, anc. prus. *supûni*, id. Que la signification primitive ait été celle de pâtre, c'est ce que prouvent l'alban. *tzobân* et le grec moderne τζουπάνις, qui l'ont conservée. Le polonais *źupan*, tunique, vêtement de dessous, lithuan. *źuponas*, id., russe *jupânŭ*, surtout court et chaud, a probablement désigné dans l'origine une chemise de pâtre, comme en pers. *kûrdî*, vêtement de laine, de *kurd*, berger.

Il faut séparer des termes ci-dessus le persan *shubân*,

[1] Haug, *Gâthâs*, I, 169.

[2] Pott compare aussi le nom du Dieu Πάν, avec le sens propre de pâtre et de protecteur (*Et. F.*, I, 191).

[3] Pott (*WWb.*, 4, 68) rattache *ćôbân* au persan *ćôb*, *ćûb*, bâton, houlette, en comparant le scr. *kshupa*, buisson, aussi *ćhupa*. Il faudrait alors le séparer de *gôbân*. Cf. kourde *ćû*, *ćô*, bâton (Lerch, *Gl.*, 117, 200).

kourde *shevân*, *shuané* (Lerch, *Gl.*, 137, 225), synonyme de *gôbân*, mais composé avec un autre nom de la vache ou du bétail, le zend *fshu*, et répondant à un thème ancien *fshupân* (Cf. t. I, 422).

Nous reviendrons plus tard sur d'autres termes dérivés de *gôpa*, et qui témoignent de la haute ancienneté de ce nom du pâtre. Je me contente de renvoyer ici aux pages 577, 579 de notre premier volume, où nous avons vu les deux formes *gôpa* et *fshupa* désigner figurément le vautour en grec et en slave.

2) C'est aussi à la rac. *pâ* que l'on s'accorde généralement à rattacher le latin *pasco*, *pascor*, comme un inchoatif en *sco*, avec sens causatif. Suivant Corssen (Z. S., XI, 365) et Fick (122), *pastor* serait pour *pasc-tor*, et *pastum* pour *pasc-tum*, tandis que *pâvi* et *pâbulum* auraient conservé la racine simple. Mais comment concilier cela, d'une part avec le gr. *ἄ-παστος*, sans nourriture, *ἀ-παστία*, jeûne, et de l'autre, avec l'ancien slave *pas-ti*, paître, *pas-tva* et *pasha*, *pashishte*, pâturage, *pastouchŭ*, pasteur,[1] où la racine est *pas*, au présent *pasã*? Je laisse de côté le cymr. *pasg*, nutrition, engraissement, *pesgi*, nourrir, engraisser, *pasgell*, pâturage, etc., armor. *paska*, alimenter, etc., qui peuvent être provenus du latin ; mais que ferons-nous du siahpôsh *pashka*, pasteur, berger, qui n'en dérive sûrement pas? Faut-il séparer ces termes divers, ou peut-on les ramener de quelque manière à une origine primitive commune de la racine *pâ*? La question est très-complexe, et je me bornerai à indiquer sommairement les solutions tentées de plusieurs côtés.

[1] Le synonyme *pastyrĭ*, néo-slave *pastir*, etc., est sans doute provenu du latin, attendu que le suffixe *-tor*, scr. *-tar*, est représenté, en slave, par *telĭ*. Cf. *pastvitelĭ*, pastor.

Curtius (*Gr. Et.*[5], 254), tout en maintenant la racine *pâ*, dans *pa-scor*, etc., signale l'existence d'une forme augmentée *pat*, dans πατέομαι (ἐ-πάσσατο), je mange, πάσσεται = ἐσθίει (Hesych.), d'où ἄπαστος (supr.), en comparant le goth. *fôdjan*, nourrir, et l'anc. slave *pitati*, id.; mais sans parler de *pasti*. Par contre, Grassmann (Z. S., XI, 33), s'appuyant des formes πάσομαι, ἐπασάμην, πέπασμαι, revendique la possibilité d'une racine *pas*, comme dans *pastor*, *pastus*, etc.

Kuhn (Z. S., 14, 221) rapproche πατέομαι du gothique *fôdjan* (pour *fôthjan*), ainsi que *pasco*, *pastum*, de l'ags. *fôstor*, victus, *fôstre*, nutrix ; scand. *fôstr*, nutrition, *fôstri*, nourricier, etc., lesquels, à côté du goth. *fôdr*, anc. allem. *fuotar*, directement de *pâ*, comme *pābulum*, conduisent à *pat* ou à *pas*, forme désidérative de *pâ*.

Pott, qui traite longuement de la rac. *pâ*, dans son *W Wb.*, I, 198, sqq., y rattache aussi directement *pa-soo*, comme inchoatif, ainsi que *pa-s-tus*, *pa-s-tor*, avec *s* pour *sc*. Quant au slave *pas-tî*, pascere, et ses dérivés, il ne veut pas les séparer du latin, comme le fait Miklosich en les ramenant au sanscrit *paç*, *spaç*, voir, observer, considérer, *spectare*, *spicere*, etc.[1] Il préfère voir dans *pas* une forme augmentée de *pâ*, nourrir, semblable à celle du désidératif sanscrit *pipâsati*, de *pâ*, dans le sens de boire. Cf. *pipâsa*, soif, *pipâsu*, altéré, etc., et, plus haut, l'opinion de Kuhn.

[1] A *paç* appartient sans doute le slave *pasti*, dans *o-pasti*, cavere, *o-pasŭ*, diligentia, *sŭ-pasti*, servare, *sŭ-pasŭ*, salus, etc., néo-slave *pasti*, providere, russe *pasti sia*, cavere, etc. Mais *pasti* et *pascere* se rapportent à la fonction de nourrir, plutôt qu'à celle d'observer et de garder. — Un troisième verbe slave *pasti*, cadere, au prés. *padã*, avec *pad* pour racine, est encore tout différent. Cf. *ou-pasti*, *ou-padati*, decidere, le scr. *ava-pad*, tomber, et le zend *ava-paçti*, chute (Justi, 34), que Haug (*Gâthâs*, II, 88) traduit à tort par prairie.

En résumé, il faut admettre, ce semble, à côté de *pâ*, deux formes secondaires, *pat* et *pas*, pour ramener tout ce groupe de noms à une même source primitive.[1]

3) La rac. sansc. *ćar*, dont nous venons de parler, donne lieu à des rapprochements plus étendus. Son acception spéciale de pasci, pabulari, dérive de son sens plus général d'errer çà et là, ambulari, peragrare ; mais elle remonte sans contredit au temps de l'unité arienne, comme le prouvent les concordances multipliées des noms du pâtre, du bétail et du pâturage qui en proviennent.

En sanscrit, nous trouvons *ćâraka*, gardien, *gôćâraka*, vacher, du causat. *ćâray*, *praćâra*, pâturage, *gôćara*, id., puis, par extension, district, contrée.[2] J'ai comparé déjà le zend *ćaraiti*, animal qui pâture,[3] ainsi que le persan *ćarîdan*, paître, *ćarâ*, *ćaras*, *ćarish*, etc., pâturage, auxquels il faut ajouter *ćarand*, pasteur, et le kourde *ćiair*, arménien *ģarag*, pâturage, etc.

L'ancien slave nous offre, comme nom du berger, *ovĭćarĭ*, russe *ovćarŭ*, polon. *owczarz*, illyr. *ovciar*, et lithuan. *awczo-*

[1] En écartant *pâvi* et *pâbulum*, comme directement de *pâ*, on peut présumer que *pasco*, pour *pat-sco*, se rattache à *pat*, la dentale se supprimant comme dans *e-sco*, de *ed-sco*. Dès lors *pastor* ne serait pas pour *pasctor*, mais pour *pat-tor*, avec *s* pour *t* devant *t*, comme dans l'ags. *fôstre*, nourrice, scand. *fôstri*, nourricier, de la rac. *fôd*, *fôth*, en gothique. A la forme *pas* appartient peut-être le siahpôsh *pashka*, berger. Mais où faut-il placer le vêdique *pastya*, m., étable, *gôpastya*, id., et *pastyâ*, f., demeure, maison et cour, établissement de famille, etc., que le D. P. laisse inexpliqué ?

[2] Au vol. I, p. 449, j'ai cité d'après Rosen, le vêdique *ćaratha*, avec le sens de pecus, mais j'ai observé que le D. P. ne lui donne, comme adjectif, que celui de mobile, vivant, et, comme substantif, de migration, voyage. Cf. Roth, *Nirukta*, Comment., p. 140.

[3] Mais cf. ib., l'observation ajoutée.

[4] Cf. *ovishtepasŭ*, ovium pastor, de *pasti*, pascere (supr.).

rus, en composition avec le nom du mouton. Le lithuanien a conservé la racine *ćar* sous la forme de *szar* (sz = k = *ć*) dans *szérti*, pabulari, d'où *pa-szaras*, pabulum, et *szerétas*, la cour où le bétail mange.

C'est au même groupe que Benfey rapporte le *κόλος* du gr. *βουκόλος* = *gôćara*, ainsi que le latin *colo*, *colonus*, *incola*, avec le sens de versari, agere, facere, qui appartient aussi à *ćar*. Cf. *pari-ćar*, colere, ministrare, etc.[1] En sanscrit déjà, *ćar* devient *ćal*, procedere, et si le grec *πέλομαι* y correspond également avec *π* pour *ć*, il faut considérer le *πόλος* de *βουπόλος*, *αἰπόλος*, etc., comme une variante phonique de *κόλος*.[2]

J'ai comparé déjà l'anc. irland. *cáira*, *cáirach*, mod. *caor*, *caora*, la brebis comme animal pâturant, ainsi que *caoraidh*, bétail, etc. (t. I, p. 449). Je crois retrouver aussi la rac. *ćar*, avec le changement ordinaire de *ć* ou *k* en *p*, dans le cymr. *pori*, pasci, *poriaw*, pascere, d'où *pawr* (= *pâr*), armor. *peûr*

[1] Kuhn, Z. S., VIII, 92. Cf. aussi la racine sansc. *kal*, agere, *κέλω*, *κέλλω*, etc., à laquelle Curtius (*Gr. Et.*[3], 140) rattache *βουκόλος*. Ascoli (Z. S., 12, 433) en sépare *colere* (*εὔκολος*, *δύσκολος*), qu'il rapporte à *kar*, faire, en observant que j'avais *entrevu* cette connexion dans mon article Z. S., 6, 180.

Il faut ajouter que le corrélatif exact de *βουκόλος* se retrouve dans l'irland. † *bóchaill* (Z.[2], 23 ; S. M., I, 84), *búachaill* (Corm., *Gl.*, 20), irland. moy., moderne et erse, id., avec le sens général de pasteur. De là les pléonasmes *búachaillbó*, bubulcus, *búachaill mucc*, porcarius (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 583), comme en grec *ἱπποβουκόλος*, en sansc. *açvagôpa*. Cf. cymr. *bugail*, *bygel*, corn. et armor. *bugel*, pâtre, etc. Stokes (Corm., l. c.) rattache aussi le second élément *caill* à *kal*, agere ; mais le Gl. de Cormac l'explique par *cail*, garde, protection. Cf. dans O'R. *cail-bhearb* (lis. *cail-fearb ?)*, garde-vache, vacher ; et, pour le sens général de couvrir, *caille*, voile, sansc. *ćali*, couverture, *ćâla*, toit (D. P., d'après Wilson), latin *celo*, germ. *hilan* (*hal*, *hul*), etc. Ainsi la question étymologique reste encore incertaine.

[2] Cf. l'albanais *kol*, troupeau, *kulotas*, berger, *kulóture*, pâturage.

pâturage, *poriant, porfa,* etc., id., de même que dans *pari,* troupeau, rapprochement préférable à celui que j'ai proposé antérieurement (t. I, p. 332).

ARTICLE II.

§ 164. LE BÉTAIL ET LE TROUPEAU.

Les noms des animaux domestiques ont été comparés d'une manière suffisamment complète dans la première partie de notre ouvrage, et nous n'avons à nous occuper ici que des termes généraux qui s'appliquaient au bétail et au troupeau.

1) Le plus ancien et le seul qui se soit conservé dans les principales langues ariennes, est le sanscrit et zend *paçu*, l'animal domestique, par opposition à la bête sauvage, l'animal captif que l'on attache, de la rac. *paç,* ligare.[1] Cf. *pâça,* lien, chaîne, attache pour le bétail.[2] De là *pâçava,* troupeau, et les composés *paçupâla, -rakshin,* pasteur. A l'exception du zend *paçu* et de l'ossète *fos,* troupeau, les langues iraniennes semblent avoir appliqué ce nom plus spécialement à la chèvre, en sanscrit aussi *paçu,* ou au mouton. Ainsi l'afghan *psah,* chèvre, *pse,* mouton, kourde *paz, pas,*[3] ossète, *fiss, fuss,* id., etc.; de même qu'en italien *pecora,* brebis, est provenu de *pecus.*

En Europe, on a signalé depuis longtemps les concordances de *paçu* avec le grec πῶϋ, contracté de ποκυ ou ποσυ,[4] le

[1] De même Justi (187). Le D. P. ne donne point d'étymologie. Pott (*WWb.*, I, 207) la déclare encore introuvée.

[2] Cf. pers. *pâsîdan*, garder.

[3] *Péz,* menu bétail (Lerch, *Gl.*, 151).

[4] Ou, suivant Benfey (*Gr. Wl.,* 2, 73), d'un thème *pâvu,* de *pâ.* —

latin *pecus*, *-udis*, ou *-oris*, dérivés par d'autres suffixes, le lith. *pekus*, d'où *pekwaris*, berger, et le goth. *faihu*, qu'Ulphilas n'emploie que dans l'acception de bien, propriété, argent (Cf. *peculium*, *pecunia)*, mais qui reprend aussi son sens propre dans l'ancien sax. *fehu*, l'ang.-saxon *feoh*, le scand. *fé*, l'anc. all. *fihu*, etc. Il est à remarquer, avec Benfey (*Gr. Wl.*, II, 90), que ces noms germaniques se lient indirectement à la rac. *fah*, goth. *fahan*, capere, qui correspond au sansc. *paç*. L'erse *pasgân*, petit troupeau, se rattache peut-être de même à la rac. *pasg*, *fasg*, lier, envelopper.

2) Une coïncidence remarquable, mais isolée, est celle du sansc. *gavya*, m., bétail, troupeau de vaches, aussi *gavyâ*, f., dérivé de *gô*, avec le lith. *gaibje*, f., troupeau, et *gáuja*, *gáuje*, f., id., et troupe, en parlant des loups et des chiens, le sens primitif étant tout à fait oublié.

3) Les acceptions de troupe et de troupeau s'échangent naturellement d'une langue à l'autre, et se confondent quelquefois. C'est ainsi que le sanscrit *vraǵa*, troupeau, multitude, se reconnaît avec sûreté dans le latin *volgus*, *vulgus*, la multitude, le troupeau des hommes. Cf. *bhrâǵ*, et *fulgeo*, *vraṇa* et *vulnus*, etc. Un rapport inverse se révèle entre le sansc. vêdique *çardha* ou *çardhas*, troupe (Cf. zend *çarĕdha*, race, espèce, suivant Haug, *Gâthâs.*, I, 205, et Justi, 292), parsi *çarda*, armén. *çerh*, etc., et un groupe européen de noms du troupeau. A *çardha* correspond, en effet, le goth. *hairda*, d'où *hairdeis*, pasteur, ags. *heord* et *hirde*, anc. allem. *herta* et *hirti*, etc., et probablement aussi l'ancien slave *črěda*, grex, illyr. *ćredo*, pol. *czereda*, troupeau de la commune, d'où le hongrois *csorda*, troupeau, à moins que ces termes n'appar-

Curtius aussi ne veut pas séparer *πῶϋ* de *ποιμήν*, etc. (*Gr. Et.*[3], 263), et compare le sanscrit vêdique et zend *pâyu*, gardien.

tiennent à la rac. *ćar* (Voy. plus haut, p. 15). On trouve, en effet, dans quelques dialectes, une autre forme avec *k*, le slov. *kardélo*, slovaq. *krdel*, troupeau (Cf. lithuan. *kerdzus*, pâtre). L'irland. *crodh*, bétail, et le cymr. *cordd*, tribu, famille,[1] semblent se rattacher à la même racine.

Cette racine paraît être le sansc. vêd. *çṛdh (çardh)*, adniti, excelsum fieri (West., *Rad. scr.)*, d'où *çardha*, dans le sens de force.[2] De là, par une transition naturelle, l'acception de dominer, garder, posséder, que Haug (*Gâthâs.*, II, 179) revendique pour une racine zend hypothétique, *çard*. Cette notion primitive de force reparaît également dans le goth. *hardus*, dur, ferme, fort, suivant Grimm, d'un verbe perdu *hairdan*, firmari (*hird*, *hard*, *hurd)*, auquel appartiendrait aussi *haurds*, porta, anc. allemand *hurt*, crates, etc., ce qui nous ramène à l'idée de garder. Enfin, le goth. *haldan*, pascere, = anc. all. *haltan*, tenere, habere, sustentare, custodire, d'où *halt*, pascuum, *haltara*, custos, etc., ne semble différer que par le changement de *r* en *l*.

ARTICLE III.

§ 165. LE PATURAGE.

Nous avons vu déjà plusieurs noms du pâturage dérivés des rac. *ćar* et *pâ* ; il en est d'autres encore qui proviennent évi-

[1] Cf. scand. *hyrd*, satellitium, cœtus hominum, familia, à côté de *hiörd*, grex.

[2] D'après Benfey (*Samav. Gl.*, 182) et Fick (38); mais le D. P. ne donne que *çardha*, adj., hardi, insolent, de *çardh*, keck, trotzig sein. Cela n'explique guère le nom du troupeau dont l'origine reste obscure.

demment du fonds commun le plus ancien des langues ariennes.

1) Le plus intéressant, par les extensions de sens qu'il a reçues successivement, est le sanscrit *gavya*, cité plus haut dans l'acception de bétail. Ce dérivé vêdique du nom de la vache, *gô*, signifie comme adjectif ce qui est relatif à l'animal domestique, et comme substantif un pâturage de vaches. Pott déjà (*Et. F.*, I, 87, 184) avait conjecturé un rapport entre le grec γαῖα et le sansc. *gô*, dans le sens de terre, et Benfey (*G. Wl.*, II, 114) avait adopté ce rapprochement en considérant γαῖα pour γαϝια, comme répondant à un nom sanscrit hypothétique de la terre, *gavyâ*, provenu de *gô*, id. Ce qui pouvait en faire douter, c'est que la double acception de *gô* comme vache et terre n'a probablement qu'une origine mythique indo-iranienne relativement récente. Dès lors le vêdique *gavya*, pâturage, est venu confirmer l'affinité de ces termes, bien que d'une manière un peu différente. Ce qui n'était d'abord que le lieu fréquenté par les troupeaux de vaches est devenu plus tard le nom du district, comme pour *gôćara*, puis de la province, du pays, et de la terre entière dans le grec γαῖα, identique, sauf le genre, et contracté ensuite en γέα, γᾶ et γῆ.[1]

C'est à bon droit que Benfey rattache également ici le grec γυία, γύα, γύης, autre contraction de *gavyâ*. L'acception plus spéciale de champ, ou terre labourée, doit remonter à l'époque où l'agriculture a remplacé la vie pastorale. La transition du sens était d'autant plus naturelle que le sanscr. *gô* se

[1] Le vêdique *gaya*, maison, famille, et le zend *gaya*, vie, *gaêtha*, monde, n'ont sûrement aucun rapport avec le grec γαῖα. Burnouf et Spiegel (*Beitr.*, I, 316) conjecturent pour le zend une rac. *gî* = scr. *gîv*, vivere. Justi (100) donne positivement *gi*, vivre.

trouvait représenté par le grec *βοῦς*, et que l'étymologie de *γυία*, aussi bien que celle de *γαῖα*, n'était plus sentie.[1]

Par la même raison, on ne doit pas hésiter à rapprocher de *gavya* le goth. *gavi* (thème *gauja*; Bopp, V, *Gr.*, I, 255), anc. all. *gawi*, *gewi*, anc. sax. *gâ*, *gô*, all. mod. *gau*, pagus, regio. On devrait attendre *kavi*, en accord avec le nom de la vache devenu *kû* en germanique (Cf. I, p. 410), mais on avait perdu de vue la corrélation des deux termes.

Cet ancien nom du pâturage se reconnaît encore dans le lith. *gojas*, *gojus*, ancien slave et russe *gaĭ*, nemus, pol. *gay* (gén. *gaiu)*, id., avec la même signification modifiée que pour le latin.[2]

Enfin, l'irl. *gé* ou *cé*, terre, suivant O'R., si toutefois il est bien authentique, nous offre une contraction toute semblable au grec *γῆ* et en analogie d'ailleurs avec les changements phoniques usités en irlandais (Cf. *dé*, génit. de *dia*, dieu, = scr. *dêvasya)*.

2) Le latin *nemus*, bocage, bois, mais primitivement pâturage, comme *νέμος*, *νομός*, *νομή*, est sûrement d'une origine ancienne, bien qu'un peu incertaine. Les termes grecs dérivent directement de *νέμω*, pasco, mais aussi tribuo, distribuo, et, au moyen, *νέμομαι*, pascor et possideo. De là, les autres acceptions de *νόμος*, comme distribution, ordre, loi, coutume, et de *νομός* comme demeure, habitation. Tout jusqu'ici est

[1] Une trace de la forme primitive *gô* se montre cependant, non-seulement dans *γά-λαξ* (V. t. I, 412), mais dans *γαῖος*, *ὁ ἐργάτης βοῦς*, suivant Hesychius. Cf. sansc. *gavaya* et *gaya*, Bos gavæus.

[2] Les formes *γαῖα*, *γυία*, *gauja*, *gojas*, rappellent singulièrement le persan *kôy*, *kûy*, district, région, village, où le *k* remplace *g*, comme dans l'ossète *kaw*, *kau* et *gau*, village. Le persan *kûyah*, étable, pour *gûyah*, paraît être le sanscrit *gavya*, ce qui convient à la vache, et pâturage.

assez logique, mais les difficultés commencent quand on veut remonter à l'idée première. A *νέμω*, en effet, correspond le goth. et ags. *niman*, capere, sumere, anc. allem. *neman*, scand. *nema*, id., et occupare, ainsi que l'anc. slave *nimati* dans *sŭ-nimati*, congregare, russe *s-nimátĭ*, ôter, enlever, *pere-nimátĭ*, prendre, *pri-nimâtĭ*, recevoir, *pod-nimâtĭ*, ramasser, *vy-nimátĭ*, enlever, saisir, etc. Si nous recourons au sanscrit, nous trouvons la rac. *nam* avec le sens encore différent de inclinare, incurvare, inclinare se venerandi causa, d'où *namas*, salut, inclination, vénération. Cf. zend *nemañh*, culte, persan *namâz*, id., et *namîdan*, incliner vers, désirer, etc. Cela ne concilie guère, au premier coup d'œil, les acceptions précédentes ; toutefois les dérivés de *nam* suggèrent quelques rapprochements assez frappants. Ainsi le vêdique *namas*, *nêma*, nourriture (Naigh., II, 7), cf. zend *nimata*, herba (Spiegel, *Avesta*, I, 86), aussi *nema* (Justi, 174), c'est-à-dire ce que l'on offre, ou ce que l'on prend, semble relier *νέμω*, pasco, au goth. *niman* et au sl. *nimati*. D'un autre côté, au grec *νομός*, habitation, répond le lith. *nàmas*, maison, demeure, d'où *namoti*, habiter, et beaucoup d'autres dérivés, et ceci nous rapproche du sens de *νέμομαι*, posséder. Ces divers rapports indiquent certainement une origine commune. Kuhn observe que l'on s'incline pour prendre, et que le bétail baisse la tête pour paître (*Ind. Stud.* de Weber, I, 338). On s'incline également pour offrir avec respect, et c'est là sans doute la notion primitive qui semble le mieux concilier les divergences indiquées.

3) D'après Kuhn (l. c., p. 339), le sansc. *pada*, lieu, site, station, de *pad*, stare et ire, désigne plus spécialement un pâturage dans le Rigvêda ; par exemple : I, 67, 3 : *priyâ padâni paçvô nipâhi*, protége les pâturages aimés du bétail. Cf.

pers. *pâdah*, prairie, pâturage, *pâdah-bân*, pâtre. Il compare, avec raison, le grec *πέδον*, sol, terre, ainsi que l'ombrien *perum* (de *pedum*); [1] mais le rapprochement qu'il propose avec le slave *póle*, campus, semble moins sûr. L'analogie de l'adv. russe *poló*, ouvertement, à découvert, c'est-à-dire en plein champ, avec le lat. *palam*, nous ramène plutôt à cette racine *pal*, *pâl*, = *pṝ*, que nous avons présumée, avec Pott, dans *palatium*, *Pales*, etc. (Cf. p. 11.) Ainsi le slave *póle* aurait signifié, dans l'origine, le pâturage en tant que gardé, comme en sanscrit *pâlana* dans *pâçavapâlana*, pâturage. Cf. *paçupâla*, pâtre. En persan *pal* désigne un champ entouré d'une levée de terre, c'est-à-dire gardé, protégé, et *pâlîz* un jardin. Cf. scr. *pâli*, levée de terre, digue, limite, c'est-à-dire protection, garde.

ARTICLE IV.

§ 166. LES LIEUX DE RÉUNION DES TROUPEAUX, L'ENCLOS, L'ÉTABLE.

Au temps où les troupeaux constituaient encore la principale richesse de la famille et de la tribu, ils étaient sans doute trop nombreux pour être renfermés dans des étables ; et les lieux de repos, ou de refuge, consistaient en enclos, en stations, où les pâtres et le bétail se réunissaient pour passer la nuit. Ce n'est que plus tard, et quand le travail agricole eut amené le partage du sol, que les troupeaux plus divisés purent

[1] Curtius (*Gr. Et.*³, 230) compare aussi *oppidum*, *τὸ ἐπὶ τῷ πεδίῳ*, la ville qui protége la campagne.

être abrités d'une manière moins imparfaite. Les langues conservent encore des traces de cet état primitif, ainsi que des changements qui ont suivi.

1) Le sansc. *gôshṭha* ou *gôsthâna*, en zend *gaôstâna*, n'a signifié d'abord qu'une *station* de vaches, de *gô* et *sthâ*, stare, d'où *sthâna*, lieu, site, puis demeure, maison, ville, etc. Plus tard, *gôshṭha* a pris le sens d'étable, comme *açvasthâna* celle d'écurie (de chevaux), et sa signification s'est ensuite généralisée dans le féminin *gôshṭhî*, jusqu'à ne plus désigner qu'une réunion, une assemblée, une société d'amis. La nature de ce composé est si bien tombée en oubli, que l'on a dit aussi pour étable *gôgôshṭha*, en répétant deux fois le nom de la vache. Il n'est pas étonnant d'après cela que le lith. *gúsztas*, *gúzta*, unique exemple à moi connu d'une coïncidence européenne complète, ne signifie plus qu'un poulailler et une hutte.

Le substantif simple, *sthâna*, se retrouve aussi comme nom de l'étable dans le zend *çtâna*, huzv. *çtân* (Justi, 300), beloutche *thân*, lithuanien *staine*, polon. *staynia* et l'alban. *stan*, tandis que le pers. *stân*, des noms de pays, et l'anc. slave *stanŭ*, hospitium, castra, en russe station, demeure, polonais *stan*, état, etc., ont conservé des significations plus ou moins générales.

Le sansc. *sthala*, lieu, site, de *sthal*, firmiter stare (Dhâtup.), racine alliée à *sthâ*, désigne aussi une étable dans le composé *avisthala*, bergerie.[1] Il en est de même dans les langues ger-

[1] Je crois retrouver ce composé, probablement proethnique, dans le gothique *avi-str*, bergerie, ags. *ewe-stre*, *eowe-stre*, qui aurait été en zend, * *avi-çtara*. En sanscrit, *sthara* a sans doute précédé *sthala*. Cf. *sthûra* et *sthûla*, gros, épais, massif, etc. L'anc. allem. *awista*, *ewist*, bergerie, se rattache au *stha* du sanscrit *gô-shṭha*, étable à vaches, et serait = * *avishṭha*.

Un second composé du même genre se présente sûrement dans le

maniques, où l'ags. *stal, steal*, scand. *stallr*, ancien allem. *stal, stall*, etc., étable, et aussi lieu, place, dérivent de *stellan, staljan*, en anc. all. statuere, ponere, = scr. caus. *sthâlay*. Cf. gr. *στέλλω*, etc.

A la racine *sthâ*, restée vivante presque partout, se lient également *βούστασις, -στασια, -σταδμον, stabulum*, d'où l'irl. *stábul*, etc.

2) Le sansc. *bhâsa*, enclos pour les vaches = *gôshṭha*, se retrouve identiquement dans le scand. *bâs*, præsepe bovis, stabulum, d'où *bâsa*, boves in statione disponere (Biörn, *Lex.*), ags. *bôs*, præsepe, *bôsig, bôsih*, étable à vaches, angl. *boose*, id., dans les dialectes du nord.

Fick (139) rattache ce nom à *bhâs*, luire, briller, en tant que construction ouverte (*offnes gebaüde*). J'y verrais plutôt un enclos à ciel ouvert. Le goth. *bansts*, qu'il compare aussi, semble différer par son sens propre de magasin, dépôt (*ἀποθήκη* dans Ulphilas), aussi bien que par son étymologie. Si l'on en rapproche l'allem. *banse*, horreum, le bas-lat. *bansta, basta, banasta, bansella*, corbeille ronde de sparterie (Du Cange), d'où le français et wallon *banse*, grande manne, l'esp. *banasta*, grand panier, etc., etc., il faut évidemment, avec Grimm (*D. Wb.*), rapporter *bansts* à *bindan* (band), lier = sansc. *bandh*, etc., avec le changement de la dentale en sifflante, comme dans *bast*, aubier, etc. Le même changement se présente déjà dans le zend *baçta*, lié, attaché, de la rac. *bañd* (Justi, 213) = scr. *baddha*.

3) Sansc. *vraġa*, enclos pour le bétail, étable, station de

bostar, -aris du Gl. d'Isidore, aussi *bostarium*, bovile (Du Cange, v. cit.), conservé encore par l'espagnol *bostar* et le portugais *bostal* (Diez, *Wb.*, 2, 105), et qui serait, en sanscrit, **gôshṭhala*, ou *-ara*. Ce composé n'est sûrement pas latin, et le fait qu'il ne s'est maintenu bu'en Espagne fait présumer une origine celtibère et gauloise.

pâtres (= *gôshṭha*), aussi troupeau, de *varģ*, tourner, détourner, puis exclure, défendre, entourer. De là *varga*, troupe, classe, division, réunion d'objets semblables, *vṛģina*, courbe, *vṛģana*, enceinte, cour, village, etc. Cf. latin *vergo*, et aussi *volgus*, *vulgus*, la multitude, le troupeau des hommes ; goth. *varkjan*, prohibere, *vraiqs*, courbe, etc.

De la même racine devenue ϝεργ (εἴργνυμι, εἴργω), enfermer, séparer, exclure, défendre, dérive εἱρκτή, enclos, prison = scr. *vṛkta*, part. passé de *varģ*. Je compare aussi, avec un sens plus restreint, l'irlandais † *fraig*, toit (Corm., *Gl.*, 76), mod. et erse *fraigh*, paroi, mur, limite, ainsi que l'irlandais moyen *fraigh*, bouclier (Magh Lena, p. 146), c'est-à-dire défense, protection.

4) Scr. *mandira* ou *mandurâ*, littér. un lieu de sommeil, *dormitorium*, de *mand*, dormire (lætari, gaudere, etc.), puis une étable, un lit, une maison, et, au neutre, un temple, une ville, etc.[1]

L'acception d'étable se retrouve dans le grec *μάνδρα*, lat. *mandra*, ainsi que dans l'irland. *maindreach*, *mainneir* (= *mandirah*), *manrach*, erse *mainnir*, *manrach*, bergerie, parc.

5) J'ajoute quelques rapprochements assez frappants, mais isolés, entre des noms iraniens et celtiques.

Pers. *angarû*, *angarwâ*, bergerie, peut-être allié au sanscrit *angana*, cour. — Irland. *angar*, étable (O'R.).

Pers. *lân*, enclos pour le bétail, aire, enceinte d'une maison. Cymr. *llân*, enclos, aire, cour, place, église, village. Irlandais erse, *lann*, enclos, champ. Cf. le *lanum* des noms de lieux gaulois,

[1] Dans le D. P., *mandurâ*, écurie de chevaux, et matelas. — L'acception de dormir, dans Westerg., *Rad.*, 171, et Wilson, ne se trouve pas dans D. P., qui ne donne que : s'arrêter, tarder, attendre. Ainsi *mandira*, etc., désignerait plutôt un lieu d'arrêt et de repos.

lequel désignait sans doute un lieu d'habitation entouré d'une enceinte.

Belout. *bhân*, étable à vaches. — Irl. *banrach*, erse *banair*, enclos pour le bétail.

ARTICLE V. LES PRODUITS DU TROUPEAU.

Les pasteurs, comme de raison, se nourrissaient principalement de la chair et du lait de leurs troupeaux, tandis que les peaux et la laine leur fournissaient de quoi se vêtir. Aussi les termes qui s'appliquent à ces divers produits offrent-ils dans les langues ariennes des preuves multipliées d'une origine ancienne et commune.

§ 167. LA CHAIR, LA VIANDE.

1) Le scr. *kravya*, vêd. aussi *kravi*, *kravis*, désigne la chair crue. La racine est incertaine, mais il est à croire, avec Lassen (*Anthol. Gloss.*), qu'elle est la même que celle de *krûra*, cru, dur, rude, cruel. Ses dérivés, dans l'une et l'autre acception, offrent de nombreuses analogies.

Ainsi, en grec, *κρέας*, *-ατος* (thème *κρεϝατ*), avec un suffixe *ατ* qui disparaît dans les composés *κρεανόμος*, *κρεουργός*, *κρειοδόκος*. Le corrélatif latin n'est pas *caro*, mais bien *cruor*, sang, *cruentus*, sanglant. C'est également au sang que s'appliquent l'ancien prussien *krawja*, le lithuan. *kraujas*, d'où *kruwinas*, sanglant, l'anc. slave et russe *krovĭ*, pol. et boh. *krew*, illyr. *karv*, etc., l'anc. irl. *crúu* (Corm., *Gl.*, p. 35), mod. *cru*, et le cymr. *crau*, corn. *crou*. Par contre, l'anglo-saxon *hreaw*,

scand. *hrae*, anc. all. *hrêo*, corpus, cadaver, revient à la première acception.

Les formes qui sont alliées au sansc. *krûra* offrent presque partout un parallélisme évident avec les précédentes. Ainsi le zend *khrui*, cruel, le grec κραῦρος, rude, dur, le lat. *crudus*, *crudelis*, l'irland. *cru*, *cruadh*, rude, sévère, *cruas*, cruauté, cymr. *creuder*, id., *creulawn*, cruel, sanguinaire, l'ags. *hreow*, scand. *hrâr*, anc. all. *rawer* (de *hrawer*), crudus, crudelis, etc.[1]

2) Les mêmes transitions de sens se montrent pour le scr. *âmis*, *âmisha*, ou *amisha*, chair, de même origine, sans doute, que *ama* ou *âma*, cru, *âmatâ*, crudité, en grec ὠμός, ὠμοτης, en irland. *amh*, *omh*, cymr. *of* = *om*, ainsi que le scr. *ama*, *âma*, crainte, terreur, maladie, *âmana*, etc., id.; anc. irl. *omun*, cymr. *ofyn*, *ofn*, crainte, etc.[2] La rac. est *am*, au caus. *âmay*, ægrotum esse. Aucun nom de la chair n'en dérive ailleurs qu'en sanscrit, mais l'irl. *omh*, sang, se rapporte à *âmis*, comme *cruu* à *kravis*.

3) Le scr. *mâs*, *mâñs*, *mâñsa*, semble avoir désigné primitivement la chair préparée, divisée, distribuée, s'il dérive, comme cela est probable, de *mas*, metiri (Dhâtup.).[3] Cf. *mâñsa* dans l'acception de temps. En hindoustani, et en tirhaï du Caboul, nous trouvons *mâs*, en armén. *mis*.

Le lat. *mensa*, repas, table, n'aura signifié dans l'origine qu'une portion de chair (Cf. *mensio*, *mensura*), comme aussi l'irl. *méis*, plat, dont l'*s* maintenue indique une nasale supprimée, et peut-être *maise*, nourriture en général. Les langues

[1] Sur la rac. *kru* et ses dérivés, cf. Weber (Z. S., 5, 232).

[2] Cf. les noms gaulois *Exsomnus*, *Exobnus* (*Exomnus*), que Zeuss ² (40, 47, 125) explique par l'anc. irland. *es-omun*, cymr. moy. *eh-ouyn*, intrepidus.

[3] Cf. *masa*, m., mesure, poids (Wilson), *masana*, n., *masti*, f., action de mesurer.

germaniques n'offrent que le goth. *mimz* (pour *minz*), chair. L'anc. pruss. *mensas*, devenu en lithuan. *mēsa*, viande, est presque identique au sanscrit, ainsi que l'anc. sl. *miăso*, pol. *mięso*, russe *miaso*, illyr. *meso*, etc.[1]

§ 168. LA PEAU, LE CUIR.

Les peaux des animaux domestiques, brutes ou préparées, fournissaient des vêtements, et trouvaient beaucoup d'autres applications. Nous ne parlerons ici que des termes qui désignaient la peau séparée de l'animal.

1) Le principal est le scr. *ćarma*, *ćarman*, peau, cuir, dont j'ai traité déjà au premier vol., p. 237, en le rapportant à la rac. *kṝ*, *kar*, lædere, secare, de même que le synonyme *kṛtti* dérive de *kṛt*, findere, dividere, et le grec δέρμα de δέρω, diviser, écorcher, etc.

Aux mots comparés comme provenant de la même racine, il faut joindre le lat. *corium*. Le grec χόριον diffère par la gutturale initiale, et appartient peut-être mieux à la rac. *hṛ* (*har*), rapere, abripere.[2]

2) Le scr. *dṛti*, peau, cuir, puis outre et soufflet, vient de *dṝ*, *dar*, dividere, findere. Cf. pers. *darîdan*, id., grec δέρω, goth. *tairan*, lith. *dirti*, anc. sl. *drati*, etc.

[1] Weber (l. c., 233) admet pour la rac. *mas*, d'après plusieurs dérivés, le sens primitif de gonfler, nourrir, engraisser, et y rattache aussi *mâñsa*. Le D. P. ne donne pas d'étymologie ; non plus que Fick (152), qui rattache (ib.) *mensa*, avec *mensus*, etc., au scr. *mâ*, mesurer, former. Pour un rapport direct de *mensa* à *mâs*, *mâñsa*, cf. celui de *mensis*, mois, à *mâs*, *mâsa*, lune et mois, suivant D. P. de *mâ*.

[2] Cf. Kuhn, Z. S., IV, 14, qui admet pour racine commune une forme *skar*, d'où *corium*, pour *scorium*, et χόριον pour σχόριον.

De *δέρω* se forment de même, en grec, *δέρος*, *δέρας*, *-ατος*, *δορά*, *δέρμα*, peau, cuir, et *δορός*, sac de cuir, outre.

3) Les coïncidences suivantes sont propres aux langues celtiques.

Scr. *kṛtti*, peau, cuir, de *kṛt*, *kart*, findere ; pers. *ćartah*. — Irl. *creat*, peau, à côté de *cairt*, cymr. *carth*, écorce, latin *cortex*.

Sanscrit *tanu*, peau, de *tan*, extendere. — Irlandais *tonn*, cymr. *tòn*.

Sansc. *ghana*, peau, écorce, prop. tenace, dense, compacte, de *han*, cædere. — Cymr. *gin*, peau.

Pers. *pûst*, *pôst*, peau, cuir, belout. *post*, afgh. *postoke*. Cf. *pôshîdan*, couvrir, vêtir, et scr. *push* (*pôshayati*), mettre sur soi, porter (Wilson).[1]

Par le changement fréquent en irlandais de *p* en *c*, on peut comparer *cust*, peau, d'où *custaire*, tanneur, comme en persan *pôstirah* de *pôst*.

§ 169. LA LAINE.

Les langues de la famille offrent un accord très-complet pour cet utile produit du mouton.

1) Le sansc. *ûrṇa*, n., *ûrṇâ*, f., laine, et *ura*, dans *ura-bhra*, bélier, c'est-à-dire porte-laine, dérive de la racine *vṛ*, *var* (*vṛṇôti*), tegere, d'où la forme secondaire *ûrṇu*, operire. Ainsi *ûrṇa* est pour *varṇa*, et *ura* pour *vara*. Ces deux thèmes se retrouvent également dans les langues congénères.

A *vara*, augmenté d'un suffixe *k*, appartient le siahpôsh

[1] Dans D. P., obtenir, posséder, avoir. Cf. aussi *push*, diviser (Dhâtup.).

warak, laine. Le kourde *erri*, pour *verri*, *verni (?)*, a peut-être assimilé l'*n ;* mais le grec ἔρος, εἶρος, pour ϝερος, cf. ἔρεα, ἔριον répond à *vara*. Cf. Curtius (*Gr. Et.*[5], 322).

Le thème primitif *varṇa* a été fidèlement conservé par le lith. *wilnas*, l'anc. sl. *vlŭna*, russe *volna*, pol. *welna*, bohémien *wlna*, etc., avec *l* pour *r*. L'illyr. *vuna* supprime *l* comme à l'ordinaire. L'irland. *olann*, pour *folann*, cymr. *gwlan*, armor. *gloan*, semblent indiquer un thème *varaṇa*. Enfin l'*n* du suffixe s'est assimilée à la liquide dans le lat. *vellus*, toison, et *villus*, tout comme dans le goth. *vulla*, l'ags. *wull*, le scand. *ull* et l'anc. all. *wolla*.

Il est à remarquer que, en sanscrit même, la rac. *var* devient *val*, tegi, indui, et *ul* dans quelques dérivés, comme *ulva*, enveloppe de l'embryon, et de l'œuf, cavité = latin *vulva*, etc.

Un autre terme sanscrit, *lava*, désigne la laine tondue, de *lû*, secare, primitivement *rû* ; cf. *ru*, action de couper (Wilson), et *ru* (*ravatê*), briser, broyer (D. P.). De là *lôman* et *rôman*, laine et poil en général, *lômaça*, et *rômaça*, laineux, poilu, bélier, etc.

Les deux formes se rencontrent également mêlées, et aussi avec d'autres suffixes, dans les noms de la laine, de la toison, de la chevelure, etc.

A *lava* correspond l'ang.-sax. *lae*, cæsaries, scand. *lâ*, coma, crines, *lô*, tomentum, titivillitium ; tandis que le scand. *rû*, vellus, *rya*, vellere, *rûdr*, spoliatus, se lient à la rac. *ru*.

Les formes analogues à *lôman* et *rôman* se montrent dans le siahpôsh *lûm*, chevelure, le pers. *rûm*, pubes, l'irland. *lom*, dépouillé, tondu,[1] cymr. *llwm*, id., d'où en irland. *lomar*, *lu*-

[1] Peut-être pour *lomn*, à cause du maintien de l'*m*.

mar, toison. Le suffixe *man* reparaît intact dans *lumain*, erse *luman*, manteau (primit. toison), et l'anc. irl. *ruamnæ*, lodix (Z.², 22), se rattache sans doute au sansc. *rôman*.[1] Cf. *sahasrarôman*, sorte d'étoffe velue, littér. qui a mille poils. Le cymr. *llofyn* = *llomyn* désigne une mèche de cheveux.

Un autre groupe, formé par le suffixe *na* (Cf. sansc. *lûnà*, coupé), se présente dans l'irl. *rón*, *róine*, *ruine*, chevelure, cymr. *rhawn*, armor. *reûn*, poil, crin. L'anc. sl. *runo*, gén. *runese*, russe et pol. *runo*, toison, offre une augmentation du même suffixe.

On serait tenté de rapporter ici le grec λῆνος, λᾶνος, et le latin *lāna*, en les considérant comme contractés d'une forme *lavana*, de *lû* ; mais λάχνος, λάχνη, qu'il est difficile d'en séparer, conduit à une origine tout autre. Je crois y voir un dérivé de λαγχάνω (λάχω), sortiri, obtinere, possidere, qui désignerait la laine comme le gain, le produit obtenu du mouton. L'irland. *finn*, *find*, poil, cheveux (Corm., *Gl.*, 32), rappelle de même la rac. scr. *vind*, adipisci, obtinere. Cf. germ. *winnan*, etc.

170. LE LAITAGE.

Nous arrivons au principal produit du troupeau, à celui qui fournissait sans doute à l'alimentation habituelle de l'ancien peuple pasteur, au lait et à ses transformations diverses. Les termes qui s'y rapportent sont nombreux et variés dans les langues ariennes ; mais, comme après la dispersion les tribus

[1] Stokes, *Ir. gl.*, p. 74, donne *ruaim*, crins longs, d'où *ruaimnech*, fait de crins.

séparées ont conservé plus ou moins, et pendant longtemps, des habitudes pastorales, et y sont revenues parfois presque exclusivement, beaucoup de ces termes datent d'une époque comparativement récente. Ceux-là même que l'on peut considérer comme primitifs ne se sont pas maintenus d'une manière aussi générale que bien d'autres, mais ils présentent ici et là des transitions de sens qui témoignent de leur haute antiquité.

A) Le lait et la crême.

1) De la rac. *duh* (*dôgdhi*), mulgere, viennent en sanscrit *dôha* et *dugdha*, lait, aussi *avadôha* et *dôhaġa*, produit par l'action de traire. De là également *dôghdar*, mulctor, bubulcus, vitulus, *dôhana*, mulctra, etc. — Conjugué à la 1re classe, *duh* (*duhati*) prend le sens de vexare, proprement sans doute trahere, lacessere, et qui paraît être la signification première.

Cette racine se retrouve dans le persan *duchtan*, *dôchtan*, traire, et *dôgh* (= sanscrit *dôha*, *dôgha*) y désigne le lait de beurre. La forme *dôshîdan*, en kourde *dushim*, mulgeo, se lie probablement au désidératif sansc. *duduksh*. Cf. sansc. *dôsha*, veau, peut-être pour *dôksha*, et *dûsa*, lait, dans *avidûsa*, lait de brebis.[1]

Dans les langues européennes, les corrélatifs de la rac. *duh* ne se présentent qu'avec le sens général de trahere, mulcere. On y rapporte le lat. *duco*, malgré l'irrégularité du *c* pour *h*, irrégularité qui reparaît dans le goth. *tiuhan* (*tauh*), ags. *téo-*

[1] Quant à un rapport possible du persan *lûghîdan*, mulgere, *lûgh*, *pulûgh*, mulgendi actus, soit avec *duh*, soit avec l'irland. *laogh*, veau. Cf. t. I, p. 424.

han, ancien allem. *ziohan*, etc., où, cependant, l'*h* est pour *g*, comme l'indiquent les formes synonymes ags. *téogan*, scandin. *toga*, et les prétérit et participe *zôg*, *zogun* de l'anc. allemand. En grec, Max Müller croit retrouver *duh* dans le verbe θώπτω, flatter, c'est-à-dire caresser de la main en frottant, tout comme, suivant lui, θάπτω appartient au sansc. *dah*, urere, plutôt qu'à *tap* ou à *dabh* que l'on a comparés.[1] Je crois le reconnaître aussi dans le cymr. *dygu*, ferre, vehere (trahere), *dwg*, action de porter, armor. *dougen* et *doug*, id. Le cymr. *dygnu*, molester, tourmenter, de *dygn*, pénible, tourmentant, etc., se lie même au sansc. *duh*, vexare.

Si, toutefois, l'acception de traire est devenue étrangère aux corrélatifs européens de *duh*, d'autres rapprochements prouvent sans réplique qu'elle s'est maintenue dans plusieurs dérivés qui remontent à l'époque la plus ancienne.

En première ligne, il faut placer le nom de la fille, en scr. *duhitar*, celle qui trait les vaches, cet office étant naturellement dévolu au sexe le plus faible. Ce nom significatif, qui est resté dans presque toutes les langues ariennes, sera plus tard l'objet d'un examen spécial.

Un autre groupe d'analogies se présente pour les termes qui désignent la pluie et la rosée, où les anciens pâtres voyaient comme le lait des nuages. Cette association d'idées se montre encore, avec toute son actualité, dans le Rigvêda, où plus d'une fois les nuages sont comparés à des vaches que les divinités de l'orage traient pour en faire jaillir la pluie.[2] Aussi le

[1] Voy. Z. S., IV, 368, son savant article sur les verbes en πτω. Toutefois, pour θώπτω, l'ω remplaçant *u* est une forte objection.

[2] Par exemple, I, 64, 5, en parlant des *Maruts* : *Duhanti ûdhah divyânî*, mulgent ubera cœlestia, et *ib.*, 6, *utsañ duhanti stanayantam*, nubem mulgent tonantem.

nuage est-il appelé *nabhôduha*, de *nabhas*, ciel + *duh*. Kuhn compare, avec raison, le scand. *dögg*, pluvia, ros, ags. *deaw*, anc. allem. *tau*, *tou*, allem. pomér. *dauk*, etc., où le *d* primitif s'est maintenu, comme dans les noms germaniques de la fille, *dauhtar*, etc. (*Ind. Stud.* de Weber, I, 327). Il faut y ajouter l'anc. sl. *dŭjdĭ*, pluie (Cf. scr. *dugdha*, lait), russe *dojdĭ*, pol. *dészcz*, illyr. *dasc*, etc.

Enfin l'anglais *dug*, pis, trayon, qui provient sans doute de l'anglo-saxon où il ne se trouve plus, nous ramène plus directement encore à la signification de traire.

2) Les langues européennes possèdent en commun une racine qui, à l'inverse de *duh*, n'a été conservée par le sanscrit que dans le sens général de frotter. Le grec ἀμέλγω, latin *mulgeo*, ancien irland. *malg* (dans *do omalg*, mulxi; Z.[2], 61), ags. *meolcan*, scand. *mi̇̀lka*, ancien allem. *melchan*, etc., anc. slave *mlŭsti* (*mlŭzā*), etc., lithuan. *milszti* (*milzu*), qui tous signifient traire, correspondent au sanscrit *mṛǵ*, *marǵ* (*mârshṭi* et *marǵati*), abstergere, mulcere, purificare; cf. grec ἀμέργω. Cette racine ne s'applique jamais à l'action de traire, et il n'en dérive aucun nom du lait, tandis que le goth. *miluks*, ags. *meoluc*, *meolc*, scand. *miolk*, anc. allem. *miluh*, etc., l'irland. *melg*, *meilg*,[1] l'anc. slave *mlěko*, russe *moloko*, polon. *mléko*, illyr. *mljeko*, etc., se rattachent clairement à la racine européenne. Il faut y joindre beaucoup d'autres dérivés, tels que le gr. ἀμολγεύς, ἀμόλγιον, seau à traire,[2] en lat. *mulctra*, en lithuanien *milsztuwe*, l'allemand mod. *molke*, petit-lait, en

[1] Irland. † *mlacht* (Corm., *Gl.*, 20), *melg* (107). Cf. *ói-melc*, commencement du printemps, c'est-à-dire lait des brebis (ib. 127).

[2] Hesychius a μολγῶ = νέφος, nuage, sans doute par suite de la même liaison d'idées que nous avons signalée à l'article qui précède. Nous parlerons ailleurs de l'ἀμολγός d'Homère, dont le vrai sens est encore débattu.

irl. *miolc*, le russe *molozivo*, boh. *mlezivo*, colostrum, l'irland. *mulcan* (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 243), sorte de potage au lait, *mulchan* (O'R.), lait de beurre, erse *mulachan*, fromage, etc. — L'acception primitive de frotter avec la main, essuyer, s'est conservée dans le lithuan. *milszti*, aussi bien que dans le grec *ἀμέργω, ὀμόργνυμι*.

On a remarqué avec raison que la séparation des racines *duh* et *mṛǵ* en deux groupes distincts est un fait important pour l'histoire des anciens Aryas. On peut inférer des rapprochements ci-dessus que *duh*, en usage à l'époque de l'unité complète avec le double sens de *trahere* et de *mulgere*, n'a été conservé, dans cette dernière acception, que par les Aryas orientaux, tandis que les tribus occidentales, déjà séparées, mais ne formant encore qu'un seul peuple, ont substitué *mṛǵ*, terme tout aussi primitif, pour exprimer plus spécialement l'action de traire.[1] Cette hypothèse, soit dit en passant, expliquerait, comme pour d'autres cas, les rapports qui relient plus spécialement entre elles les langues européennes, sans recourir à celle de Fick, de l'existence d'un peuple unique au centre de l'Europe, divisé plus tard en deux groupes, au nord et au sud.

Un fait curieux, que je me borne à constater sans vouloir en tirer aucune induction, c'est que la racine *marǵ*, dans sa double application et ses formes diverses, correspond singuliè-

[1] Une trace de *mṛǵ*, chez les Iraniens, dans le sens de traire, se trouve peut-être dans le pers. *mîsîdan*, traire, et frotter, presser, lequel paraît se rattacher au désidér. *mṛksh (mimṛksh*; cf. vêdique *ni-mṛksh*, levari, poliri, et *mṛksh*, *mrasksh*, ungere, où *maksh*, id., West. *Rad.*). Une forme intermédiaire *miksh*, comme *mish*, effundere = *mṛsh*, rendrait bien compte du verbe persan, d'où l'*s* doit provenir de *ks*. Il est remarquable de trouver en irlandais le mot *méis*, opus mulgendi (O'R.), dont l'*s* ne peut s'être maintenue que par un effet semblable. En ossète *misin* est le nom du lait, en scand. *misa* celui du petit-lait.

rement bien à tout un groupe de radicaux sémitiques. Ainsi, en hébreu, on trouve *mârâh*, strinxit, *mârach*, fricuit, contrivit, *mâraq*, tersit, polivit, mundavit, en arabe *maraza*, il a pressé du bout des doigts, *marasha*, il a pétri, *marasa*, il a pressé le sein d'une femme, *maraya*, il a pressé le pis, il a trait; puis avec *l* pour *r*, *malaka*, il a pétri, *malaqa*, il a tété (du jeune chameau), *malaǵa*, il a pris le sein avec la bouche, *malaha*, il a allaité, d'où *milh*, bouchée de lait, etc., etc.

Faut-il rattacher au groupe qui précède le gr. γάλα (gén. γαλακτος), γλάγος, le latin *lac*, *lactis*, l'irland. *lacht*, *lachd*, le cymr. *llaeth*, corn. *leath*, armor. *leach*, *leaz?* C'est là une question qui est encore controversée. Pott (*Et. F.*, I, 236; II, 204) penche pour l'affirmative, en faisant provenir, pour le grec, γλ de βλ et de μλ. Benfey (*G. Wl.*, I, 485) recourt à des hypothèses plus ingénieuses que solides sur l'existence de quelques racines fictives, *glaksh*, *vlaksh*, *mlaksh*, etc., pour expliquer les variations de ces noms du lait.[1] La conjecture la plus plausible est certainement celle de Bopp, qui voit dans γά-λακτο un composé avec l'ancien nom de la vache, *gó* = *gava*,[2] explication que Grimm appuie par l'analogie remarquable de l'irl. *bleacht*, *bliocht*, lait, contracté de *bó-leacht*, comme le cymr. *blith* de *bu-laeth*.

Ceci, toutefois, n'éclaircit pas le second et principal élément du mot, pour lequel les incertitudes recommencent. Le rapprochement que propose Bopp (l. cit.) de λακτο avec le sansc. *dugdha* pour *dukta* (λ pour *d*) paraît difficilement acceptable à cause de la différence de la voyelle radicale.

[1] Voir les objections de Curtius (*Gr. Et.*[3], 164). Toutefois Pott (*WWb.*, I, 759) tient encore *mordicus* (sic) à son ancienne opinion.

[2] V. Gr. I, 254. Cf. pour γα, le kourde *ghà* ou *gà*, et le pashaï *gà* = sansc. *gô*, au t. 1, p. 410.

Weber (*Ind. Stud.*, I, 240) s'appuie de l'analogie du sansc. *gôrasa*, lait, littéral. suc de vache, pour conjecturer un synonyme *gôrakta*, c'est-à-dire sang de vache ; mais, comme *rakta* signifie proprement rouge, il est peu probable qu'il ait jamais pu désigner le lait blanc, sans faire entrer en ligne de compte ce qu'une pareille image a de peu attrayant.

Je soupçonne, quant à moi, que ce nom du lait est propre aux trois branches qui le possèdent, bien que sans doute fort ancien, car ni le latin ni le celtique ne l'ont reçu du grec. Sa racine la plus prochaine me paraît être le grec λάζω, prendre, recevoir, obtenir, laquelle répond au sansc. *ṛǵ*, *arǵ*, obtinere, acquirere, capere, d'où *arǵana*, acquisition, gain. De λάζω, rac. λαγ, se sera formé λακτος, comme λεκτός de λέγω, *rectus* de *rego* (Cf. scr. *ṛǵ* et *ṛǵu*), comme, en sanscrit, *rakta*, rouge, de *raǵ*, *ranǵ*, colorer. La forme λαγ, serait conservée dans le synonyme γλάγος, contraction de γά-λαγος. Le composé désignerait le lait comme le profit, le gain obtenu de la vache, signification très-naturelle, et que nous avons présumée déjà pour le nom grec de la laine relativement au mouton (vid. sup.).[1]

3) De la racine *pî*, bibere, dérivent, en sanscrit, *payas*, *payasa*, *pêya*, *pîyûsha*, le lait en tant que boisson. En zend, on trouve, outre *payañh*, nom. *payô*, un thème *paêman*, le pehlwi *pîm* (Anquetil, *Gl.*), en afghan *poi*, *py*. Le persan *paynû*, *pînu*, *bînû*, lait de beurre, ne diffère sans doute que

[1] Max Müller (Z. S., 12, 27) a proposé une nouvelle solution pour le λα, λακτο final, qu'il rattache à la rac. *raǵ*, primitivement briller, d'où *raǵas*, atmosphère (éclat), puis eau, en tant que lucide, et enfin nuage. Cf. cependant D. P. où *raǵas* = goth. *rikis*, ne signifie, au contraire, que obscurité, brouillard, nuage, poussière, d'où *raǵasa*, sombre, obscur, etc. Ainsi, d'après Müller, *lac*, *lacti*, équivaudraient à *rakti*, tandis que γάλα, -ακτος, serait provenu de γλάγος = *gô-ra-*

par le suffixe, analogue à celui de πῖνον, boisson, de πίω, πίνω, πῖμι, bibo ; et ceci nous conduit au lithuan. *pēnas*, lait, que l'on a rapporté, avec moins de raison, ce semble, au scr. *phêna*, écume. Je ne sais si l'ags. *bëost*, anc. all. *piost*, colostrum, pourrait se rattacher à *pî*, avec l'affaiblissement de *p* en *b*, qui se montre dans le sansc. *pibati*, *piba* = lat. *bibit*, *bibe*.[1] Le finland. *pïimo*, esthon. *pïim*, lait, a tout l'air d'une importation iranienne.

4) Le scr. *sara* ou *sâra*, m., désigne la crême, le coagulum du lait, le beurre frais, proprement l'essence, la substance, ce qui provient ou découle d'une chose, de *sṛ*, *sar*, ire, fluere. C'est peut-être l'armén. *ser*, crême, siahpôsh *zor*, lait, à moins que ces termes n'appartiennent au sansc. *kshar*, fluere, d'où *kshara*, eau, et *kshîra*, lait, le pers. *shîr*, etc.

A *sara-m*, au neutre, dans le sens d'eau, répond exactement le lat. *serum*, petit-lait, *serum lactis*, prop. eau du lait. Le gr. ὀρός, que l'on a comparé, en diffère probablement, à cause de la forme ὀῤῥός (pour ὀρσος ? = scr. *rasa*, suc ?).[2]

gas, avec addition d'un *t*, comme dans ἄναξ, -ακτος, νύξ, -κτός. Il rejette comme trop hypothétiques les explications de Grimm, de Pott, de Benfey et de Curtius. A l'objection de ce dernier, que *gô* est devenu βοῦς en grec, il répond que γάλα est un ancien composé de la période prohellénique. — Sur ce nom du lait, voir encore une monographie de Braunhofer, critiquée en détail par Windisch (Z. S., 21, 243), de part et d'autre avec des vues différentes encore des précédentes. Cf. aussi les observations de Curtius (*Gr. Et.*³, 163) sur toute la question.

[1] Pott (*WWb.*, 2, I, 348) compare, en effet, *pîyûsha*, ainsi que le grec πῦος, qu'il rapproche de *pivâ*, eau. — Weber, par contre (Z. S., 5, 235), rattache tous ces mots à *pus*, *push*, nourrir.

[2] D'après Curtius (*Gr. Et.*³, 325), ὀρός, la forme la plus ancienne, correspond bien à *sara-s*, et ne doit pas être séparé de ὀῤῥός, augmenté peut-être par un suffixe additionnel.

Comme *sara*, m., s'applique également au coagulum du lait, il faut sans doute y rapporter l'ancien slave *syrŭ*, caseus (Cf. *syrieniie*, coagulatio), russe *syrŭ*, pol. *sér*, illyr. *sir*, lithuanien *suris*, etc.

5) Le scr. *dadhi*, lait aigre, thème *dadhan*, dans les cas obliques, pour lequel le D. P. ne donne pas d'étymologie, se retrouve identiquement dans l'anc. pruss. *dadan*, lait (Nesselm., *Thes.*, 25). Cf. peut-être le goth. *daddjan*, allaiter, anc. all. *deddi*, tetin, suéd. *dadda*, nourrice, ainsi que le cymr. *didi*, *diden*, tetin.

6) Je note, enfin, comme coïncidences isolées, le sanscrit *sûma*, lait, de *su*, succum exprimere, et l'anc. silésien *saum*, crême ; ainsi que l'arménien *gathn*, lait, de *gthel*, traire, *gith*, action de traire, et l'irl. *geat*, lait, d'après O'Reilly.

B) Le beurre et sa préparation.

L'art de battre le beurre a été connu des anciens Aryas dès l'époque la plus reculée, ainsi que le prouve le nom de la baratte qui s'est maintenu dans plusieurs langues. Il semble n'avoir servi d'abord que d'aliment, et son emploi pour les sacrifices, qui plus tard a pris une si grande extension chez les Aryas de l'Inde, paraît être propre à ces derniers, car la riche synonymie du sanscrit pour le beurre clarifié que l'on versait sur l'autel ne s'étend pas au dehors de l'Inde. Il est singulier, par contre, que les Grecs et les Romains aient ignoré longtemps l'usage du beurre, tandis qu'ils connaissaient fort bien le fromage. Le grec *βούτυρον* ne figure guère que dans les écrits des médecins, les Romains ne l'employaient

qu'en guise de remède, et Pline, encore, en parle comme d'une substance peu connue, et d'un aliment propre aux peuples barbares.[1] Aussi ces deux peuples ne possèdent-ils aucun nom de la baratte et du barattement, tandis que les autres races européennes ont conservé les anciens termes, avec l'usage même du beurre.

1) Pour exprimer l'action de baratter, le sanscrit emploie surtout la racine *math*, *manth*, agitare, peragitare, agitando producere. De là *mâtha*, *mathana*, *manthana*, barattement, *manthinî*, baratte, *mathin*, *mantha*, *manthara*, *manthâna*, batte à beurre, *manthara* et *manthaǵa* (né du barattement), beurre, *mathita*, *pramathita*, lait de beurre, etc. Cette racine a des affinités étendues dans les autres langues de la famille, mais nous n'en suivrons ici les dérivés qu'autant qu'ils se rattachent à quelqu'une des acceptions ci-dessus.

En persan, et par le changement ordinaire des dentales en sifflantes devant une seconde dentale, il faut probablement y rapporter *mâst*, *mâstû*, *mâstûnah*, *mâstînah*, lait de beurre, et lait aigre, en kourde *mâst*, *masti*, en afghan *maste*. Cf. persan *mâstdân*, sorte de vase à baratter.[2]

Dans les langues européennes, voyons d'abord ce que sont devenus les noms de la baratte et de la batte à beurre.

L'ancien slave a conservé la rac. *math*, *manth*, dans *mątiti*, russe *mutítĭ*, polon. *matać*, agitare, perturbare. Cf. russe *motâtĭ*, *motnutĭ*, secouer, branler. A *mătiti* se lie le polon. *măteio* (gén. *mătwi*), batte à beurre, à *mutitĭ*, *motáti*, le russe *mu-*

[1] *Hist. Nat.*, 11, 41, 96 et 28, 9, 35. — Les Hébreux aussi ne paraissent pas avoir connu le beurre.

[2] La forme *math* se retrouve dans le pers. *mât*, étonné, confondu = scr. *mathita*, id. De là l'expression de *mât kardan*, faire *mat* aux échecs, jeu qui nous est venu de l'Orient.

tóvka, motílo, motushka, motória, moulinet, moussoir = bâton à baratter.

Du lithuanien *mensti* (*mentu*), agiter, proviennent de même *mentẽ* (= sansc. *mantha*), *mentèle, mentikke*, spatule pour remuer, et, surtout, *mentùre, -ris*, batte à beurre = scr. *manthara*.[1]

L'alban. *mutín*, baratte, correspond au scr. *manthinî*.

A l'extrême Occident, le sansc. *manthara* se retrouve parfaitement conservé dans l'irland.-erse *meadar*, baratte, pour *matar* et *mantar*, le *d* non aspiré indiquant la perte de l'ancienne nasale. Le synonyme irlandais *muidhe*, gén. *muidhean*, par contre, se rattache à *mathana*. Un troisième synonyme, *maistre, maistred*, barattement (Stokes, *Rem.*², 5), d'où *maistirim*, baratter, rappelle les formes iraniennes et slaves avec *s* pour *th*, et semble indiquer un thème primitif *mastra* pour *mathtra*. En cymrique, nous trouvons *mod-bren*, bâton à remuer, et surtout *mwndill*, spatule, cuiller à remuer. Ce dernier nom nous conduit au scand. *möndull, möndultré*, lignum teres, seu manubrium ligneum quo mola circumagitur, que Kuhn rattache à un thème sanscrit *manthala*, ou *manthula* = *manthara*.[2] Cf. russe *motílo*, moussoir.

Enfin, et par une transition facile à comprendre, cet ancien nom de la batte à beurre se reconnaît sans doute dans le latin *mentula*, dont le sens primitif s'était complétement perdu avec la pratique même du barattement. Ce rapprochement est d'autant plus sûr que le sanscrit *ûrdhvamanthin* (*ûrdhva*, sursum) signifie à la fois batte à beurre et penis. Le latin *muto, -onis*, de *munton* et *manton?* semble de même ré-

[1] D'après Mikuzky, *Beitr.*, I, 234.

[2] *Die Herabholung des Feuers*, p. 13, 14.

pondre à *manthana*. Il serait possible que le lithuan. *motérus*, adulter, eût été dans l'origine synonyme de *mentula* (pars pro toto), surtout dans le composé *swētmoteris*, id., de *swētis*, étranger, hôte.[1]

Les noms des produits du barattement, le beurre et la battue, qui appartiennent à la racine *math*, *manth*, offrent aussi quelques analogies à signaler.

J'ai parlé déjà du pers. *mâst*, etc., lait de beurre, où le *th* de la racine est devenu *s*. Le même changement se présente fréquemment en slave, et parfois ailleurs, dans des circonstances semblables. Cf. *mesti*, jacere, pour *met-ti*, etc. Je compare donc l'anc. slave *mastĭ*, unguentum, pinguedo, primitivement, sans doute, beurre; d'où *mastiti*, ungere, etc., et de plus *maslo*, oleum, et, dans tous les autres dialectes, butyrum, *mat-lo*, comme *čislo*, numerus, pour *čitlo*, racine *čĭt*, numerare, etc. L'anc. all. *mast*, sagina, et ses analogues, ne sauraient être séparés du slave.[2]

Dans les langues celtiques, le nom du lait de beurre, sansc. *mathita*, paraît avoir passé au petit-lait, en cymr. *maidd*, mais en irland. *medg* (Corm., *Gl.*, 115), mod. *meadhg*, *meidh*, *miug*, en erse *mèag*, *meang*, avec un *g* final énigmatique. Cf. vieux franç. *mègue*. Ne serait-ce point là un débris du *ǵa* dans le sanscrit *manthaǵa*, beurre, c'est-à-dire né du barattement, ce qui peut s'entendre également du lait de beurre? — L'espagnol *manteca*, beurre, catal. *mantega*, portug. *manteiga*, est

[1] Sur *mentula*, de *manth*, cf. Aufrecht, Z. S., 9, 231. Il faut ajouter l'anc. irl. *moth*, membrum virile (Cormac, *Gl.*, 108), de la forme *math*, à cause du *t* aspiré. Cf. de plus Zeyss (Z. S., 17, 431, et 19, 188) pour des conjectures différentes.

[2] Mais voyez ci-dessus (p. 21) l'opinion de Weber quant à une racine *mas*.

isolé dans les langues néo-latines, et pourrait bien avoir une origine celtibère et, partant, gauloise.[1]

2) A côté de *math*, le sanscrit offre la racine *khaģ*, agitare, remuer, d'où dérivent *khaģâ*, barattement, *khaģaka*, batte à beurre, *khaģa*, *khaģikâ*, cuiller à remuer, etc.

Kuhn déjà en a rapproché le grec *σκάζω* = sansc. *khanģ*, claudicare, ainsi que l'ags. *scacan*, scand. *skaka*, quatere, concutere (Z. S., III, 429 ; IV, 124), comparaison d'autant plus sûre que le scand. *skaka* désigne aussi la masse de beurre frais qui sort de la baratte.

Je compare également l'irland. *caigne*, van, d'où *caignighim*, vanner, et qui pourrait aussi bien signifier une baratte. Un des noms de cette dernière, *cuinneog*, en cymr. *cunnawg*, provient peut-être par assimilation de *cuigneog*, ou de *cuingeog*.

3) Le sansc. *gargara*, baratte, suivant le D. P. une onomatopée, pourrait bien dériver, par réduplication, de la rac. *ģṝ*, *ģar*, dans le sens causatif de conterere (Cf. *ģarģara*, brisé, divisé), et à laquelle appartiennent sans doute l'ags. *cyrin*, *cerene*, baratte, *cernan*, scand. *kirna*, angl. *churn*, baratter, anc. allem. *chirnan*, triturer, etc.[2] (Cf. t. I, p. 326, les noms slaves et germaniques de la meule.)

4) Je réunis ici quelques analogies entre des termes qui désignent le beurre, le lait de beurre, etc.

Scr. *ghṛta*, beurre clarifié, comme *âghâra*, *abhighâra*, id., de *ghṛ*, *ghar*, conspergere. — Cf. kourde *ghert*, lait caillé. — En irl., on trouve † *gert*, lait (O'Dav., *Gl.*, 94), mod. *geart*, lait, en lithuan. *grētine*, crême, de *grēti* (*grēju*), écrémer, qui semble répondre à la forme causat. *ghâray*, effundere.

[1] Cf. Diez, *Wb.*, I, 148, qui conjecture une provenance du latin *mantica*, sorte de sac, bourse, parce qu'en Espagne on a pu, à l'exemple des Arabes, faire le beurre dans des outres.

[2] Le lett. *kērne*, baratte, est sûrement germanique.

Scr. *âǵya* (vêd.), beurre clarifié, dans Wilson *âǵa*, de *anǵ*, ungere, d'où *anǵana*, unguentum. — Kuhn (Z. S., I, 384) y ramène fort bien l'anc. allem. *ancho*, beurre, thème *anchin*, all. moy. *anke*, et, en Suisse encore, *anken*.[1]

Scr. *patrala*, lait écrémé, lait clair, ou *pattrala*, suivant D. P. de *pattra*, feuille, c'est-à-dire mince, clair. — Lith. *putrullis*, lait de beurre.

C) La caillebotte et le fromage.

Le procédé employé pour faire cailler le lait au moyen de divers astringents, paraît avoir été connu de toute antiquité, et appliqué en vue d'assurer la conservation de ce précieux aliment, en lui donnant une forme solide. C'est là du moins ce que l'on peut conjecturer en comparant quelques-uns des noms de la présure, du caillé et du fromage.

1) Le scr. *kvala*, présure, caille-lait, est probablement contracté de *kuvala*, ainsi que l'indique le D. P. Mais *kuvala*, qui désigne le fruit du Zizyphus Jujuba, employé sans doute comme caille-lait, n'est, à son tour, qu'une forme secondaire de *kuvara*, qui signifie astringent, en parlant du goût.

A ce *kuvara* semble correspondre le cymr. *cywer*, ou *cywair*, présure, aussi *cwyrdeb* (*deb*, suffixe) d'après le dict. de Walters, d'où peut-être l'anglais *curd*, caillebotte, qui manque aux autres langues germaniques.

Rien ne ressemble mieux à *kvala* que le cymr. *caul*, pré-

[1] C'est aussi à la rac. *anǵ* que Siegfried a rattaché l'irland. † *imb*, beurre (Corm., *Gl.*, 96), en comparant *anǵi*, onguent, avec changement de *g* en *b*, comme dans *bó*, vache = *gô*, et de *n* en *m* devant la labiale. Le cymrique † *emmeni*, pour *embeni*, mod. *aman*, corn. † *emenin*, armor. *amann*, beurre, répondrait de même au scr. *anǵana*.

sure, armor. *keûlê*, *kaouled*. Ce ne serait là toutefois qu'un simple jeu du hasard si, comme cela est probable, ces termes proviennent du latin *coagulum*, de même que notre *caillé*, ital. *quagliato*, etc.

2) Le persan *labwah*, présure, paraît se rattacher à la rac. sanscrite *labh*, capere, concipere, conservée d'ailleurs dans *lâbîdan*, demander. Cf. sansc. *labhasa*, solliciteur, demandeur. On dit *se prendre* pour se coaguler, et *présure* vient de *prehendere*.

Les langues germaniques ont conservé ce nom dans l'ang.-saxon *lib*, *cese-lib*, présure, scand. *lif*, caillebotte, d'où *lifraz*, coagulari, all. moyen et mod. *lab*, coagulum, *labben*, *leberen*, coagulare, etc. — L'irl. *slamban*, erse *lamban*, présure, se lient à la forme sansc. *lambh* = *labh*.

3) Je ne connais pas de nom sanscrit du fromage, et les termes iraniens qui le désignent n'ont pas d'analogues en Europe. D'après le témoignage de Pline, les peuples barbares, qui faisaient usage du lait aigre et du beurre, ignoraient celui du fromage.[1] Cela doit s'entendre sans doute des Germains et des Celtes qui auront appris des Romains à faire le fromage, puisque son nom latin, *caseus*, a passé dans l'ags. *cyse*, l'anc. allem. *chasi*, etc., aussi bien que dans l'irland. *cáis*, le cymr. *caws*, armor. *kaouz*, etc. Cependant le nom et la chose doivent remonter certainement à une haute antiquité ; car le latin *caseus*, qui n'a pas d'étymologie indigène, semble répondre de tout point au sanscrit *kashâya*, astringent, et parfumé, comme substantif saveur astringente, décoction, suc réduit par la coction, etc. La rac. est *kash*, scabere, prurire, d'où *kashaṇa*,

[1] H. N., XI, 41, 96. Mirum barbaras gentes, quæ lacte vivant, ignorare, aut spernere tot sæculis casei dotem.

mal mûr, c'est-à-dire acide, etc., à laquelle appartiennent sans doute le persan *kashk*, lait aigre, séché,[1] et l'ancien slave *kyslŭ*, acerbus, *kyslota*, acies, le russe *kiselĭ*, bouillie aigre, lith. *kisēlus*, id., etc. Il est fort possible, d'après cela, que le fromage ait été connu des anciens Aryas, aussi bien que le beurre, et que, dans la suite des temps, leurs tribus séparées aient adopté de préférence l'une ou l'autre de ces préparations du lait.

4) Le grec *τυρός*, fromage, d'où *τυρόω, -ρέω*, faire cailler le lait, puis, figurément, mélanger, et qui reparaît dans *βού-τυρον*, beurre, n'a pas d'étymologie indigène, mais il se lie à la même racine que l'anc. sl. *tvarogŭ*, lait caillé, russe *tvaróg*, *tvoróg*, pol. *twarog*, etc. En anc. prus. *twarg*, *dwarg*, lette *twaraka*, désigne un petit fromage de caillebotte (Nessel., *Thes.*, 34). Cf. all. moy. *twarc* = *quark*. Ces noms dérivent du slave *tvariati*, *tvoriti*, formare, facere, en lithuan. *twérti*, id., et saisir, entourer, d'où *twaras*, *tworà*, enclos, enceinte, *twirtas*, ferme, solide, etc. Cf. ancien slave *tvrŭdŭ*, firmus, et irlandais *tuaramhuil*, ferme, solide (O'R.), et, pour l'analogie du sens, l'ital. *formaggio*, fromage, de *formare*.

Je ne trouve en Orient aucun nom corrélatif pour le caillé et le fromage ; mais, comme au verbe lithuanien-slave répond sûrement le zend *thwareç*, former, faire, couper, d'où *thwarsta*, formé, limité, déterminé (Justi, 141), il est assez probable que quelque terme analogue, encore ignoré ou perdu, en sera dérivé.[2]

[1] Cf. aussi *kasht*, sel, salin.

[2] En fait de produits du troupeau, il faut encore mentionner le fumier de vaches, employé sans doute, à l'état sec, comme combustible, avant de l'être comme engrais lors du développement de l'agriculture, et tel qu'il l'est encore en Orient et ailleurs. Il est difficile, en effet, de séparer le sanscrit *busa*, déjection, ordure et fumier de vache sé-

ARTICLE VI.

§ 171. TERMES DIVERS EMPRUNTÉS A LA VIE PASTORALE.

A côté des noms que nous venons de passer en revue, il est toute une classe de mots qui se rattachent moins directement à l'existence des anciens pasteurs, mais qui sont très-propres à nous en révéler plus d'un trait caractéristique. On conçoit aisément que les habitudes, les intérêts, les préoccupations d'un genre de vie bien déterminé ont dû se refléter dans beaucoup d'expressions et de termes figurés, d'abord clairement significatifs, et qui, plus tard, se sont généralisés en perdant plus ou moins leur sens primitif. Ainsi les notions de pouvoir et de richesse ont été liées, dans l'origine, aux fonctions du pâtre et à la possession des troupeaux, les divisions du jour

ché (D. P., d'après Wilson), de notre *bouse*, toutefois le rapport ne saurait être direct. Si l'on compare le provençal *boza*, *buza*, le comasque *boascia*, le roumantch *bovatscha* (Diez, *Wb.*, II, 228), ainsi que l'armor. *béuzel*, *bouzil*, bouse séchée au soleil et combustible, le corn. *busl*, bouse, le cymr. *biswal*, id., on reconnaîtra que ces mots ont été rattachés aux noms du bœuf et de la vache, *bôs*, *bó*, *bu*, cymr. aussi *biw*, etc. (Cf. t. I, 411), tandis que *busa* paraît provenir d'une racine *bus*, laisser aller, déjeter (Dhâtup.), et n'a aucun rapport avec *gô*, le corrélatif de *bos*, etc. Les noms européens, dérivés ou composés, mais de sens obscurs, semblent bien être des transformations étymologiques du terme primitif.

J'ai parlé ailleurs déjà (t. I, p. 411, note) du sansc. *gavya*, adj., ce qui provient de la vache, aussi son fumier, *panćagavya*, n., ses cinq produits, lait, caillebotte, beurre, urine et fumier; en comparant, dans cette dernière acception, le pers. *gôy* et l'irl. † *gai*, *gac*.

Un autre mot, l'irland. † *baccat*, fumier de vache (Corm., *Gl.*, 27), rappelle le pers. *pâćask*, bouse séchée, de *pać*, cuire, sécher. Cf. scr. *pakti*, cuisson, *paćata*, cuit, etc.

ont tiré leurs noms des soins quotidiens donnés au bétail, etc. On trouve des exemples de ce genre dans toutes les langues ariennes ; mais c'est le sanscrit surtout qui en présente le plus grand nombre, parce qu'il nous reporte très-haut vers les temps de la vie pastorale. Beaucoup de ces termes anciens se sont perdus, ou ont été remplacés par des équivalents, mais la philologie comparée peut encore en signaler quelques-uns qui sont restés comme des témoignages des mœurs simples et patriarcales de nos ancêtres. Ce sont ceux-là principalement qu'il nous importe d'étudier en les classant suivant l'ordre d'idées auquel ils appartiennent.

§ 172. LE TROUPEAU ET LA RICHESSE.

Le bétail et ses produits constituent la principale richesse des peuples pasteurs, et, par suite, leur moyen habituel d'échanges, l'objet de leur ambition comme butin de guerre, la source des libéralités et des salaires, etc. Aussi a-t-on remarqué depuis longtemps les affinités fréquentes qui rattachent les noms de la propriété, de l'argent, du butin, à ceux du bétail et du troupeau. Festus, déjà, fait cette observation relativement au latin *pecunia* et *peculium*,[1] et on en trouve ailleurs des exemples multipliés. Ainsi, le goth. *faihu* = *pecus*, etc., désigne l'argent dans la version d'Ulphilas, et il traduit *μαμμωνᾶς*, richesse, par *faihuthraihns*, littér. abondance de bétail. Dans les lois lombardes et anglo-saxonnes, la dot paternelle est appelée *fader-fio*, *faedering-feoh*, et l'anglais *maidenfee*, dot de fille,

[1] Quorum verborum frequens usus non mirum, si ex pecoribus pendent ; cum apud antiquos opes et patrimonia ex his præcipue constiterint, ut adhuc etiam *pecunias* et *peculia* dicimus (Festus, voc. abgregare).

ainsi que *fee*, salaire, récompense, ne rappelle plus en aucune manière le sens primitif de bétail. Le goth. *skatts*, moneta, ags. *sceat*, scand. *skattr*, anc. allem. *scaz*, pecunia, thesaurus, se lie à l'anc. slave *skotŭ*, *skotina*, jumentum, pecus, et à l'irl. *scath*, troupeau, dimin. *scottán*, *sgotán*. Au goth. *arbi*, patrimonium, répond l'anglo-saxon *yrfe*, pecus. Il en est de même dans les langues celtiques où, en irlandais, *bósluaiged*, richesse, dérive de *bó-sluag*, troupe de vaches,[1] où *crodh*, *crudh*, signifie à la fois bétail, propriété, dot et argent, et *spreidh*, le cymr. *praidd*, bétail et butin. Cf. lat. *præda*. L'irl. *ealbha*, troupeau, prend l'acception de bien, gain, profit, dans le cymr. *elw*, d'où *elwa*, *elwi*, s'enrichir, etc.[2]

En Orient, le sanscrit nous offre un exemple du même genre de transition de sens dans le mot *rûpya*, or, argent, puis monnaie, roupie, qui est provenu de *rûpa*, bétail.[3]

Avant l'usage de la monnaie, tout s'évaluait en têtes de bétail pour les échanges et les salaires. Dans Homère (*Il.*, VI, 236), les armures de Glaucus et de Diomède sont estimées valoir respectivement cent bœufs et sept bœufs. Chez les anciens Romains, un bœuf équivalait à dix moutons, et, chez les Scandinaves, une vache à douze béliers.[4] Les Cymris, au moyen âge encore, estimaient tout en vaches, et donnaient vingt-huit vaches pour sept chevaux, quatorze vaches pour quatre chiens, douze vaches pour une épée, six vaches pour un

[1] Stokes, *Ir. Glos.*, p. 66.

[2] Cf. le nom des *Elvii* et des *Elvetii* gaulois, qui signifie probablement pasteurs.

[3] Ce rapprochement n'est qu'apparent. Suivant le D. P., *rûpya* dérive de *rûpa*, forme, image, et désigne l'argent monnayé, et marqué d'une effigie. Le sens de *rûpa*, bétail, ne se trouve jusqu'à présent que dans les lexicographes indiens.

[4] Mommsen, *Röm. Gesch.*, I, 181.

faucon, etc.[1] En Irlande, d'après les lois Brehon, les sept ordres de bardes étaient rétribués en vaches, depuis une jusqu'à vingt, quand ils étaient appelés à fonctionner.[2] Chez les anciens Iraniens, le salaire des médecins consistait également en bétail, comme on le voit aux chap. VII et IX du Vendidad ; et c'est aussi des vaches que recevaient dans l'Inde les Brahmanes officiants. Aux temps épiques, on voit les rois les distribuer par milliers, mais à l'époque vêdique on en était moins prodigue. Les épithètes de *çatagu, sahasragu,* qui possède cent ou mille vaches, indiquaient l'opulence ; mais on trouve aussi *daçagu,* possesseur de dix vaches (D. P., II, 750, v. *gu,* n° 5), et un fils d'Angiras, nommé *Saptagu,* n'en avait que sept.[3] C'est ainsi, sans doute, qu'il faut expliquer les noms de *navagva* et de *daçagva,* qui désignent, dans le Rigvêda, deux classes de prêtres officiants, et que l'on a interprétés de plusieurs manières différentes.[4] Le *gva* final est peut-être pour *gava* = *gô* et *gu,* et ces noms indiquaient probablement le nombre de vaches, neuf et dix, auquel ces prêtres avaient droit comme salaire. Cette conjecture trouve certainement un appui dans le zend *hvôgva,* contracté plus tard en *hvôva,* et que Haug (*Gâthâs.,* II, 150) traduit par : qui a des vaches à soi, c'est-à-dire qui est riche, en y rattachant le persan *chôb,* bon, beau,

[1] *Lib. Landav.,* p. 456, et *Mabinagion,* part. IV, p. 321. Dans le conte de Kilhwch et Olven (ib., 253), il est parlé du riche costume du héros, qui avait sur ses souliers et ses étriers pour 300 vaches d'or et, à sa chabraque, quatre pommes d'or, chacune de la valeur de 100 vaches.

[2] Walker, *Hist. of the irish Bards.* Dublin, 1786, p. 30.

[3] *Rigvêda,* 10, 47. Cf. *pancagu,* acheté pour cinq vaches, *pancagavadhana,* possession de cinq vaches. D'après Bopp (*Vergl. Gr.,* 3, 474), *dvigu* signifie proprement : qui a deux vaches ou qui les vaut.

[4] Cf. Langlois, *Rigvêda,* t. I, p. 274. Roth, *Comment. sur le Nirukta,* p. 149.

vaillant, avec perte complète du sens primitif. Le corrélatif sanscrit serait *svagva*.[1] D'autres épithètes analogues, formées en sanscrit avec *gu*, se rapportent, non plus au nombre, mais à la qualité des vaches possédées. Ainsi l'ancien prince Ahînagu (*Vishnu Pur.* de Wilson, p. 386) en avait d'intactes, de prospères, et *arishṭagu*, *sarvagu*, expriment la même chose. *Sugu* est celui qui a de bonnes vaches, *çâčigu*, de forts taureaux,[2] *pushṭigu*, des vaches grasses ou prospères, mais *kṛçagu*, des vaches maigres. Etre privé de vaches, *agu*, équivalait à être pauvre, et en avoir beaucoup, *bhûrigu*, indiquait la richesse. Les hymnes du Rigvêda offrent de fréquentes invocations aux dieux pour demander ce qui constituait alors le bien principal. Ainsi (Langlois, I, 371) : « Accordez-nous la « richesse et des centaines de vaches ! » Et t. IV, 213 : « O Dieu que le monde implore ! puissions-nous, par le nom- « bre de nos vaches, surmonter la pauvreté malheureuse, etc.»

Les rapprochements ci-dessus, que l'on pourrait multiplier encore, ne prouvent toutefois qu'une similitude inhérente aux conditions de la vie pastorale, mais, par cela même, on peut déjà en inférer qu'ils ont une certaine valeur pour les temps de l'unité primitive. Il faut maintenant les appuyer par la comparaison plus directe de quelques termes qui paraissent dater de cette époque reculée.

[1] Le D. P., cependant, donne à *-gva*, dans les composés cités, le sens de l'allemand *-fach*, *-fältig*, *navagva*, adj., neunfach, etc., ce qui éloignerait tout rapport avec la vache. Justi, d'autre part (334), regarde *hvô* comme une forme augmentée de *hu* = scr. *su*, bien, bon, beau, ce qui conduirait encore à une autre signification. Pour *hvôva*, qui était le nom d'une famille, il se borne à comparer le sanscrit *navagva* et *daçagva*, sans s'expliquer sur le *gva* final. Cf. plus loin le sanscrit *sugava*, adject., zend *Hugâo*, possesseur de bonnes vaches.

[2] Epithète d'Indra. Le D. P. n'admet pas cette interprétation des commentateurs et n'en donne pas d'autre.

1) Je viens de citer deux composés sanscrits avec *gu*, *agu* et *bhûrigu*, qui signifient autant que pauvre et riche. Du premier se forme même le subst. *agôtâ*, pauvreté, littér. privation de vaches. En grec, nous trouvons les analogues parfaits de ces termes dans ἀβούτης et πολυβούτης (πολύ = scr. *pulu*, *puru*, synonyme de *bhûri*). Hésiode emploie le premier comme équivalent de ἀκτήμων, ἄπορος, pauvre :

Κραδίην δ' ἔδακ' ἀνδρὸς ἀβούτεω. (*Op. et D.*, v. 451.)
Cor autem rodit viri bobus-carentis (i. e. egeni).

Le second se trouve dans Homère (*Il.*, IX, 154):

Ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύῤῥηνες, πολυβοῦται.
Et viri habitant pecudibus, — bobus-abundantes (i. e. divites).[1]

2) Une autre coïncidence remarquable se présente entre le sanscrit *sugu*, *sugava*, adj., possesseur de nombreux ou de beaux troupeaux de vaches, le nom propre zend *Hugâo* (Justi, 326), et les noms grecs Εὔβοιος, -βοια, Εὐβώτης, -τη, ainsi que celui de Εὔβοια, l'Eubée, comme riche en troupeaux.

3) Le sanscrit *gôtra*, de *gô* et de *trâ*, servare, primitivement au neutre, enclos pour les vaches, étable, et au féminin

[1] Πολυβούτης, ainsi que les noms propres Πολύβους, -βος, -βώτης, -βοια, répondent au zend *pourugâo*,-*gâvô*, riche en vaches (Justi, 193), qui serait en sanscrit *purugu*, -*gava*. Ces noms, qui impliquaient la richesse, étaient comme des titres d'honneur, tels que, dans l'Inde, ceux de *gôsvamin*, possesseur de vaches, *gômin*, *gômant*, id. et riche, *gôpati*, maître des vaches, puis, en général, chef, seigneur. En Irlande, où *aire*, *airech*, désignait un homme noble, un chef (Cf. scr. *arya*, *ârya*, maître, seigneur, *âryaka*, homme respectable), le *bó aire* appartenait à l'un des ordres de la noblesse. Il devait posséder un *selb*, ou domaine héréditaire, pouvant nourrir au moins dix vaches (O'Curry, *Manners and customs of the anc. Ir.*, édité par Sullivan, t. 3, p. 519; et O'Don., *Gl.*, suppl. à O'Reilly).

gôtrâ, troupeau de vaches, a pris dans la suite des temps des acceptions très-diverses ; savoir, au neutre, celles de famille, race, tribu, classe, multitude, puis forêt, champ, propriété, richesse, et d'autres encore; au masculin, montagne, comme pâturage, et, au féminin, terre, dans le même sens. Ces transitions se comprennent assez bien par elles-mêmes, et celle de richesse doit être des plus anciennes. En lithuanien, en effet, nous retrouvons *gôtra* sous la forme de *gútras*, bien-être, aisance.

4) Dans le *Nâigh.* (II, 10), *bandhu* est indiqué comme synonyme de *dhana*, richesse, bien mobilier, argent, etc. Si l'on considère que ce mot dérive de *bandh*, ligare, capere, d'où *bandhana*, corde pour attacher le bétail, tout comme *paça*, id., de *paç*, d'où vient *paçu*, bétail, on peut présumer que *bandhu* a eu, dans l'origine, ce dernier sens.[1] — Il est très-remarquable, du moins, de trouver dans le lithuan. *bandà* la double acception du gros bétail, et de fortune, profit, revenu.[2]

5) Un rapport analogue existe peut-être entre le scr. *vṛta*, richesse, trésor (*Nâigh.*, II, 10); et le goth. *vrithus*, ags. *wraedh*, troupeau.

6) Enfin, au sansc. *nîta*, richesse, aisance, de *nî*, ducere, secum ducere, portare, répond évidemment l'irl. *ní*, pluriel *neithe*, bétail, et bien, chose en général.[3] L'ags. *neat*, pecus, n'offre qu'une ressemblance apparente, car il se rattache au scand. *naut*, anc. all. *nôz*, id., du goth. *niutan*, anc. all. *niuzan*,

[1] *Bhandu* n'a d'ailleurs que les acceptions de connexion, parenté ; parent, ami, etc. (D. P.)

[2] Pour ce dernier sens, qui manque dans Nesselmann, cf. *Beitr.* de Kuhn, II, 49.

[3] Zeuss[2], 861, donne l'anc. irl. *ni*, res.

uti, frui. — On peut croire, d'après l'étymologie de *nîta*, que l'acception de troupeau a précédé celle de richesse.[1]

§ 173. LA VACHE ET LA FAMILLE.

Comme source principale du bien-être et de la richesse, la vache tenait une grande place dans la vie et les affections de la famille. Les langues ont conservé quelques traces de ces souvenirs de la vie pastorale.

1) J'ai déjà parlé plus haut du sanscrit *gôtra*, dans ses acceptions diverses d'étable, de troupeau de vaches, de possession, abondance, accroissement, etc., puis de famille, race, tribu, etc.[2] *Gôtra* signifie aussi le nom de famille, *gôtraka*, la descendance, la généalogie. De là *sagôtra*, adj., qui a de la race, et le contraire, *agôtra*, sans généalogie.

Ni le zend, ni les autres idiomes iraniens n'ont conservé *gôtra* comme famille, et, en Europe, je n'ai pu signaler que le lithuan. *gútras*, bien-être, aisance, comme corrélatif de *gôtra*, possession, abondance, prospérité. Mais, à son défaut, le pers. moderne *gôhar*, *gawhar*, famille, en offre un synonyme parfait. Il s'explique, en effet, par *gô*, *gaw*, vache, et le zend *har*, protéger, nourrir, d'où *hâra*, *haretar*, protecteur, *hareta*,

[1] Sur *nita* et *vṛta*, cf. les doutes de Weber *(Beitr.*, 4, 276). Il est certain que ces rapprochements n'impliquent que la possibilité que, dans la langue primitive, les termes en question aient désigné à la fois le troupeau et la richesse. Pour le goth. *vrithus*, cf. encore le sanscrit *vrâta*, troupe, multitude, de la rac. *var*, entourer, comme aussi, peut-être, *vṛta*, richesse (D. P.).

[2] Les significations ultérieures de terre, champ, montagne, etc., se lient sans doute au sens primitif de lieux de séjour et d'entretien pour les vaches.

nourri, *harethra*, nourriture, *haurva*, adj., qui protége (Justi). Comme *gôtra*, *gôhar* signifie aussi race, lignée, descendance, origine ; puis un homme de race noble, d'où *gawharî*, adj., noble, de haut lignage, généreux, etc.

2) Par la vie en commun, avec ses hasards partagés, par les soins de chaque jour donnés et reçus, par les liens réciproques d'intérêt, les vaches en venaient à être regardées comme faisant partie de la famille, et à prendre part à ses affections. Aussi, en sanscrit, comme dans plusieurs langues ariennes, on voit les noms de quelques-uns des membres de la famille passer à l'animal domestique, et réciproquement.

En sanscrit, la vache est appelée *mâtar*, mère, et *vaçâ*, c'est-à-dire l'aimante, la soumise, comme se nomment aussi la femme et la fille (Cf. t. I, 421, note). Le grec πόρις, πόρτις, πόρταξ, m. et f., désigne à la fois le veau, la génisse, et le jeune homme, la jeune fille, comme en latin *junix*, *juvencus*, *-ca*. Au cymr. *anner*, pour *ander*, génisse (Cf. † *enderic*, juvencus, mod. *enderig* ; *Beitr.*, VII, 411), répond l'irl. † *ainder*, femme, jeune femme nubile, maintenant *ainnear* (Corm., *Gl.*, 12).[1]

Aucune de ces assimilations ne paraît remonter à l'époque de l'unité primitive, mais il en est une très-remarquable qui est évidemment dans ce cas.

3) Je veux parler du scr. *vatsa*, m., *vatsâ*, f., veau, dont le sens propre, comme on l'a vu (t. I, p. 423), est celui *d'anniculus*, et qui prend l'acception d'enfant, de jeune homme. Au

[1] Cf. le basque *andrea*, femme, peut-être celtibère. Les noms celtiques peuvent être en rapport avec le sansc. *antara*, *-râ*, adj., qui tient de près, proche, très-affectionné. Le *d* pour *t*, comme dans le préfixe gaulois *ande*, irland. † *ind*, *inn* = scr. *anti*, grec ἀντι, germ *und*, etc. (Z.[2], 877).

vocatif, il s'emploie fréquemment comme un terme d'affection, équivalant à Φιλε, *care!* mon cher! etc. J'ai comparé déjà l'alban. *vits*, veau, et *vats*, jeune garçon, et, pour ce dernier sens, les langues celtiques, où nous trouvons l'anc. cymrique et corn. *guas*, serviteur, varlet, c'est-à-dire jeune homme, pour *guass* et *guast* (Z.[2], 1058 ; *Lib. Land.*, 113, etc.), en armor. *gwaz*, serviteur, sujet, vassal. Le bas-latin *vassus*, *vassalus*, est venu du gaulois *vassos*, qui figure plus d'une fois dans les noms d'hommes. Ainsi *Vassa*, f. (Grut., *Insc.*, 745, 11; Steiner, 3762); *Vassius* (Murat., 1605, 7), avec les dérivés *Vassillus* (*Rev. numism.*, 1859, p. 184), *Vassalus*, figul. (Roach Smith, *Catal.*, p. 46). Cf. sansc. *vatsala*, adj., tendre, aimant, tout dévoué à. Puis dans quelques composés, comme *Vassorix* (Orel., 4967), chef des serviteurs, *Dagovassus* (Stein., 948), bon serviteur. Cf. irl. † *dag*, bonus, *dagduine*, bonus vir (Z.[2], 857). L'affinité de tous ces termes ne saurait être mise en doute, et on voit ainsi que le veau avait part aux affections de la famille. Cela s'écarte beaucoup de notre manière de voir, car l'idée ne nous viendrait pas d'appeler : *mon veau!* un enfant, un jeune homme ou un ami.

§ 174. LES VACHES ET LES FLEUVES.

Le voisinage des rivières est, non-seulement favorable, mais nécessaire pour l'entretien et la prospérité des troupeaux de gros bétail. C'est naturellement au bord des fleuves qu'ont dû s'établir les pâtres dès les temps primitifs, et c'est d'eux que les cours d'eau les plus favorables à leurs intérêts auront reçu parfois des noms caractéristiques. Plusieurs de

ces noms s'accordent si bien, soit par le sens, soit par la forme, dans quelques régions occupées par des races ariennes, que l'on ne peut se défendre de l'idée qu'ils ont été apportés d'un centre commun à la suite de la dispersion des Aryas primitifs.

1) Deux rivières de l'Inde ancienne se lient au nom de la vache, savoir la *Gômatî*, affluent du Gange au-dessus de Bénarès, c'est-à-dire : *la riche en vaches*, féminin de *gômant*, id., et la *Gôdâ*, *Gôlâ*, ou *Gôdâvarî*, dans le Dekhan, dont les noms signifient : *celle qui donne des vaches.*[1] Le premier nom n'a pas ailleurs de corrélatifs à moi connus, mais le second en offre quelques-uns d'alliés au moins de très-près.

Ainsi, en Grèce, le Βούδωρος, -δορος, -δορον, rivière de l'Eubée (Εὔβοια, riche en troupeaux), non pas : outre de peau de bœuf *(rindsschlauch)*, comme l'interprète Benzler *(Gr. Nam. buch)*, ce qui ne donne aucun sens approprié, mais composé avec δωρος, de δω, comme δῶρον, don. Cf. scr. *dâru*, libéral, et donneur = *dâtar*, dator ; ainsi que l'anc. slave *darŭ*, don, de *da*.

A la même formation appartient peut-être la Βοδερία britannique (Ptol., 2, 3, 5), le Firth of Forth en Ecosse, composé de *bó*, vache, et d'un analogue de δωρος, δορος, *darŭ*, etc., que je ne trouve plus en néo-celtique où, cependant, l'irl. † *dán* (Z.[2], 16), cymr. *dawn*, donum = scr. *dâna*, ont conservé la rac. *dâ*.

Le nom de la *Boda*, maintenant *Bode*, affluent de la Saale, s'il était celtique, comme probablement *Sala* (Förstem., *Namenb.*, 165, 1209), répondrait exactement à la *Gôdâ* indienne.

2) L'Irlande nous offre deux noms remarquables de rivières,

[1] Ce sont des féminins de *gôda*, *gôdâvan*, adj., de *gô* et de *dâ*, *lâ*, donner. Cf. le zend *gaodaya*, *-dâyu*, adj., qui élève des vaches (Justi).

lesquels, sans répondre directement à ceux de l'Inde, se lient de très-près, par leurs significations et leurs éléments de composition, à des synonymes sanscrits tout semblables.

a) Le premier est celui de Βουουίνδας (Ptol., 2, 2, 8) = *Bovinda*, plus tard, dans les chroniques, *Boind, Boinn*, actuellement la Boyne. Comment ne pas le rapprocher du sanscrit *Gôvinda*, qui ne désigne, il est vrai, aucune rivière connue, mais seulement une certaine montagne, et qui est une épithète de Krichna, comme pasteur divin ? Ce composé signifie, en effet, *qui trouve, qui gagne, qui procure des vaches*, comme *Gôdâ, Gôdavarî*. Or, tel est, sans doute, en irlandais même, le sens propre de *Bovinda*, si l'on compare *finnim*, pour *findim*, je trouve, je découvre (O'Don., *Gl.*), avec le sansc. *vind (vindati)*, trouver, obtenir, acquérir, procurer à quelqu'un, d'où *vinda, vindu*, à la fin des composés.[1] De là, en irlandais, par la suppression occasionnelle de l'*f* initial, *inne* (*inde*), accroissement, *innud, indud*, *innile, indile*, augmentation du bétail (O'Don., *Gl.*), de sorte que *Bovinda* et *Gôvinda* ont bien, de part et d'autre, la même signification propre.[2]

b) L'autre nom de rivière irlandaise en question vient appuyer cette interprétation, car il conduit au même résultat. C'est celui du *Buas* (4 M., 66, etc.), aujourd'hui le *Bush*, dans le comté d'Antrim, et d'un autre *Bush*, quelque part ailleurs, d'après Keating (*Hist. of Ir.*, p. 72, 73, de la trad. anglaise). D'après O'Reilly, *buas* signifie : abondant en bétail, et l'on trouve dans Cormac (*Gl.*, 106, voc. *marc) buasach*, expliqué

[1] Cf. *Vatsavinda*, n. pr., qui gagne ou procure des veaux, etc.

[2] Ce qui pourrait invalider ce rapprochement, c'est que *bó find* signifie aussi : vache blanche, et qu'il y avait un *Loch bófinne* et des *Innis bófinde*, dont les noms se rattachaient à des légendes de vaches blanches enchantées (Cf. Joyce, *Ir. names*,[3] p. 160, 161). Toutefois, *Bovinda* tout seul ne pourrait guère avoir désigné une rivière.

par : un homme qui possède de nombreuses vaches. *Buas*, pour *bufhas*, me paraît un composé de *bu* = *bó*, vache, et de *fás*, croissance, augmentation, de *fâsaim*, je crois, l'*fh* aspirée entre les voyelles devenant quiescente. Cf. scr. *vaksh*, crescere, *vakshatha*, croissance, au causat. *vakshay*, faire, croître, faire prospérer, zend *vakhsh*, d'où *vakhsha*, *-shya*, croissance ; grec αὔξω, ion. ἀέξω, pour ἀϝέξω, avec ἀ prosthétique (Curtius, *Gr. Et.*[3], p. 357); goth. *vahsjan*, ags. *veaxan*, anc. allemand *wahsan*, etc.

Le sanscrit n'offre pas de composé de *vaksh* avec *gô*, mais on y trouve le synonyme *Gôvardhana*, c'est-à-dire qui fait croître, prospérer les vaches, comme nom d'une montagne = *Gôvinda*. Le sens indiqué pour *Buas* semble donc bien établi.

3) Un nom du même genre est peut-être celui de l'ancien prussien *Guber*, *Ghobar*, affluent de l'Alle (Nesselm., *Thes.*, p. 54). *Gu*, *go*, serait celui de la vache, conservé dans le lett. *gôws* et le slave *govědo* (Cf. t. I, p. 410), et *ber*, *bar*, se lierait au slave *brati (berã)*, colligere, capere. Cf. scr. *bhar*, zend *bar*, grec φέρω, latin *fero*, goth. *bairan*, irl. *beirim*, etc., dans leurs acceptions diverses de porter, contenir, posséder, apporter, accorder, supporter, conserver, soigner, etc. De là, en sanscrit *bhara*, adj., à la fin des composés : qui porte, apporte, accorde, gagne, conserve. Un composé **gôbhara*, en zend *gaobara*, peut d'autant mieux se présumer que le pers. *gôbârah* désigne une étable et un troupeau de vaches.

4) A côté de ces noms sûrement anciens, il en est d'autres d'origine récente qui expriment également ce rapport naturel entre les vaches et les rivières. Ainsi, en Ecosse, dans l'île de Mull, *Ba*, pluriel de *bó*, simplement : Les vaches ; et, dans le Perthshire, *Allt na ba*, rivière des vaches (Robertson, *Gaël.*

Topog.). En Allemagne, au onzième siècle, *Chuopach* = *Kühebach* (Förstem., *Ortsn.*, 375). En France, dans le Cantal, un *Ruisseau des vaches*. Dans le Guatimala, un *Rio de las vaccas*, etc., etc.

§ 175. LE PASTEUR ET LE ROI.

Rien ne donne mieux l'idée du pouvoir souverain tempéré par les sentiments naturels de l'intérêt et de l'affection, que l'existence indépendante du pasteur aux temps primitifs. Libre dans son isolement relatif, il régnait en maître absolu, sur sa famille comme père et chef, sur ses troupeaux comme propriétaire, mais il régnait en protecteur, avec sagesse, douceur et justice. C'est pour cela que, de très-bonne heure, les rois ont été appelés les pasteurs des peuples, comme on le voit par le *ποιμήν λαῶν*, d'Homère, et le *ro'eh* de la Bible, appliqué figurément aux princes (Jérém., 2, 8 ; 3, 15, etc.), et même à Jéhova, le pasteur suprême (Ps., 23, 1).[1] En parlant des noms du pâtre, j'ai déjà signalé plusieurs exemples semblables dans les langues ariennes. J'ajoute ici quelques développements à ce sujet.

C'est un fait remarquable déjà de voir, en sanscrit, une même racine *pâ*, tueri, donner naissance également aux noms du pasteur, du père *(pitar)*, du maître et du roi, et ces noms se retrouver dans la plupart des langues européennes. Pour ne parler ici que des deux significations qui nous occupent, je rappelle les analogies observées entre le pers. *pân*, *bân*, *gôbân*,

[1] La rac. *râ' âh*, pavit gregem , puis gubernavit, *de principe*, n'offre qu'une ressemblance sans doute fortuite avec le sansc. *raksh*, servare, custodire, pascere, d'où *raksha*, gardien, etc.

côbân, etc., pour désigner le pâtre, et le slave *panŭ* et *ju-panŭ*, etc., pour maître, chef, prince (Cf. p. 12). Au scr. *pa* et *pâla*, dans l'un et l'autre sens, répond très-probablement l'irlandais *fo* et *fál*, avec l'acception de prince, et il faut y ajouter sans doute le grec πάλμυς, roi. J'ai déjà mentionné quelques-unes des transitions de sens du sanscrit *gôpa* (t. I, p. 577), un des noms les plus anciens, sans contredit, du pâtre et du roi. Je reviens encore avec plus de détail sur ce mot intéressant.

Ses acceptions intermédiaires, à partir de garde-vache, ont été celles de pasteur en chef, de gardien en général, de préposé à plusieurs villages, puis, enfin, de roi. Les synonymes *gôpati* et *gôpâla* désignent aussi le roi, mais le premier s'applique encore au taureau comme maître des vaches, d'où il a passé au soleil, comme maître du troupeau céleste des astres. On voit ici l'origine de ce mythe du taureau solaire qui a pris plus tard tant d'extension dans le culte de Mithra, ainsi que la source des traditions grecques relatives à Apollon comme pasteur et possesseur de troupeaux sacrés, déjà dans Homère. Le titre de *gôpati* a été donné aussi à *Indra*, le dieu du ciel, à *Vishṇu* ou *Kṛishṇa*, le pasteur par excellence, et à *Varuṇa*, en tant que dieu des eaux, comparées souvent aux vaches dans les hymnes vêdiques.

De *gôpa* s'est formé ultérieurement le dénominatif *gôpay* ou *gôpây*, déjà vêdique, avec le sens tout général de garder, et de couvrir, cacher, où il n'est plus question de la vache ; car on trouve des expressions telles que *dharmañ gôpaya*, garde la loi (*Mahâbh.*, I, 6043), *gôpayanti striyâs*, ils gardent les femmes (id., III, 2751), tout comme, dans le Rigvêda (I, 101, 4), on lit *açvanâñ gôpati*, littér. garde-vache de chevaux,

pour gardien de chevaux.[1] Mais il y a plus, et de *gôpay* est provenue une racine en apparence primitive *gup*, tueri, defendere, déjà vêdique également, au désidératif, *ǵugups*, se garder de, s'abstenir, éviter, détester, avoir horreur, d'où, par exemple, *ǵugupsita*, une action qui révolte. Et, de cette racine *gup*, on voit de nouveau sortir une abondance de dérivés qui n'ont plus aucun rapport ostensible avec *gô*, tels que *gupila*, prince, *gôptar*, protecteur, *gupti*, cachette, caverne, prison, rempart, etc., et même l'adverbe *guptam*, en cachette, secrètement.[2]

La haute ancienneté de ces transformations résulte de ce qu'on en trouve des traces jusque dans les langues européennes. Ainsi le lith. *gobti*, couvrir, cacher, se rattache sans doute à *gup*. Le grec γύπη, *caverne*, cavité, répond, sauf le suffixe, à *gupti*, et l'anc. all. *chuof*, ags. *cyfe*, crater, dolium, s'accorde exactement au point de vue phonique.

§ 176. LE PASTEUR ET L'HOSPITALITÉ.

De tout temps, et en tout pays, les peuples pasteurs se sont distingués pour les vertus hospitalières, et cela s'explique par la nature des intérêts et du mode de vivre. Plus ou moins isolé du reste du monde, surtout aux époques primitives, le

[1] D'autres composés analogues, où *gô* n'est plus qu'un pléonasme, sont *gôyuga*, paire, couple en général, d'où *gôgôyuga*, paire de bœufs, *açvagôyuga*, paire de chevaux : *gôshṭha*, étable, d'où *gôgôshṭha*, étable à vaches, etc. Cf. aussi *svagôpa*, adj., qui se garde lui-même, littér. *garde-vache de soi;* ainsi que *svagôćara*, id., c'est-à-dire maître de soi.

[2] Cf. zend *gup*, cacher, protéger, d'où *gufra*, adj., caché, profond, et protecteur.

pasteur, entouré de sa famille, voyait arriver avec joie un hôte connu, et avec une curiosité bienveillante l'étranger qui se présentait en demandant un bon accueil. Les voyages étaient alors longs et difficiles ; l'hôte arrivait fatigué et affamé, et le premier devoir consistait à le restaurer par la nourriture et le repos; après quoi seulement, on l'interrogeait sur son origine, ses intentions, ses aventures, etc. Ce sont là des traits que l'on retrouve chez tous les anciens peuples, dans la Bible comme dans les épopées de l'Inde et de la Grèce. Il devait en être de même chez les Aryas des temps de l'unité, et les langues ont, en effet, conservé quelques termes qui se rapportent encore aux simples coutumes de ces âges reculés.

1) Les lieux où l'on pouvait compter sur un accueil hospitalier étaient naturellement les stations de bergers déterminées par l'excellence des pâturages. Parmi les noms qui les désignaient en sanscrit, nous trouvons celui de *gôshpada*, de *gôs*, gén. de *gô*, et de *pada*, station, site, et pâturage (Cf. p. 22). Or, ce terme se retrouve presque intact dans le pol. *gospoda*, avec le sens d'hôtellerie, d'auberge, d'où *gospodarz*, hôte, puis maître de maison, chef de famille, et *gospodyn*, maître en général, seigneur, *gospodynia*, hôtesse, ménagère ; en lithuanien, respectivement, *gaspadà*, *gaspadórus* et *gaspadinne*. Je cite le polonais en première ligne, parce qu'il a sûrement conservé l'acception la plus ancienne, tandis que l'ancien slave *gospodĭ*, *gospodarĭ*, *gospodinŭ*, n'offre que le sens secondaire de *dominus*. Il en est de même en russe, où *Gospódĭ* s'emploie même pour le Seigneur, l'Eternel, Dieu, *gospodínŭ*, pour gentilhomme, maître, monsieur, *gospojá*, pour dame noble, maîtresse, tandis que *gospodarĭ*, chez les Slaves du sud, *hospodar*, désigne le prince. Ce rapprochement, auquel, ce semble, il n'y a rien à objecter, paraît préférable à celui que

Benfey a proposé avec le vêdique *gâspati*, maître de famille, et que Max Müller rejette avec raison par l'impossibilité d'identifier *pati* et *podĭ*.[1]

2) Il faut, par contre, et sans aucun doute, chercher un composé avec *pati* dans le latin *hospes, -pitis*, l'hôte qui reçoit et l'hôte reçu ; mais ici l'*h* initiale empêche également toute comparaison avec *gâspati*, et ne peut répondre qu'à une *h* ou un *gh* sanscrits. Or, nous trouvons, en effet, *ghôsha* avec le double sens de pâtre et de station de pâtres, et un composé *ghôshapati* peut facilement s'être contracté en *hospiti*.

L'étymologie de *ghôsha* est intéressante au point de vue de l'ancienne vie pastorale. La rac. *ghush*, sonare, strepere, proclamare, exprime plus spécialement un grand bruit confus, une vaste clameur, et *ghôsha* s'entend également du roulement du tonnerre, du mugissement de l'orage, du tumulte des combats, du bruit de la multitude et du beuglement des troupeaux. Le *ghôsha*, comme station de pâtres, désignait un lieu où retentissaient les mugissements des vaches et les appels des bergers, et le pâtre lui-même était un *ghôsha*, c'est-à-dire un criard. Ceci rappelle le *jodeln* des vachers des Alpes, qui se fait entendre à d'énormes distances, et il est certain qu'une voix stentorienne est fort utile au pâtre des montagnes.

On conçoit bien que le *ghôshapati*, le maître de la station pastorale, ou le berger en chef, ait été considéré comme l'hôte qui reçoit, et qu'il soit devenu dans ce sens-là l'*hospes* du latin; mais comment son nom a-t-il pu passer à l'hôte qui est reçu ? Cela s'explique, je crois, par l'antique usage d'offrir à l'arrivant tout ce que l'on possédait, de lui dire de se regarder comme le maître, et d'en exercer les prérogatives. Et c'est

[1] *Essai de myth. comparée*, trad. franç., p. 29.

ainsi que le titre du chef recevant passait à celui qu'il voulait accueillir avec honneur.

Il faut observer encore que le scr. *ghôsha*, station de pâtres, se retrouve dans le pers. *ghôshâ*, *ghôshâd*, enclos pour le bétail, puis auberge, hôtellerie, exactement comme le polon. *gospoda*, id., répond à *gôshpada*, station de vaches.

3) Un troisième groupe de mots d'une origine tout autre, malgré quelque ressemblance apparente avec les précédents, se compose de l'anc. slave et russe *gostĭ*, pol. *gość*, illyr. *goost*, boh. *host*, etc., hôte reçu, du goth. *gasts*, id., et étranger, ags. et anc. all. *gast*, etc., et du latin *hostis*, d'abord un étranger, puis un ennemi. Bopp pour le germanique (*Gl. scr.*, 114) et Miklosich pour le slave (*Rad. slov.*, v. c., et Dict.) pensent ici à la rac. scr. *ghas*, manger, parce qu'on offre des aliments à l'hôte, et cela serait assez plausible si l'on pouvait réconcilier le sens très-différent de *hostis* dans son rapport évident avec *hostia* et *hostire*. Une autre conjecture fort ingénieuse, et proposée par Kuhn (*Ind. Stud.* de Weber, I, 361), lève cette difficulté, et nous révèle en même temps une coutume de l'hospitalité chez les anciens Aryas.

En sanscrit, l'hôte reçu est appelé *gôghna*, littér. celui qui tue le bœuf ou la vache, ou, d'après Pânini, celui pour lequel on tue un bœuf,[1] ce qui répond à la locution biblique : *tuer le veau gras*. C'est sans doute à cet usage que fait allusion un passage du Rigvêda (I, 31, 15) : *Svâdukshadmâ yô vasatâu syônakṛǵǵîvayâǵam yaǵatê sôpamâ divah*, c'est-à-dire d'après Rosen : *Dulci cibo instructus, qui domi (hospitibus) oblectamenta parans, vivam hostiam mactat, is est similis cœlo.* Il est évident que cette coutume n'a pu prévaloir dans l'Inde

[1] *Yahmâi gâm ghnanti* (D. P.).

qu'aux temps les plus reculés, et alors que la vache n'était pas encore entourée d'un respect presque religieux, comme dans les lois de Manou et les épopées. D'après Manou (xi, 59, 108), tuer une vache, ou seulement la frapper du pied, constituait un grand crime, et nous avons vu qu'elle était appelée *aghnyâ*, non occidenda, comme le taureau, au masculin *aghnya*. Aussi, dans la suite des temps, on se contentait d'offrir une vache à l'hôte par un acte symbolique.[1]

Kuhn rappelle que dans l'*Iliade* (vi, 174), le roi de Lycie fait tuer neuf bœufs pour fêter pendant neuf jours l'arrivée de Bellérophon, et que le verbe ἱερεύειν est employé dans l'*Odyssée* (xiv, 414 ; xxiv, 216) pour exprimer l'acte de tuer un animal en l'honneur de l'hôte. Il conjecture, d'après cela, que le grec ξένος, ξεῖνος, hôte, se liait étymologiquement à κτείνω, tuer, et signifiait, comme *gôghna*, le tueur.[2] Si, maintenant, l'on considère que, d'après Festus, *hostire*, dénomin. de *hostis*, signifiait frapper, et que *hostia* désignait la victime, on est conduit à une rac. *hos* = *gos*, *gas*, en slave et en gothique, et *has* ou *ghas* en sanscrit, avec le sens de frapper, tuer, et à laquelle Kuhn rattache également le sanscrit *hasta*, la main qui frappe, et le lat. *hasta*, la lance qui tue. Il observe, avec raison, que le scr. *ghas*, manger, n'en diffère pas essentiellement, puisque l'on voit un nom de la mâchoire, *hanu*, dé-

[1] Colebrooke, *Misc. Essays*, I, 203. Dans le Ramâyana (I, xxi, 13, éd. Gorresio), le roi Daçaratha présente à son hôte Viçvamitra *pâdyam*, *arghyam* et *gâm*, c'est-à-dire l'eau pour les pieds, le don d'honneur et la vache, et c'est sans doute à tort que Gorresio traduit *gâm* par terre, d'après le double sens de *gô*.

[2] Cf. avec ξεῖνος, la rac. scr. *kshi*, *kshiṇ*, *kshaṇ*, interficere. Aufrecht (Z. S., I, 120) ramène ξεῖνος, éol. ξεννος, à ξένϝος, ce qui fait tomber l'étymologie proposée par Pott (*Et. F.*, 2, 53), et adoptée par Benfey (*Gr. Wl.*, 1, 280), de ἐξ = *anya*, c'est-à-dire venu d'autre part.

river de *han*, cædere. J'ajouterai que le Dhâtup. donne une rac. *ǵhash*, lædere, interficere, et qu'en tirhaï du Caboul *ghashâ* signifie flèche. Le suffixe *ti* forme quelquefois des noms d'agents, comme en sanscrit *mati*, consiliarius, de *man*, *yati*, domitor, de *yam*, etc., et, en latin, *vectis*, de *veho*, etc. Il n'y a donc aucune objection à interpréter *hostis*, ainsi que le slave *gostĭ* et le goth. *gasts* (thème *gasti*), comme le tueur, le ξεῖνος, le *gôghna*, l'hôte, et la démonstration de Kuhn semble aussi complète qu'ingénieuse.

§ 177. LA VACHE ET LA GUERRE.

En tant que richesse principale des pasteurs, la vache devait être l'objet des désirs et de l'ambition de tous, le plus précieux butin offert comme récompense à la vaillance du guerrier, et par cela même, une occasion fréquente d'entreprises et de combats. Les enlèvements de troupeaux à main armée constituaient un des exploits les plus ordinaires chez les peuples de race arienne restés, à divers degrés, fidèles à la vie pastorale. Chez les anciens Indiens, les Vêdas renferment de nombreuses allusions à ce sujet, et l'un des chants du Mahâbhârata raconte un *gôharaṇa*, ou enlèvement des vaches. Les traditions grecques en offrent des exemples suffisamment connus, et les chroniques irlandaises abondent en récits de ce genre.[1] Le grec λεία, butin, désigne les troupeaux au pluriel

[1] Sur les récits traditionnels appelés *Bótáin* ou *Táin bó*, butin de vaches, voy. O'Curry, *Lect. on anc. ir. hist.*, dans l'index final (p. 716), où ils sont énumérés.

λεῖαι, et l'irland. *tán*, *táin*, comme le cymr. *praidd*, réunit les significations de bétail et de butin.[1]

Que les mêmes causes aient produit les mêmes effets chez les anciens Aryas, c'est ce que l'on peut présumer à bon droit; mais le sanscrit nous a conservé quelques termes qui en fournissent encore la preuve directe, et qui viennent élucider le vrai sens originel de plusieurs mots européens.

Le sansc. vêdique *gavish*, *gavisha*, *gavêshaṇa*, composé de *gô*, vache, et *ish*, désirer, signifie littéralement : qui désire des vaches, mais se prend, déjà dans les plus anciens textes, dans l'acception générale de désireux, avide, ardent à la poursuite de quelque chose. L'adj. *gavishṭi*, avec le même sens, conserve aussi celui de désireux d'avoir des vaches ; mais le substantif *gavishṭi*, désir ardent, prend en outre l'acception d'ardeur guerrière et de combat, tout comme *gavêshaṇa*, celle d'ardent au combat. On voit clairement par là qu'aux temps vêdiques les instincts belliqueux étaient réveillés par le désir de conquérir des vaches. L'épithète de *gôshuyudh*, combattant pour des vaches, est même donnée au guerrier dans le Rigvêda.[2]

Si *gavish* se généralise déjà dans le langage vêdique, il finit plus tard par s'éloigner encore davantage de sa signification propre. On en voit se former un verbe *gavêsh*, ou par contraction *gêsh*, chercher avec ardeur, tendre vers, s'informer, s'efforcer, même purement au moral, si bien que le dérivé *gavêshaṇa* en vient à désigner la recherche de l'esprit, l'investigation philosophique. Le grec nous offre des transitions

[1] L'arménien *goghobud*, butin, semble composé avec le nom de la vache, *gov* = scr. *gô*.

[2] R. V., I, 112, 22 ; VI, 6, 5 ; X, 30, 10 (D. P). Cf. le nom propre zend *Parshaṭgâo*, c'est-à-dire qui combat pour des vaches (Justi, 187).

de sens parfaitement analogues dans *βουκολέω*, d'abord soigner les bœufs, faire paître, puis, au moral, consoler, flatter d'espoir, d'où *βουκόλημα*, *-λησις*, consolation, etc.[1]

Un autre verbe vêdique dérivé du nom de la vache est *gavy*, vaccas quærere, comme *açvay*, equos quærere, de *açva*, mais aussi se réjouir de posséder des vaches. Le part. prés. *gavyant*, désirant des vaches, signifie en même temps ardent au combat, ainsi que l'adj. *gavyu*, lequel se prend aussi dans l'acception de joyeux d'avoir des vaches. De là encore le subst. *gavyâ*, désir de vaches et de combats. Ce groupe de mots est surtout intéressant parce qu'il trouve dans les langues européennes quelques affinités qui nous font remonter jusqu'au temps de l'unité arienne.

A *gavy* se rattache en premier lieu le lithuan. *guiti*, au prés. *guiju*, *guju*, chasser et chercher en général, comme le sanscrit *gavêsh*. Une seconde forme de même origine est sans doute *gáuti*, au prés. *gawju*, obtenir, acquérir, d'où *gawimmas* et *gauklas*, acquisition, *gausus*, abondant, *gausybe*, richesse, *uź-gaulis*, butin, etc., et le causatif *gaudyti*, chercher à obtenir une chose, chasser, *gaudimas*, chasse, etc. Je compare aussi l'alban. *ghjuaig*, chasser, *ghja*, chasse, *ghjatúar*, *ghjaikes*, chasseur, etc. Ici, tout souvenir de la vache a disparu, comme partiellement en sanscrit.[2]

[1] On trouve en sanscrit l'expression singulière de *putram gavêshamâṇa*, littéralement : cherchant son fils comme avec un désir de vaches (D. P., II, 716).

[2] Je citerai encore ici le scr. *gôsha*, *gôshan*, *gôsan*, *gôshaṇi*, adj., qui gagne ou butine des vaches, *gôshâti*, *-sâti*, butin de vaches, combat pour des vaches, de *gô*, et *san*, *sâ*, gagner, acquérir, d'où *sani*, acquisition, *sanara*, butin, *sâti*, profit, butin, etc. Il semble difficile d'en séparer l'anc. slave *gousa*, prædones, *gousarĭ*, prædo, en illyrien ou serbe *gusa*, *gusar*, prædator, *gusariti*, piratam esse (Mikl., *Lex.*,

Un autre rapprochement remarquable avec *gavy* se présente, je crois, dans le grec γαίω, γαύω, pour γαϝιω, se réjouir, se vanter, être fier, primitivement, sans doute, comme *gavy*, être joyeux et fier d'avoir des vaches. Le composé βουγάϊος, vantard, jactator, qui se trouve dans Homère (*Il.*, XVIII, 824 ; *Od.*, XIII, 79), signifie littéralement : fier de ses vaches, et serait en sanscrit *gôgavyu*. Le synonyme de γαίω, γηθέω, semble composé avec θέω, le sansc. *dhâ*, tenere, possidere, précédé de γη = *gava*, *gô*, comme γα dans γάλαξ, et signifier proprement posséder des vaches. Et ceci nous conduit à l'explication la plus plausible du latin *gaudeo*, *gavisus*, *gaudium*, etc., composé de même de l'ancien nom de la vache avec *dhâ* ou *dhi* (*dhiyati*), possidere. Ce sont là, si je ne m'abuse, comme des souvenirs lointains et incompris de la vie pastorale primitive, où la possession des vaches rendait joyeux et fier.[1]

§ 178. MESURES DIVERSES EMPRUNTÉES A LA VIE PASTORALE.

Les mots qui servent à désigner les mesures de tout genre sont tirés généralement des objets les plus familiers, de ceux que l'on a toujours à sa portée comme terme de comparaison.

149, et Ardello, *Dizion. illyr.*, 221). Ici, également, le sens primitif s'est perdu.

[1] Cf. pour d'autres vues sur γαύω, *gaudeo*, etc., Curtius (*Gr. Et.*[3], 163). Le gr. γαῦρος, fier, qu'il y rattache comme dérivé, appartient mieux au scr. *garva*, fierté, orgueil, *garvara*, orgueilleux. Cf. *garv*, être fier (Dhâtup.), et peut-être l'irland. † *garb* (Corm., 89), rude, mod. *garbh*, cymr. *garw*, id. Si ce rapprochement est fondé, le nom propre irlandais *Bógarbhan* (*Ann. Innisf.*, II, 65) répondrait à un βούγαυρος hypothétique.

Les membres du corps humain sont la source la plus ordinaire des mesures de longueur, telles que la coudée, la palme, le pouce, le doigt, le pied, le pas, etc.; celles de capacité sont empruntées à des vases usuels de dimensions variées, celles de pesanteur à la pierre, etc. On comprend que l'étude des termes de cette classe puisse devenir instructive pour la connaissance des usages aux temps où l'on s'en servait, et, bien qu'ici les points de comparaison soient rares, quelques-uns de ces mots, qui sont tirés de la vie pastorale, méritent de fixer l'attention.

1) En sanscrit, plusieurs noms de mesures se rattachent à la vache, tels que *gôkarṇa*, une oreille de vache, pour un empan, *gôshpada*, un pas de vache, comme longueur, ou l'impression en creux du pied de l'animal comme capacité, *gavâhnika*, le grain d'un jour pour une vache, puis, plus tard, et sous la forme contractée *gôṇî*, un sac, une mesure de grains de sept à huit livres.[1] — Le pers. *gawnîz*, mesure de blé, aussi *gawîz*, *gawtîz*, renferme sûrement aussi le nom de la vache ; mais je ne trouve rien à comparer dans les langues européennes.

2) Le sanscrit *gavyâ*, troupeau de vaches, a désigné secondairement une distance de deux *krôças*, soit quatre mille *daṇḍas*, ou perches de quatre coudées, c'est-à-dire, sans doute, l'espace de terrain suffisant pour un grand troupeau. Le synonyme *gavyûti* ou *gavyûta*, de *gô* + *yûti*, réunion, assemblage, conserve encore, dans le Rigvêda, le sens général de pâturage et de district. Il se retrouve dans le zend *gaoyaoiti*, lieu de réunion pour les vaches, et l'épithète de *vourugaoyaoiti*, qui possède de vaṣtes pâturages, donnée au dieu Mithra, répond

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 276) ne l'admet pas, et ramène ce terme à *guṇa*, corde.

au composé vêdique *urugavyûti*, avec la même acception. — Le persan *gâw* désigne une distance de six milles.

Nous avons vu déjà *gavyâ*, dans le sens de pâturage, devenir le grec γαῖα, terre, puis γυία, champ cultivé (Cf. p. 20). Or, de même que *gavyâ* a pris l'acception d'une mesure de distance, γυία a reçu celle d'une mesure agraire déterminée, sans doute également par suite de l'introduction de l'agriculture. Cela prouve, en tout cas, la haute ancienneté de cet emploi du terme en question.

3) Une autre manière, sûrement très-primitive, d'évaluer les distances, se tire de l'étendue du son, soit de la voix humaine, soit des cris d'animaux. Ainsi, le sansc. *gôruta*, littér. un mugissement de vache, représentait, comme *gavyâ*, deux *krôças*, et le *krôça*, proprement un cri, de *kruç*, clamare, équivalait à la distance où s'entend une voix d'homme, moins forte de moitié que celle de la vache. A *krôça* se lie le persan *kôs*, lieue, mais ce terme, ainsi que *gôruta*, ne se retrouve pas dans les langues européennes. Par contre, les analogies de fait abondent. On se rappelle tout d'abord la comparaison homérique (*Od.*, VI, 294):

> Τόσσον ἀπὸ πτόλιος, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας.
> Tantum ab urbe, quantum (aliquis) auditur clamans.

Grimm, dans ses *Deutsche Rechtsalterthümer* (p. 76), cite des exemples variés de ces mesures de distance par la voix de l'homme, le chant du coq, l'aboiement du chien, etc.

4) En fait de mesures agraires, le sanscrit nous offre un terme dont le sens donne lieu à de curieux rapprochements quant au procédé mis en œuvre, et d'un caractère trop spécial pour s'expliquer autrement que par l'existence d'une antique coutume.

Le nom de *gôćarman*, littér. une peau de vache, est appliqué à un espace de terrain suffisant pour recevoir cent vaches et un taureau, avec leurs veaux.[1] On entendait sans doute par là l'espace que l'on pouvait entourer et mesurer au moyen d'une peau de vache coupée en lanières. C'est là du moins ce qu'indiquent de nombreuses analogies.[2]

D'après Lassen (*Ind. Alt.*, III, 976), chez les *Râǵaputras* de l'Inde, chaque cavalier possédait de droit un *ćursa* (c'est-à-dire une peau) de terre, ce qui équivalait à ce qu'on pouvait labourer en un jour. On sait que les Anglo-Saxons désignaient de même par le nom de *hyde*, peau, une étendue de terrain suffisante pour le labour d'une charrue ou l'entretien d'une famille.[3] Ce ne sont encore là que des équivalents du sanscrit *gôćarman*, mais le procédé indiqué pour le mesurage se justifie par plusieurs traditions remarquablement concordantes.

On connaît celle de Didon (*Enéid.*, I, 371; Justin, 18, 4), qui demande en Afrique la concession de l'espace de terrain qu'elle pourrait faire entourer d'une peau de bœuf, *taurino quantum possent circumdare tergo*, et qui fait couper cette peau en lanières de manière à enclore une vaste étendue. D'autres traditions semblables sont moins connues. Je les rapporte d'après Grimm.[4]

[1] D. P. Suppl., t. V, 1338, *gôćarman*, mesure d'une pièce de terre du produit de laquelle un homme peut vivre pendant une année. D'après Wilson, une pièce de 300 pieds de long sur 10 de large.

[2] Je trouve dans les *Sanskrit texts* de Muir (IV, 107), un passage du *Çatap. Brâhm.*, qui met la chose hors de doute. Il y est dit que les *Asuras* ou démons se partagèrent la terre en la divisant au moyen de *peaux de bœuf, âukshṇâiç ćarmabhis.*

[3] D'après Boxhorn (Dict.), aussi une pièce de 120 acres.

[4] *D. Rechtsalt.*, 90 et suiv.

Les chefs saxons Hengist et Horsa, à leur arrivée en Angleterre, font la même demande que Didon et usent du même stratagème.

Ivar, fils de Ragnar Lodbrok, se fait céder en Angleterre, par le roi Ello, autant de terrain que *peut recouvrir une peau de bœuf.* Il fait tanner et bien distendre la peau d'un grand bœuf, qu'il coupe ensuite en minces lanières, puis il en entoure un vaste espace suffisant pour y fonder la forteresse de *Lundunaborg*, Londres. D'autres récits parlent d'une *peau de cheval*, et placent l'événement dans le Northumberland et à York.

Une tradition toute semblable se reproduit encore dans l'histoire de Raymond et de Mélusine, où Raymond obtient de Bertrand, comte de Poitiers, tout le terrain qu'il pourra entourer d'une *peau de cerf.* Le procédé mis en œuvre ailleurs se répète également ici.

Il serait difficile d'expliquer ces concordances multipliées sans les faire dériver d'une source commune, dont le point de départ ne peut se trouver que chez les anciens Aryas.

§ 179. LES DIVISIONS DU JOUR.

Au temps de la vie pastorale, il était tout naturel de désigner les parties du jour d'après la sortie et la rentrée des troupeaux, ou le moment de traire les vaches. Le sanscrit, surtout, est encore riche en termes de ce genre qui reflètent fidèlement les anciennes habitudes, et leur étude peut servir à éclairer l'origine de quelques expressions analogues conservées par les autres langues ariennes.

L'aube du jour est appelée en sanscrit *gôsanga*, ou *sangava*,

c'est-à-dire le rassemblement des vaches, soit pour les traire, soit pour les conduire au pâturage. On disait aussi *gôsarga*, la sortie des vaches, ou simplement *pratisara*, la sortie. Un autre synonyme très-caractéristique est *strîghôsha*, littér. le grand bruit des femmes. Ceci nous transporte immédiatement au milieu de la scène que devait offrir le point du jour, alors que les femmes se mettaient à l'œuvre pour traire les vaches avant leur sortie, opération qui, à coup sûr, ne s'effectuait pas en silence.

Un terme semblable à *sangava*, mais appliqué au soir au lieu du matin, doit avoir été *âgava*, à en juger par l'adj. *âgavîna*, qui signifie : occupé jusqu'au retour des vaches (D. P., v. c.). Le soir est encore appelé *tishṭhadgu* (de *sthâ* + *gô*), c'est-à-dire le moment où *la vache se tient immobile* pour se laisser traire après le coucher du soleil (ibid., v. c.).

Aucun de ces noms significatifs ne paraît se retrouver en dehors du sanscrit, mais les langues congénères en possèdent quelques-uns du même genre.

1) Pour désigner une partie de la nuit, Homère emploie l'expression de νυκτὸς ἀμολγῷ (*Il.*, xv, 324 ; *Hymn. in Merc.*, 7), dont le vrai sens est encore débattu. Il semble difficile de ne pas admettre un rapport entre ἀμολγός et ἀμέλγειν, traire, comme l'ont fait les anciens grammairiens, et d'y voir le moment de traire les vaches, soit à la tombée de la nuit, soit au crépuscule du matin. Telle est aussi l'opinion de Voss qui traduit νυκτὸς ἀμολγῷ par : *in dämmernder stunde der melkzeit*, à l'heure crépusculaire où l'on trait. On trouve dans Hesychius ἀμολγάζει comme synonyme de μεσημβρίζει, il est midi. Ainsi que l'observe Pott *(Et. F.*, II, 128), cela ne peut guère s'expliquer que par la coutume de traire au milieu du jour, aussi bien que le matin et le soir, comme on

le faisait chez les Anglo-Saxons au mois de mai, appelé d'après cela *thrimilci*,[1] et ἀμολγάζει a dû signifier : il est temps de traire. En tout cas, cette acception s'oppose tout à fait au sens d'obscurité que l'on a cherché dans ἀμολγός.[2]

Une conjecture dont j'ai peine à me défendre, malgré les objections qu'elle peut soulever, c'est que le nom germanique du matin, goth. *maurgins*, ags. *morgen*, scand. *morgun*, anc. all. *morgan*, se rattache également à la rac. *mṛǵ* et au grec ἀμέργω, ἀμέλγω, etc. Il est vrai que le gothique devrait être régulièrement *maurkins ;* il est vrai encore que la rac. *mṛǵ* est déjà représentée en germanique par la forme *milk*. On peut répondre que lorsqu'il s'agit de mots très-anciens et dont l'étymologie était oubliée, les transitions phoniques sont parfois irrégulières, et qu'ici la forme primitive peut s'être maintenue à côté de celle qui s'est modifiée. Quant au rapport que l'on a cherché entre *maurgins* et les noms slaves du crépuscule, russe *sumerki* (plur.), pol. *zmrok*, *mrok*, etc., il faut observer d'abord que la concordance phonique ne serait pas meilleure, puisque le *k* aurait dû devenir *h* en germanique, et ensuite, que l'anc. sl. *mrakŭ*, *sŭmrakŭ*, signifie obscurité, ténèbres, *mrŭkati*, tenebris obduci, ce qui ne saurait, à coup sûr, s'appliquer au matin où surgit la lumière. Si le pol. *mrok* désigne le crépuscule du matin, aussi bien que celui du soir, ce

[1] D'après Beda : *Thrimilci* dicebatur, quod tribus vicibus in eo per diem mulgebantur (Grimm, *Gesch. d. d. Spr.*, 80, 92, 110). D'après Cormac (*Gl.*, 127), le commencement du printemps était appelé, en irlandais, *óimelc*, lait de brebis, parce que c'était le moment de la venue de leur lait.

[2] Par exemple : Leo Meyer (Z. S., VIII, 362), qui compare le scand. *myrkr*, etc. Cf. Pott (*Et. F.*[2], t. II, 1, 391, sqq.) et Curtius (*Gr. Et.*[3], 174) qui, sans chercher d'autre explication, n'admet pas le rapport avec ἀμέλγω.

n'est, comme l'observe Bantke (*Poln. Wb.*, v. c.), que par un abus de langage.

2) Le latin *mātutinum* dérive d'un ancien nom de l'aurore, *mātuta*, à laquelle on rendait un culte en Italie, comme *mater Matuta.*[1] L'adv. *māne*, au matin, sans doute, pour *matne*, indique une rac. *mat*, probablement la même que le scr. *math*, *manth*, agitare. A la forme *manth* se rattache l'anc. irl. *mátan*, *mátin*, plus tard *madain*, *maidin*, erse *maduinn*, pour *mantan*, *mantin*, à cause du *t* non aspiré, et comme le montre l'armor. *mintin*. Ces noms de l'aurore et du matin exprimaient peut-être le réveil du mouvement et de l'activité; mais d'après l'application plus spéciale de la rac. *math*, *manth*, au barattement (Cf. p. 41), on peut croire aussi que la déesse *Matuta* présidait, dans l'origine, à l'opération de battre le beurre, laquelle s'accomplissait à la fraîcheur de l'aube. L'adv. *māne* = *matne* équivaudrait alors au scr. *manthanê*, au barattement, pour dire au matin, et l'irl. *mátan* = *mantan*, armor. *mintin*, serait exactement *manthana*. Nous aurions donc, ici encore, un souvenir de la vie pastorale.

3) Les langues celtiques ont, pour l'aube du jour, un autre mot qui leur est propre, mais qui rappelle, quant au sens, le scr. *gôsarga*, la sortie des vaches. C'est l'anc. irland. *buarach*, que le Glossaire de Cormac explique par *matan moch*, grand matin, en cymrique *bore*, *boreu*, en armor. *beûré*. Cormac (p. 20), déjà, décompose le nom irlandais en *bó arach* = *bó erge*, c'est-à-dire le lever des vaches (Cf. O'R., v. c.; et l'irl. *eirghim*, surgo).

4) De même que le matin tirait quelques-uns de ses noms

[1] Roseam Matuta per oras ætheris auroram differt et lumina pandit (Lucr., V, 654).

de la sortie des troupeaux, le soir en avait qui se rattachaient à leur rentrée. Ainsi le scr. *abhipitva*, soir, et rentrée, retour, suivant le D. P., de *abhi* et *pitva* pour *apitva*, participation (proximité?), subst. formé de la préposition *api* = ἐπι, qui exprime, en général, un mouvement vers quelque chose. Cf. *prapitva*, proximité, et le contraire, *apapitva*, séparation, éloignement.[1] Je crois que tel est aussi le sens primitif d'un groupe de noms du soir qui appartient à plusieurs langues européennes.

Ce groupe se compose d'abord du grec ἕσπερος, lat. *vesper*, d'où peut-être le corn. *gwesper* et l'armor. *gousper*, puis, avec une gutturale ou une palatale remplaçant la labiale, de l'irl. *feascar*, erse *feasgar*, du lith. *wâkaras*, lett. *wakkars*, de l'anc. slave et russe *večerŭ*, pol. *wieczór*, etc. La difficulté est de savoir à laquelle de ces deux consonnes appartient la priorité, ce qui conduit à des interprétations différentes. Bopp, qui admet le *p* comme primitif, cherche dans *vesper*, *vespera*, une forme mutilée du sansc. *divaspara*, c'est-à-dire l'autre partie, la seconde partie du jour. Pott, dans la même supposition, remplace *divas*, gén. de *div*, par l'adv. *avas*, deorsum, et ex-

[1] En zend, *rapithwa* = *frapithwa?* désigne le milieu du jour, peut-être comme le moment de la *rentrée* pour le repos. Le lithuan. *pētus*, midi, s'il est pour *apētus*, comme en sansc. *pi* pour *api*, se lierait aux mêmes formations. Cf. *apipētys*, le moment de midi, *papētys*, l'après-midi, *prēszpētys*, près de midi. J'ajouterai que Justi (31) considère *rapithva*, midi et sud, comme une abréviation de *arempitu*, midi, sans expliquer ce mot qui semble composé de *arem*, pour (cf. scr. *aram*, adv., prèt, présent), et de *pitu*, nourriture, ce qui se rapporterait au repas du milieu du jour. Le zend *frapitu*, abondance, superflu, n'aurait, d'après Justi (198), qu'un rapport apparent avec le sanscrit *prapitva*. Les autres composés analogues, *tarôpithva*, mauvaise nourriture, *dâityôpithva*, nourriture normale, *nidhâtôpitu*, adj., pourvu de nourriture, conduisent tous à un sens différent des termes sanscrits.

plique *vesper* par le côté d'en bas, relativement au cours du soleil (*Et. F.*[2], I, 595, 2e édit.). Ces rapprochements sont sans doute quelque chose de très-spécieux, mais les droits de la gutturale à la priorité peuvent aussi être défendus par de bonnes raisons. On sait que le grec change fréquemment le *ḱ* en *p*, et le latin *vesper* a pu se modeler sur la forme hellénique ; mais il n'y a pas d'exemple d'un *p* primitif changé en *k* ou en *ć*, dans le lithuanien et le slave. L'irland. *feascar* ne prouverait rien par lui-même, car ici le *c* peut avoir remplacé un *p*, comme dans d'autres cas ; mais le cymrique, qui suit ordinairement la règle du grec pour la substitution du *p*, nous offre, pour le soir, la forme inattendue *ucher*, dont le *ch* semble provenu de *sc*, comme dans *sych* = irl. *seasg*, siccus, scr. *çushka*. Ainsi *ucher* pour *uscer*, et *wescer*, *gwescer*, répondraient à *feascar*, dont le *c* serait bien primitif.

En adoptant la conjecture de Pott pour le premier élément du composé, savoir *ves*, *feas* = scr. *avas*, mais dans le sens de *citra* ou de la préposition *ava*, ab, de, on peut rattacher avec probabilité le second composant à la rac. sansc. *ćar*, ire, ambulare, pasci, etc. (Cf. p. 15). Nous obtiendrions ainsi un thème *avasćara* avec la signification de *retour* ou de *départ* du pâturage, pour désigner le soir, et qui rendrait bien compte des formes gréco-latines et celtiques, tandis qu'un synonyme *avaćara* expliquerait le slave *većerŭ* et le lith. *wákaras*. Toutefois, comme le scr. *ćar* précédé de *ava* signifie descendre, ces noms du soir pourraient aussi n'avoir exprimé dans l'origine que la descente du soleil, *occasus*, ou de la nuit qui tombe du ciel.[1]

[1] Curtius (*Gr. Et.*[3], 352) croit à un rapport avec le sansc. *vasati*, nuit, et l'allem. *west*, occident, de *vas*, envelopper, couvrir ; mais

5) On trouve encore en Allemagne des exemples de cette manière d'indiquer les moments du jour par la sortie et la rentrée du bétail. D'après diverses lois locales citées par Grimm:[1] « Les gens (*laiten*) doivent venir quand la vache re-« vient du pâturage, à midi, et s'en retourner quand la vache « retourne au pâturage. Le moissonneur doit sortir le matin « quand la vache sort, et rester dehors jusqu'à ce que la va-« che revienne à l'étable. » Cependant les langues germaniques n'ont aucun nom du soir ou du matin qui s'y rattache, car l'anc. all. *âbant*, soir, me paraît se rapporter aux travaux de l'agriculture. Je crois y voir, en effet, un composé du préfixe *â* = sansc. *ava*,[2] et d'un subst. dérivé de *bintan*, lier = scr. *bandh*, avec le sens de moment où l'on délie les bœufs. Ceci rappelle tout à fait le grec βουλυτός ou βούλυσις, soir, dont la signification est la même, et qui, déjà dans Homère, s'est généralisé jusqu'à s'appliquer au coucher du soleil (*Il.*, XVI, 799 ; *Od.*, IX, 58).

ἦμος δ' ἠέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε.
Quum vero sol transiret ad occasum.

§ 180. LA VACHE ET QUELQUES NOMS DE PLANTES ET D'OISEAUX.

1) Dans toutes les langues, les plantes sont souvent désignées par voie de comparaison avec les divers organes des animaux, d'après quelques ressemblances plus ou moins pro-

cela ne s'accorderait plus avec les formes lithuan.-slaves. Fick (492) les laisse de côté, en supposant un thème européen *vaskara* qu'il n'explique pas.

[1] *Deut. Rechtsalt.*, p. 36.

[2] Cf. Pott (*Et. F.*, 2e édit, I, 620) pour les exemples de *â* = *ava*.

noncées, et ce sont naturellement les animaux les plus familiers qui fournissent les points de rapprochements. Aussi les noms de plantes qui se rattachent à la vache sont-ils surtout nombreux chez les peuples pasteurs, et quelques-uns peuvent avoir une origine très-ancienne. Les Indiens, qui ont conservé longtemps les habitudes pastorales, en possèdent la collection la plus riche, et presque toutes les parties de la vache figurent dans la nomenclature botanique du sanscrit. Ainsi l'on trouve, pour diverses plantes, les noms de *gavâkshâ*, œil de vache,[1] *gôkaṇṭa* et *gôkshura*, sabot de vache, *gokarṇî*, oreille de vache,[1] *gôçîrshaka*, tête de vache, *gôlômi*, poil de vache, *gôğihvâ*, langue de vache, *gónasî*, nez de vache, *gôçṛnga*, corne de vache, *gôstanâ*, pis de vache, etc. Les plus intéressants pour nous sont ceux qui se retrouvent dans quelques langues européennes, sans s'appliquer toutefois aux mêmes espèces de plantes, et sans offrir autre chose que des équivalents des composés sanscrits. Cela ne prouve pas qu'ils ne puissent en fait avoir une origine commune, car, du moment que leur signification restait vivante, leurs éléments ont dû changer avec les langues elles-mêmes. Il n'y en a, du reste, qu'un petit nombre d'exemples, ainsi :

Scr. *gôğihvâ*, langue de vache ou de bœuf, Elephantopus scaber. — Cf. le pers. *gôzabân*, buglosse ; le gr. *βούγλωσσος*, l'ancien allemand *ohsenzunga*, le cymr. *tafod yr ych*, l'armor. *téôd ejenn*, l'erse *teanga'ndaimh*, le russe *volovĭĭ iazykŭ*, le polonais *iĕzyk wolowy*, etc., etc., tous avec le même sens. Le lithuanien *gódas* ou *gů̊das*, buglosse, semble avoir conservé le nom de l'animal, en composition avec un nom altéré de la langue.

[1] Cf. zend *gaokerèna*, le *haoma* blanc (Spiegel, *Vendid.*, XX, 17).

Scr. *gôçrnga*, corne de vache, plante non déterminée. — Cf. grec *βουκέρας*, Fœnum græcum, appelé en allem. *bockshorn*.

Scr. *gôstanâ*, *-nî*, pis de vache, espèce de raisin. — Cf. gr. *βούμασθος*, id., espèce de raisins à gros grains (t. I, p. 311).

Je ne doute pas qu'on ne trouve dans les noms vulgaires des plantes d'autres exemples de coïncidences semblables.

2) J'ai parlé déjà de la nature des rapports qui s'établissent entre certains oiseaux et les animaux domestiques, rapports que l'observation populaire interprète à sa manière. Cf. pour ceux qui concernent la vache avec le pigeon et quelques espèces d'Ardea, t. I, p. 496, etc. J'ai montré les analogies de sens qui se révèlent entre plusieurs noms sanscrits d'oiseaux, tels que *gosâda*, *gônândî*, *gôbaka*, et en Europe, *βουδύτης*, *culufre*, *cusceote*, etc. On peut en signaler d'autres encore. Ainsi l'erse *budaighir*, espèce d'Ardea, paraît s'expliquer par: espoir ou confiance de la vache, de *bu* = *bó*, et *daigh*, *doigh*, spes, fiducia, ce qui répond à *gônandî*, joie de la vache. En allemand, *kuhstelze*, motacilla boarula, et *kuhvogel*, bergeronnette, indiquent des rapports du même genre. D'où est venu au bouvreuil, de *bovariolus*, diminutif du bas-latin *bovarius*, ce nom de petit bouvier ? Sans doute de quelque habitude de l'oiseau que, cependant, je ne vois mentionnée nulle part.

Ici, comme pour les plantes, les analogies ne concernent que la signification des noms, mais pourraient bien se fonder sur d'anciennes dénominations modifiées dans la suite des temps.

§ 181. VERBES DÉRIVÉS DU NOM DE LA VACHE.

Une des preuves les plus frappantes de la haute ancienneté de quelques-uns des mots de l'époque pastorale, c'est assurément d'en voir surgir, en sanscrit déjà, et même dans l'idiome vêdique, des verbes d'une signification générale et abstraite, lesquels prennent parfois la forme de racines primitives. Nous en avons vu déjà quelques exemples, comme *gup* (*ǵugôpa*), tegeri, tueri, observare, dérivé de *gôpa*, vacher (Cf. p. 62), *gavêsh*, quærere, dérivé de *gavish*, qui désire des vaches (Cf. p. 69). J'en ajoute ici deux autres.

De *gôshṭha*, station de vaches (Cf. p. 24), s'est formé un verbe *gôshṭ (gôshṭatê)*, plus correctement *gôsṭh*, avec le sens de coacervare, accumulare, parce que les *gôshṭha* étaient des lieux de réunions nombreuses pour les pasteurs et les troupeaux. Aussi le féminin *gôshṭhî* a-t-il pris l'acception générale d'assemblée, de société, puis de camaraderie, de conversation, de discussion, et il en est venu même à désigner une sorte de composition dramatique en un acte, un dialogue. Le titre de *gôshṭhîpati* est devenu celui d'un chef de famille et d'un président d'assemblée. Un autre composé, *gôshṭhaçva*, signifie envieux, malicieux, médisant, en parlant surtout d'une personne sédentaire qui aime à dire du mal de ses voisins. Le sens primitif est celui de *chien d'un gôshṭha*, sans doute parce que les chiens de garde des stations de vaches aboyaient contre tous les passants.

L'autre exemple est le scr. *gôm* (*gômayati*), illinere, ungere, en général, mais littér. enduire de bouse de vaches, *gômaya*,

bovinum, substance dont les Indiens, comme on le sait, faisaient un grand usage.

Deux anciens dénominatifs de ce genre, savoir *gup* et *gavy*, nous ont paru se retrouver dans le lithuanien, le grec et le latin avec des transitions de sens analogues aux précédentes. Cela peut faire croire à l'existence d'autres formes semblables conservées ici et là par les langues européennes seulement, et dont la signification primitive était oubliée. Je crois pouvoir en signaler deux cas dans l'ancien slave, sans me dissimuler que j'entre ici sur le terrain un peu aventureux de l'étymologie très-conjecturale. Aussi les rapprochements qui suivent ne sont-ils présentés qu'à titre d'hypothèses encore problématiques.

L'ancien slave *gobĭziti*, divitem fieri ou reddere, de *gobĭzŭ*, prosper, d'où *gobizĭnŭ*, dives, *gobĭzovatŭ*, prosper, etc., me paraît être un composé dont le second élément se rattache à la rac. scr. *bhaǵ*, colere et obtinere, possidere, d'où *bhaga*, prospérité, fortune, *bhaǵana*, possession, jouissance, etc. Le *z* slave serait ici pour *ǵ*, comme dans *znati*, noscere = *ǵnâ*, *zābŭ*, dens = *ǵambha*, *mlĭzā*, mulgeo = *mṛǵ*, etc. Mais que peut être *go*, inconnu d'ailleurs comme préfixe en slave? Y aurait-il improbabilité à y voir le nom de la vache que nous avons retrouvé déjà dans le slave *gospodŭ* (Cf. p. 64), et auquel appartient aussi, à coup sûr, *govēdŭ*, bos (Cf. t. I, p. 410).[1] Le sens que l'on obtiendrait ainsi serait certainement très-plausible, car être riche, aux anciens temps, c'était posséder des vaches.[2] Un composé sanscrit tout semblable se présente dans

[1] Cf. aussi l'anc. sl. *gobino*, *-na*, copia, fruges, *gobinĭnŭ*, copiosus, avec le scr. *gavini*, troupeau de vaches.

[2] Le goth. *gabigs*, riche, qui manque aux autres langues germaniques, est peut-être emprunté au slave *gobĭzŭ*.

gôġâgarika, prospérité, bonheur, fortune, évidemment de *gô*, et *ġâgarika*,*-raka*, vigilance, *-rûka*, vigilant, de *ġâgṛ*, vigilare, intentum esse, providere, la prospérité résultant des soins vigilants que l'on donnait aux vaches.

Ceci nous conduirait à expliquer d'une manière analogue l'anc. slave *gotoviti* ou *gotovati*, parare, *gotovŭ*, paratus, etc., que Miklosich déjà regarde comme composé avec la rac. *ty*, de *tyti*, pinguescere = scr. *tu* (*taviti*), crescere. C'est sans doute à tort, toutefois, qu'il le croit provenu du goth. *taujan*, *gataujan*, facere, car *taujan* ne saurait se ramener au scr. *tu*, à cause de son *t* non aspiré, et de la différence des significations. En slave même, *ty* se développe en *tov*, et prend un sens causatif dans le serbe *toviti*, pabulum amplum præbere.[1] D'après cela, et si *go* est bien ici le nom de la vache, *gotoviti* aurait signifié primitivement *faire croître la vache*, la bien nourrir, puis, en général, s'occuper avec soin d'une chose, préparer, apprêter. Cette transition n'a rien de plus forcé que celles de *désirer des vaches* à *chercher* mentalement, ou de *garder des vaches*, à *observer* en général, qui ont été signalées pour le scr. *gavêsh* et *gup*.

Si ces verbes slaves, ainsi interprétés, ne remontent pas au temps de l'unité arienne, ils sont du moins fort anciens, puisque leur sens propre était complétement oublié.[2]

[1] Miklos., *Beitr.*, I, 231.

[2] Un exemple remarquable des liaisons semblables d'idées entre la possession des vaches, et la richesse, la prospérité, le rang social et même la culture intellectuelle, se présente dans l'irlandais *buas*, dont il a été question (p. 59), comme nom de deux rivières, et qui signifie: *abondant en bétail*, de même que *buasach* désigne un homme qui a beaucoup de vaches. Or, d'après Cormac (*Gl.*, 27 et 22), *buas*, gén. *buaisse*, signifie aussi science, pleine connaissance de la poésie; et O'Dav. (*Gl.*, 56) l'explique par *innbea*, dans O'R. *inbhe*, dignité, rang, bonheur, bien temporel, *inbheach*, éminent, de haut rang. On

ARTICLE VII.

§ 182. LE SYMBOLISME MYTHIQUE DE LA VACHE.

On doit reconnaître, d'après tout ce qui précède, quelle place considérable tenait la vache dans la vie des anciens Aryas, de combien d'intérêts divers elle constituait pour eux comme le centre. Ce fait reçoit une nouvelle évidence de ce que l'animal domestique, source de tant de bienfaits, était rattaché par toute sorte d'images et de mythes aux phénomènes de la nature et aux croyances religieuses. Dans la poésie des Vêdas, qui nous reporte si haut vers l'ancienne vie pastorale, l'image de la vache surgit à chaque instant et à propos de tout. Les fleuves qui s'épanchent vers la mer sont des vaches qui courent à l'étable ; les nuages sont des troupeaux de vaches que traient les vents, et dont le lait nourrit la terre ; et la terre, à son tour, est une vache qui donne tous les biens. Les rayons du soleil, ou bien les eaux du ciel, sont les vaches que le démon *Vṛtra*, le nuage personnifié, retient captives, et que délivre le dieu *Indra* en le frappant de la foudre. Les premiers feux de l'aurore sont les vaches rouges que la déesse du matin attelle à son char. Le soleil est le taureau qui règne en maître

trouve, ibid., *buasamhail* = *soaim no gaoth*, riche ou sage, et, p. 57, *buasach*, victorieux.

Un autre exemple du même genre se trouve encore dans le persan, où *gôhar*, *gawhar*, famille, race, descendance, proprement, comme le scr. *gôtra*, entretien et possession de vaches (Cf. p. 53), prend les acceptions de chose précieuse, joyau, perle, etc., puis d'homme noble et généreux (*gawhâri*, adj.), puis, au moral, de toute vertu cachée, et, enfin, d'intelligence et de science.

sur le troupeau des vaches célestes, c'est-à-dire les étoiles. Ces images s'étendent même aux idées morales, et c'est ainsi que la libation et la prière sont comparées à des vaches, à cause des bienfaits dont elles sont la source. Plusieurs de ces conceptions symboliques appartiennent sans doute exclusivement au monde de l'Inde, mais quelques-unes se présentent certainement comme un héritage des temps tout à fait primitifs, ainsi que nous chercherons à le montrer.

Rien n'indique cependant, pour l'époque vêdique, et, à plus forte raison, pour celle de l'unité arienne, ce respect excessif de la vache qui s'est développé plus tard dans l'Inde, sans aller toutefois jusqu'au culte, comme on l'a dit faussement. Jamais les Indiens n'ont adoré l'animal à la manière des Egyptiens, et leur vénération s'explique suffisamment par le fait que la vache leur fournissait quelques-uns des principaux ingrédients pour les offrandes du sacrifice, le lait caillé, *dadhi*, et le *ghṛta*, ou beurre clarifié. On mêlait aussi du lait avec le *sôma*, liqueur spiritueuse consacrée plus spécialement à *Indra*, et personnifiée sous la forme du dieu *Sôma*. C'est pour cela que la vache était appelée *la mère du sacrifice.*[1]

Cette vénération, cependant, n'allait pas jusqu'à respecter sa vie d'une manière absolue, comme le prouve déjà le nom de *gôghna*, qui était donné à l'hôte (Cf. p. 66). D'après la tradition, le sacrifice de la vache, *gômêdha* ou *gôyagna*, interdit depuis le commencement de *Kaliyuga*, l'ère du monde actuel, était antérieurement en usage ; et si le taureau et la vache ne devaient pas être tués (*aghnya*, *aghnyâ*, t. I, 451), c'était à cause de la valeur qu'on y attachait. Chez les Grecs,

[1] *Rigv.*, Langlois, II, 104.

qui ne se faisaient pas faute de se régaler des bœufs qu'ils sacrifiaient, on trouve des souvenirs analogues d'un respect presque religieux aux temps anciens. Ainsi, dans les *Bouphonies*, ou sacrifices de bœufs qui se célébraient à Athènes à la suite des fêtes de Cérès, le *βουφόνος*, en sanscrit *gôhan*, ou *βουτύπος*, s'enfuyait après avoir frappé la victime à mort, et les assistants se défendaient de toute participation à cet acte ; puis, finalement, le couteau seul était déclaré coupable, et lancé comme tel au fond de la mer. Tout cela pour ne point enfreindre l'ordre donné par Triptolème, l'ami de Cérès, de ménager le bœuf de labour.[1]

Les métaphores hardies par lesquelles les chantres inspirés des Vêdas poétisaient la vache et le taureau, ont laissé des traces multipliées dans le sanscrit même, et ce qui n'était au début qu'un jeu de l'imagination s'est transformé plus tard en mythes de toute sorte. Ces métaphores, toutefois, doivent avoir été familières déjà aux Aryas des temps de l'unité, car on en retrouve également des réminiscences manifestes, soit dans les autres langues congénères, soit dans les mythologies de l'Occident, comme on le verra par les considérations qui suivent.

§ 183. LA VACHE ET LA TERRE.

Plusieurs des noms sanscrits de la vache désignent aussi la terre, l'une et l'autre étant considérées comme la source de tous les biens. Les termes qui se prennent dans ce double sens sont *gô*, *iḍa*, *ilâ* ou *irâ*, *aditi*, *ǵagatî*, *mahî*, *mâtar*, *surabhî*, en partie d'un caractère mythique. Il en est de même du zend

[1] Creuzer, *Symbolik*, im Auszuge, 1822, p. 754.

gâô, vache et terre, que l'on ne sait souvent dans quelle acception prendre en traduisant l'Avesta.[1] Aucune de ces transitions ne paraît se retrouver dans les langues européennes, car le grec γαία, γῆ, ne se lie pas directement à *gô*, mais à *gavya* qui en dérive avec le sens de pâturage (Cf. p. 20). Le nom de Δημήτηρ, peut-être = Γημήτηρ, la déesse de la terre, n'a de rapport immédiat ni avec *gô*, ni avec *mâtar*, dans le double sens ci-dessus, bien qu'il se rattache d'une manière générale à la même idée de production universelle. Tout le culte de cette déesse, en effet, se rapportait à l'agriculture, quoiqu'elle présidât aussi aux troupeaux, et, si on la représentait quelquefois assise sur un taureau, c'était par allusion au bœuf de labour.[2]

Il existe, cependant, un cercle de mythes où les idées de la vache et de la terre se rencontrent parfois dans la notion commune des sources de la vie, de la nourriture, du bien-être et de la richesse. C'est celui qui concerne la vache d'abondance, appelée *Kâmaduh*, *Surabhî* et *Çabalâ* dans les traditions de l'Inde, et dont quelques réminiscences se retrouvent aussi dans l'Occident.

Le nom de *Kâmaduh* ou *Kâmadugha* signifie *celle qui donne à celui qui la trait tout ce qu'il désire*. Il se rencontre déjà dans des textes vêdiques,[3] et le Rigvêda parle plus d'une fois de la vache d'abondance.[4] Cette épithète est aussi appli-

[1] Ainsi, dans les Gâthâs, Spiegel traduit *gèus urvâ* par l'*âme du taureau*, et Haug, par l'*âme de la terre*, ce qui conduit à des conceptions très-divergentes.

[2] Preller, *Griech. Myth.*, I, 476.

[3] Voyez la citation dans le D. P., v. c.

[4] Par exemple : « Indra a formé le soleil et la vache d'abondance.» (Langlois, II, 104.) « A la voix de *Bharadvâġa*, préparez le lait de la vache qui donne tous les biens. » (II, 479.) — « La prière est pour

quée à la terre, *mahî*, *pṛthivî;* par exemple dans le *Bhâgavatapurâṇa* (VI, 14, 10), où il est dit que, pour le roi *Tchitrakêtu*, la terre était *kâmaduh*, ou comme la vache qui donne tous les biens.[1] Sous le nom de *Surabhî*, la désirable, l'aimée, cette vache merveilleuse est célébrée dans le *Mahâbhârata* comme la mère de toute la race bovine, et ce nom désigne également la terre. Enfin, elle figure encore sous celui de *Çabalâ* ou *Çavalâ*, la *tachetée*, dans le bel épisode de *Ramâyana* où le roi *Viçvamitra* veut l'enlever de force au brahmane *Vaçishṭha*.

Chez les Grecs, c'est la corne d'Amalthée, la *cornu copiæ*, qui remplace la vache d'abondance. Elle était la propriété du dieu des fleuves, Achéloüs, comme symbole de l'eau qui féconde tout, et Hercule la lui enlève avec plus de succès que n'en a *Viçvamitra* pour la vache *Çabalâ*. La chèvre Amalthée elle-même, la nourrice de Jupiter, représentait la force nutritive, et son lait était la pluie bienfaisante, de même que sa peau, l'Egide, figurait le nuage orageux que secoue Jupiter *pluvius* pour en faire jaillir les eaux fécondantes.[2] On reconnaît ici des rapports analogues à ceux que les mythes vêdiques établissent entre le dieu Indra, les nuages et la vache, et auxquels nous reviendrons plus loin. D'un autre côté, la corne d'abondance était un des attributs de Pluton comme dieu de la terre et des richesses,[3] ce qui fournit une nouvelle analogie avec les mythes orientaux. Il est certain que la vache et sa

celui qui t'adresse des sacrifices comme la vache qui donne tous les biens.» (III, 255.)

[1] Cf. dans le *Bhâg. Pur.*, t. II, p. 89, éd. Burnouf, le curieux épisode de *Pṛthu, qui trait la terre.*

[2] Cf. Preller, *Gr. Myth.*, I, 81, etc. Pott explique Ἀμάλθεια par ἅμα + ἄλθω, celle qui fait tout croître (Z. S., IV, 427).

[3] Preller, I, 496.

corne étaient à tous égards des symboles mieux appropriés que la chèvre et sa corne pour figurer l'abondance, et il est fort probable que le mythe primitif a passé d'un animal à l'autre.

Les traditions scandinaves offrent aussi quelques rapports curieux, et plus directs, avec les mythes indiens. L'Edda raconte comment la vache cosmique *Audhumla* naquit, à l'origine des choses, des gouttes de vie dans *Ginnûnga gap*, l'abîme, en même temps que le géant *Ymir*, afin de le nourrir avec les quatre torrents de lait qui coulaient de ses mamelles ; puis, comment ensuite, en léchant les rochers de sel, elle en fit sortir *Buri*, le premier homme. Dans ce mythe, le géant Ymir, dont le corps sert plus tard à construire la terre, représente la matière, et la vache *Audhumla* est la source de toute nourriture, la mère du genre humain, une véritable *Çabalâ* cosmique. C'est aussi, si je ne me trompe, ce que son nom même semble indiquer. Je crois y voir, en effet, une contraction de *Audthumbla*, composé de *audr*, opes, divitiæ (Cf. *audugr*, dives, *audna*, bona fortuna, et le goth. *audags*, ancien all. *ôtag*, felix, dives, etc.), et de *thumbla* qui se rattache à *thembaz*, intumescere, *thambaz*, ingurgitare ut venter tumescat, *thembr*, inflatus. Cf. anglo-sax. *thumle*, intestina. Nous aurions ainsi, comme signification, la vache dont les mamelles sont *gonflées de trésors*, la *Kâmaduh* par excellence. En scr. *tumbâ*, *tambâ*, *tampâ*, désigne la vache laitière toute prête à traire, c'est-à-dire aux mamelles gonflées par le lait; la chienne (qui allaite ?) est appelée *tumburî*, et *tumbâ* ou *tumbî* est aussi le nom d'une espèce de gourde, semblable sans doute à une mamelle gonflée. La racine, d'ailleurs inconnue, de ces mots paraît être la même que celle des termes scandinaves ci-dessus.

Il existait sûrement, dans la mythologie du Nord, d'autres

traditions, maintenant perdues, sur la vache *Audhumla.* On sait, d'après Tacite, que le char de *Nerthus*, la déesse de la terre chez les anciens Germains, était traîné par des vaches, et les Scandinaves avaient en la vache une foi toute particulière, *âtrûnadhr â kû.*[1] Il est raconté que le roi Œgvaldr possédait une *vache sacrée* qui l'accompagnait partout, sur terre et sur mer, et dont il buvait le lait. Ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'un autre roi suédois, Eysteinn, avait aussi une vache merveilleuse qu'il honorait grandement, et qui portait le nom de *Sibilia*, lequel rappelle singulièrement celui de la vache indienne *Çabalâ.*

§ 184. LES VACHES ET LES NUAGES.

Rien de plus naturel, pour un peuple de pasteurs, que de comparer les nuées mobiles et changeantes à des troupeaux célestes, et la pluie qui féconde au lait nourrissant des vaches. Les hymnes vêdiques nous ont conservé, dans leur naïveté primitive, les mythes que l'imagination des anciens pâtres a rattachés à ces phénomènes naturels. Pour eux, les nuages sont des vaches qui appartiennent à *Vâyu* et aux *Maruts*, les dieux des vents, et que ces divinités traient pour produire la pluie. J'ai touché déjà à ce sujet (Cf. p. 34). Aux passages cités, j'en joins encore deux autres empruntés à la traduction de Langlois.

« Pour toi *(Vâyu)*, la vache au lait abondant (le nuage)
« cède tous ses trésors..... Ainsi exauce les vœux d'un peuple
« innocent : que toutes ces vaches qui dépendent de toi, fas-

[1] Grimm, *D. Mythol.*, p. 631, 2e édit.

« sent descendre sur nous leur lait doux et béni. » (T. I, p. 330, 331).

« O nobles Maruts, du sein de l'océan (aérien) envoyez-« nous la pluie. Versez sur nous vos torrents. Les vaches qui « vous appartiennent ne sont point stériles. » (T. II, 340.)

Ces images mythiques; dont il serait facile de multiplier les exemples, n'ont pu naître que chez un peuple entièrement voué à la vie pastorale, et les Indiens les ont certainement reçues de leurs ancêtres les Aryas primitifs. Partout ailleurs elles ont presque entièrement disparu, mais en laissant des traces manifestes dans les noms germaniques et slaves de la rosée et de la pluie, que nous avons vus se rattacher à la racine *duh*, traire, ainsi que dans le grec *μόλγος*, nuage.

Suivant un autre mythe vêdique, les vaches ne sont plus les nuages, mais bien les eaux que le démon *Vṛtra* ou *Bala* y tient renfermées dans une caverne, et que *Indra* délivre en foudroyant l'ennemi. C'est pour cela que le mot *gô*, vache, désigne aussi l'eau céleste ou terrestre qui féconde tout, le lait des nuages aussi bien que le lait ordinaire. Si l'on se souvient du rôle que joue l'océan de lait dans les traditions indiennes, on ne verra rien d'impossible à ce que l'irlandais *gó*, mer, se lie primitivement au même cercle d'idées.[1]

§ 185. LES VACHES ET LES RAYONS SOLAIRES.

Le sanscrit *gô* se prend encore dans l'acception de rayon, ce qui s'explique par une autre manière de concevoir le mythe du combat d'*Indra* contre *Vṛtra*. Ce dernier, dont le nom

[1] Dans le *Hy Fiachrach*, édité par O'Donovan (p. 272, 273, note), *gó* est traduit par *sea*, mer.

même signifie : celui qui couvre, qui enveloppe, devient le nuage obscur qui retient captifs les rayons solaires, c'est-à-dire les vaches d'*Indra* comme taureau-soleil. Celles-ci alors sont appelées *usriyâs*, ce qui équivaut à dire les lumineuses, les rouges.[1] La même métaphore est appliquée parfois à l'Aurore, *Usrâ*, surnommée la *mère des vaches*, et qui attelle à son char la *troupe des vaches rosées*, ainsi qu'au dieu Agni, qui s'entoure de ses *vaches lumineuses*, c'est-à-dire de ses flammes.[2]

Pour en revenir à ce mythe de la séquestration des vaches par un pouvoir malfaisant, et leur délivrance par un dieu vainqueur, mythe qui se présente déjà sous une double forme, il a subi plus tard d'autres modifications, car il est dans la nature des traditions de ce genre de se métamorphoser incessamment. Ainsi ailleurs ce sont les *Paṇis*, compagnons du démon *Bala*, qui ont dérobé les vaches des Angirasides, antique famille sacerdotale, et qui les ont cachées dans une montagne. *Indra* envoie à leur recherche la chienne céleste *Saramâ*, qui les découvre ; puis il les délivre et les rend aux Angirasides.[3] Ici déjà la signification primitive du mythe est presque déjà effacée ; il n'est donc pas étonnant qu'en s'éloignant plus encore de sa source première, il ait changé de caractère, tout en conservant quelques-uns de ses traits distinctifs.

Le principal de ces traits, le vol des vaches, se retrouve en effet, et chez les Grecs et chez les Romains, mais entouré de circonstances qui diffèrent considérablement. Le mythe grec, le plus ancien des deux, trahit encore son origine symbolique naturelle, bien que son caractère badin soit tout l'opposé de la grandeur presque tragique du récit vêdique. L'hymne homé-

[1] Cf. *Rigv.*, I, 6, 5, et notre t. I. p. 419.
[2] Cf. *Rigv.*, Langlois, I, 307 ; II, 1 ; II, 201, etc.
[3] Cf. Rosen, *Rigv.*, *Annot.*, p. XXI.

rique à Mercure nous raconte comment le petit Hermès, à peine né, imagine de voler les bœufs de son frère Apollon, et par quelle ruse ingénieuse il parvient à dérober leurs traces en les faisant marcher à reculons. Viennent ensuite tous les expédients mensongers auxquels il a recours pour dissimuler son larcin, la colère d'Apollon, le débat en présence de Jupiter, et enfin la réconciliation des deux frères quand les bœufs sont retrouvés. Si l'on voit, avec Preller, dans Hermès, le dieu de la pluie, qui dissout et fait disparaître les nuages, c'est-à-dire les bœufs d'Apollon,[1] on reconnaîtra bien que le mythe grec se rattache au même ordre d'idées que le mythe indien. La circonstance que Hermès était aussi le dieu des marchands, et de leurs ruses peu conformes à l'honnêteté, semble former un trait d'union avec celle du vol des vaches par les *Paṇis*, car *paṇi*, en sanscrit, signifie un marchand.

On connaît suffisamment la légende d'Evandre et du brigand Cacus, qui lui dérobe ses bœufs en les emmenant par la queue dans sa caverne, où Hercule les lui reprend après l'avoir tué. Ici, toute allusion aux phénomènes atmosphériques a disparu, mais on ne saurait guère douter que ce mythe, comme celui de Hermès, ne soit une réminiscence d'une antique tradition de l'époque pastorale, bien plus fidèlement conservée par la poésie vêdique.[2]

§ 186. LES VACHES ET LES ASTRES, LE TAUREAU ET LE SOLEIL.

Du moment que les rayons solaires sont devenus des vaches, le soleil devient naturellement un taureau, ou bien le

[1] *Griech. Myth.*, I, 242, sq.

[2] Voy. sur ce mythe, l'excellent travail de Bréal, *Hercule et Cacus*, étude de mythologie comparée. Paris, 1863.

pâtre divin par excellence. C'est pour cela que *gô*, au masculin, figure parmi les noms du soleil, et du ciel étoilé en général, car les astres représentent aussi le troupeau des vaches célestes. Le titre de *gôpati*, maître des vaches et pasteur, est donné non-seulement au soleil, mais à *Krishṇa* et à *Vishṇu*.[1] C'est là une source nouvelle et abondante de mythes variés que je ne veux pas suivre dans leurs embranchements multipliés, et qui, chez les Indiens comme chez les Grecs, ont leur origine primitive dans l'ancienne vie pastorale. Ici seulement quelques-uns des rapprochements les plus frappants.

La légende indienne de *Krishṇa*, incarnation de *Vishṇu*, élevé parmi les pâtres, et devenu lui-même un dieu-pasteur, *Gôpâla*, *Gôvinda*, légende que les épopées et la poésie lyrique ont développée d'une manière brillante, rappellent singulièrement l'Apollon νόμιος, et les mythes qui le concernent. Apollon, comme *Krishṇa*, remplit l'office de pasteur auprès d'un mortel; l'un courtise les nymphes comme l'autre les *gôpî* ou bergères ; l'un tue le serpent Python comme l'autre le dragon *Kâliya;* tous deux ont inventé la flûte, et se plaisent à la musique et à la danse. Ce sont là des traits de ressemblance assez caractéristiques pour faire présumer une origine commune, bien que le mythe indien ne paraisse pas se trouver dans les Vêdas, et n'ait pris ses développements que dans la poésie épique et les Purânas.

Un autre fonds d'analogies se présente dans les troupeaux de bœufs sacrés qui appartenaient à Hélios, le dieu-soleil, et que gardaient en Sicile ses deux filles, Φαέθουσα, la brillante,

[1] D'après les diverses significations de *gô*, *gôpati* désigne aussi un roi, comme maître de la terre, et le dieu *Varuṇa* comme maître des eaux et de l'océan.

et Λαμπετίη, la rayonnante.[1] Des troupeaux solaires du même genre étaient censés exister à Taenaron en Elide, et dans la colonie corinthienne Apollonia.[2] Cela ne peut guère s'entendre que des rayons ou des étoiles dont Hélios était le berger, comme le *Gôpati* indien.

Le mythe du taureau solaire tient une grande place dans la religion des Parses et le culte de Mithra ; et l'Avesta déjà en contient les traits principaux, mais en allusions trop peu développées pour être interprétées avec sûreté. Le *gaoçpeñta*, ou taureau sacré et cosmique du Vendidad,[3] créé par Ormuzd, le *Gayomard* du Boundehesh, paraît représenter la terre; mais une partie de sa semence a été transférée au soleil après sa mort,[4] et l'idée du taureau solaire et lunaire existait sans doute chez les Iraniens comme chez les Indiens.

Le sanscrit *gô*, masc., en effet, est aussi un des noms, d'ailleurs tous masculins, de la lune, dans laquelle on pouvait aisément voir un taureau, à cause des cornes de son croissant; et, dans l'Avesta, la lune est appelée *gaoćithra*, c'est-à-dire qui contient la semence du bétail, ce qui est l'équivalent de taureau.[5] Les traditions grecques relatives à la vache *Io* paraissent en faire également une personnification de la lune et de ses phases. Elle paît dans le bois sacré Junon, c'est-à-dire dans le ciel, gardée par Argus aux mille yeux, le firmament

[1] *Odys.*, XII, 126.

[2] Preller, *Gr. Myth.*, I, 291.

[3] *Vendid.*, XXII, 1, éd. Brockhaus, p. 187. Il est singulier que la vraie signification du *gaoçpeñta* zend ait été si bien oubliée plus tard, que déjà l'huzv. *gôçpand*, parsi *gôçpend*, persan *gôsfand*, etc., ne désignent plus que le menu bétail, chèvres ou moutons (Cf. Justi, p. 100).

[4] Spiegel, *Avesta*, I, 258.

[5] Cf. *ibid.*, 261.

étoilé, que Hermès, surnommé Ἀργειφόντης, couvre et obscurcit en sa qualité de dieu des nuages et de la pluie.[1] C'est encore là un mythe d'une origine pastorale, mais développé plus tard avec d'autres caractères par l'imagination des Grecs.

Une fois les étoiles comparées à un troupeau de vaches célestes, on était conduit à voir dans la voie lactée le chemin qu'elles suivent pour aller au pâturage et en revenir. Le scr. *gôvîthî*, ou chemin des vaches, n'a pas, il est vrai, ce sens, et s'applique à une portion de l'orbite lunaire, tandis que la voie lactée est appelée *suravîthî* ou *dêvayâna*, le chemin des dieux. Le synonyme de *gôvîthi* est *gôpatha*, qui ne s'est trouvé jusqu'à présent que comme titre d'un *brâhmaṇa*, ou traité de théologie vêdique. Mais ici Kuhn a signalé une remarquable coïncidence dans le bas-allemand *kaupat* = *kuhpfad*, exactement le sansc. *gôpatha*, et qui est un des noms populaires de la voie lactée.[2] Ce rapprochement n'est appuyé d'ailleurs par aucun autre exemple connu; mais je soupçonne fort que le γαλαξίας κύκλος, circulus lacteus, des Grecs a tiré son origine d'une idée analogue, celle du lait que les vaches aux mamelles pleines laissaient couler en marchant, et que, plus tard seulement, s'est formé le mythe du lait répandu par Junon en allaitant le petit Hercule. Peut-être qu'une connaissance plus complète de la littérature vêdique achèvera d'éclairer cette question.

[1] Cf. Preller, *Gr. Myth.*, II, 27.
[2] Z. S., II, 311.

ARTICLE VIII.

§ 187. OBSERVATIONS.

La multiplicité et la variété des rapprochements qui précèdent montrent quelle empreinte profonde et durable les habitudes et les idées de l'ancienne vie pastorale ont laissée dans les langues et les traditions de toute la famille arienne. Cela prouve que, pendant un temps plus ou moins long, et avant leur séparation, les Aryas ont été essentiellement un peuple de pasteurs aux mœurs patriarcales. En réunissant les traits épars que nous fournit la linguistique comparée, on peut arriver à se faire encore une idée assez complète de cette existence d'une simplicité toute primitive. Je ne veux pas chercher maintenant à en retracer le tableau qui sera mieux placé dans le résumé général de nos recherches. Je me borne ici à une remarque sur la portée des inductions que l'on peut tirer des faits observés.

Si ces faits, dans leur ensemble, concourent à démontrer qu'à une époque quelconque, et sans doute la plus ancienne, les Aryas ont été des pasteurs, il n'en résulte pas cependant qu'ils l'aient été exclusivement. Les développements qui suivront prouveront clairement le contraire, pour le moment du moins où leur séparation s'est effectuée, et il paraîtra très-probable que dès longtemps déjà avant ce moment-là, ils étaient parvenus à un état de culture sociale plus élevée. On peut encore reconnaître les traces d'une période de transition graduelle, comme lorsque nous avons vu les noms du pasteur

en chef et du pâturage passer au roi et aux divisions territoriales, et il s'en présentera encore d'autres exemples.

Rien n'indique non plus qu'à une époque quelconque les Aryas primitifs aient été un peuple de nomades, à l'instar de quelques races tartares. La nature accidentée de leur pays déjà s'y opposait, et leur vie pastorale a dû être celle de tribus plus ou moins dispersées dans les vallées et sur les montagnes, où leur bétail trouvait de riches pâturages. Les faits relatifs à l'agriculture et que nous allons aborder maintenant, confirmeront mieux encore cette manière de voir.

SECTION III.

§ 188. L'AGRICULTURE.

La première condition d'un état de société stable et régulier, c'est que l'homme reste attaché à la terre qui le nourrit en retour de ses labeurs. Avec le champ naît le droit de la propriété et l'amour du travail. A côté du champ s'élève la maison, où croît et prospère en paix la famille. Des rapports de bienveillance mutuelle et de protection réciproque s'établissent, par la force des choses, entre les petites communautés que leurs intérêts rapprochent. L'industrie se développe, les droits sociaux se fondent avec les pouvoirs qui les garantissent. Les unités sociales s'étendent graduellement et se généralisent. A la maison succède le village, au village la ville, comme au champ le district, au district le pays, comme à la famille la tribu, et à la tribu la nation. Alors seulement peuvent entrer en jeu les forces morales et intellectuelles qui amènent la civilisation, l'amour du sol natal et de la race, le

patriotisme qui inspire le dévouement, le sentiment national qui élève les âmes, le désir de la gloire qui enfante les héros. Avec le temps et les événements, les traditions naissent et grandissent, conservées et transmises par la poésie. Les croyances religieuses s'affermissent par le culte, et la nation commence à vivre de cette vie propre qui lui assignera sa place dans l'histoire de l'humanité.

Si nous consultons cette histoire, nous verrons que nulle part le développement social n'a accompli ses phases sans avoir l'agriculture pour point de départ et pour base. Les tribus de chasseurs restent à l'état sauvage, et les nomades ne s'élèvent guère au-dessus de la barbarie. Or, nous savons déjà que les anciens Aryas n'ont été exclusivement ni chasseurs, ni nomades, et nous savons de plus qu'ils ont pratiqué l'agriculture à un degré quelconque, puisqu'ils connaissaient les céréales et plusieurs de nos plantes usuelles. Si la vie pastorale a prédominé chez eux au début, il faut que de très-bonne heure, et dans une mesure variable sans doute suivant les localités, ils y aient associé le travail de la terre. Les deux éléments sont-ils arrivés à peu près à s'équilibrer ; et peut-on retrouver encore quelques indices d'une transition graduelle ? La comparaison des langues peut seule nous éclairer à cet égard, car l'histoire se tait absolument sur les origines de l'agriculture. Chez les peuples les plus anciens, l'art de travailler la terre, et l'invention de la charrue, sont attribués à des bienfaiteurs purement mythiques de l'humanité, ce qui indique, en tout cas, un sentiment vif et vrai de l'importance de l'agriculture pour le bien-être social. Il s'agit donc de rechercher maintenant quel degré de développement elle avait atteint chez les Aryas primitifs, et jusqu'à quel point ce développement a été commun à toute la race, ou limité seule-

ment à quelques-uns de ses embranchements. C'est en examinant avec soin les noms du labourage, du champ, des semailles, de la moisson, ainsi que des divers instruments des travaux rustiques, que nous pouvons espérer quelques réponses à ces questions.

ARTICLE I. LE LABOURAGE ET SES INSTRUMENTS.

§ 189. LE LABOURAGE EN GÉNÉRAL.

Pour exprimer l'action de labourer, les langues ariennes possèdent deux racines principales, et également anciennes, mais dont l'une appartient en commun aux langues de l'Europe, tandis que l'autre est restée en usage chez les Aryas de l'Orient. On a voulu en conclure, d'une manière trop absolue sans doute, que l'agriculture ne s'est développée de part et d'autre que postérieurement à l'époque de l'unité primitive et de la vie pastorale, mais on verra que bien des faits s'opposent à une hypothèse aussi tranchée.

1) Toutes les langues européennes emploient, dans le sens de labourer, la rac. *ar*, comme on le voit par l'énumération suivante :

Grec *ἀρόω*, latin *aro*, irlandais *araim*, cymr. *aru*, armor. *ara*, goth. *arjan*, ags. *erian*, scand. *eria*, ancien allem. *aran*, lithuan. *árti*, anc. sl. *orati*, russe *oratĭ*, pol. *orać*, etc.; alban. *ârene*.

On retrouve bien, en sanscrit, cette racine *ṛ*, *ar*, mais avec l'acception générale de *lædere*, d'où, entre autres dérivés,

arus et *îrma*, blessure.[1] Cependant la transition fort naturelle au sens de labourer, c'est-à-dire de blesser la terre, ou, peut-être, de la remuer, de la soulever, d'après d'autres acceptions de *ar*, ne serait pas restée étrangère au sanscrit, si, d'après la conjecture de Kuhn, le nom de *Arya*, comme synonyme de *Vâiçya*, ou homme de la troisième caste, celle des travailleurs, a désigné primitivement un laboureur.[2] Max Müller va plus loin, et pense que les *Aryas*, comme peuple, se sont ainsi nommés en tant que agriculteurs, et par opposition aux races touraniennes nomades.[3] Il rattache également à *ṛ*, dans le sens de labourer, le scr. *irâ*, terre, auquel nous reviendrons plus loin. Ce seraient là assurément des preuves très-précises d'un ancien accord pour l'emploi de cette racine, si les étymologies indiquées ne laissaient aucune prise au doute, mais il faut bien ajouter que les auteurs du D. P. en donnent de leur côté de toutes différentes.[4]

2) La seconde racine, restée en usage dans l'Orient, est le scr. *kṛsh* (*karsh*), zend *karĕsh*, dont le sens propre est trahere, huc illuc trahere, vexare, ce qui s'applique évidemment au travail de la charrue. De là le scr. *karshû*, zend *karsha*, sillon, c'est-à-dire trait, comme le grec ὁλκος de ἑλκω, tirer. Il en dérive beaucoup d'autres termes relatifs à l'agriculture, tels que *karsha*, *kṛshi*, *kṛshṭi* (zend *karsti*, labour à la charrue), *kṛshaka*, soc et laboureur, etc. Dans le Rigvêda, les hommes en général sont appelés parfois *kṛshṭayas*, comme habitants

[1] Cf. grec ἀρη, dommage, malheur, ἀράω, etc., scand. *ör*, cicatrice, et peut-être anc. irland. *ár*, strages (Zeuss.[2], 17), mais cymr. *aer*, peut-être tous deux de *ager* (ibid.).

[2] *Ind. Stud.*, de Weber, I, 352.

[3] *Lect. on the science of language*, 1861, p. 224.

[4] Cf. pour le nom des *Aryas*, notre t. I, p. 38.

de la terre cultivée.[1] Les Iraniens divisaient celle-ci en sept *karshvare*, ou pays de labour, comme les Indiens en sept *dvîpas* ou îles.[2] En persan moderne on trouve *karsîdan*, se contracter, se rider, puis, avec perte de l'*r*, *kêshîdan*, tirer, traîner, tracer, et, enfin, *kâshtan*, *kishtan*, labourer, cultiver, d'où *kishtâwar*, labourer, *kisht*, *kishmâṇ*, champ cultivé, etc.[3]

Cette racine s'est conservée également dans quelques langues européennes avec son acception générale, et si, pour celle de labourer, elle a fait place à la rac. *ar*, plusieurs de ses dérivés se rapportent cependant au travail de la terre. Au sens général de tirer, tirailler, puis vexer et exciter, se rattachent le lithuan. *karszti*, carder, étriller, sérancer ; cf. alban. *kréshe*, étrille, et *kréshte*, brosse, et l'anc. slave *krěsiti*, excitare. En fait de dérivés, on peut y rapporter le grec *κίρσιον*, chardon, ainsi que le latin *crista*, la crête à la forme lacérée ; cf. ancien all. *hursti*, id., et *hurst*, rubus, *horst*, sylva, etc. Quant aux significations qui se rapprochent plus ou moins de celle du labourage, je citerai le pol. *krésić*, *krysić*, sillonner, rayer, *krés*, *krésa*, sillon, raie ; cf. scr. *karshû*, zend *karsha*, id. ; lithuanien *karsztas*, anc. slave *krŭsta*, *korsta*, irlandais *creas* (de *creast*), fosse, tombe. Kuhn compare aussi l'allemand *karst*, hoyau,[4] mais le *k* inaltéré est une objection. Par contre, l'angl.-sax. *hruse*, terra, regio, qui correspond exactement, paraît avoir désigné primitivement la terre cultivée.[5]

[1] De *kṛshṭi*, ager cultus (D. P., II, 411).

[2] *Vendidad*, 19, 129. *Vispered*, 12, 35, etc.

[3] Cf. Justi, 80, pour d'autres termes iraniens.

[4] *Ind. Stud.*, I, 351.

[5] Comme, en grec, un *k* primitif devient parfois un *t*, Curtius (*Gr. Et.*[3], 444) rattache ici *τέλσον*, sillon-limite, dans Homère, de même sens que le scr. *kârshman*, dans le Rigvêda. — Cf. avec le même

Les langues sémitiques nous offrent ici une remarquable analogie, car rien à coup sûr ne ressemble mieux au sanscrit *kṛsh*, *karsh*, que l'hébreu *chârash*, incidit et aravit, d'où *charîsh*, tempus arandi, et l'arabe *charasha*, il a gratté, etc. Il est difficile cette fois de ne pas croire à une affinité réelle dont l'explication nous échappe encore.

On voit, en résumé, que les deux racines *ar* et *karsh*, dans leurs acceptions générales de lædere et de trahere, sont communes aux Aryas de l'Orient et de l'Occident, et que très-probablement elles ont été employées comme synonymes, au temps de l'unité, pour exprimer l'action de labourer.[1] Il n'en reste pas moins évident que, plus tard, ces racines se sont séparées, et ont prévalu respectivement, lors d'une première scission des Aryas dans les deux groupes que tout porte à admettre avant la dispersion finale. C'est là une répétition du fait observé déjà pour les racines *duh* et *mṛǵ* (Cf. p. 36).

§ 190. LA TERRE ET LE CHAMP.

1) De la rac. *ar*, *er*, *or*, restée vivante dans les langues européennes, dérivent presque partout des noms du champ, au moyen de suffixes variés. Ainsi le grec ἄρουρα de ἀρόω ; le latin *arvum*, de *aro ;* l'erse *ár*, et *iom-air*, *im-ir*, champ labouré (*im*, de *imb*, préf. = ἀμφι, etc.), de *araim ;* le cymr.

changement de *r* en *l*, l'irl. *clas* (de *clast*), sillon, tranchée, cymr. *clais*, id., petit ruisseau.

[1] Cf. l'opinion de Pott (*Et. F.*², II, 1, 842 ; *WWb.*, I, 736, et II, 2, 359). Il rattache à *karsh* le nom de la déesse *Cerēs*, comme ayant inventé la charrue (prima Ceres unco glebas dimovit aratro; Ovide, *Met.*, 5, 341), et il en infère une pratique de l'agriculture déjà au temps de l'unité.

ar, armor. *oar*, *aor*, de *aru*, *ara;* le lith. *arimmas*, de *árti;* le rus. *rólia*, pol. *rola*, pour *orola*, de *orati* (comme *ralo*, charrue, pour ancien slave *oralo)*, pol. aussi *oranina*, serb. *oranie*, etc., etc. Tous ces termes sont naturellement d'une origine relativement moderne ; mais il en est autrement d'un groupe des noms de la terre qui se rattachent bien également à la même racine, mais non aux formes qu'elle a prises dans les langues particulières, ce qui indique une source commune beaucoup plus ancienne.

Ainsi le grec ἔρα, terre, que l'on peut inférer de ἔραζε, humi, cf. ἔνεροι, inferi, et πολύηρος, riche en terre (Hesych.), ne saurait dériver directement de ἀρω, ἀρόω, non plus que le goth. *airtha*, ags. *eordhe*, scand. *jörd*, anc. allem. *erda*, etc., de *arjan*, etc., non plus également que l'irland. *ire*, gén. *ireann*, de *araim*. Si l'on y joint, avec M. Müller, le scr. *irâ* ou *iḍâ*, terre, il faut recourir avec lui, pour l'explication de ces termes divers, à la forme primitive *ṛ*, *ṛi*, *ir*, de la rac. *ar*, et alors le goth. *airtha*, par exemple, équivaudrait à un thème sanscrit *ṛta*, *ṛita*.[1] Suivant Müller, le vrai sens de *iḍâ*, que les Brahmanes interprètent par prière, n'a jamais été reconnu.[2] A

[1] Ceci est contraire à l'opinion de Bopp et de la plupart des indianistes allemands, qui considèrent *ar* comme la forme primitive, et *ṛ* comme un affaiblissement. Bopp d'ailleurs rattache le goth. *airtha* au sansc. *ar*, dans le sens de *ire*, comme lieu de mouvement (*V. Gr.*, I, 256).

[2] *Lect. on the science of lang.*, p. 240. — Je note ici les vues divergentes du D. P., où *irâ* n'est regardé que comme une forme secondaire, *nebenform*, de *iḍâ*, *ilṛâ*, vivification, restauration, bien-être, force vitale, nourriture, puis libation et prière. Le sens de *terre* n'aurait été inféré qu'improprement d'expressions telles que *iḍâyâspada*, le lieu de la prière, et le mot de *irâ*, terre, n'est cité qu'au nombre des significations diverses, eau, liqueur spiritueuse, parole, données par les lexicographes indiens seulement. Entre de si hautes autorités, je m'abstiens, comme de raison, de tout jugement.

l'appui de celui de terre, en tant que labourée, c'est-à-dire blessée, déchirée, on peut rapprocher de *irâ*, non-seulement *îrma*, blessure, mais surtout *iriṇa*, rigole, entaille, creux, fosse, puis, en général, sol déchiré, et, par suite, stérile.

Les langues iraniennes nous offrent un nom de la terre qui ressemble singulièrement au goth. *airtha*, etc.; c'est le pehlwi *artâ*, armén. *art*, kourde *ard*, cf. ossète *ardus*, champ, prairie. Il est très-probable cependant que l'origine en est sémitique, si l'on compare l'arabe *ardh*, le syriaq. *artô* et l'hébreu *erets*. Cf. aussi le chal. *ar'â*, *araq*. Ces mots n'ont pas d'étymologie indigène, et cependant il est difficile de croire à un rapport réel avec la rac. *ar*, et de supposer que les Sémites aient reçu des Aryas un nom de la terre. D'autres coïncidences de ce genre sont, à coup sûr, purement fortuites, et personne ne songera sérieusement à comparer le pawni *orârô*, terre, de l'Amérique du Nord, avec le grec ἄρουρα, ou l'aïmara *urrake*, id., de l'Amérique du Sud, avec le dongola *arikke*, de l'Afrique, et le chaldéen *araq*.

2) Le sansc. vêdique *aǵra*, déjà cité à l'article de la chasse, se prend dans l'acception générale du latin *campus*, la campagne, la plaine, l'espace libre, et d'après sa provenance de *aǵ*, agere, abigere, il a dû désigner plus spécialement le pâturage de la tribu, où l'on faisait aller les troupeaux.[1] On y reconnaît sans peine le grec ἀγρός qui conserve encore le sens général de *campus* à côté de celui de *ager*, comme le montre ἄγριος, rustique, sauvage, exactement le sanscrit *aǵrya*, ce qui appartient à la plaine. L'application au champ cultivé exclusivement, dans le latin *ager*, doit être fort ancienne, car elle se retrouve aussi dans le goth. *akrs*, ags. *aecer*, scand. *akr*, *ekra*,

[1] Cf. Kuhn, Z. S., III, 334.

anc. allem. *achar*, etc.; d'où l'irl. *acra*, le cymr. *egr*, et notre franç. *acre*, comme mesure de terre seulement. La racine verbale *aǵ* s'est maintenue également dans les trois branches, gr. *ἀγω*, lat. *ago*, scand. *aka* (*ôk*, *ekid*). La transition du sens de plaine ou de pâturage à celui de champ labouré est très-naturelle, puisque la culture de la terre a dû commencer surtout dans le pays plat, et au fond des vallées. Elle est la même que celle du latin *campus* à notre *champ*. [1]

3) Il ne faudrait pas conclure de là que la notion plus précise du champ, comme terrain enclos et protégé, ait été étrangère aux anciens Aryas, car elle se trouve exprimée par le sansc. *vâraṭa*, de la rac. *vṛ*, *var*, circumdare, tegere. Cf. *varaṇa*, *âvarana*, *prâvara*, enceinte, etc. De là aussi le zend *vara*, locus circumseptus, devenu, dans l'Avesta, le nom traditionnel de cette portion de la terre que Djemshid rendit habitable en y portant les germes des plantes et des animaux, en quelque sorte le champ primitif par excellence.

Cet ancien nom du champ paraît conservé dans l'anglo-saxon *wordh*, *wordhig*, *wurdhig*, prædium, agellus, fundus, le *worth* de beaucoup de noms de lieux anglais. Cf. *weard*, *waradh*, rivage, c'est-à-dire enceinte de la mer, et l'anc. allem. *warid*, insula, ainsi que les verbes *warian*, *werian*, etc., defendere. Au *vara* du zend correspondent l'anglo-saxon *war*, sepimentum, le scand. *ver*, domicilium, l'anc. allem. *wori*, clausura, etc. L'irl. *fearann*, ager, fundus,[2] semble se rattacher au scr. *varaṇa*, enceinte ; mais le cymr. *gweryd*, sol, anc. corn.

[1] L'armén. *agarag*, champ, mais aussi contrée et village, appartient au même groupe de mots.

[2] *Ferenn*, ager ; *ferann,-rand* (Stokes, *Ir. Gl.*, nº 390). Cf. *ferenn*, jarretière (Corm., *Gl.*, 72).

gueret, d'où le français *guéret*, terre labourée,[1] se lie peut-être au groupe ci-dessus.

4) Le latin *rus*, *ruris*, pour *rusis*, a été rapporté par Aufrecht à la rac. scr. *kṛsh*, arare, avec perte du *k* initial,[2] mais il est plus probable que ce nom du champ n'a pas subi de mutilation. Il correspond, en effet, au cymr. *rhws*, terre cultivée, et, quant à sa racine, à l'anc. slave *rusagŭ*, regio, ainsi surtout qu'au persan *rûstâ*, terre à blé, lieu cultivé et habité, puis village, d'où *rûstâr*, villageois, le latin *rusticus*.[3] La racine doit avoir signifié, comme *ṛ*, *ar*, lædere, puis arare, comme l'indiquent les analogies du sanscrit *ṛsh*, ferire, transfigere, *rish*, *rush*, *lush*, *lûsh*, lædere (Dhâtup.), persan *rushtan*, dépouiller, peler, *lûsh*, déchiré, mis en pièces, anc. slave *rushiti*, destruere, russe *rushitĭ*, couper, découper, goth. *liusan*, perdere, etc. Le lith. *rausyti*, creuser, fouiller la terre, d'où *rausis*, creux, ainsi que *rúsas*, silo pour le blé, conduit directement à la notion du labourage, et mieux encore l'ang.-saxon *reost*, anc. all. *riostar*, all. mod. *rüster*, coutre de charrue. Cf. erse *risteal*, espèce de charrue des Hébrides, avec un coutre en forme de faux.

§ 191. LE SILLON.

Dans l'Inde des temps vêdiques, le sillon, *sîtâ*, fém., était personnifié et invoqué sous la forme d'une déesse au teint brun et aux yeux noirs, brillante de beauté, couronnée d'épis, épouse du dieu *Indra*, ou *Parǵanya*, et qui dispense aux

[1] Cf. cependant l'étymologie ordinaire du latin *vervactum*.
[2] *Umbr. Sprachd.*, I, 57. Cf. Z. S., III, 247.
[3] Cf. irl. *ros*, terre arable, plaine, de *rost?*

hommes les fruits de la terre.[1] Cela prouve l'importance considérable qu'avait prise déjà alors l'agriculture ; mais rien de semblable ne se rencontre chez les autres peuples de la famille, et le nom même de *sîtâ* paraît être purement indien.[2] Aucun autre terme ne s'est conservé généralement pour désigner le sillon, mais on peut signaler encore quelques analogies partielles qui sont dignes d'attention.

1) J'ai déjà comparé plus haut le scr. *karshû*, zend *karsha*, de *kṛsh*, trahere et arare, avec le polon. *crés*, *crésa*, sillon, raie. Il faut probablement ajouter l'irl. *clas*, *clais*, sillon, cymr. *clais*, raie, petite tranchée. Toutefois, le maintien de l'*s*, en irlandais, indique la perte d'un suffixe, peut-être *ti ; clas* de *clasti* = scr. *kṛshṭi*, aratio, comme *as* = scr. *asti*.

2) Le latin *porca* trouve son corrélatif parfait dans l'ags. *furh*, *fyrh*, anc. all. *furh*, *furhî*, allem. mod. *furche*, etc., avec cette différence que le nom germanique s'applique au creux du sillon. Il y a ici, de part et d'autre, un rapport évident avec les noms du cochon, latin *porcus*, *porca*, anc. all. *farh*, *farah*, lith. *parszas*, etc.; mais comment faut-il entendre ce rapport qui ne saurait être direct, car rien ne ressemble moins à une truie qu'un sillon ? Nous avons présumé pour l'animal le sens

[1] Cf. *Rigv.*, IV, 57, 6, 7, et surtout les *Omina* et *Portenta* de Weber, p. 369 et suiv. où se trouve une invocation d'une haute poésie. A la *Sîtâ* indienne répond exactement, pour la forme, le surnom de Σιτὼ donné à Δημήτηρ, mais que l'on rattache à σῖτος, froment, d'ailleurs probablement de la même origine étymologique. Cf. scr. *sîtya*, blé, etc. (t. I, p. 328).

[2] Le D. P. rattache *sîtâ*, avec *sîman*, limite, *sîra*, charrue, etc., à une racine hypothétique *sî*, tirer une ligne droite, rectifier. — On ne saurait guère y ramener le scand. *sîlâ*, sulcare, incidere, *sîling*, incisura, d'où, suivant Diez (*Wb.*, II, 412), notre *siller*, *sillon*, ainsi que le milan. *sciloira*, piémont. *sloira*, charrue, car ici l'*l* appartient à la racine.

étymologique de celui qui fouille et disperse la terre (Cf. t. I, p. 463), et d'après cela, le sillon ne peut guère être ici que la terre dispersée et soulevée par la charrue. Le persan vient à la fois appuyer cette interprétation, et prouver l'ancienneté des termes européens. Nous y trouvons, en effet, *parćam*, comme un des noms de la charrue, et ce nom dérive de *parćîdan*, enfoncer, diviser, d'où *parćah*, fragment, etc., dont l'affinité avec le sanscrit *pṛć*, *parć*, spargere, ne semble pas douteuse. Cf. aussi l'armén. *prić*, houe.[1]

Une trace du sillon, considéré comme limite, paraît se trouver dans l'armor. *añt*, fosse entre deux sillons, rigole, tranchée, si l'on compare le scr. *anta*, limite, bord, fin, goth. *andis*, etc. Ce mot semble étranger aux autres dialectes néo-celtiques.

§ 192. LA BÊCHE ET LA PIOCHE.

Le premier homme qui s'avisa de travailler la terre dut être aussi le premier inventeur d'un outil quelconque pour rendre l'opération possible, car, seul, le secours des mains n'y saurait suffire. Très-imparfait au début, cet outil n'aura servi d'abord qu'à gratter le sol, et, pour arriver à le couper, à le fouiller, à le retourner plus profondément, il a dû passer par bien des transformations successives ; ou plutôt, les instruments de travail se seront multipliés pour accomplir séparément leurs divers offices. La bêche tranchante qui coupe la terre, et la pioche pointue qui pénètre le sol, auront été les deux formes prédominantes, grossières d'abord, en bois, en

[1] Pour une autre explication de *porca*, par le grec πρασιά (?), gartenbeet, cf. Fick (Z. S., 18, 413).

os, en pierre, avant l'emploi des métaux, et telles qu'on les trouve encore chez quelques peuplades sauvages. Ce n'est que plus tard, sans doute, que l'on en sera venu à imaginer la charrue, et la charrue elle-même s'est modifiée cent fois avant d'arriver à ce qu'elle est de nos jours.

Par cela même que les outils les plus simples ont été les premiers dans l'ordre des temps, leurs anciens noms ont dû se perdre facilement, et se remplacer par des termes nouveaux à la suite des modifications de forme, de matière et d'emploi, subies par les instruments eux-mêmes. Aussi les affinités à signaler sont-elles fort isolées pour la plupart, et laissent-elles prise à plus d'un doute quant à leur valeur réelle. Dans les rapprochements qui suivent, je ne sépare pas la bêche ou pelle de la pioche ou du hoyau, parce que leurs noms dérivent souvent des mêmes racines qui expriment l'action de diviser, couper, fouiller, etc.

1) Le scr. *kudâla*, bêche, fossoir, est composé sans doute de *ku*, terre, et de *dâla*, qui divise, rac. *dṝ*, *dar*, *dal*, findere, dividere.[1] Cf. *dalita*, fendu, déchiré, *dali*, *dalanî*, motte de terre, etc. Le synonyme *gôdâraṇa*, bêche et charrue, a exactement le même sens, et *avadâraṇa*, bêche, offre une signification analogue. Le premier composé se retrouve dans le persan *kôdâl*, grosse pioche, qui n'est peut-être qu'un mot d'emprunt, mais *dalang*, fossoir, se rattache directement à la racine *dal*, *dar*, conservée dans le verbe *darîdan*, diviser, déchirer. Cf. *dârah*, faux.

Cette racine, sous ses deux formes, s'est maintenue dans

[1] Comme le mot s'écrit aussi *kuddâla*, Weber (*Beitr.*, 4, 277) préfère le rapporter à la rac. *kuṭṭ*, provenue de *kart*, couper ; mais la substitution de *d* au *ṭ* cérébral est une objection. Le D. P. s'abstient de toute conjecture.

toutes les langues européennes, grec *δέρω*, lat. *dolo*, irlandais *dailim*, goth. *tairan*, lithuan. *dirti* et *daliti*, anc. slave *drati* et *dĕliti*, etc. On en voit dériver plusieurs noms d'outils tranchants, comme le latin *dolabra*, doloire, l'anc. slave *dlato*, scalprum, etc. L'application à l'agriculture se remarque dans le lithuan. *dirwà*, champ cultivé, de *dirti*, d'où *dirwininkas*, laboureur, ainsi que dans l'ang.-sax. *tilian*, anglais *till*, arare, *tilia*, arator, *tilth*, cultura ; cf. anc. all. *zîla*, sulcus, linea. La voyelle forte de la racine semble conservée par l'ang.-sax. et scand. *tôl*, anglais *tool*, outil en général, peut-être primitivement outil aratoire.

2) Le scr. *gôkîla*, littér. pieu de terre, désigne la charrue, et *kîla*, pieu pointu, lance, dérive sans doute de *kṝ*, *kar*, lædere; cf. *kîrṇa*, blessé, et la rac. *çṝ*, *çar*, lædere, dirumpere, d'où *çîrṇa*, défait, détruit, etc.

On peut comparer, comme de même origine, le russe *kirká*, pioche, bêche ; et peut-être le *κέλη* ou *κελλα* (de *κελια*?) du grec *μακέλη*, *μάκελλα*, et *δίκελλα*, c'est-à-dire le hoyau à une et à deux pointes, ainsi qu'on interprète ordinairement ces noms ; mais les opinions diffèrent encore à ce sujet.[1]

3) Le scr. *phala*, *phâla*, soc de charrue, lame d'épée ou de couteau, de la rac. *phal*, findere, findi, aura désigné, en général, un instrument plat et tranchant. Cf. *phala*, *phalaka*, planche, banc, feuille, etc., le pers. *palah*, le plat de la rame, l'anc. slave *politsa*, russe et pol. *pólka*, planche, tablette, etc., avec *p* pour scr. *ph*, comme dans d'autres cas. On peut donc comparer avec assez de sûreté le lat. *pāla*, pelle, cymr. *pal*, *pâl*, irl. *fâl*, bêche, d'autant mieux que la racine verbale semble

[1] Cf. Pott (*Et. F.*, I, 223). Leo Meyer (Z. S., VIII, 140) décompose le mot en *μακ-ελλα.*, *ελλα* suffixe. Ahrens (*ibid.*, 354) conjecture une contraction de *μα-ἄκελλα*, rac. *ακ*, *acus*, etc.

conservée dans le cymr. *palu*, armor. *pala*, couper et remuer la terre, labourer, bêcher. Le scandinave *pâll*, rutrum, est sans doute un mot d'emprunt ; mais l'anglo-sax. *fealg*, *fealga*, herse, se lie peut-être à la même racine que les termes ci-dessus.[1]

4) Un des noms persans de la pioche est *pikan*, *paykan*, et *paykân* signifie aussi un dard, une lance, une pointe de lance. Cf. armén. *pkhin*, flèche. — L'analogie avec *pioche*, *pic*, *pique*, *piquer*, est évidente, et s'explique probablement par l'intermédiaire du celtique. En armor., en effet, *pîk*, pic, et *pigel*, houe, dérivent de *pika*, piquer et fouir, comme le cymr. *pig*, pic, pointe, *picell*, dard, de *pigaw*, piquer. L'irl. *péac*, pointe, *pícidh*, pique, *piocaid*, hoyau, ainsi que *piocaim*, je pique, sont des termes d'emprunt, à cause de leur *c* non aspiré ; et il en est de même de l'anglo-sax. *pykan*, scand. *piaka*, angl. *to pick*, *pike*, etc. Pour les affinités plus étendues, lat. *spico*, *spica*, etc. (Cf. t. I, p. 614.)

5) Le grec σκαπάνη, fossoir, vient de σκάπτω, creuser, fouir, dont l'*s* initiale disparaît dans κάπετος, fossé, et κῆπος, jardin. C'est l'anc. sl. *kopati*, russe *kopâtĭ*, *kopnútĭ*, polonais *kopać*, etc., creuser, fouir, bêcher, en lithuan. *kapóti*, et *skapóti*, tailler, hâcher, d'où dérivent également, comme noms de la bêche, le russe *kópanitsa*, l'illyr. *kopacja*, le boh. *kopać*, etc., et comme ceux du hoyau ou sarcloir, le lith. *kapone* et *kapokas*. Cf. anc. sl. *kopiie*, *kopishte*, lance, *kopyto*, ungula, etc. A la même racine avec l'*s* initiale, *skap*, se rattachent peut-être l'angl.-sax. *scofl*, pelle, anc. allem. *sçûvala*, *scufla*, etc., malgré la différence de la voyelle. Nous la retrouvons encore dans le

[1] Je note ici pour mémoire les analogies sémitiques de l'hébreu *pâlag*, fidit, *pâlach*, sulcavit terram ; arabe *falaġa*, il a fendu, *falaha*, il a labouré, etc.

persan *kaftan*, *kuftan*, *kafîdan*, creuser, fendre, d'où *kâf*, *kaft*, *kuft*, fissure, etc., mais aucun nom à moi connu d'outil aratoire.

L'irl. *caibe*, *coibe*, erse *caibe*, cymr. *caib*, bêche, pioche, a encore sa racine verbale dans l'erse *cab* (impér.), incide, fode, d'où *cabadh*, labourage, etc., et qu'il faut peut-être distinguer de la précédente. Comme le *b* non aspiré remplace quelquefois en irlandais, un *v* primitif,[1] je crois à un rapport plus direct avec le latin *cavo*, *cavus*, etc., sans admettre, toutefois, le fait d'une transmission. Le persan, en effet, nous offre *kâwîdan*, et *kâbîdan*, creuser, labourer à la charrue, *kâw*, *kâwish*, labour, *kâwâk*, cavité, formes alliées, mais non identiques, à *kaftan* et *kafîdan*.[2]

6) Un autre groupe étendu, mais purement européen, se lie à la rac. scr. *ru (ravatê)*, ferire, secare, d'où le subst. *ru*, qui coupe, qui divise, conservée d'ailleurs par l'anc. sl. *ryti*, fodere, *rŭvati*, avellere, russe *rytĭ*, pol. *ryć*, creuser, fouiller, bêcher, le lith. *rauti*, *rawĕti*, sarcler, le scand. *rya*, vellere, et *rôa*, remigare, le lat. *ruo*, etc. Entre autres dérivés nombreux on en voit provenir plusieurs noms d'outils aratoires. Ainsi l'anc. sl. *rylo*, *rylĭtsa*, pioche, russe *rytelĭ*, pol. *rydel*, boh. *ryl*, *reyl*, id. (Cf. russe *rylo*, pol. *ryi*, le groin qui fouille), l'anc. allem. *riutel*, paxillum = *grebil* (Cf. *riuti*, novale, *riutjan*, mod. *reuten*, extirpare, et *reute*, houe); le lat. *rutrum*, bêche, *rutellum*, id.; l'irl. *ruamh* et *rabhan*, cymr. *rhaw*, pelle. Cf. irland. *rumhar*, mine, *ruamhar*, labour, etc. — L'analogie des suffixes *lo* (de *dlo*, *tlo)*, *tel*, *trum*, indique un thème primitif

[1] Par exemple *fedb*, veuve = scr. *vidavâ*, etc.

[2] Cf. toutefois l'ancien cymr. *cep*, fossorium (Z.², 1061), dont le *p* nous ramène à une rac. *cap*.

rutra ou *rutar*, que nous retrouverons ailleurs dans quelques noms de la rame.

7) Le latin *vanga*, hoyau, paraît avoir la même origine que l'anglo-saxon *wecg*, scandinave *veggr*, ancien allemand *wekki*, *weggi*, cuneus. Je compare également l'irlandais *feac*, espèce de pioche,[1] *feacadh*, fossoir, allié à *feacc*, *feag*, dent, *feg*, coupure, entaille, etc.,[2] d'un thème plus ancien *feng*, comme l'indique le *g* ou *c* non aspiré, et surtout l'armor. *gueng*, coin à fendre.[3] Cf. aussi le lith. *wâgis*, *wagélis*, coin, et *wagà*, *wagas*, sillon, d'où *wagôti*, sillonner. La racine primitive reste fort incertaine.

§ 193. LA CHARRUE ET LE SOC.

Si l'invention de la charrue a dû être précédée pendant longtemps peut-être par l'emploi des instruments plus simples, elle remonte cependant à une très-haute antiquité, car le souvenir en est perdu partout. Cette invention, d'une utilité si grande, a pris aux yeux des anciens peuples un caractère divin, comme les origines de l'agriculture elle-même. Les Egyptiens en faisaient honneur à Osiris,[4] les Grecs à Cérès ou à Minerve,[5] les Chinois à leur roi mythique *Chin-Noung*, le laboureur divin. Les Scythes croyaient qu'une charrue et un

[1] † *Fec*, pelle (Corm., *Gl.*, 78).

[2] Cf. † *fiacail*, dens (Z.², 18, Corm., *Gl.*, 76), et † *fegi*, tranchant (Oingus, *Gl.*, dans Stokes, *Old Irl. Gl.*, 132).

[3] *Dict. breton* de Rostrenen.

[4] *Primus aratra manu solerti fecit Osiris*
Et tenerem ferro sollicitavit humum (Tibul., I, El. 7).

[5] Preller, *Gr. Myth.*, I, 196, 476.

joug d'or étaient tombés du ciel.[1] D'après le Rigvêda, ce sont les Açvins qui ont appris à Manu, le premier homme, à labourer avec la charrue et à semer l'orge.[2] Les Cymris aussi ont une curieuse tradition à cet égard. Dans leur 53me triade historique, il est dit que *Hu*, le puissant, leur enseigna le premier à labourer, alors qu'ils étaient encore dans le *pays de l'été* (*gwlad yr haf*) avant leur arrivée dans l'île de *Prydain*, où plus tard *Coll* apporta le froment et l'orge, tandis que, auparavant, il n'y avait que l'avoine et le seigle.[3] En fait, la charrue n'aura eu nulle part un inventeur unique, et sera née graduellement des perfectionnements apportés à un premier instrument qui n'y ressemblait guère : un simple crochet de bois dur probablement, pour gratter la terre par la traction. Le soc métallique, le coutre, le versoir, et l'emploi du bœuf de labour ne seront venus que beaucoup plus tard.

La charrue a-t-elle été connue des Aryas au temps de l'unité, et qu'était-elle à cette époque reculée? L'étude de ses noms nous montrera que, comme ceux du labourage, ils se divisent en deux groupes principaux, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident, sans que l'on puisse en inférer autre chose qu'une première division partielle de la race arienne qui possédait déjà la charrue antérieurement.

1) Le groupe européen se rattache généralement à la rac. *ar*, qui, dans tout l'Occident, exprime l'action de labourer (Cf. p. 103). De là dérivent, par des suffixes en partie semblables, le grec ἄροτρον; latin *aratrum ;* cymr. *aradyr*, *aradr*, *arad*, ancien corn. *aradar*, armor. *arazr*, *arar*, *alar*, irlandais

[1] Hérod., *Melp.*, c. 5.

[2] Rigv., I, 117, 71. — *Yavañ vṛkêṇâçvinâ vapantâ*, hordeum aratro serentes, Açvini !

[3] *Arch. of Wales*, II, p. 67.

† *arathar* (Corm. *Gl.*, 7), mais aussi *crann-arbhair*, erse, *crann-ou arain*, c'est-à-dire bois ou arbre de labour, et *arach*, soc ; anc. all. *erida*, scand. *ardr*, anc. slave *oralo* (pour *oradlo)*, et, par aphérèse, *ralo*, russe et illyr. *ralo*, pol. *radlo*, etc. ; mais en lith. *arklas*, avec le suffixe des noms d'instruments, cf. *arklys*, le cheval qui laboure. On voit qu'aucune branche de la famille occidentale ne manque ici à l'appel.

En Orient, on ne trouve à comparer directement que l'arménien *arôr*, charrue, d'où le dénominatif *arôratrel*, labourer, mais il n'est pas sûr que ce mot, comme d'autres, ne soit pas un emprunt du grec. Le véritable corrélatif de ἄροτρον, *aratrum*, serait, suivant Kuhn, le vêdique *aritram* (nom. neut.), qui ne désigne pas la charrue, mais le vaisseau et la rame, qui labourent, en quelque sorte, et sillonnent les eaux. Kuhn appuie ces rapprochements par l'analogie du nom slave de la charrue, anc. slave et russe *plugŭ*, pol. *plug*, illyr. *plugh*, lith. *plúgas*, d'où sont provenus, sans doute, l'anc. allem. *pfluoch*, *ploh*, scand. *plogr*, angl. *plough*, etc. Le slave, en effet, se rattache directement à *pluti*, *plavati*, navigare ; cf. russe *plovŭ*, bateau, illyr. *plav*, vaisseau, etc. = scr., *plava*, de *plu*, natare, huc illuc moveri, salire. Il en dérive, d'après Schleicher, par un suffixe *gŭ*, analogue au *ga* de *sluga*, servus, du verbe *sluti*, audire.[1] Kuhn mentionne encore, comme exemples de cette assimilation de la charrue au vaisseau, les processions du printemps où ils figuraient également en guise de symboles chez les Grecs, les Romains et les Germains.[2]

Je reviendrai plus tard au scr. *aritra*, dont on trouve les

[1] *Slaw. Formenlehre*, p. 104.

[2] Cf. *Ind. Stud.*, I, p. 353 et suivantes. J'ajoute ici, et à l'appui, que le boukhare *kishti*, vaisseau, signifie proprement charrue (Cf. Justi, 81).

analogues dans quelques noms européens de la rame et du vaisseau ; et je me borne à remarquer que, d'après ce qui précède, il n'y a rien d'improbable à croire qu'il a été appliqué à la charrue au temps de l'unité arienne.

2) Le principal nom oriental de la charrue ne dérive pas, comme on pourrait s'y attendre, de la rac. *kṛsh*, qui remplace *ar* chez les Indiens et les Iraniens, mais du scr. *kṛt*, *kṛnt (kart)*, scindere. De là *kṛntatra*, charrue, l'instrument qui coupe, et *kuntala*, par altération de *kṛntala*. Comme la rac. *kṛt* est devenue plus tard *kuṭ*, *kuṭṭ*, il faut y rapporter aussi *kûṭa*, *kûṭaka*, corps de la charrue et soc, ainsi que *kôṭiça*, herse, etc.; et c'est sans doute à cette forme secondaire que se lient le kourde *kotan*, ossète *guton*, charrue, armén. *kuthan*, attelage de bœufs de labour, pour charrue. Cf. scr. *kartana*, coupure, *kartanî*, ciseaux, *kṛntanikâ*, couteau, etc.

Cette racine *kṛt*, *kart*, se retrouve dans plusieurs langues européennes avec son sens général de couper, trancher, latin *certo*, combattre, c'est-à-dire frapper, tailler, cymr. *certhain*, id., le lith. *kirsti* (*kertu*), couper, l'anc. sl. *kratiti*, truncare, et *ćrĭtati*, incidere, d'où *ćrĭta*, *ćrŭta*, lineola, etc. On en remarque aussi plus d'une application au labour et à ses instruments. Ainsi, le lith. *kartóti*, labourer une seconde fois à la charrue, d'où *kartojimas*, second labour, par opposition à *rēkti*, défricher. Cf. *karta*, ligne (sillon ?), et le scr. vêdique *karta*, creux, fosse. Ainsi encore le latin *culter*, coutre, *cultellus*, couteau, qui est à *kṛt* comme *mulgeo* à *mṛǵ*, etc. Cf. scr. *kartarî*, couteau. Ce mot latin a passé à l'ang.-sax. *cultor*, angl. *coulter*, comme probablement aussi à l'irland. *coltar*, *cultar*, le cymr. *cultir*, *cwlltyr*, *cylltawr*, anc. corn. *colter*, armor. *koultr*.[1] Cf.

[1] Ici, peut-être, l'irland. † *celtair*, fer de lance (Cf. Corm., *Gl.*, et O'Dav., *Gl.*, 68).

cymr. *cyllell*, couteau, pour *cyltell*, de *cultellus*, d'où également, sans doute, l'armor. *kountel*, *kontel*, id., arrivé par une voie toute différente à la même forme que le scr. *kuntala*, charrue, et *kuntalikâ*, espèce de couteau.

J'ai observé ailleurs (t. I, p. 568) que les noms slaves de la taupe qui laboure le sol se lient à la rac. *kṛt* (en slave *krat* et *ćrĭt*), et que l'ang.-sax. *hrither*, *hrudher*, anc. all. *hrind* (plur. *hrindir*), jumentum bos, a dû signifier le laboureur, bien que aucune racine germanique *hrith*, *hrind*, ne réponde à *kṛt*, *kṛnt*.

On voit qu'il est difficile de séparer les deux groupes ci-dessus en attribuant l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident. Ici, comme pour les racines *ar*, *kṛsh*, il faut admettre que la division existante a été précédée par une simultanéité d'emploi.

3) Le scr. vêdique *vṛka*, charrue (D. P.), paraît deux fois dans le Rigvêda, en parlant des Açvins, qui ont semé et cultivé l'orge avec la charrue *(vṛkêṇa)*. Comme *vṛka* est aussi le nom du loup, les scholiastes indiens l'ont pris dans ce sens pour les passages en question ; mais Roth, dans son *Commentaire sur le Nirukta* (p. 92), doute de cette assimilation et présume une allusion à quelque mythe inconnu.

J'ai cherché, en parlant du loup (t. I, p. 541), dans *vṛka* l'animal qui saisit, tire, entraîne sa proie, le *raptor*, plutôt que celui qui la *déchire*, en me fondant sur les rapports qui se présentent en slave, en lithuanien et en grec, entre les noms du loup et les racines alliées au *vṛk*, *vark*, saisir, du Dhâtup. Or, la charrue est non-seulement tirée, traînée, mais elle *saisit* la terre et tire, trace le sillon. Cf. supr. la rac. *karsh*, tirer et labourer, etc. Si son nom vêdique *vṛka* ne s'est pas conservé en Europe, on trouve cependant, soit en grec, soit en lithuano-

slave, plusieurs termes relatifs à la traction et au labour qui ont évidemment la même origine. Ainsi ὁλκός (ϝολκός), sillon, de ἕλκω, littér. trait, et aussi bien : ce qui tire, que : ce qui est tiré ; en polon. *wlòczka*, herse, de *wlokẽ*, *wloczẽ*, *wlec*, herser, traîner çà et là, *wlok*, traîne, *wlòka*, traîneau qui remplace les roues de la charrue ; en russe *volćki*, plusieurs espèces de traîneaux, de *voloćitĭ*, anc. slave *vlaćiti*, tirer, traîner. Le lith. *wélke*, de *wilkt*, *welku*, tirer, corde de trait, désigne plus spécialement celle qui lie le joug au timon de la charrue.[1]

4) Le scr. *lângala*, charrue (et penis), se rattache peut-être à une rac. *laǵ*, *lanǵ*, *lunǵ*, ferire, qui ne se trouve encore que dans le *Dhâtupâṭha*, mais que paraît confirmer le persan *lanǵîdan*, creuser = *ranǵîdan*, graver, d'où *ranǵîn*, soc. Cf. *langar*, l'ancre qui se fixe en creusant, et *lunǵ*, le dard qui blesse.

A *laǵ* peuvent appartenir le latin *ligo*, *-onis*, hoyau, et l'irl. *laighe*, bêche, pelle, *laighe-an*, lance, javeline, tandis que *lag*, *lagán*, creux, cavité, se rattache à *lanǵ*, à cause du *g* non

[1] A côté de *vṛka*, on trouve *kôka* comme nom du loup (Cf. t. I, p. 543), et c'est ce qui avait conduit Kuhn à en rapprocher le goth. *hôha*, charrue. J'ai objecté déjà, dans ma première édition (t. II, p. 91), que s'il est naturel de comparer la charrue à un sanglier qu fouille la terre, il l'est beaucoup moins d'y voir un loup qui ravit sa proie. Mais une objection plus directe a été tirée dès lors du défaut de concordance des voyelles, qui rend ce rapprochement illusoire. L'*ô* sanscrit, en effet, toujours provenu de *u*, ne répond point à l'*ô* goth. qui remplace un *â* primitif, comme le grec ω, à côté de η (Cf. Schleicher, *Compend.*[2], 152). Cette objection fait tomber également tout rapport de *hôha* avec le sansc. *kuça*, *kuçî*, comme je l'avais conjecturé. Ce nom gothique paraît bien être purement germanique, et se lier à *hahan*, pendre et suspendre (accrocher), d'où peut-être pour la charrue le sens de crochet. Cf. ags. *hôh*, *hô*, talon, angl. *hough*, proprement crochet, comme l'anc. all. *hacen*, mod. *hacken*, à côté de *hako*, *hakko*, scand. *haki*, ags. *hoc*, etc., uncus, hamus (Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, II, 493, 592).

aspiré. La nasale, cependant, paraît s'être aussi maintenue, non-seulement dans l'irl. *lang*, pique = persan *lunǵ*, dard, mais surtout, ce qui est plus intéressant, dans un nom celtique du vaisseau, l'irland. erse *long*, cymr. *llong*. Ce nom se trouve ainsi, vis-à-vis du scr. *lângala*, dans le rapport inverse de *aratrum* à *aritra*, et de *plugŭ* à *plava*, ce qui confirme le fait observé d'une ancienne assimilation du vaisseau à la charrue.

Comme *laǵ*, *lanǵ* = *raǵ*, *ranǵ*, conservé par le persan *ranǵîdan*, je ramène au même groupe l'armor. *rega*, fouir la terre, labourer légèrement avec la charrue, *regi*, *rogi*, rompre, déchirer. Cf. cymr. *rhigaw*, creuser, tailler ; anc. slave *rězati*, incidere, litt. *rēszti (rēžu)*, id. *(z, ž de ǵ)*, et peut-être grec ῥήγνυμι, fendre, déchirer. Les langues germaniques nous offrent ici régulièrement le scand. *raka*, ags. *racian*, radere, sarculare, d'où *reka*, ligo, spada, et *raca*, anc. all. *racho*, rastrum.

5) Parmi les noms persans du soc et de la charrue, on trouve *sûl* et *sûlî*. Comme l'*s*, en persan, répond ordinairement au *ç* sanscrit, tandis que l'*s* du sanscrit devient *h*, *sûl* est sûrement le corrélatif de *çûla*, pique, dard, pal, broche de fer,[1] suivant Wilson, d'une rac. *çûl* (*çûlati*), transpercer, empaler. Cf. *çûr*, lædere, occidere (Dhâtup.), *çṝ* (*çar*), lædere, dirumpere, le zend *çûra*, lance, armén. *çour*, le pers. *sûrî*, javeline, flèche, et l'ancien slave et russe *sulitsa*, illyr. *suliza*, lance et dard.

On n'hésiterait pas à comparer avec le persan l'ang.-saxon *sul*, *syl*, *sulh*, *suluh*, charrue et soc, n'était que le *ç*, en germanique, ne devient pas *s*, mais *h*. D'un autre côté, l'*s* paraît être ici pour *sw*, car, à côté de *sulung*, aratiuncula, on trouve

[1] L'irl. *cecht*, charrue, rappelle de même le scr. *çakti*, lance. Cf. aussi le pers. *tîr*, soc et flèche.

swulung, swoling. Ceci conduirait à la rac. *sval* ou *svar, svṝ, lædere (svṛṇâti;* cf. *sṝ* et *sûr*, id.), l'ancien allemand *sueran*, dolere, *suero*, dolor, etc., d'où probablement *suert*, ago, *sweord*, scand. *sverd*, le glaive qui blesse. Cf. cymr. *chwarel*, dard, javelot, et *chwerw*, tranchant, âcre, amer, etc., où *chw* est régulièrement pour *sv*. D'après la transition déjà observée de *lædere* à *arare*, on peut comparer aussi l'irlandais *suraim* (O'R., to fallow), défricher par un premier labour.

Si, d'après cela, il faut sans doute renoncer à rapprocher l'ang.-sax. *sul, sulh*, du persan *sûl, sûlî*, on peut, ce semble, à meilleur droit, y rattacher le lat. *sulcus*, sillon, pour *svulcus*, lequel devrait être séparé de ὁλκός. Les véritables corrélatifs grecs de *sulh, suluh*, et *sulcus*, paraissent être εὐλάκα, αὐλάκα, soc, αὖλαξ (homér. ὦλξ), sillon, aussi αὖλαξ, où le spiritus asper conservé remplace un σϝ disparu, comme dans d'autres cas analogues.[1] Les synonymes ὦλιγξ, ὦριγξ, sillon, que l'on ne saurait, pas plus que les précédents, ramener à ἕλκω, se relieraient de la même manière à la rac. *svṛ, svar* et *sval*.[2]

6) Le bas-latin *soccus, socus*, paraît être d'origine celtique, si l'on compare l'irl. *soc, socc*, gén. *suic*, bec, groin, soc, corps pointu en général, d'où *socach*, rostratus, le cymr. *swch*, soc et groin, anc. corn. *soch*, armor. *souch, soh*. Ce mot a des affinités plus étendues, mais son origine primitive reste incertaine.[3] Dans l'anc. all. nous trouvons *suoha*, herse, à côté de

[1] Par exemple, ὕπνος = *svapnas*, ἡδύς, *svadus*, et sans spir. asp.; ἰδ = rac. *svid*, ἶδος = *svêdas*, etc.

[2] Cf. Legerlotz (Z. S., 10, 370, sqq.), qui compare *sulcus* et *sulh*, en partant, pour le grec, d'une forme ϝαλϝαξ, et d'une rac. σϝαλ. Curtius, par contre (*Gr. Et.*[3], 3, 131), combat cette explication et suppose un thème plus ancien ἀ-ϝλακ, de ἕλκω, ϝελκω, d'où aussi ὁλκος. De même Fick (397).

[3] Ces noms du soc et du groin s'identifient tellement avec ceux

seh, *sech*, soc, fossoir, et de *sahs*, ags. *seax*, scand. *sax*, couteau, peut-être tout différents à cause de la voyelle. Cf. latin *seco*, etc. Le russe et polon. *socha*, charrue, d'où le russe *soshnikŭ*, soc, complique encore la question, car, d'une part, l'anc. sl. *socha* ne signifie que fustis, vallus, comme le russe *soshka*, pol. *soszka* une étaie, une fourche à étayer, et de l'autre, le *ch* slave correspond dans la règle à *s* ou *sh* sanscrit, et parfois à *ksh*.[1] On ne sait de plus si l'*o* remplace ici un *a* ou un *u* primitif. Le sanscrit ne nous vient point en aide, car ni *sûka*, flèche, ni *sûći*, aiguille, cône, ne peuvent rendre compte des formes celtiques et slaves.

Toute conjecture sur l'origine de ces noms du soc et de la charrue reste d'autant plus incertaine que, soit hasard, soit rapport réel, les langues sémitiques présentent ici quelques analogies frappantes dans l'arabe *sikkat*, soc, *sikkîn*, couteau (= héb. *sakkîn)*, *sakka*, coin à monnayer, clou, tous du radical *sakka*, *shakka*, *shaqqa*, il a fendu, coupé, percé, divisé,

du cochon, anc. irland. *socc*, cymr. *hwch* = *socc*, etc. (Cf. t. I, p. 460), que l'on ne peut guère les en séparer. Cf. le sansc. *pôtra*, soc et groin, de *pû*, nettoyer, d'où *pôtrin*, sanglier; et plus loin le grec ὕνις. — Le latin *soccus*, espèce de chaussure légère, auquel on a voulu rattacher *soc*, en quelque sorte comme le soulier de la charrue, semble tout différent, mais d'une origine obscure. Spiegel (Z. S., XIII, 372) le rapproche du zend *hakha*, plante du pied, de *hać* = scr. *sać*, s'attacher à, suivre, en comparant *hakhi* = scr. *sakhi*, socius, etc. De même Justi (314, avec ?). De même aussi Fick (192) qui ajoute le phrygien σύκχος (Hesych.), espèce de chaussure, malgré la différence des voyelles. Corssen, par contre (*Krit. Beitr.*, 27), explique *soccus* par *sog-cus*, de la rac. *sag*, couvrir, et Pauli (Z. S., 19, 38) admet, comme également possibles, *soccus* de **sodicus*, rac. *sad*, aller, ou de **sopicus*, rac. *sap*, être attaché, suivre; comme, en slave, *sapogŭ*, calceus. On voit à quel point les conjectures diffèrent.

[1] Schleicher, *Slav. Formenlehre*, p. 138.

lequel se retrouve même dans l'ancien égyptien *sekeu*, *sekea*, labour, cophte *skai*, *skei*, labourer, et *siki*, *sike*, briser, broyer.[1]

7) Le gr. ὖνις, ὕννις, aussi ὕνη, ὕννη, soc, a été rattaché depuis longtemps, et déjà par Plutarque, à ὗς, cochon (Cf. Grimm, *Gesch. d. d. Spr.*, 57, et Curtius, *Gr. Et.*[3], 357). Cela s'accorderait bien avec le rapport signalé plus haut entre les noms néo-celtiques du soc et du cochon, ainsi qu'avec le sansc. *mukhalângala*, pour l'animal auquel *son groin sert de charrue* (t. I, 464). Toutefois le D. P. (t. VII, 258) présume une connexion différente entre ὕνη, ὕνις, et le sanscrit *sunâ* ou *çunâ*, qui désignerait le soc dans le composé *sunâsîra* ou *çunâsîra*, soc et charrue, au duel nom de deux génies préposés à la culture des céréales. Cf. *çunâvant*, adj., appliqué à *sîra*, charrue, en tant que *munie du soc*. Le D. P. n'indique d'ailleurs aucune étymologie, et je ne trouve rien d'autre à comparer.

§ 194. LE JOUG.

Les données qui précèdent fournissent sans doute de fortes présomptions de croire que les anciens Aryas ont employé la charrue, mais les preuves ne sont pas encore décisives. En dehors des deux groupes principaux des noms de la charrue, qui appartiennent l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident, nous ne rencontrons, en fait, que des analogies indirectes, ou trop isolées et incertaines pour entraîner une pleine conviction. Il en est autrement du nom du joug, dont l'accord est général dans toutes les langues ariennes, comme on le verra par l'énumération suivante.

[1] Bunsen, *Ægypten*, t. I, vocab.

Scr. *yuga*, m., joug, n., couple ; dans ce dernier sens aussi *yuǵ*, *yugala*, *yugma*. Cf. *yugya*, animal de joug, *yôktra*, la corde du joug, etc. — La racine est *yuǵ* (*yunakti*), jungere.

Zend *yuǵ*, joindre, *yukhta*, joint, attelé, *yûkhtar*, qui attelle. Le nom même du joug manque. Les autres langues iraniennes offrent le pers. *yûgh*, *yôgh*, *ǵûgh*, *ǵuh*, *ǵô*, d'où *yûghîdan*, mettre le joug ; le kourde *ǵôt*, d'où *ǵôt kem*, labourer, *ǵôtkâr*, laboureur ; le belout. *ǵô*, l'ossète *oziau*. Cf. armén. *zoygkh*, couple, paire, et *zugél*, accoupler, atteler.

Grec ζυγός, ζύγον, ζεύγος, ζεύγλη (Cf. sanscr. *yugala*), ζυγίος (βοῦς) = scr. *yugya*. — Rac. ζυγ, dans ζεύγνυμι, etc.

Latin *jugum*. Cf. *jumentum*, bête de trait, *jugerum*, acre de terre pour une paire de bœufs, etc. — Rac. *jung* dans *jungo*.

Irl. *ughaim*, *ughmadh*, harnais, erse *uigheam*, id.; sens généralisé. Cf. scr. *yugma*. — La racine verbale manque.

Cymr. ancien *iou*, mod. *iau*, anc. corn. *ieu*, armor. *ieô*, *iaô*, *yéô*. — La racine verbale manque également.

Goth. *jukuzi*, joug, *juk*, *gajuk*, couple ; ags. *iuc*, *ioc*, *geóc*, joug ; scand. *ok*, *oki*, ancien allem. *juh*, *joh*, etc. De là l'allem. moyen et mod. *jûch*, *juchart*, acre, comme le latin *jugerum*. — La racine verbale est conservée dans le scandinave *oka*, jungere.[1]

Lith. *jungas*, lett. *jûgs ; juncti*, atteler au joug. Cf. *jautis*, *jauczias*, bœuf, comme *jumentum a jugando*.

Anc. slave et russe *igo*, bohém., par aphérèse, *gho*. — La racine verbale manque.

Ce nom si éminemment arien du joug a passé du sanscrit au malai *îgû*, et du slave aux langues finnoises, finland. *ikkja*,

[1] Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, I, 124.

esthon. *ikki*, carél. *iyuge*, olon. *yugei*, perm. *igo*, etc., sans doute avec l'emploi de la charrue elle-même.

De cet accord général on peut conclure avec sûreté que le nom et la chose ont appartenu aux Aryas primitifs ; car, bien que la racine soit restée vivante dans plusieurs langues, il est impossible d'admettre qu'elles y aient rattaché le nom du joug chacune de son côté, tandis qu'elles pouvaient le faire dériver de bien d'autres radicaux. Or, de ce seul fait découlent plusieurs inductions importantes pour le degré de développement de l'agriculture au temps de l'unité.

Le joug, en effet, ne convient qu'au bœuf, qui pousse mieux qu'il ne tire, et dont la force réside dans les muscles puissants du cou, tandis que celle du cheval est dans son arrière-train. Ce n'est que pour le bœuf que le joug peut avoir été inventé, et sa signification même d'instrument *qui joint*, indique son emploi pour régulariser l'action d'un couple de bœufs. D'un autre côté, c'est pour la charrue que le joug est surtout nécessaire, parce qu'elle exige une grande force de traction, et il est peu probable que le char en ait suggéré l'idée, d'autant moins que la charrue a dû précéder le char, beaucoup plus compliqué, dans l'ordre des inventions. On peut donc conclure de l'existence du joug, non-seulement à celle de la charrue en général, mais encore d'une charrue solide, puisqu'il fallait deux bœufs pour la tirer, et, partant, d'un labour profond, et plus complet qu'on n'aurait pu l'obtenir du seul emploi des forces humaines.[1]

[1] L'emploi du bœuf, comme animal de trait et de labour, suppose la castration, car le taureau indompté ne peut jamais avoir été soumis au joug. La preuve que ce procédé a été pratiqué par les anciens Aryas, résulte d'une coïncidence de termes entre le sanscrit et le grec. Le vêdique *vadhri*, adj. de *vadh*, frapper, briser, *apa-vadh*, couper, retrancher, signifie châtré, émasculé, impuissant. De là

§ 195. LA HERSE.

L'invention de la herse a dû suivre de près celle de la charrue, dont elle complète l'œuvre. Cependant ses noms sanscrits *kôṭiça*, de *kôṭi*, pointe, *lêshṭughna*, *lêshṭubhêdana*, qui détruit ou fend les mottes, sont purement indiens ; mais le persan en possède deux qui se retrouvent dans les langues européennes, et celles-ci en ont en commun un autre qui doit être, en tout cas, fort ancien.

1) Le pers. *kirâz*, herse, paraît se lier à la rac. scr. *kṝ*, *kar* (*kirati*), spargere, d'où vient *kira*, *kiri*, le sanglier qui disperse et remue la terre, comme la herse. Le peigne, qui ressemble en petit à la herse, est appelé *vârakîra* (Wilson), de *vâra*, queue chevelue, d'où le vêdique *vâravant*, caudatus, épithète du cheval (Cf. grec οὐρα, queue), et de *kîra*, qui disperse, peut-être isolément aussi un nom du peigne. En irlandais, en effet, le verbe *cíoraim* = *círim*, signifie peigner, et on en voit dériver *cír*, *cíor*,

vadhrikâ, m., eunuque, *vadhrimatî*, femme dont le mari est impuissant, *Vadhryaçva*, n. pr.: qui possède des chevaux châtrés. Aussi, au moral, *vadhrivâç*, adj., qui prononce de vaines paroles. A ce *vadhri* répond exactement ἐθρίς, pour ϝεθρις (Hesych.), bélier châtré ; aussi ἴθρις (Suidas, voc. ἄῤῥεν), ἴθρις ἀνήρ, eunuque (Cf. Pott, *WWb.*, IV, 866). On ne saurait comparer le goth. *vithrus*, agneau, scand. *vedhr*, ags. *vedher*, anc. all. *widar*, bélier, etc., dont les dentales ne correspondent pas régulièrement, et qui se rattachent à *vat*, année (Cf. t. I, p. 423). Mais, comme ces termes germaniques désignent aussi partiellement le *vervex*, mouton châtré, en anglais *wether*, etc., on peut présumer qu'il y a eu confusion entre un ancien *vidrus* ou *vidras*, de la même racine que *vadhri*, ἐθρίς, et *vithrus*, de *vat*.

peigne, aussi bien que *círan*, herse, et *círín*, *círén*, crête,[1] comme en anglais *comb*, et en allem. *kamm*, pour crête et peigne. A la même racine, avec un suffixe encore différent, se rattache l'ang.-sax. *hyrwe*, angl. *harrow*, herse.

2) Le synonyme persan *barn*, herse, dérive, ainsi que *barnas*, *barnîs*, ciseaux, *barah*, serpette, *barmah*, foret, *burâ*, *burindah*, tranchant, de *burîdan*, tailler, couper, en zend rac. *bĕrĕ*, *bar*,[2] en kourde *barum*, je coupe. C'est le grec *φάρω*, fendre, diviser, *φαρόω*, labourer à la charrue, le latin *foro*, percer, et *fĕrio*, blesser, frapper, l'irl. *buraim*, blesser, écorcher, d'où *burach*, labour, et *buiridhe*, bêche, houe, et *bearraim*, couper, *béarnaim*, fendre; le cymr. *beru*, percer; l'ags. *borian*, scand. *bora*, anc. allem. *porôn*, terebrare, scand. *beria*, ferire, anc. allemand *perjan*, terere, anc. sl. *briti*, tondere, et *brati*, *boriti*, pugnare, etc.,[3] avec une foule de dérivés divers.

Pour en revenir à la herse, le pers. *barn* trouve son corrélatif dans toutes les langues slaves, le russe *boronâ*, l'illyrien *brana*, le pol. *brona*, le boh. *brany*, etc., mais je n'en trouve pas de trace ailleurs.

3) Le groupe européen des noms de la herse, dont j'ai parlé plus haut, provient certainement d'une même racine, mais par des suffixes qui diffèrent en partie.

Le grec *ὀξίνα* se lie à *ὀξύς*, tranchant, acéré, et désigne l'instrument armé de pointes. La racine est *οξ*, forme secondaire de *ok* = scr. *aç* et *aksh*, penetrare. Cf. *âçu* = *ὠκύς*; *ἀξίνη*, hache, etc.

Le lat. *occa*, d'où *occare*, herser, semble indiquer un thème

[1] Cf. scr. *kirîṭa*, diadème.

[2] Spiegel, Z. S., V, 231, et Justi, 211.

[3] Cf. scr. vêd. *bhara*, pugna, anc. slave *borĭ*, id.

primitif *açka* = *akka*, formé de *aç*, *ak*, comme *çushka*, le lat. *siccus*, de *çush*.

L'anc. cymrique *ocet*,[1] maintenant *oged*, et aussi *og*, *ogan*, armor. *oged*, *hoged*, paraît dériver directement du verbe *ogi* (*oci*), herser ; et son suffixe est le même que celui de l'anglo-sax. *egedhe*, anc. allem. *egida*, all. mod. *egde*, *egge*, où le *g* est affaibli de *h*. Cf. goth. *ahs*, spica, etc.

Ce suffixe se retrouve également dans le lith. *ekkēczos*, pl. (*cz* pour *t*, *ekkētojis*, celui qui herse), proprement sans doute *les pointes*, d'où le dénom. *ekkēti*, herser.

Ces noms de la herse, comme celui de la charrue et d'autres, confirment le fait d'une première séparation de la race arienne en deux branches principales.

ARTICLE II.

§ 196. LES SEMAILLES.

C'est aussi ce qu'indique l'accord des langues européennes entre elles pour exprimer l'action de semer. Comme pour celle de labourer, ces langues emploient ici une même racine, laquelle, en sanscrit, n'a qu'une signification plus générale, et dont les synonymes orientaux ne donnent lieu qu'à un petit nombre de rapprochements avec l'Occident.

1) Les termes européens sont les suivants :

Lat. *sĕro* (*sēvi*, *satum*), d'où *sēmen*, *sator*, *Sēia*, déesse des semailles, etc. *Sĕro* est probablement pour *seso*, forme redoublée de *seo*, rac. *se*, *sa*.

[1] Z.², 1062.

Irl. *sílim*, dénom. de *síl*, semence ; rac. *si*.

Cymr. *hau*, *heu*, rac. *ha*, *he* = *sa*, *se*. — De là *had*, graine, corn. *hâz*, armor. *had*, d'où *hada*, semer. De là aussi *hil* et *sil*, progéniture, et semence, comme l'irl. *síl*.

Goth. *saian*, redoublé *saisô*, ags. *sâwan*, angl. *sow*, scand. *sâ*, *sôa*, ancien allem. *sâan*, *sâhan*, etc., racine *sô*. — De là le goth. *sêths*, satio, semen, ags. *saed*, scand. *sâd*, *saedi*, anc. all. *sât*, *sâti*, etc., mais aussi *sâmo*, *sâmon* = lat. *sēmen*.

Lith. *sēti (sēju)*, d'où *sēja*, semaille, *sētējas*, semeur, *sēklà*, semence, *sēmu*, *sēmene*, id., *pa-sēlis*, terrain ensemencé. Cf. irl. *síl*, cymr. *hil*.

Anc. sl. *sěti*, *sěiati*, russe *sieiatĭ*, ill. *sjati*, pol. *siać*, etc. De là l'anc. sl. *sětiie*, *sětva*, satio, et *sěmẽ*, russe, *siemia*, polonais *siemiẽ*, illyr. *sjeme*, boh. *semeno*, etc., semence.

Le grec, qui manque seul à cette énumération, et qui emploie le verbe σπείρω,[1] possède cependant aussi la racine commune dans σάω, σήθω, cribler, c'est-à-dire répandre, ce qui est, en fait, sa signification primitive.[2]

Leo Meyer croit la retrouver dans le sansc. *sô*, proprement *sâ*, destruere, conficere, mais dont le sens originel serait, suivant lui, *jeter*, et qu'il considère, avec Benfey, comme une provenance de la rac. *as*, jacere.[3] C'est là, toutefois, une hypothèse bien hardie, et il semble préférable de recourir, avec Bopp, à la rac. *san*, donner, répandre, d'une forme primitive

[1] Cf. σπόρος, σπέρμα, semence, et la rac. scr. *spṛ*, *spar*, vivere (Dhâtup.), lat. *spiro*, spiritus, irl. *spré*, animation, esprit et bétail vivant. Il est naturel de considérer la semence comme vivante, et le cymrique *anian*, graine, sperme, dérive, comme *anal*, souffle, de la rac. scr. *an*, spirare, d'où *animus*, etc. — L'armén. *sprel*, semer, serait-il emprunté du grec ? Cf. aussi irl. *pór*, graine, de *spór*?

[2] Cf. Curtius (*Gr. Et.*[3], 354).

[3] Z. S., VIII, 250.

sâ, rapportée à la 5[e] classe, *sâ-nôti*, au lieu de la 8[e], *san-ôti*, etc.[1] Bopp compare, d'après cela, le goth. *sêths*, thème *sêdi*, avec le scr. *sâti*, don, la semence étant ce que l'on donne, ce que l'on confie à la terre.

Quoi qu'il en soit, la signification spéciale de semer est certainement propre aux langues européennes, et on n'en trouve aucune trace sûre en Orient. L'armén. *sermn*, graine, *sermanel*, semer, que l'on pourrait être tenté de comparer, est probablement un mot sémitique avec une terminaison arienne, comme on en trouve plusieurs dans le pehlwi. Cf. héb. *zâra'*, arabe *zara'a*, sparsit, sevit, *zera'*, chald. *zra'*, semen, etc., dont la ressemblance avec *sero* est purement fortuite. On pourrait mieux penser à l'ossète *thaun*, semer, rac. *tha*, si le *th*, prononcé à l'anglaise, remplace ici la sibilante, comme quelquefois ailleurs.

2) Pour semer, dans le sens agricultural et physiologique (*gignere*) également, le scr. emploie la rac. *vap*, proprement jeter, répandre. De là, d'une part, *vapa*, *vapana*, *âvâpa*, *upti*, etc., ensemencement, *vaptar*, semeur, *vapra*, *vapri*, champ cultivé, etc., et de l'autre, *vapana*, sperme, *vaptar*, *vapra*, *vapila*, père, etc. Cf. zend *vap*, lancer, répandre, et *vip*, semen emittere.

En Europe, on ne trouve des traces un peu certaines de cette racine que dans cette dernière acception. Ainsi, j'ai déjà comparé avec *vapra*, genitor, l'anc. sl. *veprŭ*, ou *veprĭ*, illyr. *vepar*, le verrat ou sanglier, comme fécondateur (Cf. t. I, p.465). Il faut, sans doute, y rapporter aussi, avec Benfey, le grec **ὀπύω**, **ὀπυίω**, coire cum femina, probablement dénominatif

[1] *Vergl. Gr.*, II, 499.

d'un subst. ϝoπυς = scr. *vapus*, le corps qui engendre.[1] Une application à l'agriculture ne se montre nulle part avec sûreté. Kuhn, il est vrai, croit reconnaître la rac. *vap* dans l'ancien allem. *uoban*, colere, exercere, d'où *uobo*, colonus, *uoberi*, cultor, le scand. *aefa*, all. mod. *üben*, etc.;[2] mais, d'une part, les labiales ne correspondent pas régulièrement, *b* étant = *bh* sanscrit, et non *p*, et de l'autre, la signification de *exercere*, restée seule en usage dans l'allemand moderne, et même celle de *colere*, paraissent différer un peu trop de *jacere* et *serere*.

3) Le pers. *kârîdan*, semer, afghan *karal*, id., se rattache sûrement à la rac. scr. *kṝ*, *kar*, jacere, jaculari, plutôt qu'à *kṛ*, *kar*, facere, le persan *kardan*. Les significations toutefois se confondent, et *kârîdan* se prend aussi dans l'acception de travailler, de même que *kâr* désigne également l'action de semer et de labourer, et *kurd*, *kurz*, un champ ensemencé et cultivé.

Il est curieux de voir les deux sens indiqués se réunir de la même manière dans l'irl. *cuirim*, erse *cuir*, semer, planter, mais aussi faire, agir, exécuter, forme sous laquelle se confondent les racines *kṝ*, et *kṛ*. De là, dans la première acception, l'irl. erse *cur*, *curachd*, seminatio. La neige, comparée à une semence qui tombe, est aussi appelée *cur*, comme en sanscrit *kara*, *karaka*, est le nom de la grêle, et comme en zend *vafra*, pers. *barf*, kourde *bâfer*, de *vaf* = *vap*, désigne également la neige.

[1] *Griech. Wl.*, I, 341.

[2] *Ind. Stud.*, I, 352.

[3] Justi, 267; huzv. *vafr*, afghan *vâvarah*, boukh. *berf*, etc.

ARTICLE III.

§ 197. LA MOISSON ET SES INSTRUMENTS.

Ici encore, nous nous trouvons en présence d'un groupe européen principal, à côté duquel on peut signaler quelques analogies plus isolées avec l'Orient.

1) La racine verbale européenne paraît être *mâ*, avec une forme augmentée *mat*, *met*.

Dans le grec *ἀμάω*, moissonner, *ἀ* n'est qu'un préfixe qui figure quelquefois avec le sens de *ἀπο*, ou du sanscrit *ava*. De là *ἄμη*, faucille, *ἀμητήρ*, moissonneur, etc.[1]

L'anc. allem. *mahan*, allem. moy. *maien*, *maen*, *mêwen*, ags. *mawan*, anglais *mow*, etc., font présumer un verbe gothique *maian*, lequel serait à *mâ* comme *saian*, serere, à *sâ*, *vaian*, flare, à *vâ*.[2] Les dérivés germaniques sont l'ang.-sax. *maedh*, falcatio, angl. *math*, all. moy. *mât*, id., et foin, pré; l'anc. all. *amat*, *amad*, herbe nouvelle à faucher, *madari*, moissonneur, faucheur, etc. Le scand. *mâ* n'a que le sens plus général de *terere*, *atterere*, d'où *mâdr*, detritus.

La forme augmentée se trouve dans le latin *meto*, *messis*, *messor;* l'anc. irl. *meithel*, *metil*, bande de moissonneurs, *meta*, moisson (Corm., *Gl.*, 107), cymr. *medi*, moissonner, *medel*, troupe de moissonneurs, *medwr*, moissonneur; corn. † *midil*,

[1] De même Fick, 385. — Curtius, par contre (*Gr. Et.*[3], 301), part de la forme *ἀμά-ω*, avec le sens primitif de rassembler, et non de couper.

[2] Leo Meyer, Z. S., VIII, 261.

messor; armor. *médi, midi*, moissonner, couper, *méder*, etc. Cf. anc. slave *mesti* (*metã*), verrere, jacere, russe *metátĭ*, d'où *metlá*, pol. *miotla*, balai, etc.

Leo Meyer (loc. cit.) compare la rac. scr. *mi*, jacere, projicere, dejicere, delere, proprement *mâ*, au fut. *mâsyati*, au prét. *mamâu*, etc., rac. sans doute alliée à *mâ*, metiri, avec le sens primitif de diviser. Cette dernière présente aussi une forme augmentée d'une dentale dans le sanscr. *mâḍ*, le zend *mâdh*, le latin *mēto*, le gothique *mitan (mat)*, le lithuan. *matóti*, etc., ce qui le rapproche encore plus de *mâ* dans la première acception.[1]

C'est de la racine *lû*, secare, que le sanscrit fait dériver les divers termes relatifs à la moisson, ainsi qu'au butin, tels que *lu, lava, lavana, lûni*, coupe, moisson, *abhilâva*, action de couper le blé, *lavâka, lavitra*, faucille, *lôtra*, butin, etc. J'ai déjà remarqué (Cf. t. I, p. 623) qu'un des noms ariens de la caille et de l'alouette se rattache à la racine *lû*, et désigne l'oiseau qui coupe les épis, l'oiseau moissonneur. Aux termes comparés il faut ajouter le grec λαῖος, de λαϝιος, espèce de caille, suivant Aristote (*Hist. anim.*, IX, 19). D'autres analogies prouvent plus directement encore cette application à la moisson, au temps de l'unité arienne. Ainsi le grec λήϊον, λαῖον, la moisson sur pied, exactement le sanscrit *lavyam*, n., metendum, secandum. Le scandinave *liâ*, pour *livâ*, désigne l'herbe nouvellement coupée, et *liâr*, de *livâr*, faux, semble provenir comme l'afghan *lur*, faucille, d'un thème *lavara* = *lavitra*, l'instrument qui coupe.[2] L'armoricain *lévé*, rente

[1] Le goth. *maitan*, couper, est à *mâ*, ἀ-μάω, comme *mitan*, mesurer, est à *mâ*, id.

[2] Cf. Bugge (Z. S., 20, 10), scand. *lé*, pour *lei*, primit. *lĕva*, *lĕvan*;

annuelle de bien-fonds, a eu peut-être le sens primitif de moisson.

3) Le scr. *stambaghna*, ou *-ghana*, *stambahanana*, faucille, est composé de *stamba*, javelle, touffe d'herbe, etc., et de *han* (*ghan*), cædere, dejicere. Cette racine, qui en zend devient *zan*, se retrouve, avec le sens de moissonner, dans l'ancien slave *jĕti (jină)*, russe *jatĭ (jnu)*, pol. *żąć* (*żnę*), et avec *j* pour *z* et *h*. De là beaucoup de dérivés, tels que l'ancien slave *jĕtva*, moisson, *jĕtelĭ*, moissonneur, russe *játva* et *jatelĭ*, id., *jnetsŭ*, moissonneur, *jinanie*, moisson, polonais *żęcie*, *żniwo*, moisson, *żonąć*, donner un coup de faucille, etc., etc. — Le *gh* primitif de la racine est resté dans l'alban. *ghanni*, moisson. Cf. lithuan. *genĕti* (*genú*), tailler, frapper, etc.

4) Au sansc. *bal*, fruges in granario reponere (Dhâtup.), to hoard grain (Wilson), d'ailleurs sans dérivés, paraît correspondre le lith. *walyti (walau)*, faire et rentrer la moisson, *walimas*. Le sens primitif de la racine reste obscur. Je ne sais si le gaulois *vallum*, suivant Pline, un char à rentrer la moisson,[1] a quelque droit à un rapprochement.

5) Une coïncidence plus sûre, bien qu'isolée, est celle du pers. *ban*, *banû*, moisson, avec l'irland. *buain*, id., de *buainim*, moissonner, couper, tondre, frapper, d'où aussi *buainire*, moissonneur. Cf. *beanaim*, avec le même sens,[2] et *banaim*, *bainim*, abattre, enlever, piller, ainsi que l'armor. *béna*, tailler. La racine verbale paraît manquer en persan, comme en sanscrit où elle devrait être *bhan*, si l'on compare le gr. *φένω*, *φόνος*, le goth. *bani*, blessure, *banja*, coup, l'ang.-sax. *benn*, vulnus,

liâr, nom. sing., serait provenu du pluriel *liâr*, pour *lévar*, et non d'un thème *lavará*.

[1] *Hist. Nat.*, XVIII, 30.

[2] Anc. irl. *ben*, cæsio, occisio (Z.², 37, 44).

bâna, interfector, scand. *bani*, mors et percussor, *benia*, vulnerare, etc.

§ 198. LA FAUX, LA FAUCILLE.

J'ai parlé déjà du scr. *lavitra*, *lavâka*, aussi *lavâṇaka*, faucille, de *lû*, couper, moissonner, en comparant l'afghan *lur* et le scand. *liâr*. Les autres noms varient beaucoup et ne donnent lieu qu'à un petit nombre d'observations.

1) Le persan *sifâlah*, *sufâlah*, faucille, est pour *sfâlah*, avec une voyelle intercalée pour remplacer le groupe initial *sf* = *sp*, *çp*, qui manque au persan, comme en général, les combinaisons de l'*s* initiale avec une autre consonne. Cf. *safêd*, *sapêd*, blanc = zend *çpaêta*, etc. Ce mot se rattache ainsi très-probablement à la racine sanscr. *sphal*, concutere ; cf. anc. allem. *spaltan*, findere, *spalt*, fissure, etc., erse *spealt*, assula, irland. *spealtaim*, findo, etc. La racine simple se retrouve encore dans l'irland. *spealaim*, couper, moissonner, d'où *spealadoir*, moissonneur, et *speal*, faucille, exactement le pers. *sifâlah*.[1]

2) Le grec ἅρπη, faux, est sans doute pour σαρπη, comme l'indique le latin *sarpo*, émonder, d'où notre *serpe*, et surtout l'anc. sl. *srŭpŭ*, faux, russe *serpŭ*, illyr. *sarp*, polon. *siérp*, boh. *srp*, etc. C'est là sans doute un nom fort ancien, mais d'une origine encore incertaine. Pott conjecture, pour le grec, un composé du préfixe ἁ = scr. *sa*, cum, avec la rac. *rap*, qui

[1] Irl. moy. *spel*, faucille (Corm., *Gl.*, 149). – Stokes y compare l'éol. σπαλίς.

se montre dans *rapio* et ailleurs.[1] D'après cela l'*s* des termes slaves ne serait également qu'un préfixe, et on pourrait comparer l'ang.-sax. *rifter*, faux, moissonneur, de *ripan*, moissonner, *rip*, moisson, etc., ainsi que le lat. *irpex*, *urpex*, sorte de hoyau, extirpateur. Kuhn, par contre, s'appuie de quelques exemples d'une substitution de *s* à un *sk* primitif, comme l'anc. allemand *sarf*, acéré = *scarf*, le latin *sirpus* = *scirpus*, etc., pour ramener les noms de la faux à une rac. *skarp* (Cf. *scalpo)*, dont l'*s* se supprimerait dans le lat. *carpo*, le gr. *κάρπος, καρπίζω*, etc. Cela le conduit à rapprocher de *ἅρπη* (macédonien *γόρπη*), pour *σκάρπη*, le scr. *çalpa*, qui ne désigne, il est vrai, qu'une arme de jet, une espèce de flèche, mais qui joue dans un mythe indien le même rôle que la *ἅρπη* dans celui de l'émasculation d'Uranus par Kronus.[2] Ces considérations ingénieuses seraient bien propres à entraîner la conviction, n'était le slave *srŭpŭ*, qu'il faudrait aussi faire provenir de *skrŭpŭ*. Peut-être, après tout, que l'opinion de Grimm qui rattache *ἅρπη* et *srŭpŭ* à *ἕρπω, serpo*, le scr. *sṛp*, est encore la mieux fondée, car il était naturel de comparer la faux courbe à un serpent qui se glisse entre les tiges pour les abattre.[3] Les flèches aussi sont souvent comparées à des serpents dans la poésie indienne, et il ne serait pas impossible que *çalpa* fût pour *salpa* et *sarpa*, par la substitution fréquente du *ç* à l'*s*.[4]

[1] *Et. F.*, II, 123.

[2] Z. S., IV, 22.

[3] *Gesch. d. d. Spr.*, p. 303.

[4] Mais voici que le mot *çalpa* même menace de disparaître, depuis que le D. P. (t. VII, 109) donne *çalpa*, *çalpaka*, comme des fausses leçons pour *çalya*, *çalyaka*.

§ 199. LA FOURCHE.

La variété des noms de la fourche n'est pas moins grande que pour la faux, et les rapprochements que l'on peut faire se réduisent aux suivants.

1) Le scr. *gabhasti* désigne un timon fourchu, une limonière, et dans un passage du Rigvêda, un carreau de foudre à deux pointes (D. P., v. c.), de sorte que son sens propre a dû être celui de fourche. Il s'applique aussi à la main, par suite de l'analogie de forme. La racine est *gabh*, *gambh* = *ǵabh*, *ǵambh*, oscitare, d'où dérivent plusieurs noms d'objets divers qui s'ouvrent, bâillent, s'écartent pour saisir ou engloutir, comme *gabha*, fente, vulve, *gambhan*, gouffre, profondeur, *ǵambha*, gueule, dent, cf. γόμφος et anc. sl. *zăbŭ*, etc. Kuhn en a traité en détail dans un intéressant article de son journal sur la racine en question (Z. S., I, 123), et aux exemples de dérivés qu'il donne, il faut ajouter l'irl.-erse *gab*, *gob*, bouche, bec, de *gamb* = *ǵamba*, et d'où vient le français *gober*. Kuhn y rapporte aussi le nom germanique de la fourche, anc. allem. *kapala*, *gabala*, scand. *gaffal*, ags. au plur. *gaflas*, les fourches pour le gibet, angl. *gallows*, et pour le faîte d'un toit, goth. *gibla*, scand. *gafl*, anc. allem. *gibil*, etc. Ces formes font présumer un thème scr. *gabhala*, synonyme de *gabhasti*, lequel se retrouve également dans les langues celtiques, anc. irlandais *gabul*, fourche (Z.², 768), mod. *gabhal*, *gobhal*, erse *gobhlag*, *gobhlan*, cymr. *gafl*, *gaflach*, armor. *gavl*, *gaol*. Il est à remarquer qu'ici la racine verbale s'est maintenue dans l'ancien irl. *gabim*, capio (Z.², 429), maintenant *gabhaim*, en cymr. *gafael*,

capere, etc., le sens transitif de *capere* appartenant aussi, d'après Kuhn, au scr. *ǵambh* (l. c., p. 127).[1]

A côté de *ǵabh*, *ǵambh*, on trouve en sanscrit les formes sans aucun doute plus primitives *ǵṛbh*, *ǵṛmbh*, bâiller, s'ouvrir, d'où *ǵṛmbha*, bâillement, *ǵṛmbhita*, ouvert, épanoui, bâillant, etc. Il est évident, d'après cela, que la rac. vêdique *gṛbh*, capere, c'est-à-dire s'ouvrir pour saisir, est originairement identique à *ǵṛbh*, *ǵabh* et *gabh*. Les affinités de cette racine *gṛbh* s'étendent fort au loin, et il serait intéressant de mettre en regard ses dérivés divers avec ceux de la rac. *gabh*. Je ne puis m'attacher ici qu'aux termes qui concernent la fourche et les instruments analogues.

A *gṛbh* correspond l'anc. slave *grabiti*, rapere, russe *grabítĭ*, polon. *grabić*, etc.; de là le polon. *grabki* (plur.), fourche à plus de deux pointes. L'anc. allemand *chrapho*, trident, se lie de même à la rac. *chrap*, conservée *chripsjan*, rapere, scand. *krabba*, attrectare. En irlandais, *grabaim* signifie arrêter, empêcher, c'est-à-dire saisir, et la fourche est appelée *grápa*, *grápadh*. Cf. *grabach*, *grobach*, dentelé. La racine est ici *gramb*, à cause du *b* non aspiré, mais *gribh*, doigt, se rapporte à *gṛbh*.

Les noms germaniques du peigne, angl.-sax. *camb*, scand. *kambr*, anc. all. *champ*, etc., se rattachent à la rac. *gambh*, et de même en slave, on voit provenir de *grab* ceux du peigne

[1] Ce nom de la fourche était aussi sûrement gaulois, à en juger par ceux de plusieurs rivières bifurquées. Ainsi *Gabellus* (Pline, 3, 20, 4), affluent du Pô, peut-être la Secchia, d'après Mannert (XI, 104). Τριγάβαλοι (Polybe, 2, 16, 11), localité à l'embouchure du Pô, probablement à Ferrare, où il se divise en trois branches. *Gapellus* (au XIIIe siècle), le Gapeau (Var). Cf. en Vannes, le *Stergavale* ou *-gaule*, ruisseau fourchu (*Cartul. Redon.*, XIIe siècle), et, en Irlande, *Gabhal*, rivière (*Leab. n. Ceart*, 214), et *Abhainn gabhla*, rivière de la fourche, maintenant *Owengowle*, dans le Galway.

et du râteau, en russe *grébenĭ* et *grabli* (plur.), en pol. *grzebien* et *grabie*, en illyr. *grebuglia*, râteau, cf. lith. *greblys*, id. Ici encore se placent l'irland. *sgrabán*, étrille, et *crib*, cymr. *crib*, armor. *krîb*, peigne, avec *c* pour *g*.

Ces rapprochements ont ceci d'intéressant qu'ils indiquent que les formes *gṛbh*, *grabh* et *gabh* ont dû coexister au temps de l'unité arienne, fait qui se reproduit aussi pour d'autres racines dont l'altération avait déjà commencé.

2) L'ossète *sagoi*, fourche, se rattache au scr. *çâkhâ*, *çikhâ*, branche, en pers. *shach*, *shag*, etc. (Cf. t. I, p. 232.) Le même rapport existe entre le lith. *szâke*, fourche, et *szakà*, branche, évidemment parce que l'on confectionnait l'instrument avec une branche fourchue.

§ 200. LE CHAR ET SES PARTIES.

Je place ici le char, qui sert à rentrer la moisson, et dont l'origine se lie sûrement aux besoins de l'agriculture, bien que son rôle ait pris dans la suite plus d'extension.

Comme l'invention de la charrue, celle du char se perd dans la nuit des temps mythiques, et nous le trouvons mis en œuvre chez les principaux peuples anciens dès l'aurore de leur histoire. Non-seulement le char rustique, mais le char de guerre, dont la construction devait être plus soignée, figure déjà dans les traditions et sur les monuments de l'Egypte et de l'Assyrie, et tient une grande place dans les épopées de l'Inde et

[1] Les noms de la fourche et du peigne se confondent dans le pers. *shânah*. Cf. *shanah*, *shinah*, fourche. et *shanîzah*, peigne, arménien *sandr*. Ce sont les corrélatifs du gr. ξανίον, peigne, de ξαίνω, peigner. Cf. scr. *kshan*, lædere, frangere.

de la Grèce. Les Romains le trouvèrent en usage chez les Gaulois et les Bretons insulaires, et les Germains, comme les Scythes, avaient des chariots ambulants qui transportaient leurs familles, et qu'ils utilisaient pour la défense de leurs camps. Les Chinois et les Grecs attribuaient l'invention du char et de la charrue à un même personnage mythique, ceux-là à leur roi Chin Noung, ceux-ci à la déesse Cérès. Il est probable que ces deux inventions ont surgi d'une manière indépendante chez plusieurs races d'hommes, et que le char, en particulier, a différé dans sa construction suivant le genre de services qu'il était appelé à rendre. Ce qui paraît certain, c'est que les anciens Aryas l'ont bien inventé de leur côté, et porté déjà à un certain degré de perfection; car ses noms, ainsi que ceux de ses parties principales, sont purement ariens et s'accordent d'une manière remarquable dans toutes les langues de la famille.

A) *Le char en général.*

Ses noms forment deux groupes presque également étendus.

1) Scr. *vaha*, *vâha*, *vahya*, *vahana*, *vâhika*.

Zend *vâsha*, au nom. *vâkhsô*, de *vaz* (= scr. *vah*) et *vaksh* (Justi, 275). — Huzv. *vâsh*.

Gr. ὄχος, ὀχεῖον, ὄχηκα, pour ϝοχος, etc.

Lat. *vehiculum*, *vehēla*, *vectabulum*.

Irl. † *fén* (Zeuss [2], 19), contracté de *feghen* = scr. *vahana*. — Cymr. *gwain*.[1]

[1] Cf. *cywain*, vehere, ire, *cy-wain*, comme *ar-wain*, ducere, *am-wain*, circumducere. Glück (*Neue Jahrb.*, 1864, p. 599) y rattache le gaulois *covinnus*, char, de *co-vignos*.

Ang.-saxon. *waegen, waen,* scand. *vagn, wögur,* anc. allem. *wagan,* etc.

Lith. *ważis, ważelis, weżimas;* lett. *vezka.*

Anc. sl. et russe *vozŭ,* pol. *wóz,* illyr. *voz, vozenie,* etc.

La racine de tous ces termes est le scr. *vah,* ferre, vehere, dont j'ai déjà comparé ailleurs les divers corrélatifs (Cf. t. I, p. 157). Le char était appelé *le porteur,* comme, en sanscrit, le bœuf, *vâhya, vahati, vahatu,* et le cheval, *vâha.*

2) Scr. *ratha, rathya,* char et roue.

Zend *ratha,* char.

Lat. *rota,* id. et roue.

Gaulois *rêda,* char (Fortun., *Carm.*, III, 22), *reta* (Isid., *Orig.*, XX, 12), *rita* (?), roue, dans *petorritum*, char à quatre roues (Aul. Gel., 15, 20 ; Quintil., 1, 5).

Anc. irl. *riad* (Z.², 18) = *rêda ; roth, roith,* roue; erse *roth, rothan, rathan.*

Cymr. *rhodawr, rhodawg,* char; *rhod,* roue, corn. *roz,* armor. *rôd.*

Ang.-sax. *rad,* char; scand. *reid,* id.; anc. all. *rad,* roue.

Lith. *rátas,* roue.

Comme il n'existe en sanscrit aucune racine *rath,* le subst. *ratha* dérive sans doute par le suffixe *tha,* d'une racine de mouvement de *râ* (*râti,* Naigh., II, 14, *gatikarma),* d'où *ra,* m., vélocité, et *rî,* f., mouvement (Wilson, Dict.). D'après cela, l'irl. *reathaim, rithim,* courir, doit être un dénominatif de *réth,* cursus (Z.², 11), tout comme l'armor. *rédek,* courir, de *réd, rét,* course, flux, etc.[1]

[1] Le D. P. indique trois racines de mouvement proposées pour *ratha*, savoir *ar*, *rañh*, et *ram*. Cf. le zend *râthma*, route, que Justi (256) rapproche de *ratha*.

3) A côté de ces deux noms principaux, il en est d'autres qui n'offrent que des rapports plus isolés. J'en ajoute ici quelques-uns.

a) Scr. *anas*, char, plus spécialement à transporter les fardeaux. De là *anaḍvâh*, taureau, *anaḍvâhî*, vache, currum trahens. La racine paraît être *an* (*aniti*), ire (Naigh., 2, 14).

Ebel compare le gr. ἀπ-ήνη, char (Z. S., VI, 431). — Le lat. *onus,-eris*, est exactement = *anas*, mais ne signifie plus que fardeau. — L'irl. *án*,[1] vase, coupe, se lie peut-être à ce nom du char, de même que *ian*, vase, correspond au scr. *yâna*, char, véhicule, de *yâ*, ire.

b) Scr. *yôga*, *yuǵya*, char, de *yuǵ*, jungere (Cf. plus haut l'article du joug).

Gr. ζεῦγος, ζευγεῖον, id.

Le kirgise *ǵiuk*, char, bachkire *ǵiok*, turc de Kazan *iuk*, provient sans doute des noms persans du joug, déjà mentionnés.

c) Le gr. καπάνη, char thessalien, semble répondre, quant à sa racine, à l'anc. irlandais *cap*, char (Corm., *Gl.*, 32), et cette racine ne peut guère être que le scr. *kap*, *kamp*, *ćap*, *ćamp*, ire, tremere (Cf. p. 430 et 456).

D'autres noms du char se rattachent à quelqu'une de ses parties, et reviendront plus loin.

B) La roue.

Le nom principal de la roue, scr. *ratha*, etc., a déjà été examiné. Je fais suivre quelques rapprochements plus partiels.

[1] Corm., *Gl.*, 7, au plur. *ána*. Stokes, ib., présume la perte d'un *p* initial, et compare le sc. *pâna*, vase à boire, de la rac. *pâ*.

1) Scr. *ćakra*, roue, cercle, disque, *çakrî*, roue.

Pers. *ćarch*, *ćarchah*, roue, *ćarch*, *ćak*, char; armén. *garkh*, char.

Grec κύκλος, cercle, et, comme en persan, par métathèse, κίρκος, κρίκος, καρκίνος, etc.; latin *circus*. Cf. cymr. *cylch* et *cyrch*, *cyrchell*, cercle, peut-être du latin, comme l'irl. *ciorcal*, et sûrement l'ang.-sax. *circol*.

Le D. P. ne s'explique pas sur l'origine de *ćakra*, que Schleicher regarde comme une réduplication de *ćar*, ire,[1] mais si *ćakra* est pour *kakra*, on le rapporterait peut-être mieux à la rac. *kak*, instabilem esse, vacillare (Dhâtup.),[2] *kank* = *ćanć*, ire, tremescere (Cf. *ćakita*, tremblant, effrayé, et *ćankura*, char, ainsi que le pers. *ćak*, id.). Dans l'une ou l'autre supposition, le sens obtenu de mobile, vacillant, indique la priorité de celui de roue sur celui de cercle.[3]

2) L'anc. slave *kolo*, au plur. *kola*, char, russe *koleso*, d'où notre *calèche*, etc., appartient sans doute à *ćar*, *ćal*, ire, vacillare ; cf. *ćala*, mobile, *ćalana*, pied = anc. sl. *kolěno*, genou, et le verbe dérivé *kolěbati*, *-biti*, movere, agitare. — L'irland. † *cul*, char (Corm., *Gl.*, 39), se rattache également à cette racine, dont le scr. *kul*, continuo procedere, ne semble être qu'une forme modifiée. Cf. gr. κυλίω, κυλίνδω, circumagere. Le sansc. *kula*, troupe, multitude, famille, peut n'avoir signifié primitivement que cercle et roue, de même que *ćakra* et *maṇ-*

[1] *Slav. Form.*, p. 94.

[2] De là, peut-être, le gr. κακός, primit. lâche, tremblant.

[3] Fick (51) présume, comme forme primitive, *kvakra*, d'un *kvar* hypothétique = *skar*, id., tourner ; et compare, outre κύκλος, l'anglo-saxon *hveohl*, pour *hvehvol*, anglais *wheel*. Cf. les vues différentes de Curtius (*Gr. Et.*[3], 150), ainsi que notre vol. I, p. 486, où j'ai présumé une origine imitative du bruit de la roue. Le persan *ġarġar*, char, est aussi une onomatopée. Cf. scr. *ġar*, craquer, pétiller, etc.; ainsi que *ghushṭra*, char, de *ghush*, crier, craquer (D. P., d'après Wilson).

ḍala, réunissent ces divers sens. Un des noms sanscrits du potier, *kulâla,* en pers. *kulâl, kalâl,* semble justifier pour *kula* l'acception de roue, puisque le potier est aussi appelé *ćakrin,* qui a une roue, de *ćakra.*

3) Scr. *maṇḍala,* roue, cercle, disque, globe, monceau, multitude, etc.

Aufrecht a comparé le scand. *möndull,* rota, axis rotarum (Z. S., I, 473). En l'absence d'une racine qui fournisse une explication (*maṇḍ* ne signifie que *ornare, vestire, dividere,* etc.), Kuhn croit à une altération de *manthala,* rac. *math, manth,* agitare,[1] conjecture que semble appuyer le russe *motalĭnitsa, motória, motushka,* dévidoir, moulinet à dévider, de *motátĭ,* dévider, pol. *motać,* allié à *math.*

4) Scr. *dalbha,* roue, probablement d'une racine *dṛbh, darbh,* que donne le Dhâtup. avec le sens de *timere* seulement, mais qui a dû signifier primitivement *tremere, vacillare,* d'après l'analogie du lith. *drebēti (drebù),* trembler, *drebús,* tremblant, *draubinti,* agiter, branler, etc.; russe *driabietĭ,* trembler, s'ébranler ; goth. *drobjan,* agiter, *drobnan,* être agité, etc. — Cf. aussi scr. *dṛmbhû,* roue (Wilson).

Comme le nom de la roue passe quelquefois au char, je crois pouvoir rapprocher de *dalbha* l'irl. *drabh, drubh,* char, si toutefois il n'appartient pas à la rac. *dru,* courir.

5) Pers. *kundah,* roue (de potier). Cf. scr. *kuṇḍa,* vase rond, *kuṇḍala,* cercle, anneau.

A cette dernière forme, ou plutôt à un thème *kuḍala,* répond l'irl.-erse *cuidheal,* roue.

[1] *Die Herabh. d. Feuers,* p. 7.

C) Le moyeu.

La diversité est ici plus grande, parce que le moyeu a été comparé tour à tour à des objets dont il rappelait la forme. Ainsi, l'erse *cíoch* est une mamelle, le pol. *piasta*, un poing, en russe *piastĭ*, le russe *stupitsa*, un petit mortier, etc. D'autres noms sont caractéristiques, comme πλήμνη, le plein de la roue, de πλῆμι, πλέω, ou κνοὴ, χνόη, la partie qui frotte et grince, de κνάω, χναύω. Le lat. *modiolus* est le milieu de la roue, le lithuanien *stebulys*, de *stebyti*, arrêter, fixer, le support des rais, etc. Un nom seulement peut être considéré comme vraiment ancien.

1) C'est le scr. *nâbhi*, *nâbhî*, moyeu et ombilic. Cf. *nabhîla*, le creux de l'ombilic, le pers. *nâf*, kourde *nafk*, le gr. ὀμφαλος, lat. *umbilicus*, l'irl. † *imbliu* (Corm., *Gl.*, 93), gén. *imlenn;* mod. *uimleac*, *imleog*, erse *iomlag*, l'ags. *nafel*, anc. allemand *napalo*, etc. Très-souvent, ce nom de l'ombilic s'emploie figurément pour désigner le centre d'un objet, comme de la terre, du bouclier, etc.; mais l'application spéciale au moyeu de la roue se retrouve dans les langues germaniques, anglo-saxon *nafa*, *nafu*, anglais *nave*, anc. allem. *naba*, mod. *nabe*. Il est à remarquer que ces noms du moyeu sont féminins, tandis que ceux de l'ombilic, distincts aussi par le suffixe, sont masculins, ce qui indique une séparation très-ancienne des deux significations.

Les Cymris emploient, dans le double sens ci-dessus, leur mot *bogel*, qui, étranger d'ailleurs aux autres langues

ariennes, semble resté en rapport avec l'albanais *botziel*, moyeu.

2) Un rapprochement beaucoup moins sûr se présente entre le scr. *piṇḍi*, *piṇḍikâ*, moyeu, litt. monceau, masse = *piṇḍa*, de *piṇḍ*, coacervare, colligere, d'où aussi *piṇḍala*, *piṇḍila*, jetée de terre, digue, etc., et l'armoric. *peñdel* ou *beñdel*, moyeu, à côté de *moell*, le lat. *modiolus*. Si la ressemblance est fortuite, elle est certainement curieuse.

Les autres parties de la roue, le cercle, la jante, le rais, ne m'ont offert aucun cas de rapprochements.

D) L'essieu.

Ici l'accord des langues est aussi complet que pour les deux premiers noms du char. Ainsi :

1) Scr. *aksha*, essieu, et, par extension, roue, char.

Gr. ἄξων, -ονος. Cf. ἄμαξα, char, ἄμ = *sam*, c'est-à-dire qui a un essieu.

Lat. *axis*.

Irl. *aisil*, essieu, *ais*, char, comme *aksha*.

Cymr. *echel*, armor. *hael*, *aël*.

Ang.-sax. *aex*, *eax*, scand. *âs*, anc. all. *ahsa*, etc.

Lith. *aszis*.

Anc. sl. et russe *osĭ*, pol. *os*, boh. *os*, *wos*, etc.

La racine est peut-être *aksh* = *aç*, penetrare, occupare, parce que l'essieu traverse les moyeux.

2) Une coïncidence isolée est celle du sansc. *mûla*, proprement racine, principal, qui désigne l'essieu dans le composé

mûlavibhuġa, char, litt. qui fait tourner l'essieu (*what bends the axle*, Wilson), avec l'irl.-erse *mul*, essieu.[1]

E) Le timon.

Deux des noms du timon ont des droits à remonter à l'époque primitive, bien que ni l'un ni l'autre n'offrent des coïncidences directes entre l'Orient et l'Occident.

1) Le sansc. *dhur*, m., désigne, soit le timon, soit le joug, ou quelqu'une de leurs parties. Ainsi, d'après D. P., *a*) la partie du joug qui est placée sur l'épaule de l'animal, puis improprement le fardeau porté ; aussi *dhura* = *bhâra ; b*) l'extrémité antérieure du timon, aussi *dhura*, *dhurya* ; puis, en général, le devant, l'avant, la première place, la place d'honneur. De là une abondance de dérivés et de composés, parfois avec des extensions de sens au moral. Ainsi *dhurya*, *dhurîṇa*, *dhaurêya*, adj., propre à l'attelage, et animal de trait ; *durdhur*, adj., impropre au joug, *sudhur*, *-ra*, adj., le contraire, et bon cheval de trait ; *sadhura*, adj., attelé au même timon, puis en général, bien d'accord (*einträchtig*), *pratidhura*, m., second cheval au timon, et le contraire *apratidhura*, cheval sans compagnon bien appareillé ; *sarvadhurîṇa*, propre à tout attelage, *êkadhurîṇa*, adj., (char) à un cheval (*einspännig*), *dhurañdhara*, porteur du joug, etc.

Les composés les plus remarquables par l'extension au moral de leur signification propre, sont, outre *sadhura*, cité plus haut, *uddhura*, adj., délivré du timon, puis content, joyeux,

[1] D'après le D. P., le composé sanscrit signifierait : qui courbe les racines (*mûla*), ce qui rendrait illusoire le rapprochement avec l'irlandais.

svadhur, adj., qui a son propre timon = indépendant ; *vidhura*, adj., sans timon, en parlant d'un char (*ratha*), puis, en général, désemparé, endommagé, abandonné, isolé, abattu, misérable, d'où *vidhuratâ*, privation, misère.[1]

Ce nom du timon, *dhur*, *dhura*, sans doute de la rac. *dhar*, porter, soutenir, maintenir, ne paraît pas se retrouver comme tel en dehors du sanscrit ; mais des traces indirectes semblent en être restées dans le grec et l'irlandais.

Un synonyme de *vidhura* est *adhura*, sûrement : sans timon,[2] auquel répond exactement, pour la forme, ἀθύρος, mais avec le sens, au moral, de sans frein, effréné, libre, joyeux. De là ἀθυρέω, -ρω, jouer, se divertir, se jouer de, faire en se jouant (Cf. ἀθυμέω, de ἀθύμος, sans courage), ἄθυρμα, jeu, jouet, ἀθυρόγλωσσος, ou -στομος, bavard, etc. Au point de vue grec, on a expliqué ce mot par ἀθυρα, sans porte ; mais si l'on compare le sanscrit *uddhura*, joyeux, content, libre, composé avec *ud*, ex, ici de même valeur que l'*a* privatif, on reconnaîtra que l'image du timon convient mieux que celle de la porte pour les significations indiquées. Il est très-probable, d'après cela, que θύρος a été le corrélatif de *dhura*.[3]

[1] L'accord de ces composés, quant à leurs significations, témoigne bien d'un emploi constant de *dhura*, comme timon ou joug. Cependant le D. P. incline à séparer *vi-dhura*, appliqué au char, de *vidh-ura*, abandonné, délaissé, isolé, en le rapportant à une racine *vidh*, *vindh*, manquer de, être privé de, nouvellement signalée par Roth, et d'où dériverait aussi *vidhavâ*, la veuve, à l'article de laquelle la question reviendra.

[2] Je dis sûrement, parce que dans le D. P (I, 155), probablement par une négligence typographique, le sens du mot est resté en blanc, bien qu'il soit divisé en *a-dhura*, et que le D. P., au mot *dhura*, y renvoie comme à un composé analogue aux autres. Ni l'errata, ni le supplément du t. V, ne relèvent cette omission.

[3] Ce θύρος se trouve peut-être encore dans διθύραμβος, chant à

Une autre trace, peut-être indirecte, de *dhur* a été signalée par Stokes dans l'irlandais du vieux glossaire *Dúil laithne* (Goid.^{2}, 81), où l'on trouve *daur-ailm*, bœuf, et *dur-aibind*, vache. Stokes compare le scr. *dhurya, dhurîṇa*, bête de somme; mais on pourrait aussi y voir directement *dhur* ; car *daur-ailm* paraît signifier : bétail de joug ou de timon (Cf. *àlmha*, troupeau de vaches, O'Don., *Gl.*; *alma*, armenta, Dict. d'Ed.; *ailmhin*, troupeau, O'R.), et *dur-aibind*, avec *aibind*, amœnum (Corm., *Gl.*, 10), a pu désigner la vache comme *docile au joug* ou *au timon*. Cf. plus haut le synonyme sanscrit *sudhur*, *sudhura*.

2) L'autre nom du timon, européen seulement, se rattache par sa racine à l'Orient, sans y avoir de corrélatif à moi connu. C'est l'ang.-saxon *thixl*, *thisl*, anc. allem. *dîhsala*, all. *deichsel*, qui, rapproché de *dehsa*, *dehsala*, hache, conduit avec sûreté au sansc. *taksh*, tailler, façonner, fabriquer; en zend *tash*, id. Cette racine, qui manque au germanique, se retrouve bien dans l'anc. slave *tesatĭ*, et le lith. *taszyti*, où elle donne naissance à des noms de la hache, mais pas du timon.[1] Cf. plus loin la hache. A la même racine, conservée cette fois dans *texo*, se rattache le latin *tēmo*, pour *texmo*, *tesmo*, comme *tēlum*, pour *texlum*, *tēla*, pour *texla*. Le timon est ainsi la pièce de bois, taillée, façonnée.

vers libres, où *δι* pour *δία*, comme en latin *di*, *dis* , exprimerait la séparation, et où *-βος* répondrait au sansc. *ga*, qui va, à la fin des composés. Cf. la rac. *βα* = *ga*, dans *βῆμι*, *βῆμα*, *βαίνω*, *βατός*, etc.; ainsi que les composés analogues sanscrits, *turañga* (*turam*, adv. + *ga*), rapide, *patañga*, qui va en volant, *plavañga*, qui va en sautant, etc. Le *δι-θύραμ-βος* serait ainsi le chant libre, dégagé du timon ou du joug de la versification régulière.

[1] L'anc. sl. *tesŭ*, asser, peut avoir désigné le timon, comme en cymr. *llâth (cerbyd)*, perche du char, armor. *gwalen-garr*, id., anglais *pole*, etc.

ARTICLE IV. LA PRÉPARATION DES CÉRÉALES.

§ 201. LE BATTAGE ET L'AIRE.

La récolte enlevée sur le char était amenée à l'aire, ou mise en réserve pour le moment du battage. On sait que cette opération s'exécutait de plusieurs manières, suivant les temps et les lieux. On pilait les épis dans un mortier, on les battait avec le fléau, ou bien on les faisait fouler sur l'aire par des bœufs ou des chevaux qui tournaient en cercle. Ce dernier procédé a été surtout en usage chez les peuples de l'Orient, ainsi qu'en Grèce, où l'emploi du fléau était inconnu. Aussi ce dernier n'a-t-il de nom ni en grec, ni en sanscrit. Dans le nord de l'Europe, et par suite du climat, c'est le battage en grange qui était généralement usité. On comprend que, par l'effet même de cette diversité de procédés, les termes qui se rapportent au battage ont dû varier considérablement. Il ne faut donc s'attendre ici qu'à des rapprochements isolés et, par conséquent, plus ou moins douteux.

1) Le scr. *kaḍ*, *kaṇḍ* (*kâḍayati*, *kaṇḍayati*), peut-être un dénominatif, signifie grana extrahere, et findere. Cf. *khaḍ*, *khaṇḍ*, frangere, conterere. De là *kaṇḍana*, l'action du verbe, la balle du grain, le mortier à battre le grain, et *kaḍatra*, sorte de vase sans doute analogue.

Le *ḍ* cérébral semble ici avoir remplacé, comme dans d'autres cas, un *d* dental, si l'on compare le gr. κεδάζω, fendre, diviser, le lith. *kedēti*, se fendre, et *kāsti* (*kandù*), mordre, etc. On peut donc, sans invraisemblance, comparer l'irlandais *cá-*

thaim, cáithim, vanner, c'est-à-dire séparer le grain de la balle, avec *th* pour *d*, comme dans *ithim* = *admi, edo*, etc. De là, de même qu'en sanscrit, le nom de la balle, *cáth, câith* ou *cáidh*, et celui du van, *caiteach*, pour *cainteach*, à cause du *t* non aspiré. La nasale se retrouve dans l'armor. *kañta*, vanner, et *kañt*, van.[1]

Les termes suivants ne concernent que les langues européennes.

2) Latin *trīturo*, forme redoublée de *tero* (*trivi, tritum*), d'où *trībulum*, fléau à battre, *trīticum*, blé, etc. — A *tero*, broyer, fouler, etc., répondent le grec τείρω, l'ancien slave *trěti*, le lithuanien *triti*, le cymr. *tòri*, armor. *terri*, etc. Au sens plus spécial se rattache l'irland. *tioramh*, battage du blé. Les langues germaniques s'y lient de plus loin par leur verbe fort goth. *thriskan*, ags. *therscan*, scand. *threskia*, anc. allem. *drescan*, etc., d'où le goth. *gathrask*, aire, et l'ang.-sax. *therscol*, anc. all. *driskil*, fléau. C'est là, sans doute, une forme augmentée de la racine ci-dessus.

3) L'anc. sl. *mlatiti*, triturare, russe *molotítĭ*, polon. *mlocić*, etc., proprement marteler, de *mlatŭ, molotŭ*, marteau, appartient à la rac. *mal*, qui est commune à la plupart des langues ariennes, et qui reviendra plus loin à l'article du moulin. De là le russe *molotilo*, fléau, et le boh. *mlat*, aire, auxquels se lie de près l'irl. *malóid*, fléau.

4) Les noms de l'aire diffèrent presque partout, et ne donnent lieu qu'à deux observations comparatives.

[1] L'anc. irl. *cáith, -thech*, acus, furfur (Z.[2], 30; Corm., *Gl.*, 31), répond mieux au sanscr. *çâta*, déchet, de *çat*, abattre, disperser; au causat. *çâtay*; mais aussi *çada*, de *çad*, decidere (caus. *çâday*. Cf. lat. *cado* et *cædo*). Ici aussi l'irl. † *cáithen*, fumier (Stokes, *Goid.*[2], 80). Cf. scr. *çâtana*, n., action de faire tomber, et *çâdana*, n., chute, etc. La dentale varie comme dans l'irlandais.

a) Le scr. *khala*, aire, n'a pas d'étymologie certaine, mais il est probable que sa racine, quelle qu'elle soit, a signifié fouler ou battre. En persan, en effet, on trouve *kâlîdan*, fouler aux pieds, presser, disperser, mettre en pièces, où le *k* peut répondre au *kh* sanscrit, comme dans *kandan*, creuser = *khan*. L'armén. *gal*, aire, est sans doute pour *kal*.

La même racine reparaît dans le lith. *kulti*, frapper, battre le blé, d'où *kultuwas*, le fléau, etc. Cf. anc. slave *klati* (*kolã*), russe *kolotĭ*, fendre, couper, piquer, tuer, etc. Le lithuan. *klóti*, stratifier, paver, planchéier, préparer l'airée, doit avoir signifié primitivement battre le sol pour l'égaliser, et de là dérive le nom de l'aire, *klojimas*, et de l'airée, *kloyis*, qui semblent ainsi alliés au scr. *khala*.

b) Un autre nom sansc. de l'aire, *khaladhânya*, ou *-dhâna*, a dû désigner plus spécialement la portion de l'aire où l'on mettait le blé en réserve avant de le battre, le réceptacle ou magasin de l'aire, car tel est le sens de *dhâna* ou *dhânî* (rac. *dhâ*, ponere, collocare) à la fin des composés. Or, à ce *dhânya* répond exactement l'anc. all. *tenni*, allem. mod. *tenne*, aire, grange, avec *nn* pour *ny*, comme dans beaucoup d'autres cas. Le synonyme ang.-sax. *adan*, aire, ne semble pas représenter moins fidèlement le sansc. *âdhâna*, lieu de dépôt.

§ 202. LE VAN ET LE CRIBLE.

Ce que nous avons dit du battage s'applique également au *vannage* et à ses instruments. La nature de ces derniers a varié avec celle des opérations, et dès lors les noms ont aussi changé. Le van a consisté tantôt en une pelle, tantôt en une toile, ou une corbeille à anses pour lancer le grain en l'air.

L'action même de vanner ne s'exprime nulle part par une racine spéciale, mais par des verbes qui signifient purifier, agiter, lancer, souffler, etc. Les coïncidences directes sont donc ici également limitées, isolées, et, par cela même, peu sûres. Je me bornerai à celles qui paraissent les moins contestables.

Le van jouissait, d'ailleurs, d'une certaine considération parmi les instruments de l'agriculture, chez les anciens peuples ariens. Un de ses noms sanscrits, *udbhâṭa*, signifie aussi distingué, excellent. Il était, chez les Grecs, le symbole des bienfaits de Cérès, et la mythologie en faisait le berceau de Bacchus, surnommé λικνίτης.[1]

1) Scr. *pava*, *pavana*, action de vanner, et vent. On dit aussi *nishpava*, et *paripûta*. La racine est *pû*, purificare, de vento flando.

Benfey compare avec raison le grec πτύον, attique πτέον, pelle à vanner, où le *t* intercalé est une addition phonique, comme dans πτόλεμος pour πόλεμος, πτίσσω pour πίσσω = scr. *pish*. De même πτέον est pour πέον, de πεϝον = *pava-m*.[2]

Un second rapprochement paraît s'offrir dans l'ang.-sax. *fann*, *fon*, ventilabrum, que son *f*, provenue de *p*, empêche de comparer avec le latin *vannus* et l'allemand *wanne*, malgré la ressemblance des formes. Le mot saxon doit avoir été plus anciennement *fawn* ou *fawan* = scr. *pavana*.

2) Scr. *çûrpa*, *-pî*, van. — Origine incertaine. — Le verbe *çûrpay*, mesurer, est un dénominatif qui indique pour *çûrpa* le sens de mesure de capacité.

Kuhn (Z. S., IV, 23) conjecture *skûrpa* comme forme primitive, et compare le lat. *scirpus*, anc. all. *sciluf*, jonc, roseau, *scirpo*, tresser, lier, *scirpea*, corbeille d'un char, etc.; aussi

[1] Cf. Virgil., *Georg.*, I, 166, *mystica vannus Jacchi.*
[2] *Gr. Wl.*, I, 417, II, 354.

corbis, anc. allem. *korb*, de *skorb*, mais avec doute quant au *b* pour *p*.

3) Pers. *sigaw*, van, *sikû*, sorte de fourche à vanner. Ce nom paraît se rattacher à la rac. scr. *çîk* ou *sîk* = *sić*, spargere; effundere.

Le scand. *sigti* désigne à la fois le van et le tamis, et *sîa* ou *sya*; le tamis et le filtre. La rac. est *sîh* = scr. *sîk*, comme le prouve l'anc. all. *sihan*, filtrer, *sîha*, colum.[1]

4) Pers. *pâl*, tamis, filtre, *pâlûdan*, *pâlîdan*, purifier, filtrer, etc. Ici, peut-être le polonais *o-palać*, vanner, purifier le grain, *o-palka*, van, d'où le lith. *apolkas*, id. En russe, *polótĭ*, *o-polótĭ*, *o-pályvatĭ*, signifie sarcler, c'est-à-dire nettoyer le sol.

5) Le gr. λίκνον, van, λίκμος, pelle à vanner, d'où λικνίζω, λικμάω, paraissent se lier à la rac. scr. *rić*, purgare, vacuefacere, disjungere, dividere, d'où *rêka*, *rêćana*, purification, etc. — Cf. anc. sl. et russe *riesheti*, solvere, faire sortir, débarrasser, délivrer, peut-être d'une forme désidérative *riksh*. De là aussi le nom du crible, anc. sl. *resheto*, russe *riesheto*, lithuan. *rēszus*, etc.

6) La plupart des langues européennes s'accordent à rattacher le nom du van à celui du vent, ou à la rac. *vâ*, souffler. Ainsi :

Lat. *vannus*, probablement pour *vatnus* (Cf. scr. *vâta*, vent), et *ventilabrum*, de *ventilo*.

Cymr. *gwyntyll* de *gwynt*, vent, corn. *guinzal*, van, armor. *gwenta*, vanner.

Goth. *vinthi-skaurô*, pelle à vanner; ags. *windwian*, vanner (*to winnow*), *wind-scobl*, scand. *vind-skupla*, pelle à vent,

[1] L'anc. all. *sehtari*, situla, ressemble singulièrement au sanscrit *sêktra*, baquet, de *sić*; cependant il peut provenir du lat. *sextarius*.

vinsa, vanner ; anc. all. *winta* et *wanna* (latin ?), van, *vintôn*, *wannôn*, vanner.

Anc. sl. *vĕiati*, russe *vieiatĭ*, pol. *wiać*, *wieiać*, etc., vanner et souffler, ventiler; anc. slave et russe *vĕialo*, *vieialo*, van, pol. *wieiaczka*, etc.

Lith. *wētiti*, vanner, *wētykle*, van, etc.

§ 203. LA MOUTURE, LE MOULIN, LA MEULE, LA FARINE, LE SON.

Pour compléter ce qui concerne les manipulations du grain, je joins ici un article sur la mouture, bien que cette opération n'appartienne plus à l'agriculture. Mais la possession du moulin, même dans sa simplicité primitive, implique celle des céréales, et par suite un certain développement du travail agricole. Sous ce rapport, cette question a d'autant plus d'intérêt que nous trouvons ici un accord très-général entre les langues de la famille arienne, ce qui nous permet d'assurer les inductions, parfois incomplètes, que l'on peut tirer des autres faits.

Pour broyer le grain, on n'employa dans l'origine que deux pierres, procédé qui est encore celui de quelques tribus sauvages ; mais la nécessité d'accélérer le travail dut suggérer de très-bonne heure l'idée d'un mécanisme auxiliaire, et conduire à l'invention du moulin à bras, resté en usage chez les peuples de l'Orient. Il est très-probable que les anciens Aryas déjà possédaient quelque appareil de ce genre, bien qu'on ne puisse plus savoir quelle en était la disposition. En tout cas, les racines qui expriment l'action de moudre, ainsi que plu-

sieurs des termes qui en dérivent, se sont remarquablement conservés dans les diverses langues de la famille.

1) Le scr. *malana*, action de moudre, de broyer, se rattache à une rac. *mal*, forme secondaire de *mar*, *mṛ*, dans le sens actif de détruire, tuer, écraser. De là, entre autres dérivés, *marâla*, tendre, doux, c'est-à-dire broyé, et *mala*, boue. Cette forme *mal*, perdue en sanscrit comme verbe, se retrouve partout ailleurs avec un ensemble complet. Ainsi :

Pers. *mâlîdan*, moudre, broyer, frotter, labourer à la charrue, d'où *mâlah*, herse, *mâlidah*, broyé, brisé, etc.

Grec μύλλω, moudre, μύλη, μύλαξ, meule, μυλών, moulin, μυλοθρός, meunier, etc. — De plus μάλευρον, farine = ἄλευρον, et ἀλέω, moudre, pour μαλέω, suivant Ahrens (Z. S., VIII, 340).

Lat. *molo*, moudre, *mola*, meule, *molina*, moulin, etc.

Irl. *meilim*, moudre, anc. *melim* (Z.², 429), *meile*, moulin à bras; *mulenn*, pistrinum (Z.², 778), *muillion*, moulin.

Cymr. *malu*, moudre, *melin*, moulin, *meilon*, farine; armor. *mala*, moudre, *milin*, moulin.

Goth. *malan*, *malvjan*, moudre, broyer; *malma*, poussière; ags. *mylen*, *miln*, *myll*, moulin, meule; *melew*, *mealewe*, farine; scand. *mala*, moudre, *mylna*, meule, *mêl*, *miöl*, farine; anc. all. *malan*, moudre, *mulí*, meule, *mêlo*, farine, etc.

Lith. *málti* (*malu*), moudre, *malúnas*, moulin, *miltai* (pl.), farine.

Anc. sl. *mlěti* (*meliã*), *su-milati*, moudre; russe *molótĭ*, illyr. *mlieti*, polon. *mleć* (*mielam*); russe *mélivo*, mouture, *mlinŭ*, meule, *melĭnitsa*, moulin, illyr. *mlin*, pol. *mlyn*, id.

2) Le scr. *pêshaṇa*, mouture et moulin à bras, vient de la rac. *pish*, terere, d'où aussi *pishṭa*, farine, etc. En zend, on

trouve *pish* et *pistra*, mouture (Justi, 190), id.; en arménien *pshrel*, moudre.

Le grec nous offre *πτίσσω* pour *πίσσω*, d'où *πίσυα*, balle de grains, son. Cf. cymr. *peiswyn*, scand. *fis*, anc. allem. *fesa*, acus, palea.

Le latin *piso*, *-onis*, mortier à piler, de *pinso* = *pish*, répond presque à *pêshaṇa*. Cf. *pistor*, boulanger, *pistrina*, moulin, *pistillum*, pilon, etc. — A la même racine se lient l'irlandais *piosa* (de *pinsa*), miette, morceau, armor. *pisel*, *pesel*, *peñsel*, id.

Le lith. *paisyti* signifie émonder l'orge en la faisant fouler par des chevaux, et *pēsta* désigne le mortier et le pilon ; en russe *péstŭ* (Cf. t. I, p. 359, aux noms du pois).

3) Les Germains et les Lithuano-Slaves ont en commun un nom de la meule, qui est sûrement fort ancien, et dont j'ai parlé déjà (t. I, p. 326). C'est le goth. *qvairnus*, ags. *cweorn*, *cwern*, scand. *qvörn*, *qvern*, anc. allem. *quirn*, meule et moulin à bras, auxquels correspondent régulièrement l'ancien slave *jrŭnŭvŭ*, le russe *jernovŭ*, meule, l'illyr. *sciarn*, *sciarvan*, boh. *źernov*, pol. *źarna* (plur.), moulin à bras. En lithuanien, on trouve *girna*, meule, et *girnôs* (plur.), les meules, pour moulin. La racine commune est le sansc. *gṝ*, *gar*, aussi *gur*, *gul*, conterere, et confici, d'où *gîrṇa*, contritus, etc. Le gr. *γῦρις*, farine, en provient également.

4) Parmi les noms de la farine, le plus intéressant est le scr. *samîda* ou *samitâ*, fine farine de froment. La première forme semble la plus correcte d'après les analogies qui suivent. La racine paraît être *mid*, être doux, onctueux, en composition avec *sa* = *sam*, qui indique la possession, car le pers. *maydah*, fleur de farine, s'y rattache directement. Le pers. offre aussi *samîd*, pain de froment, pain blanc, comme corrélatif de

mîda, mais c'est là peut-être un mot d'emprunt à cause de l'*s* restée inaltérée contre la règle.

Ce qui est plus important, c'est que ce mot reparaît chez plusieurs peuples européens avec la signification spéciale du sanscrit. Ainsi en grec *σεμίδαλις*, fleur de farine du froment, en latin, avec *l* pour *d*, *simila*, *similago*, d'où l'italien *semola* et notre *semoule*. A cette forme latine correspond le scand. *similia*, *similiu-miöl*, anc. allem. *semala*, *simula*, *semal-mêlo*, qui en provient peut-être; mais il n'en est pas de même de l'ang.-sax. *smeodoma*, *smideme*, *smedmen*, *smedme*, qui a conservé la dentale avec un suffixe différent. Je n'ai retrouvé ce nom ni en celtique, ni en lith.-slave, mais les rapprochements indiqués ne laissent aucun doute sur son origine arienne. Il faut en conclure que, chez les anciens Aryas, le procédé de la mouture devait avoir atteint une certaine perfection pour fournir un produit aussi distingué.[1]

ARTICLE V.

§ 204. RÉSUMÉ ET OBSERVATIONS.

De l'ensemble des recherches qui précèdent, on peut tirer quelques inductions qui ne sont pas sans importance pour l'histoire primitive de la race arienne.

[1] Cf. Lassen, *Ind. Alt.*, I, 247, note 2. — Fick (495) part d'un thème gréco-italien *simala*, suivant lui, peut-être de la racine européenne *si*, tamiser, en comparant ἰμαλιά, surplus de la farine, ἰμάλιος, surabondant, ἰμαλίς, déesse de la mouture, et sans tenir compte de *samîda*, σεμίδαλις, etc.

Il en résulte d'abord, d'une manière plus positive, que l'agriculture a succédé, dans l'ordre des temps, à la vie pastorale, ce qui d'ailleurs est conforme à la nature des choses. Les termes, en effet, qui se rapportent à l'existence des anciens pasteurs, offrent, en général, des affinités plus étendues et plus multipliées que ceux qui concernent les laboureurs. Les transitions de sens de quelques-uns de ces termes, comme celles du troupeau à la richesse ou au butin, ou du pâturage à la terre et au champ cultivé, confirment le fait de cette antériorité. Toutefois les premiers commencements de l'agriculture doivent remonter bien au delà du moment de la dispersion définitive des tribus ariennes, et ses développements auront été graduels. On comprend que dans un pays accidenté, entrecoupé de vallées et de cours d'eau, tel que l'était la Bactriane, le travail de la terre se soit associé de bonne heure aux soins des troupeaux sur les pâturages alpestres. La proportion mutuelle des deux industries aura varié naturellement suivant les localités, les montagnards restant plus exclusivement pasteurs, les habitants des vallées s'adonnant davantage à l'agriculture, et de nouvelles variations ont dû se produire par suite des extensions successives de la population dans son pays d'origine, et avant ses migrations plus lointaines.

Ici se place le fait peu douteux d'une première séparation, plus ou moins marquée, en deux groupes distincts, l'un à l'orient dans la région montagneuse, l'autre à l'occident, vers les contrées plus ouvertes qui avoisinent le cours de l'Oxus et la mer Caspienne. C'est dans ces dernières que l'agriculture aura pris les développements dont témoignent plus particulièrement les langues européennes. C'est là que le pâturage, *aġra*, *gavya*, sera devenu le champ

de labour, *ἀγρος*, *γυία*, etc., que la racine *ar* aura pris le sens spécial de labourer, que le nombre des plantes cultivées aura reçu de notables accroissements, etc. Les Aryas orientaux, par contre, semblent être restés plus fidèles à la vie pastorale. On la voit prédominer encore chez les Indiens de l'époque vêdique ; et les anciens Iraniens, au temps de Zoroastre, pratiquaient si peu l'agriculture, que le réformateur la recommande sans cesse comme une institution divine, afin d'amener son peuple à un état social plus stable.[1]

Tout ceci ne prouve cependant pas que l'agriculture ait été étrangère au premier noyau de la race arienne, puisque la possession de plusieurs céréales, et très-probablement l'usage de la charrue, remontent jusqu'aux temps de l'unité primitive. Les variations des termes en usage s'expliquent suffisamment par une division partielle des tribus, sans recourir à une hypothèse que trop de faits démentent. Cela serait plus évident encore si Max Müller avait raison de rattacher le nom même des Aryas à la racine *ar*, labourer, et d'y voir le peuple essentiellement agricole par opposition aux races nomades du Touran.[2] On aurait, toutefois, quelque peine à s'expliquer que le nom de *laboureurs* fût resté attaché aux deux tribus orientales, qui labouraient peu, et fût devenu presque étranger à celles qui pratiquaient davantage l'agriculture. Il vaut donc

[1] Cf. Haug, *Die Gâthâs d. Zor.*, II, 252.

[2] *Lectures on the science of language*, p. 226. Müller s'appuie sur ce que *arya* désignait un homme de la troisième caste, celle des *Vâiçyas,* ou habitants travailleurs, et primitivement cultivateurs, qui formaient la masse principale du peuple. C'est ainsi que le dérivé *ârya* a pu devenir le nom général de la nation. Il est assez singulier de voir, tout au contraire, le savant indianiste Gorresio, l'éditeur du Ramâyana, chercher dans les Aryas les *erranti*, *migranti*, en faisant dériver leur nom de la rac. *ar*, aller, se mouvoir (*Rivista di filologia*, Torino, 1873, I, 5).

mieux, ce semble, s'en tenir à l'interprétation généralement adoptée par les indianistes (Cf. t. I, p. 38), bien que la conjecture de Müller ne soit pas dénuée de vraisemblance, si l'on admet pour l'ethnique *ârya* une origine postérieure aux temps de la vie primitive pastorale.

CHAPITRE II.

---

§ 205. LES ARTS ET MÉTIERS.

La pratique de l'agriculture suppose un état de société régulier, et une industrie déjà développée dans plus d'une direction. La construction des instruments aratoires, et en particulier de la charrue et du char, indique une certaine habileté à travailler le bois et le métal à l'aide d'outils convenables. D'ailleurs, un peuple devenu agricole possède nécessairement les conditions matérielles d'une existence confortable. Il doit avoir des habitations fixes, des ustensiles variés, des vêtements appropriés au climat, sans parler des armes pour la chasse et la guerre. Nous verrons qu'à ces divers égards les anciens Aryas étaient richement pourvus, ce qui ne peut s'expliquer que par un développement assez avancé de la division du travail, sans laquelle les arts mécaniques restent toujours dans l'enfance. Nous allons chercher ce que la comparaison des angues peut nous apprendre à ce sujet.

SECTION I.

§ 206. LE MÉTIER ET L'ARTISAN EN GÉNÉRAL.

Ces termes généraux, variables de leur nature, ne présentent qu'un petit nombre de rapprochements isolés, bien que assez sûrs.

1) Un groupe des noms du métier et de l'artisan se lie, en sanscrit, à la rac. *kṛ*, *kar*, facere. De là *karaṇa*, *kâru*, *kârikâ*, art, métier, aussi *kalâ*, de *kal* = *kar;* et *kâru*, *kâri*, *kâruka*, artisan, ouvrier, ainsi que *kâra* à la fin des composés, comme *ayaskâra*, ouvrier en fer, *tamrakâra*, ouvrier en cuivre, *hêmakâra*, orfèvre, etc.; cf. *kṛta*, œuvre, *kṛtaka*, artificiel, *kṛtin*, *kṛtnu*, habile, adroit, etc. Du pers. *kardan*, faire, *kârîdan*, travailler, dérivent de même *kar*, métier, *karîgar*, artisan, et le *gar* des composés tout semblables au sanscrit, *âhangar*, ouvrier en fer, *zargar*, orfèvre, etc.

Racine et dérivés se trouvent également en irlandais, où de *cer* (*cearaim*), faire, on voit provenir l'ancien irland. *cert*, *cerd*, ærarius (Z.², 60), *cerddchae*, officina (ibid.), irlandais moyen *cerd*, m., artisan, *cerd*, f., art (Stokes, *Ir. Gl.*, p. 58), irl. mod. *céard*, id. La forme *creth*, art, que donne O'Reilly, répond au sanscrit *kṛta* ou *kṛti*. En cymrique, où la racine verbale est *crëu*, faire, créer, on trouve *cerdd*, art, *cerddawr*, artisan, etc.[1]

[1] Mais cf. le lat. *cerdo*, *-onis*, ouvrier, ainsi que κέρδος, gain, avantage, puis adresse, ruse, etc., d'où κερδάω, -δαίνω, gagner, et κέρδων, nom d'esclave. Au scr. *karaṇa*, métier, paraît se lier l'irland. *cirnéis*, id., main-d'œuvre (O'Don., *Gl. s.*).

Le lith. *kùrti*, construire, bâtir, *kurrējas*, constructeur, appartient probablement au même groupe, ainsi que, dans un sens plus général, le lat. *creo*, etc.

2) Un autre terme sanscrit, *çilpa*, métier, art manuel, d'où *çilpin*, artisan, est pour *kilpa*, et appartient sans doute à la racine *klṛp (kalp)*, dans le sens de *parare*, *facere*, ou *sufficere*.[1]

Ce sont encore les langues celtiques qui, seules, nous offrent des termes corrélatifs dans l'irl. *culb*, artisan (O'R.), le cymrique *celf*, *cerf*, art, métier, *celfydd*, habile, *celfyddwr*, artisan, *celfi*, outils, instruments, etc.,[2] l'armor. *kalvez*, *kalvé*, charpentier, d'où *kilvizia*, charpenter, *kilvizerez*, charpenterie, etc.

3) Le Dhâtup. donne une racine, *las*, *lâsayati*, artem exercere, opificem esse, à laquelle on rapporte *lasta*, habile, adroit.[3]

Ici, ce sont les langues germaniques et slaves qui répondent au sanscrit par l'ang.-sax. *list*, ars, ingenium, scand. *list*, art, métier, *listmadr*, artisan, anc. all. *list*, art, ruse, etc., anc. sl. *lĭstĭ*, d'où *lĭstĭnŭ*, rusé, trompeur. Cf. *lisŭ*, *liska*, *lisitsa*, renard, etc.

[1] Cf. le goth. *hilpan (halp, hulpans)*, ags. *helpan* (prét. *hulpon*); anc. all. *hilfan*, aider, secourir, *hilfa*, *hülfa*, secours, etc.; le lith. *szèlpti*, aider, *pa-szalpa*, aide, soin.

[2] Cf. irl. † *cerbele*, artisan (Stokes, *Goid.*², 80). — L'étymologie proposée pour *celf* devient douteuse en présence de l'anc. cymrique *celmed*, efficax (Z.², 1153) = mod. *celfydd*, qui conduirait mieux à la racine sanscrite *kar*, du nº 1, d'où *karman*, œuvre, *karmaṭha*, habile.

[3] Dans Wilson *las* (cl. 10) to be skillful, to do any thing skillfully; mais le D. P. ne donne à *las* que les acceptions de briller, paraître, bruire, se réjouir, et au causat. *lâsayati*, celle seulement de danser et d'enseigner à danser. Le *lasta*, skillfull de Wilson, ne s'y trouve pas.

4) Le scr. *dârû*, artisan, ouvrier, paraît venir de *dṝ*, *dar*, dividere, findere, et désigner celui qui taille, coupe, etc.[1]

Le lith. *daryti* (*daraù*), faire, préparer, exécuter, semble avoir généralisé le sens primitif. De là, entre beaucoup de dérivés, *darymas*, *daryne*, ouvrage, œuvre, et surtout *daris*, qui forme des composés exactement comme le scr. *kâra*, *auksadaris*, orfèvre, *namadaris*, architecte, etc. On trouve *dailis* employé de la même manière, *ratadailis*, carrossier, *staladailis*, menuisier, et ce mot, ainsi que *daile*, art, *dailus*, habile, *dailyda*, artisan, charpentier, se rattache sans doute, bien que peut-être indirectement, à la forme secondaire de *dar*, en scr. *dal* et en lith. *daliti*, diviser.[2] Ici, probablement, le grec δαίδαλος, plein d'art, δαίδαλον, δαίδαλμα, œuvre d'art, δαιδάλλω, etc., formes redoublées de δαλ.

Les termes nombreux propres aux diverses langues ne doivent pas nous occuper ici. Je me bornerai à remarquer que le latin *ars*, *artis*, que l'on a plus d'une fois rapporté à *aro*, labourer, se rapporterait mieux au scr. *ṛti*, manière, mode. Cf. *ṛta*, ordre, coutume, *ṛtu*, id., lat. *ritus*, *ratio*, et l'allem. *art*, où cependant la dentale est irrégulière.

Je passe maintenant aux métiers spéciaux.

¹ Cf. gr. δράω.

² Cf. anc. sl. *dĕliti*, dividere, à côté de *drati* (*derã*), scindere; le grec δέρω, le lat. *dolo*, etc. Cf. *dolabra*, doloire, armor. *daladur*; ainsi que l'anc. sl. *dlato*, scalprum.

SECTION II.

§ 207. LE TRAVAIL DES BOIS.

La racine verbale qui, dans l'origine, paraît avoir exprimé plus particulièrement l'action de façonner les bois, se présente en sanscrit sous la double forme de *tvaksh* et *taksh*, avec les significations de tailler, couper, fendre, gratter, former, fabriquer, puis, en général, agir, travailler. Mais ces formes elles-mêmes sont évidemment secondaires, et dérivées, selon toute probabilité, de *tvak* et *tak* par l'*s* des verbes désidératifs ou intensitifs. Les langues congénères nous offrent, en effet, ces types plus primitifs à côté des premiers, ce qui assure, en tout cas, à ceux-ci une très-haute antiquité. Je réunis ici les termes de comparaison, avec leurs significations plus ou moins divergentes, mais toutes analogues.

Scr. *tvaksh*, *taksh*, sens indiqué.

Zend *takhsh*, *tash*, couper, doler, façonner, faire.[1]

Pers. *tâchtan*, percer, filer.

Gr. *τύκω*, tailler, façonner; *τεύχω*, préparer, construire; *τέκω*, *τίκτω*, produire, engendrer ; *τάσσω*, ordonner, disposer.

Lat. *texo*, tisser.

Irl. *tachaim*, gratter, râcler ; peut-être aussi *tescad*, *teasgad*, couper (O'Don., *Gl.*), par inversion pour *tecsad?*

Cymr. *tociaw*, *twciaw*, couper, tailler, émonder.

[1] Dans Justi (133) *tash*, seulement; mais anc. pers. *taks*, parsi *tâsîdan*, huzv. *tashîtan*, armén. *tashel*.

Lith. *taszyti*, tailler avec la hache ; *taisyti*, arranger, préparer.

Anc. sl. *tŭkati*, tisser ; *tesati*, couper, tailler. Les autres dialectes passim.

Ce tableau devrait être complété par les dérivés nombreux qui se rattachent tour à tour à la forme primitive et secondaire, et dont les principaux reviendront plus loin.

§ 208. LE CHARPENTIER.

En premier lieu se placent ici les anciens noms du charpentier, en sanscrit *takshan*, *takshaka*, *tashṭar*, *tvashṭar*, celui qui taille, qui façonne, aussi *kâshṭhataksh*, qui taille les bois. En zend *tashan*, formateur, créateur. Dans la mythologie vêdique, *Tvashṭar* est l'artisan céleste qui donne la forme à toute chose.

Deux de ces noms ont leurs corrélatifs parfaits dans les langues européennes. A *takshan* répond le grec τέκτων, -ονος, charpentier, avec *kt* pour *ksh*, comme dans d'autres cas.[1] *Takshaka* se retrouve dans l'anc. irland. *Tassach*, artifex, devenu le nom propre de l'artisan au service de saint Patrice, d'après la tradition.[2]

Le russe *tektonŭ*, charpentier, est emprunté du grec, le boh. *tesarĭ* se rattache directement au slave *tesati*, d'où *teslĭ*, faber, comme le pol. *ciesla* à *ciesać*, tailler, avec *c* pour *t* devant *i*, comme souvent d'ailleurs.

Il faut ajouter ici les noms du blaireau et du castor (t. I, p. 553), qui se lient certainement à la rac. *taksh*.

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 270. Benfey, *Gr. Wl.*, II, 247.
[2] Stokes, *Ir. Glos.*, p. 104.

§ 209. LA HACHE.

Cet instrument principal du charpentier paraît avoir été, avec le couteau, le plus ancien outil taillant, à en juger par les nombreux échantillons en silex que nous en a transmis l'âge de la pierre.[1] Les anciens Aryas, qui connaissaient plusieurs métaux, et qui n'en étaient plus à l'usage exclusif de la pierre, ont sûrement fabriqué des haches de plus d'une espèce, soit pour le travail, soit pour la guerre. C'est, du moins, ce qu'indique l'existence de plusieurs synonymes qui appartiennent également au temps de l'unité.

1) Le nom le plus répandu de la hache se lie encore à la rac. *tak*, *taksh*, et à ses analogues. Ainsi :

Scr. *takshanî* et *tanka*.[2]

Zend. *tasha* (Spiegel, *Avesta*, I, 204, et Justi, 133).

Pers. *tash*, *tashtan*. Cf. *tashang*, espèce d'outil de charpentier.

Arm. *tagur*.

Gr. τύχος, hache de bataille; τύκος, ciseau à tailler, coin.

Irl.-erse *tuagh*.

Anc. all. *dehsa*, *dĕhsala*.

Lith. *taszlyczia*, *teszlyczia*.

[1] Voy. à ce sujet l'ouvrage de M. Boucher de Perthes : *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, Paris, 1847. Les découvertes de cet investigateur zélé, trop longtemps contestées comme imaginaires, ont été confirmées dès lors, en ce qui concerne la très-haute antiquité des haches en silex, par plusieurs géologues très-compétents. Sur les haches en pierre trouvées en Suisse, voyez l'excellent livre de M. Troyon, *Habitations lacustres*, 1861. Dès lors on en a trouvé à peu près partout en Europe.

[2] *Tanka* et *ṭanka*, ciseau à tailler, houe (brecheisen), D. P.

Anc. sl. *tesla, teslitsa;* russe et illyr. *tesla*. Cf. russe *tesákŭ*, épée, pol. *tasak*, coutelas.[1]

Il se présente ici un fait singulier, et qui pourrait donner lieu à des hypothèses fort aventurées. Ce nom de la hache, si complétement arien, trouve ailleurs de nombreuses analogies qui s'étendent non-seulement dans l'Asie du nord, mais jusqu'à l'Océanie, et même l'Amérique septentrionale. La permanence d'une rac. *tak* est manifeste dans le groupe suivant.

Asie du Nord. Eniséen d'Imbazk *tok;* samoyède *tuka;* toungous *tukka* (Klaproth, *As. Polygl.*).

Océanie. Nouvelle-Zélande *toki;* noukhahiwa *toki;* tonga *togui;* taïti *toï* (Buschmann, *Iles Marquises*, etc., Vocab.).

Amérique du Nord. Mohawk *ottoku;* cayuga (Iroquois) *atokea;* shawni (Algonquin) *tekaka;* illinois *takahakan;* miami *takakaneh;* massachusset *togkunk;* tchinouk *tukaitkhlba* (*Americ. Ethnol. Soc.*, Vocab.). — Othomi (Mexique) *thégui* (Vater, *Sprachproben*, p. 367).

Ces coïncidences, dont l'énumération n'est sûrement pas complète, sont trop multipliées pour être mises sur le compte du hasard; mais on ne peut pas mieux les attribuer à une communauté d'origine, ou à des transmissions de peuple à peuple. La seule explication possible est ici celle du principe de l'onomatopée, la racine *tak*, *tok* imitant très-bien le bruit de la hache qui taille.

2) Un autre nom, également ancien, est le sansc. *paraçu*, *parçu*, dont l'étymologie est encore incertaine. Celle que propose Pott (*Et. F.*, I, 231), de *para* + *çu* (de *çô*, acuere), *ulte-*

[1] Stokes (*Rem.*[1], 16) rapproche de *tesla* l'irland. *tal*, hache, pour *tasal*, l's devenant quiescent entre deux voyelles.

riorem aciem habens, semble bien hypothétique, en l'absence d'un *çu* réel pour *acies*. En supposant la perte d'un *a* initial, on pourrait conjecturer, comme thème primitif, *apa-raçu*, l'outil qui tranche. Cf. *ṛç*, *arç*, *riç*, *ruç*, lædere, *arça*, blessure, ῥάσσω, ῥακόω, fendre, diviser, ἐρείκω, λακέω, id.; irlandais *róichim*, déchirer, cymr. *rhychu*, trancher, sillonner, lithuan. *rēkti*, couper, etc. Un composé analogue se montre dans le vêdique *kuliça*, hache, suivant le D. P. de *ku* + *liç* = *riç*, lædere, quomodo lædens. Il faudrait alors que cet *a* eût disparu déjà dans la langue primitive, d'après les analogies qui suivent.[1]

Ossète *farath*, hache, si le *th*, prononcé à l'anglaise, remplace la sifflante.

Gr. πέλεκυς, d'après Hesych. aussi πέλυξ, où λυκ = *ruç*? De là πελεκάω, tailler, et πελεκᾶς, -ᾶντος, le pivert qui taille le bois de son bec (Cf. t. I, 613).

Irl. *faracha*, *farcha*, *fairce*, maillet, par transition de sens, erse *faraich*, cuneus doliarii, *farca*, tudes. L'*f* ici pour *p*.[2]

3) Le sanscrit *drughana* ou *drughnî*, hache, signifie : qui frappe le bois, de *dru* + *han* (*ghan*), cædere. Le substantif simple, *ghana*, désigne une massue et une masse d'armes.

A la même racine appartient le scand. *genia*, hache, et sans doute aussi le gr. γένυς, id., et mâchoire = scr. *hanu* dans cette dernière acception. Le γ est ici irrégulièrement pour *h*, *gh*, comme dans ἐγών = scr. *aham*, etc. Cf. le lith. *genys*,

[1] Le D. P. propose de rattacher *paraçu* à une racine hypothétique *parç*, courber, en comparant *parçu*, côte, faux, faucille, cimeterre courbe (Cf. zend *pereçu*, côte, côté, kourde *pârçu*, ossète *farç*, etc.; Justi).

[2] Cf. l'anc. cymr. *pelechi*, gl. clavæ (Juvenc. gl., *Beitr.*, 4, 94). Il faut ajouter que, dans l'irlandais moyen (O'Don., *Gl.*), *faracha* désigne aussi un carreau de foudre, comme *paraçu* en sanscrit (D. P.).

pivert, de *genēti*, tailler (Cf. t. I, p. 614), comme ci-dessus *πελεκᾶς*.

4) Le pers. *bayram*, hache de charpentier et foret, dans ce dernier sens aussi *baylam*, se rattache probablement à la rac. zend *bĕrĕ*, couper, dont les affinités ont été indiquées déjà à l'un des noms de la herse.

Comme cette racine se retrouve dans le scand. *beria*, ferire, d'où *barinn*, contusus, il faut peut-être y rapporter l'anc. all. *parta*, *barta*, hache, ainsi que *pursa*, ang.-sax. *byrs*, id. La ressemblance singulière de ce germanique *barta* avec l'arabe *burt*, hache, provient de ce que la rac. *bar* existe également dans les langues sémitiques, où l'on trouve l'héb. *bârâ*, *bârâh*, *bârash*, *bârath*, cecidit, secuit, en arabe *baraya*, *barata*, d'où *burt*, hache. On est surpris de voir reparaître ce nom dans le tchouvache *borta*, hache, que les autres dialectes turcs possèdent aussi sous la forme de *balta*. Cf. arabe *balt*, qui coupe, de *balata* = *barata*. Et par une nouvelle singularité, ce *balta* rappelle le scand. *byllda*, *bûllda*, hache, à côté de *byla*, id. Il y a là une complication de rapports, sans doute en partie fortuits, et que je ne me charge pas de débrouiller.

Le scand. *byla*, hache, conduit à une autre série de termes non moins pleine d'incertitudes. Une racine *bil*, peut-être = zend *bĕrĕ*, se montre dans le persan *bîl*, *bîlah*, pic-hoyau, pelle, rame, etc. Cf. *baylam*, foret = *bayram*, foret et hache. Le Dhâtup. sanscrit donne aussi *bhil* ou *bil*, findere, qui ne semble être qu'une forme secondaire de *bhid*. Mais où faut-il placer le scand. *bila*, frangere, anc. allem. *pillôn*, dans *durah-pillôn*, terebrare? ainsi que le scand. *bîlldr*, scalpellum, l'ang.-sax. *bil*, ensis, *twi-bill*, bipennis, anc. all. *pill*, ensis, *uuidu-bil*, runcina, le scand. *bilaeti*, ags. *bilidh*, anc. allem. *piladi*, statua, forma, c'est-à-dire image taillée? Ce qui est certain, c'est qu'il

faut en séparer l'allem. *beil*, hache, qui provient de l'ancien *bial*, *bihal*, dont l'origine est tout autre,[1] et qui semble avoir passé dans l'irl. *biail*, le cymr. *bwyell* et l'armor. *bouchal*, *bochal*, hache.

Je laisse à de plus habiles la tâche de porter la lumière dans ce chaos.

4) Le persan *talawsah*, petite hache, ainsi que *talah*, *talî*, pierre à aiguiser, se rattachent peut-être à la même origine, d'ailleurs incertaine, que le sansc. *talima*, couteau de chasse, épée;[2] cf. *tala*, surface plane.

On peut, sans invraisemblance, comparer l'irl. *tâl*, erse *tàl*, *tàlag*, hache,[3] armor. *taladur*, doloire, ainsi que le verbe irl. *tallaim*, tailler, et le lat. *tālea*, taille, greffe.

5) Au persan *tabar*, *tawar*, hache, boukhare *tawar*, kourde *tepe̥r*,[4] armén. *dabar*, correspond évidemment l'ancien slave et russe *toporŭ*, polon. *topor*, boh. *topor*, etc.; mais l'origine première est douteuse. Le persan a pu désigner l'outil qui perce ou qui frappe, si l'on compare *tabîdan*, percer, forer, *tapak*, martinet, *taprah*, timbale, *tapânćah*, coup. D'un autre côté, le slave *toporŭ* semble se rattacher à *tepsti (tepă)*, percutere, en russe *topatĭ*, battre, et *tiapatĭ*, *tiapnutĭ*, tailler, hâcher, polon. *tapać*, *tupać*, frapper du pied, etc., lesquels, comme le sanscrit *tup*, *τύπτω*, *taper*, etc., sont sans doute des onomatopées. Cependant une transmission du persan au slave, ou vice versâ (?), n'aurait rien d'improbable pour un instru-

[1] Suivant Benfey (*Gr. Wl.*, II, 175), *bi-hal*, comme *bi-pennis*, *bi* = scr. *dvi*, deux, et *hal* = scr. *çala*, lance, etc.

[2] Cf. *talawâri*, épée, en armén. *talabr*, en tirhaï *tarwâli*, en siahpôsh *tawali*, etc.

[3] Mais cf. la note ci-dessus, p. 172.

[4] Dans les *Vocab. Catharinæ.*

ment comme la hache, qui a dû servir très-anciennement de moyen d'échange, et le chaldéen *thbar*, arabe *tabara*, fregit, pourrait suggérer une origine sémitique. Le tchérémis *tubar*, *tovar*, et le lamoute *tobar*, hache, sont-ils venus du persan ou du slave ?

6) Le pers. *sikiz*, espèce de hache de charpentier, semblerait au premier abord devoir se rattacher à la même racine que le latin *securis*, et l'anc. slave *sěkyra*, *sěćivo*, hache, polonais *siekiera*, id., *siekacz*, tranchet, etc.; savoir, d'une part *seco*, et de l'autre *seshti* (*sekā*), couper. Mais cette racine, d'où dérivent en Europe les noms de plusieurs outils tranchants,[1] ne se retrouve ni en persan, ni en sanscrit ;[2] et, comme l'*s* initiale persane ne répond pas dans la règle à l'*s* primitive, qui devient *h*, il faut, je crois, rapporter *sikiz*, hache, ainsi que *sikanah*, *sikînah*, foret, à la racine sémitique *sakka*, déjà mentionnée à l'article du soc. Quant à un rapport d'affinité possible entre ce *sakka* et *seco*, etc., c'est une question qui reste obscure, comme toutes celles qui concernent les origines communes des Sémites et des Aryas.

7) J'ajoute encore ici un groupe purement européen des noms de la hache, qui doit être en tout cas fort ancien, et qui se lie à la même rac. *ak*, *aksh*, que le n° 3 de la herse. Le grec ἀξίνη, hache, en effet, ne diffère pas essentiellement de ὀξίνα, herse. Le latin *ascia* n'est probablement qu'une inversion de

[1] Lat. *secula* et *sicilis*, faux, d'où l'ags. *sicel*, anc. allem. *sihhila*, id., et l'irl. *seical*, séran ; cf. cymr. *hicel*, serpe, et *hoc*, id., scandin. *sigd*, faucille, anc. allem. *segansa*, faux, etc. Lat. *serra*, scie, ags. et anc. all. *saga*, etc. Ancien allem. *seh*, coutre, et *sahs*, couteau, ags. *seax*, etc.

[2] Fick (400) admet une racine européenne *sak*, couper, en comparant le zend *skâ*, couper = scr. *ćhâ* et *khâ* (p. 206).

acsia.[1] Dans les langues germaniques, nous trouvons le goth. *aqvizi*, anc. sax. *acus*, ags. *acas*, *aex*, *eax*, scand. *öx*, *öxi* (gén. *axar)*, anc. all. *achus*, *akus*, *akis*, etc., où cependant la gutturale n'a pas subi le changement régulier en *h*. En lithuanien enfin, *jekszis*, *jeksztis*, qui ne semble pas provenir du germanique.[2]

Aucun nom oriental de la hache n'est comparable, mais on peut en rapprocher peut-être le persan *âkus*, qui désigne un ciseau de maçon. Le sanscr. *âçis*, crochet du serpent, de *aç*, pénétrer, offre aussi une formation très-analogue au gothique *aqvizi*, etc.

J'ai réuni, pour la hache, à cause de son importance, tout ce qui m'a paru offrir des indices d'affinité ; mais il est à peine nécessaire d'ajouter que les deux premiers groupes de noms seuls procèdent avec certitude du temps de l'unité arienne.

§ 210. LE COUTEAU.

Appliqué, non-seulement au travail des bois, mais à beaucoup d'autres usages, le couteau figure avec la hache parmi les premières productions de l'âge de la pierre, et on ne saurait douter de sa possession par les anciens Aryas, quand bien même quelques-uns de ses noms n'en fourniraient pas la preuve. Ce sont les suivants.

[1] Benfey, *Gr. Wl.*, I, 162.

[2] Cf. l'anc. cymr. *ochcul*, espèce de hache, de *och* (dans Ducange; *acha*, *achia*, securis) et *cul*, tenuis (Z.[2], 1061).

1) Scr. *kartarî*, *karttrikâ*, couteau et ciseaux, de *kṛt*, *kart*, scindere.

Zend *karĕta* (Spiegel, *Avesta*, I, 205); pers. *kârd*, couteau, *kârdû*, ciseaux à tondre ; kourde *kârdi*, ossète *kard*.

Lat. *culter*, *cultellus*.

Cymr. *cyllell* (du latin? ou directement de *cyllu*, pour *cyltu* = *kṛt*?). Pour l'armor. *kountel*, et son rapport peut-être indirect avec le scr. *kuntala*, *kuntalikâ*, ainsi que pour les noms du coutre analogues à *culter*, cf. p. 120.

2) Scr. *kṛpâṇî*, *-ṇikâ*, couteau, ciseaux ; cf. *kṛpâṇa*, glaive, *karpaṇa*, espèce de lance, et *kalpanî*, ciseaux, de *klṛp*, *kalp*, parare, facere; cf. *kalpana*, action de former et de couper.[1]

Armén. *kharp*, glaive.

Lat. *scalprum*, de *scalpo*. Cf. *sculpo*.

Irl. *sgeilpín*, petit couteau ; de *sgealpaim*, *scalpaim*, fendre, couper.[2]

Ang.-sax. *screope*, scalprum, strigil, de *screopan*, scalpere. Cf. *sceorfan*, concidere minutatim, anc. all. *screfôn*, incidere, *scurfjan*, rescindere, etc.,[3] et le lith. *kirpti* (*kerpu*), couper, tondre.

Russe *kliapikŭ*, couteau de cordonnier, tranchet.

Le roseau, en latin *scirpus*, anc. all. *sciluf*, mod. *schilf*, aura reçu son nom de sa feuille tranchante, et semblable à un couteau.

Ici, comme dans d'autres cas, la différence des suffixes pro-

[1] Cf. le siahpôsh *kolba*, charrue ; en aymak de l'Afghanistan *kulpa* (Gabellenz, *D. Morg. Ges.*, XX, 330).

[2] Cf. irl. † *cerp*, coupure ou tranchant (O'Dav., *Gl.*, 63, et Stokes, *Rem.*[1], 10).

[3] Grimm admet une racine perdue *scerf*, *scarf*, *scurf* (*Deut. Gr.*, II, 62). De là aussi l'anc. all. *scarf*, ags. *scearp*, acer, acutus.

pres aux diverses langues n'empêche pas d'admettre comme très-probable l'existence d'un nom primitif du couteau dérivé de la rac. *karp*, *kalp*, ou *skarp*, *skalp*.

3) Scr. *kshura*, m., rasoir, *kshâurî*, f., id., *kshurikâ*, petit rasoir ; *kshuradhârâ*, outil tranchant comme un rasoir ; *kshurapavi*, adj., à tranchant acéré ; *kshurapra*, espèce de flèche semblable à un rasoir. De là *kshurin*, *kshâurika*, barbier, *kshâura*, action de raser, de tondre, etc. Cf. *kshurî*, *ćhurî*, *khurâ*, couteau, poignard. Suivant D. P., la racine est peut-être *kshar*, glisser. Le *kshur*, couper, creuser, rayer, du Dhâtup., serait inféré de *kshura*. Mais cf. aussi *ćhur*, rayer, inciser (D. P.), et *khur*, couper (Dhâtup.).[1]

Armén. *sur*, couteau, épée ; pers. *sûrî*, espèce de flèche ou de javelot (Cf. *kshurapra*); kourde *shûr*, couteau.

Grec ξυρός, -ρον, rasoir, ξυριον, petit rasoir, ξυρήκης, tranchant comme un rasoir, ξυροθήκη, -δόκη, boîte à rasoirs, comme en sanscrit *kshuradhâna*, *kshurabhâṇḍa*, et peut-être **kshuradhâkâ*. De là ξυράω, -ρέω, raser, tondre, etc.

En Europe, ce mot ne semble se retrouver d'ailleurs, chose singulière, que dans *surin* ou *chourin*, couteau, terme d'argot en France, d'où *chouriner*, assassiner à coups de couteau, *chourineur*, assassin (Voy. les *Mystères de Paris*, de Sue). Ces mots seraient-ils provenus peut-être de quelque dialecte des Zinganis ou Bohémiens, originaires de l'Inde, comme on le sait, et qui en ont fourni d'autres encore à l'argot des malfaiteurs ? [2]

[1] Cf. la racine germanique *scer*, *scar*, *scur*, couper, tondre, d'où l'ags. *scear*, anc. all. *scar*, *scaro*, soc, *scara*, *scera*, ciseaux, et peut-être l'ags. et ancien allem. *scur*, hache, s'il ne provient pas du latin *securis*.

[2] De la parfaite concordance du *kshura*, déjà vêdique, avec ξυρός,

§ 211. LA TARIÈRE.

Les instruments à percer le bois exigent l'emploi du métal plus que les outils taillants, parce qu'ils doivent réunir une grande solidité à une forme plus ou moins déliée. Aussi sont-ils l'indice d'une industrie assez avancée, et je ne crois pas

déjà dans Homère (*Il.*, x, 174), on peut conclure que les anciens Aryas se rasaient la barbe, soin qui indique un certain degré de culture. On sait, d'après Diodore (v, 28), que les chefs gaulois se rasaient, en ne conservant, comme signe distinctif, que de longues moustaches. Ce fait s'est confirmé par la découverte de nombreux rasoirs en bronze dans les tumulus de la Gaule, des sources du Rhône aux embouchures du Rhin. On en a recueilli près de quatre-vingts. Dans le voisinage de Bologne aussi, au cimetière de Villanova, on a trouvé douze rasoirs qui, d'après le comte Gozzadini, doivent dater de sept ou huit siècles avant notre ère. Une quarantaine d'autres ont été recueillis dans l'Italie supérieure (Cf. *Mém. des Antiq. de France*, t. 34, p. 319, sqq.).

Le nom gaulois du rasoir ou du couteau ne nous est pas parvenu. Mais, comme en gaulois, un *x* primitif se change parfois en *s*, *ss*, de même qu'en irlandais et dans les langues iraniennes (Cf. les noms propres des inscriptions gallo-romaines *Andoxus* et *Andossus*, *Texia* et *Tessia*, *Excingus* et *Escingus*, *Maxia* et *Masia*, *Moxus* et *Mosus*, etc., etc.), on peut conjecturer que le nom d'homme éduen *Surus* (Cés., 8, 45), *Surus Tribocus* (Orel., 2728), fréquent aussi dans Gruter, se rattache à *kshura*. Un *Surinus Vindelicus* (Steiner, 2619, Ratisb.) rappelle singulièrement le sanscrit *kshurin*, barbier, et *surin*, couteau de l'argot. *Barbier* et *Couteau* sont des noms propres très-communs en France.

A la suite des outils tranchants, il faut mentionner un ancien nom de la pierre à aiguiser, le scr. *çâṇa*, de *çâ (çi)*, aiguiser, d'où *çâta*, *çita*, tranchant. Cf. zend *çâ*, couper, détruire, *çâna*, destruction. C'est le persan *sân*, *shân*, *ap-sân*, *af-sân*, *fa-sân*, etc. En Europe, le corrélatif se trouve dans le scand. *hein*, angs. *haen*, angl. *hone*. A la même racine appartient le lat. *cōs*, *cōtis*, et aussi *catus*, rusé, adroit, proprement acéré. Cf. Aufrecht (Z. S., I, 363, 472) qui en rapproche également le scand. *hvatr*, *hvass*, acutus, etc.

que l'âge de la pierre en ait fourni autre chose que de très-grossiers échantillons.

1) Un seul des noms de la tarière en Orient présente quelque analogie avec ceux de plusieurs langues européennes. C'est le persan *barma, bayram, baylam, bîrah,* de la rac. zend *bĕrĕ, bar,* couper, déjà mentionnée aux articles de la herse et de la hache. Cf. lat. *foro,* d'où notre *foret.* L'anc. allem. *bor, pora,* se rattache de même à *porôn,* ags. *borian,* scand. *bora,* terebrare. L'irl.-erse *bóireal* et le russe *burávŭ,* foret, d'où *buravitĭ,* percer, forer, dont les suffixes diffèrent, ne proviennent sûrement pas du germanique. Il y a donc là, très-probablement, un ancien nom de l'outil, qui s'est modifié de plusieurs manières.

2) Cela est plus incertain pour un autre groupe de termes purement européens, quoique leur racine soit arienne dans le sens général. Le grec τέρετρον; latin *terebra;* irland. *tarathar* (Corm., *Gl.,* 161), *tarar, tarachair, toramh* (O'R.), erse *tora*; cymr. † *tarater* (Z.², 1061), moy. *taradyr* (Leg., I, 82), mod. *taradr*, armor. *tarar*, *talar;* alban. *turjéle*, ainsi que notre *tarière,* etc., se rattachent tous à la rac. *tṛ, tar,* trajicere, gr. τείρω, τρέω, lat. *tero,* etc. Au grec τέρετρον, cymr. *taradr,* répond exactement le sansc. *taritra,* qui, toutefois, ne désigne pas le foret, mais le bateau *qui traverse* les eaux.[1]

§ 212. OBSERVATIONS SUR D'AUTRES OUTILS.

Les trois instruments qui précèdent sont les seuls dont les anciens noms se soient partiellement transmis jusqu'à nous ; mais cela ne prouve pas que d'autres encore n'aient pu être

[1] Cf. encore *taratrum,* vox gallica, d'après Isidore.

en usage au temps de l'unité. Il est difficile de croire que, réduits à des moyens aussi limités, les anciens Aryas eussent pu fabriquer des chars, et surtout des roues, et la scie, en particulier, ne doit pas leur avoir été connue. Si nous possédions une nomenclature orientale plus complète des outils de menuiserie, il est probable qu'il se révèlerait de nouvelles analogies avec les langues européennes. Quelques faits isolés tendent à appuyer cette conjecture.

Ainsi, nous trouvons en sanscrit une racine *luć*, *lunć*, evellere (to cut, to pare, to peel, Wilson), d'où *lunćita*, coupé, pelé, *lunćana*, action d'arracher, etc.; cf. anc. slave *lãćiti*, sejungere, separare; mais on n'en voit dériver aucun nom d'outil tranchant, comme on aurait pu s'y attendre. Par contre, le grec ῥυκάνη, rabot, a perdu sa racine ῥυκ = *luć*, tandis que le lat. *runcina*, id., l'a conservée dans *runco* = *lunć*. Ceci peut déjà faire présumer l'existence d'un ancien nom de l'outil à planer, et cette présomption se fortifie quand nous trouvons, pour le rabot, l'irl. *locar*, erse *locair* (de *loncar*, à cause du *c* non aspiré), d'où le dénominatif *locaraim*, raboter, planer, dont la racine *loc*, *lonc* = *lunć*, a disparu comme en grec.

Un second exemple se présente dans le pers. *rand*, *randah*, rabot, doloire, racloir, râteau, de *randidan*, planer, polir, couper, racler, scier. Ce verbe correspond au scr. *rad*, findere, fodere, mais on n'en voit provenir que *rada*, *radana*, la dent qui creuse et divise. Le latin possède aussi cette racine sous la double forme de *rādo*, gratter, polir, planer, et de *rōdo*, ronger, et de la première viennent *rādula*, *rallum*, racloir, et *rastrum*, râteau. D'un autre côté, l'irl. *rodhbh*, *rudhbh*, scie, dont la racine manque, se lie certainement au même groupe, et rappelle *rada*, dent.

On peut croire, d'après cela, que les anciens Aryas ont rattaché aux racines *ruk*, *runk*, et *rad*, *rand*, les noms de quelque outil à planer les bois, et peut-être celui de la scie dentelée.

SECTION III.

§ 213. LE TRAVAIL DES MÉTAUX.

Nous avons vu (t. I, p. 218 et suiv.) qu'au temps de l'unité arienne on connaissait déjà la plupart des métaux usuels ; mais il est plus difficile de savoir jusqu'à quel point on avait porté l'art de la métallurgie, surtout pour le fer, dont l'emploi est resté inconnu à plusieurs peuples d'une industrie d'ailleurs très-avancée. Les métaux fusibles et ductiles auront été, comme de raison, les premiers mis en œuvre, l'or et l'argent pour les bijoux et les ornements, le cuivre et l'airain pour les outils tranchants, les armes et les vases à cuire. Malheureusement les anciens noms de ces divers objets ne nous apprennent guère de quelle matière ils étaient faits, et il ne nous reste, pour nous éclairer sur cette question, que l'examen des termes qui se rapportent au travail des métaux, aux opérations du fondeur et du forgeron, ainsi qu'aux outils indispensables pour la métallurgie.

§ 214. LA FUSION.

1) Pour exprimer l'action de fondre, le sanscrit emploie la rac. *rî*, *lî*, solvere, liquefare ; d'où *rîṇa*, *lîna*, liquéfié, *rîti*, flux, *laya*, fusion, etc. La forme secondaire *lî* se retrouve dans

les langues lith.-slaves, et l'irlandais, avec des applications spéciales à la fusion des métaux. Ainsi :

Anc. sl. *liti*, *liiati*, russe *litĭ*, fondre, couler, verser, *litié*, *liianie*, fonte, *litetsŭ*, fondeur, *liialo*, moule, *loĭ*, chose fondue, *slitokŭ*, lingot ; illyr. *u-liti*, *sliti*, fondre ; pol. *lać (leiē)*, id., *lanie*, fonte, *lity*, fondu massif, etc.

Lithuan. *lēti*, causat. *lydyti*, fondre, *lētas*, métal fondu, *lējējas*, *lētojis*, *lydytojis*, fondeur, *lētuwe*, creuset, *lējimas*, fonte.

Irland. *leaghaim* = scr. *layâmi*, je fonds, *leaghadh*, fusion,[1] *leaghthóir*, *leaghadóir*, fondeur, etc.

2) Au gr. *μέλδω*, fondre, liquéfier, répond le goth. *maltjan*, l'ang.-sax. *meltan*, *smeltan*, scand. *melta*, *smelta*, anc. allem. *smelzan* (transit. et intrans.), etc. La racine sansc. corrélative est *mṛd*, avec le sens analogue de conterere, comminuere. Cf. *mardana*, dans *himamardana*, fonte de neige (D. P).

3) Les termes comparés ci-dessus n'ont pas, en sanscrit, une signification assez spéciale pour donner la preuve de leur application à l'ancienne métallurgie, bien que cette application soit très-probable. Le rapprochement suivant serait plus concluant s'il était moins hypothétique, faute d'intermédiaires.

Le scr. *sandhânî*, fonderie et distillation, est dérivé dans Wilson de *sam* + *dhâ*, componere, comme *sandhâna*, combinaison, mélange, ce qui ne donne pas un sens bien satisfaisant, et il vaudrait peut-être mieux recourir à la rac. *dhan* = *dhanv*, dans l'acception de faire couler (D. P.), mais avec *sam*, faire couler ensemble, c'est-à-dire fondre. En cymrique, en effet, nous trouvons *dyne*, fonte, fusion, d'où *dynëu*, *gorddy-*

[1] Cf. † *legad*, dissolutio (Z.[2], 625).

nëu (*gor* préf. intens.), fondre, aussi *dinëu*, puis *dinëwr*, fondeur, *dyneudy*, fonderie (*ty*, maison), etc., termes qui se rattachent mieux à *dhan* qu'à *dhâ*.

Ce *dyn* cymr. reparaît encore, ce semble, dans *odyn*, four, fournaise, *odyn-dy*, fonderie, forge, et ici se présente une seconde analogie remarquable avec le scr. *uddhâna*, four, peut-être de *ud* + *dhan* qui signifierait *effundere*. Ce dernier rapprochement, toutefois, serait illusoire si, comme le présume le D. P., la forme véritable du mot sanscrit était *uddhmâna*, de *dhmâ*, flare. Cf. russe *dómna*, fournaise, et p. 189.

§ 215. LA FORGE ET LE FORGERON.

L'action de forger s'exprime, dans les langues ariennes, par des verbes divers, lesquels se rattachent à quelque notion plus générale, comme faire, former, fabriquer, frapper, battre.

1) La rac. *kṛ*, *kar*, facere, paraît avoir été en usage, dès les temps les plus anciens, avec cette acception plus spéciale, comme si forger était l'œuvre par excellence. De là les noms sanscrits du forgeron, *kârmara* ou *kârmâra*, de *karman*, œuvre, c'est-à-dire l'ouvrier, l'artisan, et *karmakâra*, littéral. celui qui fait l'œuvre; cf. plus haut l'article du métier en général.

La même application se montre dans le pers. *kurah* ou *kûrah*, forge, proprement atelier, fabrique, de *kardan*, faire.

En irlandais, le nom de l'artisan *çerd*, *cert*, *céard*, de *cearaim*, faire, désigne plus particulièrement le forgeron, et la forge est appelée *céardach*.[1]

[1] Anc. irl. *cerd*, *cert*, ærarius; *cerddchœ*, officina (Z.[2], 70).

Enfin comme, en sanscrit déjà, *kar* devient *kal*, on peut y rattacher le lithuan. *kálti*, forger, d'où *kâlwe*, forge, *kalwis*, forgeron, et le *kalys* des composés *aukskalys*, orfèvre, anglais *goldsmith*, *sidabrokalys*, angl. *silversmith*, etc., composés tout semblables à ceux du sanscrit avec *kâra* et du persan avec *kar*, *gar* (Cf. p. 166).[1]

2) Les langues slaves ont pour forger un verbe particulier, anc. sl. *kouti* (*kovã*) ou *kovati* (*kuiã*), *o-kovati*, *po-kovati*, d'où *kovačĭ*, *kouznĭtsĭ*, forgeron, *kovalĭnitsa*, forge, *na-kovalo*, enclume; en russe *kovátĭ*, forger, *kovalnia*, forge, *koválo*, marteau, *kóvka*, ferrure, etc., dont les analogues se retrouvent dans tous les dialectes slaves. Cf. lith. *kújis*, marteau, et *kujininkas*, forgeron.

Miklosich (*Rad. slov.*, p. 41, et *D. sl.*) compare la rac. scr. *ku*, *kû*, sonare, mais cette racine exprime plus spécialement le son de la voix, *vociferari*, *gemere*, etc., ce qui ne convient pas au bruit du marteau qui forge. Il est plus probable que le verbe slave signifie proprement battre, frapper. Cf. lithuanien *kauti*, *kowiti*, combattre, *kawà*, *kowà*, combat; ainsi que l'anglo-saxon *heawan*, secare, fodere, ancien allemand *hauwan*, *hauan*, concidere, dolare, d'où *hauwa*, fossorium, notre houe, etc.[2] Or, ces diverses significations se réunissent dans le pers. *kawîstan*, *kuwîstan*, frapper, *kuwîst*, percussion, coup, et *kâwîdan*, combattre, creuser, labourer, etc., dont la racine *ku*, *kaw*, est ainsi le vrai corrélatif du slave et du germanique. Cette racine semble avoir eu, en persan même, le sens plus spécial de forger, à en juger par le nom propre *Kâwah*, celui du forgeron de la tradition qui leva l'étendard de

[1] Sur cette racine *kal*, cf. les vues différentes de Fick (Z. S., 20, 356).

[2] Cf. siahpôsh *ćavi*, hache.

la révolte contre le tyran Zôhak, ainsi que le raconte le Shahnameh.

3) Parmi les noms du forgeron, il en est un qui donne lieu à un rapprochement curieux et difficilement illusoire. C'est le persan *gâwbân*, qui désigne à la fois le forgeron et le pâtre, mais, étymologiquement parlant, le dernier seulement (Cf. p. 12), et qui offre un rapport frappant avec l'ancien irland. *goban* ou *goba*, génit. *gobann*, *gobband*, irland. moy. *gabann*,[1] moderne *gobha*, *gabha*, erse *gobha*, *gobhann*, cymr. *gof*, *gofan*, *gofant*, armor. *gôf*, *gôv*, corn. *gof*, partout forgeron exclusivement.

Zeuss (l. cit., 37, 90, 138) compare le nom gaulois *Gobannitio* ou *Gobanitio* (Cés., VII, 4), et Glück y ajoute *Gobannicno*, corrigé du *Gobannilno* de Muratori (*Insc.*, 1384, 4),[2] le *Gobannium* britannique de l'*Itin. Antonini*, le nom d'homme cymrique *Gouannon* = *Gobanton*, et irlandais *Gobanus* (*Acta SS. Aug.*, I, 349).[3] J'y joins de plus le *Gobban* des *Annal. Innisfal.*, p. 13, et le *Gobnenn* des *Annal. Tighern.*, p. 136. La comparaison de ces formes diverses suggère plusieurs observations.

En premier lieu, il paraît singulier que dans l'irlandais ancien et moyen le *b* ne soit pas aspiré entre les deux voyelles, suivant la règle constante, puisque le gaulois n'indique aucune autre consonne supprimée avant ou après le *b*. Cette anomalie s'expliquerait peut-être en admettant, d'après l'analogie du persan *gâwbân*, un thème plus ancien *gobban*, qui se trouve en effet dans les *Ann. Innisfal.* (vid. sup.), et où *gob*, pour *gov*,

[1] Z.², p. 37; Stokes, *Ir. Glos.*, nº 369.

[2] C'est-à-dire *fils de Gobannus*. Pour *cnos*, fils, voy. mon *Essai sur quelques inscriptions gauloises*, p. 39, et *Nouv. Essai*, p. 38.

[3] Glück, *Die keltischen Namen bei Cæsar*, p. 107.

représenterait le pers. *gâw* = sansc. *gava* pour *gô*, vache, au commencement des composés. Le gaul. *go*, ou serait déjà contracté de *gov*, ou répondrait directement au *gô* du synonyme pers. *gôpân*.[1]

La réduplication de l'*n*, que confirment les formes gauloises, semble s'opposer à une comparaison immédiate avec le persan *bân* ou *pân*, gardien, chef, qui, de même que le slave *panŭ*, dérive de la racine *pâ*, tueri, par le suffixe *na* (Cf. p. 11). Il est probable, en effet, que le thème celtique primitif a été *gobant*, affaibli de *gopant* (Cf. la variante irland. *goband* et le cymr. *gofant*). D'après cela, il faudrait voir dans *pant* un participe présent de la rac. *pâ*, en scr. *pânt*, et les noms persans et celtiques, sans être identiques, seraient composés des mêmes éléments.

Enfin, la forme cymrique plus simple *gof* peut se rattacher au nom sanscrit du pâtre, *gôpa*.

Reste la question principale : comment se fait-il que le nom primitif du gardien des vaches soit devenu celui du forgeron chez les Persans et les Celtes? On sait que les bergers, livrés aux loisirs d'une vie solitaire, s'adonnent volontiers à la recherche et à la pratique de quelques industries secrètes, de procédés mystérieux de sorcellerie, de médecine, etc. Or, l'ancienne métallurgie était une de ces industries pleines de mystères, et les forgerons passaient pour des sorciers chez les anciens Irlandais comme chez les Scandinaves.[2] D'après le double sens du persan *gâwbân*, on voit que les bergers de-

[1] Il faut observer que, dans l'ancien irlandais, l'aspiration du *b* n'est souvent pas indiquée, et doit être suppléée quand on la trouve rétablie dans l'irlandais moyen et moderne, ce qui dispenserait de l'explication proposée.

[2] Saint Patrice invoque des secours divers contre les incantations des femmes, des *forgerons* et des Druides (Stokes, *Ir. Glos.*, p. 70).

vaient exercer le métier de forgerons, et l'analogie du celtique semble faire remonter cette coutume jusqu'aux temps les plus anciens. C'est là ce qui donne à ce rapprochement un intérêt particulier.

Je dois ajouter que Z.² (p. 37) et avec lui Stokes (l. cit.) présument un rapport étymologique entre *goba* et le latin *faber;* mais si ce dernier, pour *fagber,* dérive de *facio,* ce qui est très-probable, je ne vois aucun moyen de ramener ces termes à une même origine.

§ 216. LE SOUFFLET.

La nécessité de produire un calorique intense, soit pour fondre les métaux, soit pour ramollir le fer, a dû conduire de bonne heure à l'invention du soufflet, et on le trouve en usage, de temps immémorial, chez les peuples les plus divers. Toutefois ses noms ariens ne donnent lieu qu'à un petit nombre de comparaisons, parce qu'ici, comme en général pour les objets dont le rôle est bien caractérisé, les langues ont remplacé incessamment les termes anciens par des mots clairement significatifs, comme le gr. ζώπυρον, qui vivifie le feu, l'allem. *blasebalg,* sac à souffler, le cymr. *chwythbren,* bois à vent, notre *soufflet,* etc.

1) Un des noms primitifs de cet utile instrument se rattachait sans doute à la rac. *dhmâ* (*dham*), flare, d'où le sanscrit *âdhmâna,* soufflet, et *dhamaka, dhmâkâra,* forgeron, littéral. souffleur. Cf. *dhama, dhma,* en composition, qui souffle, *dhamana,* id.; *dhmâtar,* souffleur et fondeur, etc. De même, en persan, *dam, damah,* soufflet, et *dam-gâh,* lieu à soufflet, pour

forge, de *damîdan*, souffler. Cf. siahpôsh *dama*, vent, ossète *dimgh*, *demgah*, id.

De la forme causative *dhmâpay* vient le scr. *âdhmâpanâ*, soufflet. Cette forme paraît se retrouver dans le lith. *dumpti*, *(dumpja)*, souffler le feu, et, plus spécialement, faire aller le soufflet, *dumple* ou *dumpptuwe*. Il est fort probable que les Slaves ont eu aussi quelque nom analogue du soufflet, remplacé plus tard par *miechŭ*, car l'anc. sl. a conservé la racine *dham* dans *dãti*, au présent *dŭmã*, flo, d'où *dŭmeniie*, inflatio; cf. russe *dmitĭ*, enfler, *dménie*, enflure, *dómna*, fournaise, pol. *dãc* (*dmẽ*), souffler, *dménie*, souffle, *dma*, vent d'orage, et *dmuchawka*, tube à souffler.

Pott (*Et. F.*, I, 187) y rattache aussi le gr. σμώς, σμώνη, coup de vent, avec σ pour θ devant *m*. On peut en signaler encore d'autres traces dans les langues congénères, mais sans aucun nom du soufflet.

2) Au scr. *bhastrâ*, *-trî*, *-trakâ*, *-trikâ*, soufflet et outre, sac, répond, sauf la voyelle radicale, le gr. φυσητήρ, aussi φύσα, soufflet et souffle, vent, d'où φυσάω, souffler.[1] La variation de la voyelle n'a pas ici d'importance, parce qu'il s'agit d'une racine imitative qui a dû être également *bhas*, *bhus* ou *bhis*. Dans les langues germaniques, en effet, nous trouvons le scand. *basa*, suffocare, anniti, *bisa*, summo nixu moliri, *bastl*, rudis labor, dont le sens propre est souffler fortement, ce que confirme l'anc. allem. *bîsa*, *pîsa*, le vent du nord, la *bise*. Ici probablement aussi l'ang.-sax. *bôsum*, *bósm*, anc. all. *bôsam*, mod. *busen*, la poitrine qui souffle et respire. Je crois de plus que l'anc. all. *bôsi*, ineptus, inanis, vanus, signifie proprement enflé,

[1] Cf. Curtius *(Gr. Et.*[3], 463) qui rattache φῦσα, etc., à une racine hypothétique *spu*. Bugge (Z. S., 19, 442) compare le scand. *bysia*, effluere, suéd. *busa*, souffler avec force, ainsi peut-être que *fis-tula*.

vide, comme le lat. *vānus* se rattache à *vâ*, flare. Enfin, les langues celtiques nous offrent l'irl. *bósd*, cymr. *bosd*, vanterie, proprement *inflatio*, d'où peut-être l'ang. *boast*, qui manque à l'ang.-saxon; cf. irl. *bos* (de *bost?)*, vil, abject, comme l'anc. all. *bôsi*, et *bosán* (de *bossán*, *bostán?)*, bourse. En scr. *bhastrikâ* désigne aussi une outre gonflée pour servir de flotteur. Il ne s'y trouve pas de racine *bhas* avec le sens de souffler, mais *bhash*, latrare, a une affinité peu douteuse.

3) Le soufflet n'a consisté d'abord qu'en une outre gonflée que l'on pressait. Aussi le pers. *mâsah*, soufflet de forge (Cf. *mâs*, *âmâs*, enflure, tumeur), se lie-t-il sûrement au scr. *maçaka*, outre de cuir à tenir l'eau, d'une origine d'ailleurs incertaine.

Les deux significations se réunissent dans les langues slaves; anc. slave *mĕchŭ*, outre, *mĕshĭtĭ*, poche, russe *miechŭ*, polonais *miech*, bohém. *mech*, illyr. *mjesiniza*, outre et soufflet; russe *mieshokŭ*, polon. *mieszek*, illyr. *mascja*, sac, poche. Cf. lith. *mászas*, *maiszas*, grand sac, *maiszélis*, poche, *mâszna*, bourse.

Il en est de même en celtique où, à l'irl. *miach*, sac, correspond le cymr. et armor. *megin* (de *mekin*), soufflet.[1]

En fait de rapports analogues, je citerai encore l'irl. *bolg*, *builg*, soufflet et outre, l'anc. gaulois *bulga*,[2] le scand. *belgr*, soufflet, ags. *blaest-belg*, anc. allem. *plâspalg*, id., goth. *balgs*, sac, etc.; ainsi que le latin *follis*, soufflet et outre = grec θύλλις, etc.

[1] Bugge (Z. S., 20, 1) ramène avec beaucoup de probabilité ces noms du soufflet au sansc. *mêsha (= maisa)*, bélier, mouton, et aussi la peau de l'animal et les objets que l'on en faisait. Le D. P. compare également le slave *mĕchŭ* et le lith. *maiszas*.

[2] *Bulgas Galli sacculos scorteos vocant* (Festus).

§ 217. L'ENCLUME.

Plusieurs des noms de l'enclume, dans les diverses langues ariennes, dérivent naturellement de verbes qui signifient frapper ou forger. Ainsi le lat. *incus, -udis*, de *cudo*, l'anc. allem. *anapôz*, de *pôzjan*, tundere, l'anc. slave *nakovalo*, de *kovati*, forger, le lith. *prekalas* de *kàlti*, id., l'irl. *ingeoin* (Voy. plus loin au marteau), etc. Tous ces termes sont, comme de raison, des formations secondaires. Parmi les autres, je n'en connais pas qui soient directement comparables, mais quelques-uns nous permettent de reconnaître ce qu'était l'enclume aux temps primitifs.

Le plus important est le gr. *ἄκμων, -ονος*, enclume, dont le corrélatif sanscrit, *açman*, signifie pierre, rocher, ce qui montre que l'ancienne enclume ne consistait qu'en une grosse pierre.[1]

Le sanscr. *sthûṇâ*, enclume, et pilier de maison, dérive de *sthâ*, stare, et exprime la stabilité, la solidité. Le sens de pierre lui est étranger ; mais le goth. *stains*, ags. *stân*, scand. *stên*, anc. allemand *stein*, ainsi que l'illyr. *stena*, rocher, et le grec *στία, στίον*, pierre, proviennent sans doute de la même racine. Pour la variation de la voyelle, cf. sanscr. *sthira*, ferme, solide. Le scand. *stedi* (enclume, cf. *stedia*), firmare, est radicalement allié à *sthûṇâ*.

Le pers. *sindâr*, enclume, aussi *sindân*, *sandah*, kourde

[1] Chez les anciens Germains, le marteau était aussi de pierre, comme l'indique le scand. *hamar* qui réunit encore les deux sens; cf. ags. *hamor*, anc. all. *hamar*, etc., le marteau seulement. Ce nom correspond au sansc. *açmara*, lapideus, de *açman*, par la même inversion qui se remarque dans le slave *kamenĭ*, pierre, pour *akmenĭ*.

sandán, désigne également une grosse pierre ; et ce double sens reparaît dans l'erse *innean*, incus et rupes, saxetum, d'après le Dictionnaire d'Edimbourg.

Ainsi, de plusieurs côtés, les indications convergent vers le même résultat. Il est évident d'ailleurs qu'aux temps anciens, alors que le cuivre et le fer étaient encore rares et précieux, on ne pouvait guère songer à se donner le luxe d'enclumes métalliques. Les populations de l'Afrique orientale, qui savent depuis longtemps fondre et travailler le fer, ne se servent encore maintenant que d'une pierre pour enclume.[1]

§ 218. LE MARTEAU.

Pour cet outil simple et primitif, les analogies linguistiques sont plus multipliées qu'étendues, et il semble avoir eu de très-bonne heure plusieurs synonymes.

1) Sanscr. *ghana*, arme semblable à un marteau, massue, masse, comme adj. dense, dur, ferme ; *vighana*, marteau, maillet, *udghâta*, marteau, arme, *ayôghana*, marteau de fer (*ayas*), tous de la rac. *han*, cædere, avec *vi*, *ud*, etc.

Je compare, comme de même origine, l'irl. *geannaire*, erse *geannair*, marteau; mais la formation diffère, ainsi que l'indique, outre le suffixe, la réduplication de l'*n*. Ce mot, en effet, dérive immédiatement de *geannaim* = *geangaim*, je bats, je frappe, verbe qui semble répondre à la forme redoublée de *han*, *ǵaghan*, *ǵaghn*, avec transposition de la nasale, *geang* pour *geagn*. Cf. *geogna*, coup, blessure, avec le scr. *ǵaghni*,

[1] Burton et Speke, *Voy. aux grands lacs de l'Afrique orientale*, p. 619.

gaghnu, qui frappe, tue, et à côté de *gen*, *goin*, erse *gonag*, blessure, du verbe simple *gonaim*, je blesse = *han*.

Ici se rattache également le nom celtique de l'enclume, irl. *ingeoin*, *inneoin*, erse *innean*, cymr. *eingion*,[1] armor. *annéan*, *anneô*, où *in*, *ein*, *an*, sont sans doute des restes de l'ancien préfixe gaulois *anti*, anc. irl. *int*, *ind*, devenu plus tard *inn* et *in*.[2] Ce composé est ainsi parfaitement analogue au gr. *ἀντίτυπος*, enclume (Hérod., I, 67), c'est-à-dire ce qui est opposé au marteau.

Le nom celtique du coin (cuneus), en irl.-erse *geinn*, cymr. *gaing*, armor. *genn*, appartient au même groupe, aussi bien que ceux de la hache (p. 173), et d'autres encore de quelques armes qui viendront plus tard.

2) Scr. *mudgara*, marteau, massue, masse. Origine incertaine.

Conservé peut-être dans *ἀμυγδαλος*, par allusion à la forme du fruit de l'amandier (Cf. t. I, p. 289).

3) Pers. *kôpîn*, *kôbîn*, *kôbân*, marteau ; cf. *kuftan*, battre, piler, et la rac. sansc. *kup*, au caus. *kôpay*, concutere, commovere.

Gr. *κόπανον*, tout instrument qui sert à frapper, *κοπανίζω*, battre.

Alban. *kopán*, maillet.

Cf. *κόπτω*, *κόπος*, coup, *κοπίς*, couteau, *κοπεύς*, burin, etc.

4) Pers. *tapak*, marteau de forge, *tûbak*, marteau à foulon.

Kourde *tupùz*, massue.

Gr. *τυπάς*, *τυπίς*, marteau, maillet ; *τύπανον*, *τύμπανον*, battoir, etc.

[1] Cf. † *ennian*, incudo (Z.[2], 1061), cymr. moy. *eingon* (ibid.).

[2] Z.[2], 877.

Alban. *topus*, massue.

Cf. scr. *tup*, *tump*, pulsare, ferire, gr. *τύπτω*, ancien slave *tâpiti*, obtundere, cymr. *twmpian*, frapper, et le n° 5 des noms de la hache, p. 175.

5) Lat. *malleus* (pour *malteus ?)*, *martulus*, *marcus*, *marculus*.

Anc. sl. *mlatŭ*, russe *molótŭ*, pol. *mlot*, illyr. *mlat*.

Cymr. *mwrthwyl*, armor. *morzel*, probablement du latin.

Scand. *miölnir*, le marteau du dieu Thor.

La racine commune est *mar*, *mal*, broyer ; cf. p. 154.

6) Gr. *κέστρα*, marteau, et espèce d'arme, aussi le marteau, poisson. Cf. *κέστρον*, burin.

Irl. *casar*, *casur*, marteau, de *castar*.

Cf. scr. *çastra*, arme, glaive, de *ças*, ferire, occidere.

Les rapprochements qui précèdent sont trop isolés pour qu'on puisse y reconnaître, avec quelque sûreté, les noms vraiment primitifs du marteau. Je les ai signalés cependant, parce qu'une investigation plus complète pourra faire découvrir de nouvelles analogies à l'appui des uns ou des autres. Comme, après tout, on ne saurait douter que les anciens Aryas n'aient eu des marteaux, puisqu'ils avaient des haches et des couteaux, la question purement philologique a peu d'importance.

§ 219. LES TENAILLES.

La variété des termes est ici très-grande, par la même raison que pour le soufflet, savoir la tendance naturelle des langues à remplacer par de nouveaux noms significatifs ceux

des objets dont le principal attribut est bien saillant. C'est ainsi que notre *tenaille*, de *tenir*, a pris la place du latin *forceps*, et que ce dernier, de *foris capio*, a été sans doute substitué à quelque mot plus ancien. Il en est de même du grec λαβίς, de λάβω, saisir, du composé πυράγρα, etc. Parmi les noms d'une origine plus ancienne, et devenue parfois obscure, je n'en trouve qu'un seul qui semble remonter jusqu'aux temps primitifs.

En sanscrit, la tenaille est appelée *sandañça*, *-aka*, de *sam* + *dañç*, mordere. Cf. συν-δάκνω ou δαγκάνω. Le subst. simple *dañça*, morsure, désigne aussi la dent qui mord, et s'appliquerait également bien à la tenaille. La racine *dañc* ou *daç*, gr. δακ, se retrouve en gothique sous la forme régulière *tah*, *tahjan*, lacerare, σπαράττειν, σκορπίζειν, scand. *tâ*, discerpere ; et à cette racine, ou à sa forme nasale *tanh*, se rattachent l'ang.-sax. *tanga*, scand. *töng*, anc. all. *zanga*, tenaille. Le *g* est ici un affaiblissement de *h*, comme dans le goth. *tagr*, pour *tahr*, ags. *taeher*, anc. allem. *zahar* = δάκρυ, *lacryma*, de la même racine *dak*, pour exprimer l'âcreté mordicante de la larme.

L'anc. irland. *tenchor*, forceps, mod. *teanchair*, n'a aucun rapport avec le germanique; c'est un composé de *ten*, *tene*, feu, et de *cor*, main = scr. *kara*, analogue au gr. πυρολαβίς (Stokes, *Goid.*[2], 131). Cf. † *coir*, main (O'Dav., *Gl.*, 66).

§ 220. LA LIME.

Les noms de la lime, comme ceux de la scie, n'offrent aucune analogie à signaler entre l'Orient et l'Occident, et celles qui se remarquent dans les langues européennes paraissent

résulter de transmissions. Ainsi, le latin *lima*, de *lio*, polir, a passé sans doute dans l'irl.-erse *liomhán*, le cymr. *llif*, et l'armor. *lîm*. Au sl. *pila*, lime et scie, répond l'ang.-sax. *feola*, anc. all. *fîla*, mais il est difficile de savoir auquel appartient la priorité. Le slave peut dériver de *piti*, clamare, comme, en irlandais, la lime est appelée *eighe*, la criarde, de *eighim*, crier. Le gr. ῥίνη se rattache peut-être au scr. *rî* (*rîṇâti*), rudere.[1] La scie qui grince, πρίων, vient de même de πρίω, πρίζω. Cf. cymr. *criaw*, armor. *kria*, crier. En sanscrit, elle est appelée *krakara*, litt. qui fait *kra*.

§ 221. OBSERVATIONS.

Malgré les lacunes que présentent encore les recherches relatives à la métallurgie, il résulte cependant de leur ensemble que les anciens Aryas ont su fondre et travailler quelques métaux. A l'égard du fer, toutefois, la comparaison des langues ne nous apprend rien de décisif, les opérations de la fonte et de la forge pouvant n'avoir conservé que le cuivre et le bronze. Les noms mêmes du fer, ainsi que nous l'avons vu (t. I, p. 188), n'offrent pas de ces affinités générales qui forcent la conviction. Weber, il est vrai, dans l'esquisse rapide qu'il a tracée de l'ancienne civilisation arienne, affirme que *l'épée, la lance, le couteau, la flèche étaient de fer;*[2] mais j'avoue que j'ai cherché en vain ce qui pourrait justifier une assertion aussi positive; je n'ai trouvé que des probabilités. Il paraît bien certain que les Indiens vêdiques, ainsi que les Ira-

[1] Wilson et Westergard. Le D. P. ne donne pas cette racine, mais seulement *râ (ray)*, aboyer.

[2] *Hist. de la littér. indienne*, trad. franç., p. 10.

niens, à peu près contemporains, savaient travailler le fer ;[1] mais comme, dans leurs langues respectives, *ayas* et *ayañh*, le lat. *æs*, désignent aussi le bronze, on reste en doute sur la valeur primitive de ce nom. L'emploi de ce dernier métal prédominait chez les Grecs du temps d'Homère, et semble avoir précédé celui du fer chez les peuples du nord de l'Europe. Toutefois, comme je l'ai observé ailleurs (t. I, p. 220), il n'y aurait rien d'improbable à ce que ces peuples, à la suite de leurs longues pérégrinations, eussent perdu de vue l'usage du fer, pour y revenir graduellement plus tard.

En définitive, cette question n'a pas beaucoup d'importance pour celle du développement de l'industrie des Aryas. Plusieurs peuples, tels que les Mexicains, les Péruviens, et surtout les Egyptiens, sont arrivés, sans connaître le fer, à une industrie très-avancée, et, d'un autre côté, les tribus africaines qui travaillent fort bien par des procédés très-primitifs, sont cependant restées dans la barbarie.[2] La possession de ce métal a pu dépendre en bonne partie de l'état naturel où il se rencontre, ou résulter de quelque observation fortuite plutôt que d'une recherche raisonnée. On ne saurait douter que les anciens Aryas n'aient eu des instruments tranchants de plusieurs sortes, ainsi que des armes en métal : c'est là l'essentiel. Qu'ils y aient employé le fer ou le bronze, c'est ce qui importe peu pour apprécier le degré d'avancement de leur industrie à l'époque préhistorique.

[1] Cf. *Vendidad*, 3, 110, traduction de Spiegel, où il est dit que *les Daêvas se précipitent vers l'enfer comme du fer en fusion.*

[2] Les indigènes de l'Afrique orientale fondent le minerai entre deux couches de charbon, dans un trou creusé en terre, et à l'aide d'un soufflet. La fonte qu'ils obtiennent ainsi est excellente, et au moyen de deux pierres, dont l'une sert d'enclume et l'autre de marteau, ils en fabriquent des faucilles, des houes, des rasoirs, des an-

SECTION IV.

§ 222. LES CONSTRUCTIONS.

De quelle nature étaient les habitations des anciens Aryas ? Nous verrons plus tard qu'ils en avaient de plusieurs sortes, à en juger par la variété de leurs noms ; mais quel degré l'art des constructions avait-il atteint, depuis la simple cabane jusqu'à la demeure des chefs? Y employait-on, outre le bois, la brique ou la pierre? Y avait-il des maçons et des architectes? Sur ces questions nous restons forcément dans un vague à peu près complet, parce qu'ici la comparaison des éléments linguistiques ne suffit pas à nous éclairer. Ceux des anciens noms de la maison qui peuvent être ramenés à leurs origines étymologiques conduisent à des notions générales qui nous apprennent fort peu de chose, et il en est de même de la plupart des termes qui se rapportent à l'art de bâtir. Je me borne au petit nombre de conjectures que peut suggérer leur examen.

1) Les verbes qui expriment l'action de bâtir se rattachent ordinairement à quelque notion moins déterminée, comme faire, poser, fonder, élever, ériger, etc., et cela dès les temps les plus anciens. Ainsi, le sansc. *ći* = *ki*, colligere, accumulare, en pers. *ćîdan*, se prend dans l'acception d'ériger un bûcher, une construction ; de là *ćita*, édifice, et *kâya*, maison, qui se retrouve dans l'irland. *cai*, id.[1] La racine *dhâ*, ponere,

neaux et des armes (Burton et Speke, *Voy. aux grands lacs de l'Afr. orient.*, p. 619, 620).

[1] *Ca*, *cae*, maison (Corm., *Gl.*, 46, Z.², 60). — Cf. kourde (dial. zaza) *kei* (Lerch, 196).

d'où *dhâman*, maison, reparaît avec le sens de fonder dans le latin *con-do*, et avec celui d'édifier, de bâtir, dans l'anc. slave *z-dati*, *zĭdati*, *zazdati*, *sŭz-dati*, d'où *zĭdŭ*, maison, en russe *zdánie*, bâtiment, etc. A la rac. *kar*, facere, se lie sans doute le lithuan. *kùrti*, bâtir. Le latin *struo* correspond au russe *stroitĭ*, bâtir, construire, arranger, accorder, d'où *stroenïe*, bâtisse. Cf. anc. sl. *stroiti*, administrare, *u-stroiti*, parare, etc. Le corrélatif sanscrit est *str̥*, *star*, sternere, tegere, *upa-star*, parare, etc. Ces verbes, et d'autres encore, ne jettent aucun jour sur la manière de bâtir. Il en est peut-être autrement de deux racines dont les dérivés paraissent dater du temps où les constructions se faisaient en bois.

La première est le scr. *taksh*, primitivement *tak*, tailler, couper le bois, etc., déjà mentionnée plus haut, et d'où dérive le nom de l'architecte divin *Takshaka*, proprement le charpentier.[1] On peut y rapporter le *taćara* des inscriptions de Persépolis que Lassen traduit par *ædes*, et qu'il compare avec le persan moderne *taǵar*, habitation d'hiver, magasin de subsistances.[2] Le grec τέκτων, charpentier et architecte, τεκτοσύνη, architecture, τεκταίνω, construire en bois, charpenter, montrent que τέκω, τίκτω, a dû se prendre dans une acception plus spéciale que celle de produire et d'engendrer. L'ancien irlandais nous l'offre également dans les composés

[1] A *Takshaka* répond exactement l'irl. *Tassach*, nom d'un évêque, ami de saint Patrice, et son principal artisan, *faber ærarius*, pour la confection et l'ornementation des croix, des crosses, des châsses, des cloches, etc. (O'Curry, *Lect. on anc. Ir. hist.*, 368, 603, 611.) *Takshaka* et *Takshan* étaient aussi des noms d'hommes (D. P., III, 194), comme en français *Charpentier*, en allemand *Zimmermann*, etc.

[2] *Z. S. für d. K. Morgenlands*, t. VI, 14. *Ya iman taćaram âqunus*, is hanc ædem ædificavit ; *âqunus* = scr. *akr̥nôt*, fecit, rac. *kar*.

cuim-tgim, construo, *cum-tach*, ædificatio.[1] Cf. irlandais mod. *togaim*, bâtir, élever, *togtha*, bâti, erse *tog*, strue, *togail*, ædes, etc.; le *g* non aspiré pour *gs*, *cs*, *ksh*, comme dans *tuag*, arc = τόξον. Il est probable, d'après tout cela, que la racine *taksh* ou *tak* a exprimé très-anciennement l'action de construire en bois, comme le goth. *timrjan*, ædificare, qui dérive d'un nom même du bois (Cf. t. I, p. 245).

L'autre racine en question est le gr. δεμ, δέμω, construire, d'où δόμος, maison, scr. *dama*, etc. La rac. *dam*, en sanscrit, ne signifie que domare, δαμάω; mais son sens primitif, ainsi que celui de δέμω, a sans doute été *ligare*. *Dam*, en effet, est à *dâ*, ligare, comme *gam*, ire, est à *gâ*, et comme δέμω est à δέω, lier. De part et d'autre, cette racine a dû se prendre dans l'acception de construire en liant, ce qui ne peut guère s'entendre que des bois. Comme le nom de la maison qui en dérive se retrouve dans toutes les langues ariennes, il a pour la question une importance particulière.

Il est naturel de penser que l'emploi du bois a précédé celui de la pierre pour les habitations. Il ne faudrait pas, cependant, conclure de ce qui précède que les anciens Aryas, avant leur séparation, en sont restés à un mode de construction aussi simple, et il est fort possible, ici comme dans d'autres cas, que les termes usités aux premiers âges se soient maintenus quand bien même les procédés avaient changé. Il faut bien dire, toutefois, que les langues ne nous fournissent pas de preuves suffisantes d'une architecture plus développée. Les noms de la brique, ainsi que ceux de la truelle, diffèrent partout; et, si ceux de la chaux et du mortier présentent quelques analogies,

[1] Z.[2], 872. Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, p. 103, qui compare aussi *tech*, maison.

il reste douteux que leur préparation ait été ce qu'elle est devenue plus tard.

2) Les noms européens de la chaux se lient généralement au latin *calx* que les Romains ont porté au loin. Ainsi l'irl.-erse *cailc*, cymr. *calch*, armor. *kalch*, l'ang.-sax. *cealc*, scand. *kalk*, anc. allem. *chalch*, le lithuan. *kalkes* (plur.), l'illyrien *klak*, etc.[1] J'ai comparé ailleurs déjà le sansc. *karkara*, espèce de chaux, dont se rapproche, plus encore que *calx*, l'albanais *kelkjére* (t. I, p. 151). J'ajouterai que ce mot sanscrit peut être allié à *karka*, blanc, tout comme la chaux est appelée en kourde *spi*, la blanche, en pers. *kal safêd*, argile blanche, en afghan *spinakhal*, id., etc. Je ne sais si le persan arabe *kils*, chaux vive, mortier, n'est point provenu de *calx*.[2]

Le gr. χάλιξ, chaux, est peut-être tout différent de *calx*, et semblerait correspondre au sansc. *khâḍî*, *khaḍikâ*, ou *khaṭî*, *khaṭikâ*, craie, par la substitution fréquente d'une cérébrale à la liquide.[3]

Ces rapprochements font bien présumer que les anciens Aryas ont connu la chaux, mais ne prouvent pas qu'ils aient su la préparer et l'employer pour les constructions.

3) On peut en dire autant du mortier ou plâtre, en sansc. *lêpa*, *vilêpa*, de la rac. *lip*, ungere, oblinere, et d'où *lêpakara*, maçon. Cf. λίπας, λίπος, graisse, anc. sl. *lěpŭ*, viscum, *lěpiti*,

[1] La chaux a cependant aussi des noms originaux dans ces diverses langues, tels que l'irl. *aol*, l'armor. *râz*, le scand. *lîm*, le slave *vapno*, etc.

[2] On trouve aussi en arabe *kilhâ*, action de crépir à la chaux, d'un radical *kalaha*.

[3] Fick (408) rapproche χάλιξ, pour σκαλιξ, de *calx*, et les ramène également à un thème européen *skala*, pierre, comme en ancien slave, et en comparant le goth. *skalja*, brique. Toutefois le latin *scala*, écaille, sûrement sans rapport avec *calx*, conduirait à une origine différente.

conglutinare, russe *liepitĭ*, coller, modeler, *lípnutĭ*, s'attacher, se coller, *lipkiĭ*, gluant, tenace ; pol. *lep*, glu, *lepić*, coller, etc., lithuan. *lipti*, se coller, *lipyti*, enduire, etc. En pol. *lepianka* désigne une paroi enduite d'argile, *lepiarz*, l'ouvrier qui crépit, en lithuanien *lippitojis*, id., *ap-lippinti*, crépir un mur, etc. Il semble évident, d'après cela, que le sansc. *lêpa* n'a signifié autre chose, dans le principe, qu'un enduit onctueux et gluant, comme l'argile, et non pas le mortier préparé à la chaux.[1]

4) Au sansc. *ćhurâ*, f., chaux, répond, sauf le genre, le gr. *σκύρος*, *σκῦρος*, gyps, mortier, mais aussi *σκίρος*. D'après D. P., la racine est *ćhur*, inciser, graver, corroder, au causat. *ćhuray*, *ćhôray*, incruster des incisions avec des substances. Cf. Fick (208) qui admet *skur*, *skar*, rayer, écorcher, comme racine primitive. Ici encore, il ne s'agit pas du mortier à bâtir.

SECTION V.

§ 223. LE TRAVAIL DES ÉTOFFES.

Il est à peine besoin de prouver que les anciens Aryas ont su se vêtir, puisque le climat même de leur pays leur en faisait une nécessité absolue. Qu'ils n'allassent pas nus, comme certains sauvages, c'est ce que l'on pourrait inférer déjà de ce que chez eux la nudité était accompagnée du sentiment de la

[1] De la rac. *lip* avec *ava* dérivent *avalêpa*, action d'enduire, puis action d'orner, puis orgueil, vanité, *avalipta*, vain, orgueilleux, etc. Il est curieux de retrouver aussi ces significations secondaires dans l'anc. slave *lěpŭ*, decorus, *lěpota*, pulchritudo, etc., et dans le lith. *lépe*, orgueil, *lépùs*, orgueilleux, vain, etc.

honte. C'est, en effet, à la rac. *nağ*, pudere (Dhâtup.), que l'on rattache le sansc. *nagna*, nu, ainsi que ses corrélatifs européens, latin *nudus*, pour *nugdus* (?), irland. *nochd*, cymr. *noeth*, goth. *naqvaths*, etc., lithuan. *nógas*, anc. sl. *nagŭ*, etc.[1] Toutefois, comme ils auraient pu ne se couvrir que de peaux de bêtes, à l'instar de plusieurs peuples barbares, il importe de rechercher s'ils ont connu l'art du tissage, et jusqu'à quel point ils l'avaient porté. Nous passerons donc en revue les termes qui s'y rapportent, ainsi qu'au filage qui le précède nécessairement, et à la couture qui en met en œuvre les produits. L'examen de ces produits, transformés en vêtements, sera plus tard l'objet d'un article particulier.

ARTICLE I.

§ 224. LE FILAGE.

La première substance filée, au temps de la vie pastorale, a sans doute été la laine que fournissaient les troupeaux, et l'emploi des plantes textiles ne sera venu, ou n'aura été perfectionné et généralisé, qu'à la suite du développement de l'agriculture. Nous avons vu que, si la connaissance du chanvre remonte avec quelque probabilité au temps de l'unité

[1] Le D. P. doute de cette dérivation de *nagna*, la rac. *nağ* n'étant point constatée, et peut-être seulement une modification de *lağ*, *lağğ*, pudere. Fick (107) recourt à une rac. *nag* = scr. *niğ*, purifier, laver (νίζω, νίπτω). Cette conjecture trouve un appui dans l'irlandais, où † *nocht*, nud, est donné aussi comme = *nighi*, lotion, et *necht* = *glan*, pur (O'Dav., *Gl.*, 108, et Corm., *Gl.*, 33, voc. *cruithnecht*). Cf. *fo-nenaig*, lavit, forme redoublée de la rac. *nig* (*nighim*), *nighset*, ils lavèrent, etc. (Stokes, *O. Ir. Gl.*, LXXIV.)

arienne, la possession du lin ne saurait être attribuée qu'aux Aryas déjà plus ou moins séparés à l'Occident (Cf. t. I, §§ 78 et 79). Comme les produits de ces plantes ne peuvent être utilisés qu'à la suite de plusieurs préparations, il semble que l'étude de ces dernières, au point de vue linguistique, devrait jeter quelque jour sur ces questions. Cependant la comparaison des mots techniques ne m'a donné aucun résultat de quelque valeur. Les expressions usitées en Europe pour rouir, tailler, broyer, sérancer le chanvre et le lin, diffèrent beaucoup suivant les langues, et les termes orientaux correspondants me sont restés trop incomplétement connus pour une étude comparative. Il faut donc, pour le moment, les laisser de côté, et ne commencer que par l'opération subséquente et moins spéciale du filage.

Pour l'exprimer, les langues ariennes partent tour à tour des notions plus générales de tourner, tordre, étendre, lier, etc., et il est difficile de savoir laquelle a prévalu dans l'origine, car les affinités, bien qu'assez multipliées, ne sont pas de nature à résoudre cette question. Il faut se contenter de réunir par groupes les termes qui semblent avoir une origine commune, sans se flatter de pouvoir déterminer leur ordre d'ancienneté.

1) La racine usitée en sansc. est *kṛt, kart* (*kṛṇatti*), distincte de *kṛt* (*kṛnati*), scindere, et qui signifie proprement *tourner* le fil, avec *ud*, défaire en développant, avec *pari*, entourer, envelopper, etc. De là *kartāna*, l'action de filer. D'après le D. P., il faudrait y rattacher aussi le nom du fuseau *tarku*, par inversion pour *kartu;* mais on verra plus loin que cette conjecture est tout au moins douteuse.

J'ai observé ailleurs (t. I, p. 397) que le nom persan du lin, *katân*, kourde *ktân*, est venu de *kart*, par la suppression de

l'*r*, comme dans le mahratte *katanê*, filer, et *kâtîna*, araignée, ou le persan *kâpas*, coton, du sansc. *karpâsa*. De là aussi l'arabe *quttun*, et notre coton, produit originaire de l'Inde. Toutefois, le persan a conservé intégralement la rac. *kart* dans *kartân* ou *kârtana*, l'araignée fileuse, et *kartanah* ou *kartînah*, toile d'araignée ; peut-être aussi dans *karatlân*, fuseau et quenouille.

En Europe, je ne trouve à comparer que le lith. *kërte*, tige de fuseau, et peut-être l'irl. *ceirtle*, peloton de fil ou de filasse, en erse *ceirsle*.[1]

2) En persan, on trouve, pour filer et tordre, le verbe *rashtan*, *rishtan*, *ristan* ou *risîdan*, d'où *rêshah*, fil tordu, *rishtah*, *rismân*, fil, *arash*, *arîsh*, *arêsh*, chaîne de tissu, *ras*, *rasan*, *rasîman*, corde, etc. Cf. kourde *resané*, corde, armén. *arasan*, tirhaï *rassai*, id., ainsi que le persan et kourde *rîsh*, laine. — Le sanscrit nous offre une double analogie dans *raçanâ*, *raçmi*, corde, ceinture, et la rac. *riç*, tirer, tirailler (rupfen, zerren), d'où *rishṭa*, tiraillé.

Le lith. *riszti*, lier, d'où *riszys*, *raisztis*, *raisztas*, lien, paraît allié à ce groupe ; et l'on peut en rapprocher également le latin *restis*, corde, et peut-être *rēte*, filet, pour *reste?* Toutefois l'analogie singulière de l'hébreu *resheth*, filet, suivant Gesenius de *iârash*, cepit, laisse en doute sur l'origine vraiment arienne des termes ci-dessus.

3) Le persan *tanîdan*, *tanûdan*, filer et tresser, tisser, signifie proprement tendre, étendre, comme la rac. scr. *tan*

[1] Fick (36) compare κάρταλος, corbeille tressée, *crātes*, goth. *haurds*, etc., claie, porte.

[2] Kuhn, avec moins de probabilité, ce semble, cherche dans *restis*, pour *prestis*, un corrélatif du sansc. *prasiti*, lien, de *pra* + *si*, ligare (Z. S., II, 476). Pour *rēte*, cf. l'article du filet, p. 7.

qui reviendra plus loin, avec ses dérivés, à l'article du tissage.

Ici, je ne compare, à cause du sens spécial, que l'irl. *toinnim*, filer, tresser, tordre, *toinneadh*, *toinneamh*, filage, *toinnte*, fil entre la quenouille et le fuseau, etc. L'*n* redoublée indique une assimilation, et *toinn* pour *toint* est probablement un dénominatif, comme notre *filer* de *fil*. Cf. scr. *tantu*, fil, etc., et le vêd. *tânva*, adj., tissu tressé.

4) Un troisième verbe persan, *tâchtan*, *tazîdan*, filer, tordre, d'où *tâchtah*, cordon ; cf. kourde *tesî kem*, filer, et *tesî*, fuseau, se rattache clairement à la rac. scr. *taksh*, fabricari, que nous avons vue appliquée déjà à deux espèces de travaux, et qui reparaîtra encore au tissage.

Je crois la retrouver, avec le sens de filer, dans l'anc. allem. *dâht*, all. mod. *docht*, mèche de lampe, c'est-à-dire fil, comme le scand. *thâttr*, filum funis, et qui répond exactement au pers. *tâchtah*, cordon. Ces mots peuvent avoir perdu l'*s* de *taksh*, conservée, d'ailleurs, dans *dehsa*, hache, et *dihsila*, timon (Cf. p. 152, 171), ou bien se lier, comme probablement *dâha*, testa, à la forme plus primitive *tak*.

5) Un groupe important, mais dont il est difficile de réconcilier les divergences, appartient surtout aux langues européennes. Sa racine, à l'état le plus simple, se montre dans le grec *νέω*, lat. *nĕo*, filer, dont la voyelle s'allonge dans *νῆμα*, fil; *νῆτρον*, fuseau, *νῆσις*, filage, *nēvi*, *nētus*, *nēre*, etc. On peut en inférer une forme primitive *nâ*, laquelle reparaît, en effet, dans l'anc. all. *nâ-an*, *nâian*, *nâwan*, *nâhan*, avec le sens analogue de coudre, c'est-à-dire de lier;[1] cf. *nât*, couture, et *nâdala*, goth. *nê-thla*, aiguille.

Jusqu'ici tout est bien, mais les difficultés commencent du

[1] Cf. Leo Meyer, Z. S., VIII, 260, et Fick, 782.

moment que l'on compare la racine scr. *nah*, ligare (en zend *naz*), d'où *nâha*, lacs, piége, etc., avec une gutturale additionnelle qui semble reparaître dans *necto*, *nexus*. D'après l'analogie de *veho*, *vecto* = scr. *vah*, *macto* = scr. *mah*, on serait tenté d'admettre *neho* pour *neo*, dont l'*h* aurait pu disparaître comme dans *nīl* pour *nihil*.[1] D'autres traces de cette gutturale se montrent encore dans le pers. *nach*, fil écru, fil de lin, et l'armor. *nachen*, *nahen*, tresse; mais l'*h* de l'anc. all. *nâhan* est d'une tout autre nature.[2]

Ce n'est pas tout. Au sansc. *nah* se rattachent plusieurs dérivés qui indiquent une forme primitive *nadh*, comme *naddha*, lié, *naddhi*, corde, etc., et cette forme nous conduit à une série de rapprochements beaucoup plus étendue que la précédente. On a comparé d'abord le gr. νήθω, mais la différence de quantité de la voyelle porte plutôt à y voir, avec Pott et Leo Meyer (l. cit.), une formation secondaire de νέω, comme πλήθω, de πλέω, etc. A *nadh*, par contre, répond certainement le cymr. *nyddu*, filer, corn. *nédha*, armor. *néza*, et *néa*, *néein*, où la suppression du *z* = *dh* amène une identité apparente avec νέω. En irlandais, nous trouvons, avec une *s* prosthétique, l'anc. *snáthe* (Z.[2], 16), mod. *snáth*, *snádh*, *snadhm*, et sans *s*, *naidhm*, gén. *nadma*, *nadmann* (O'Don., *Gl.*), contrat, gage, garantie, c'est-à-dire lien.[3] Dans les langues germaniques, nous avons déjà rapproché du sanscrit *naddhi*, corde, le goth. *nati*, ancien allemand *nezzi*, etc., filet (Cf. p. 85), et il faut sans doute aussi ramener à *nadh* l'ang.-sax. *nestan*, filer, proprement lier, comme le suédois *nästa*, danois *neste*, etc. Ce sont là des dénominatifs d'un subst. *nest*, lien

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 282.

[2] Cf. *sâhan*, rac. *sâ*, *mâhan*, rac. *mâ*, *wâhan*, rac. *vâ*, etc.

[3] Cf. *naidmther*, is bound or fastened (O'Don., *Gl.*).

(Cf. scand. *nist*, fibula, anc. all. *nestila*, funiculus, fascia), où l'*s* représente une ancienne dentale, comme dans l'all. *last* de *laden*, *bast* de *binden*, etc.[1]

A ce groupe déjà étendu, il faut ajouter encore le cymr. *noden*, fil, et *nodwydd*, aiguille, en armor. *neûd* et *nadoz*, le lat. *nodus*, nœud, et les termes germaniques qui y correspondent avec une gutturale prosthétique d'origine obscure, ang.-sax. *cnotta*, anc. all. *chnoda*, et, de plus, avec variation de la voyelle dans le scand. *knûtr*, *hnûtr*, nœud, *hnyttr*, nexus, etc.

Nous sommes ainsi en présence de trois racines, *nâ*, *nâh* (*nagh*) et *nadh*, qui doivent avoir coexisté au temps de l'unité arienne, et dont les dérivés peuvent s'être parfois confondus.[2] Les formes *snadh* et *knadh* paraissent purement secondaires.

Nous voyons en outre apparaître dans l'anc. slave *niti*, fil, russe *níti*, *nítka*, pol. *nić*, etc., une racine *nî*, qui se retrouve encore avec une *s* prosthétique, et un autre suffixe, dans l'irl. *sníomh*, filage, *sníomha*, fuseau, *sníomhaim*, filer, et qui doit être, sans aucun doute, séparée des précédentes. Miklosich (*Rad. slov.*, 57) y voit avec raison le scr. *nî*, ducere. Nous avons ici, en effet, les analogies du latin *ducere filum*, et du gr. κατάγειν pour filer. Le pers. *duchtan* = scr. *duh*, signifie à la fois traire et coudre, tirer le fil (Cf. armén. *dogh*, fil), et le nom du fuseau; *dûk*, *duy*, *dûk*, se lie évidemment à la même

[1] Ce changement de *d*, *dh* en *s* devant une dentale, se remarque également en zend, en grec, en latin et en slave.

[2] Sur *nah* = *nagh*, mais non = *nadh*, cf. Fick (108). — Le D. P. donne encore une rac. *nas*, se joindre, se réunir à, qui pourrait bien rendre compte des termes germaniques *nestan*, *nist*, *nestila*, aussi anc. all. *nusta*, nexio. Cf. de plus *nusca*, fibula, et l'anc. irl. *nasc*, bracelet (Corm., 125), mod. *nasg*, lien, *nasgaim*, lier, que Stokes ramène à la rac. *nak*, *nec-to*, etc.

racine. Je ne sais si l'arménien *niuthel*, filer, appartient à *nî* ou ailleurs.

6) Le grec *κλώθω*, filer, d'où *κλωστήρ*, fileur, *κλῶσμα*, fil, etc., répond à la rac. scr. *çrath*, *çranth*, nectare, ligare, que le Dhâtup. donne comme variante de *grath*, *granth*, id. De là *çrantha*, *çranthana*, action de lier ensemble = *grantha*, *granthana*. A cette dernière forme appartient le scand. *kranz*, ancien allemand *chranz*, guirlande (*k* régulièrement pour *g*), tandis que *çrath* paraît se retrouver dans le latin *crātes*, treillis, claie; irland. *creathach*, lithuanien *krátas*, *-tis*, polon. *krata*, et avec *l* pour *r*, dans l'irland. *cleath*, *cllath*, id. Cf. anc. slave *klěta*, decipula, *klěti*, cella, russe *klietka*, polonais *klatka*, cage, etc., cymr. moy. *cluit* (Z.², 97), corn. † *cluit* = *clêt*, etc.[1]

7) Je termine par un groupe dont les ramifications très-étendues donnent lieu encore à maintes difficultés. C'est celui qui se rattache au goth. *spinnan* (*spann*, *spunnun*), et à ses analogues germaniques, dont le sens propre est tendere, extendere, anc. allem. *spannan;* cf. scandin. *spenia*, trahere, ducere, ang.-sax. *spanan*, allicere, sollicitare, etc.; ainsi que l'irl. *spíonaim*, *spúinim*, tirer, arracher, enlever, piller, dépouiller, etc. La forme plus simple du grec *σπάω*, tendre, étendre; cf. lat. *spatium*, allié au scr. *sphâ*, *sphây*, crescere;

[1] Ces derniers rapprochements deviennent incertains depuis que le D. P. ne donne à *çrath*, *çranth*, que l'acception contraire de se défaire, se délier, se relâcher. Kuhn (Z. S., 4, 320) ramène *κλώθω* à *grath* (le *κ* pour *γ* à cause du *θ*); Fick (36, 347), *crātes* à *kart* (v. sup. p. 205). A *granth*, d'où *granthi*, nœud, *grantha* ou *grathna*, paquet, touffe, appartient sûrement l'irl. † *grinde*, fagot (Corm., *Gl.*, 77); *grinne* (O'Don., *Gl.*), au pl. *grinnenu*, bandages, dat. pl. *grinnib* (Stokes, *Goid.*², 30). Cf. *grend*, barbe (touffue), Corm., *Gl.*, 90; mod. *greann*, aussi chevelure, que Stokes (ib.) rapproche du provençal *gren*, barbe, v. franç. *grenon*, *grignon* (Diez, I, 224).

augeri, jette du doute sur l'*n* comme élément primitif, et d'un autre côté, le lith. *pinti (pinnu)*, tresser, anc. sl. *pęti (pĭnã)*, mettre en croix, c'est-à-dire étendre, comme le polon. *piąć (pnę)* et le boh. *pnouti*, etc., qui n'ont pas l'*s* initiale, font naître le même doute à l'égard de cette dernière. Sans rien préjuger sur ces questions, je réunirai ici, d'après Pott, Benfey, Diefenbach et d'autres, les termes divers relatifs au filage et à ses produits, qui paraissent se rattacher à quelqu'une des formes ci-dessus.

Outre les noms germaniques bien connus du fuseau, de l'araignée, etc., qui dérivent de *spinnan*, on trouve :

En anc. slave, de *pĭnã*, *pãto*, polonais *pęto*, etc., lien, entrave, etc.; anc. slave *poniava*, linteum, *o-pona*, velum, cortile, etc.

En lith., de *pinti*, *pyne*, tresse ; de plus *pantis*, corde, lien, en rapport probable avec *panóti*, envelopper en liant. Cf. irl. *páinte*, corde, *páinteir*, lacet, lacs.

En grec πῆνος, πήνη, πηνίον, le fil de la trame, etc.; peut-être pour σπῆνος, de σπάω.

En latin, *pānus*, id. (du grec ?), et *pannus*, étoffe.

En goth. *fana*, étoffe, drap, ancien allem. *fano*, drap, drapeau, etc., mots qui ne sauraient se lier directement à *spinnan*, ni avoir perdu une *s* initiale.

A ces rapprochements j'ajouterai encore l'albanais *pen*, corde, et surtout le persan *panâm*, fil de soie (cf. *banah*, corde, et kourde *ben*, fil), qui étend notre groupe à l'Orient.

Il est certainement singulier de ne trouver, dans tous ces exemples, aucune trace de l'*s* initiale de la racine *span*, et cela dans plusieurs langues où le groupe *sp* est très en usage. Je n'en connais qu'un cas unique, mais remarquable, parce qu'il

se rencontre dans le tirhaï du Caboul, où *spansî* est le nom du fil. D'après tout cela, et sans pouvoir décider si la forme primitive de la racine a été *spâ*, *span* ou *pan*, avec le sens d'étendre, puis de filer, tresser, tisser, il faut admettre que très-probablement les deux formes ont coexisté déjà avant la séparation des Aryas.[1]

§ 225. LA QUENOUILLE ET LE FUSEAU.

Ces deux instruments primitifs du filage remontent certainement à la plus haute antiquité, et leur simplicité même a contribué à en perpétuer l'usage jusqu'à nos jours, à côté du rouet plus compliqué et d'une invention relativement moderne.

1) Les noms de la quenouille, bien que très-variés, appartiennent, en général, au fond le plus ancien des diverses langues. Cela vient, en partie, de ce que dans l'origine on se servait d'un roseau, à la fois solide et léger, pour y placer la laine ou l'étoupe, et que le nom du roseau devenait celui de la quenouille. Or, l'ancienne synonymie du roseau était déjà très-riche, et chaque idiome semble y avoir puisé de son côté. Plus d'une fois, en effet, tel mot européen qui ne désigne que la quenouille trouve son corrélatif probable parmi les noms orientaux du roseau. En voici quelques exemples.

Scand. *rockr*, quenouille ; anc. allem. *rocho, roccho;* allem. mod. *rocken;* angl. *rock.* — Armén. *rokh*, quenouille ; mais pers. *ruch*, roseau. Cf. ancien slave et russe *rogozŭ*, polonais *rogoź*, etc., id.

[1] Sur σπάω, *span*, cf. Fick, 216 et 914; et Curtius (*Gr. Et.*[2], 255) avec des vues en partie différentes. Voir aussi Pott (*WWb.*, I, 382).

Grec ἠλακάτη, quenouille, et roseau, flèche, etc. — L'arménien *aghegad* = *alegad*, quenouille, semble provenu du grec, dont l'origine est fort incertaine. — Je ne sais si dans l'armén. *eghêkn* = *elêkn*, roseau, il y a plus qu'une ressemblance fortuite.[1]

Lat. *colus*, quenouille, peut-être allié à *calamus*, κάλαμος, germ. *halm*, etc., ainsi qu'au sansc. *kalama*, *kalana*, roseau; cf. corn. *koilen*, id., et t. I, p. 231. — Le bas-latin *conucula*, d'où notre *quenouille*, est-il pour *colucula*, ou vient-il de *conus*, malgré la longueur de l'*o*? Quoi qu'il en soit, il a passé à l'anc. all. *cuncla*, all. mod. *kunkel*, et Stokes (*Ir. Gl.*, p. 80) y rattache aussi l'irland. moy. *cuigel*, de *cuingel*, à cause du *g* non aspiré. Mais pourquoi le cymr. *cogel*, armor. *kégel*, corn. *kigel*, ont-ils, contre l'ordinaire, supprimé la nasale? Il est certainement singulier que le persan *kâgal* se trouve désigner un roseau, et l'irl. *cuigel* pourrait être provenu du cymr. *cogel* = *kâgal*.

Anc. sl. *kădělĭ*, pensum lini (Dobr., *Instit.*, p. 105), mais trama, suivant Miklosich (*Lex.*). Dans tous les autres dialectes, quenouille, russe *kudélĭ*, pol. *kădziel*, illyr. *kudjeglia*, etc. — Scr. *kâṇḍa*, tige, verge, tige de roseau entre deux nœuds, flèche, etc. Cf. *kaṇḍâla*, *kâṇḍôla*, corbeille de joncs.

2) Le fuseau présente également une synonymie très-variée, dont les termes se rattachent, en partie, aux verbes qui expriment l'action de filer (vid. sup.). Deux de ses noms paraissent anciens.

a) J'ai parlé plus haut du scr. *tarku* ou *tarkuṭî*, fuseau, *tarkuṭa*, filage, que le D. P. considère comme une inversion de

[1] Curtius (*Gr. Et.*³, 319), d'accord avec Walter (Z. S., 12, 377), ramène ἠλ-α-κ-άτη, avec des voyelles intercalées, à une racine αλκ, *ark*, d'où aussi ἄρκυς et ἀράχνη. Cf. t. I, p. 660, t. II, p. 8.

kartu. Il est plus probable, toutefois, qu'il dérive de la racine *tark*, laquelle n'a plus que le sens abstrait de perpendere, dubitare, suspicari, mais dont la signification primitive, ainsi que le remarque Benfey (*Gr. Wl.*, I, 674), a dû être celle de tourner. Cf. *volvere animo*. Cette conjecture, d'ailleurs, est tout à fait appuyée par la comparaison du lat. *torqueo;* du goth. *treihan*, ags. *thregian*, anc. all. *drahjan*, tourner, tordre, etc., du cymr. *torchi*, id., *trwc*, tour, armor. *treki*, troquer, échanger, c'est-à-dire tourner, *trok*, *trokl*, *troc*, etc. Cf. aussi l'arménien *turkn*, roue de potier.[1]

Pour en revenir au fuseau, Benfey (loc. cit.) rapproche de *tarku* le gr. ἄτρακτος, fuseau (ἀ préfixe = *sa* ou *ava*), ainsi que de *tarka*, doute, l'adj. ἀτρεκής, vrai, certain, indubitable.[2]

b) Le sansc. *vartana* ou *vartulâ*, de *vṛt*, vertere, désigne plus spécialement le peson du fuseau, ou la boule qu'on y adaptait pour faciliter sa rotation. A la première forme répond exactement l'ancien slave *vreteno*, fuseau, russe *vereteno*, pol. *wrzeciono*, etc.; à la seconde, le diminutif polon. *wartolka*, peson du fuseau. La racine verbale est conservée dans l'anc. sl. *vrĭtěti*, *vratiti*, circumagere, vertere, russe *vertietĭ*, polon. *wiercieć*, id., *wartać*, faire tourner le fuseau. Du latin *verto* dérive également *verticillus*, bas-lat. *verteolus*, d'où peut-être l'all. mod. *wertel*, *wirtel*, qui manque aux anciens dialectes; mais cf. ang.-sax. *wrîdhan*, scand. *vrida*, torquere. Enfin, et bien que les langues celtiques ne possèdent plus la racine verbale, on trouve en irlandais moyen *fersaid*, mod. *fearsaid*, fuseau,

[1] L'irl. *torc*, cœur, de son mouvement, répond au scr. *tarka,* agitation d'esprit, doute, conjecture, désir.

[2] Curtius (*Gr. Et.*[3], 427), à τρέπω, compare aussi, avec Schweizer Siedler, le latin *trīcae*, *trīcari*, ainsi que le sansc. *trikvan, tṛkvan*, voleur, dans le sens de *versutus*.

pour *fertaid* (Cf. *feartas*, roue), en cymr. *gwerthyd*, en corn. *gurhthit*, et en armor. *gwerzid.*

c) En fait d'analogies purement européennes, je citerai encore le lith. *warpste*, *-tis*, fuseau, *werptuwis*, peson de fuseau, de *werpti*, filer, avec beaucoup d'autres dérivés. Cf. *werbti*, tourner le foin, et le goth. *hvairban*, ags. *hweorfan*, scandinave *hverfa*, anc. all. *hwerban*, vertere, verti. En cymrique, le fuseau est aussi appelé *chwarf*, *chwerfan*, de *chwerfu*, tourner, dont le *chw* = *sv* indique une *s* prosthétique au lieu de l'*h* = *k* du germanique.

§ 226. LES PRODUITS DU FILAGE, LE FIL, LA CORDE.

Plusieurs des noms du fil dérivent des verbes qui expriment l'action de filer, et ont été déjà mentionnés incidemment. D'autres, ainsi que ceux de la corde, ont le sens primitif de lien, et ne prouveraient pas par eux-mêmes que les anciens Aryas aient su filer, puisqu'on peut faire des liens avec des fibres de plantes, des lanières de cuir, etc. Toutefois, comme le fait de la pratique du filage est suffisamment démontré, je joins ici ceux de ces noms que leurs analogies paraissent faire remonter au temps de l'unité.

1) Scr. *bandha*, *bandhana*, lien, corde, pour le bétail, *baddhrî*, courroie, etc.; rac. *badh*, *bandh*, ligare. — Pers. *band*, lien, corde, de *bandan*, *bastan*, lier; belout. *bandîch*, fil, corde.

Goth. *bandi*, lien; ags., scand. *band*, id. et fil, scand. *benda*, corde; anc. all. *pant*, *pinta*, lien, etc.; rac. *bind*, *band*, *bund*, lier. — Le *b* pour scr. *b* est ici une exception.

Irlandais-erse *bann*, corde, lien ; cymr. *bydd*, *dyddag*, lacs, piége, etc.

Pott (*Et. F.*, I, 251) compare aussi *πεῖσμα*, corde, de la rac. *πιθ*, *πείθω*, persuader, primit. lier. Benfey (*Gr. Wl.*, II, 94) part d'une forme *πενθ* = *band*, comme *πυθ* = *budh*, etc. Cf. *πενθερός*, beau-père, et sanscr. *bandhura*, parent. Pott place également ici le lat. *funis* pour *fudnis*, malgré l'irrégularité de l'*f* pour *b*, au lieu de *bh*, comme en germanique *b* pour *b* au lieu de *bh*. Ces termes seraient entre eux dans le même rapport que le sansc. *budhna*, le gr. *πυθμήν*, l'anc. allemand *bodam* et le lat. *fundus*.

2) Scr. *sêtra*, lien, de *si*, ligare.[1] Cf. *sêru*, qui lie, *sîman*, *sîma*, limites, et le vêd. *sîrâ*, fleuve, suivant Kuhn (Z. S., II, 457) proprement fil.[2]

Gr. *ἱμας*, *-μαντος*, pour *σιμας*, courroie, *ἱμονά*, corde de puits; et peut-être *σειρά*, *-ρή*, corde (Benfey, *Gr. Wl*, I, 289, mais cf. n° 5).

Irl. *síoman*, erse *sìaman*, corde = *sîman*, mais l'*m* devrait, ce semble, être aspirée.

Anc. sax. *simo*, lien, scand. *seymi*, fil. — Goth. *sail*, corde, ags. *sael*, scand. et anc. all. *seil*, id., anc. all. *silo*, trait d'un char. — Anc. all. *saito*, *saita*, corde, *said*, lacs, etc. D'après Kuhn (Z. S., II, 466), anc. all. *sinwa*, *senwa*, ags. *senw*, scand. *sin*, nervus. Cf. scr. *sinâti*, *sinôti*, de *si*.[3]

[1] Zend *hi*, d'où *hita*, lier, et *hita*, m., attelage de chevaux (Justi, 325).

[2] Le D. P. rattache *sîrâ* à la rac. *sar*, couler.

[3] Cf. irl. † *sin*, moy. *sion*, collier, chaîne (Corm., *Gl.*, 152); ainsi que † *sén*, filet d'oiseleur (ib. et O'Dav., *Gl.*, 117) = cymr. *hwyn*, pour *hên*, et *sên*, piége, lacs. Le français *seine*, *senne*, esp. de filet, n'a qu'une ressemblance fortuite, s'il provient bien de *sagena* (Diez, *Wb.*, I, 408).

Lith. *sētas*, corde pour le bétail, *sēris*, fil. — Cf. lett. *seet*, lier.

Anc. sl. *sěti*, russe *sietĭ*, lacs, pol. *sieć*, filet. — Anc. slave *silo*, russe *silokŭ*, lacet. — Russe *sima*, ficelle, etc.

On remarquera surtout l'identité du suffixe *man*, *ma*, dans plusieurs branches.

3) Scr. *dâman*, *dâmâ*, corde, de *dâ*, ligare.

Gr. δέμα, -ατος, de δέω.

Irl. *damhnadh*, corde.

4) Scr. *pâça*, lien, de *paç*, ligare.

Zend *paçman*, liaison, de *paç* (Justi, 188).

Irl. *fasg*, id., *faisgim*, lier ; cymr. *ffas*, *ffasg*, id.

Anc. sl. *pasmo*, filorum numerus ; russe *pásmo*, pol. *pasmo*, écheveau de fil ; pol. *pasek*, lien, bande. Cf. lith. *paszyti*, pelotonner ; lett. *pâsma*, écheveau ; anc. all. *faso*, all. *faser*, fibre ; et *fasto*, scand. *fastr*, ags. *föst*, etc., ferme, c'est-à-dire lié.

5) Scr. *sarî*, corde, *sarat*, *sarit*, fil, de *sṛ*, *sar*, ire, fluere, caus. *sâray*, extendere.

Armén. *sarich*, corde.

Gr. ὅρμος corde, chaîne, collier, ὁρμία, ligne à pêcher, ἕρμα, lien, pendant d'oreille, etc., de ἔρω, εἴρω = latin *sero*, d'où *series*, *sertum*, etc. Cf. Benfey (*Gr. Wl.*, I, 59) et Curtius (*Gr. Et.*³, 330), rac. σερ, ἑρ, d'où aussi σειρά, corde, σερίς, ceinture (Hesych). En lith. *seris*, fil.[1]

6) Scr. *snâva*, tendon, muscle, de *snu*, fluere, comme *sarat*, de *sar*, par la notion du mouvement continu en ligne droite.[2]

[1] Ici, peut-être l'irl. † *sir*, cymr. *hir*, long, étendu. Cf. scr. *sâra*, extension, et rac. *sar*, dans *pra-sar*, *vi-sar*, étendre, s'étendre, *vi-sṛta*, étendu, etc.

[2] Suivant Weber (*Ind. St.* 5, 232, et *Beitr.*, 4, 277), de *snâ* ou peut-être de *si*, lier.

Goth. *snôrjô*, corde, scr. *snûra*, anc. all. *snôr*, *snuor*, filum, linea. Cf. goth. *snivan* (*snau*, *snêvun*, ags. *sneowan*, et *snyrian*, alacriter ire).

Russe *o-snóva*, pol. *o-snowa*, chaîne de tissu, fil de la vie, etc., et, figurément, en russe et en anc. slave, base, fondement. — Cf. ancien slave *snouti*, russe *snovatĭ*, polonais *snować*, *snuć*, ourdir la chaîne, tirer un fil, mais aussi glisser sur l'eau, ramper, etc.

7) Scr. *andu*, *anduka*, lien, chaîne que l'on met aux pieds des éléphants, sorte d'ornement au pied des femmes. — Suivant les grammairiens indiens, d'une racine *ad*, *and*, ligare = *at*, *ant*, *ît*, *înt*, id. (Dhâtup.); mais d'après le D. P., imaginée pour expliquer *andu*. Toutefois, plusieurs analogies semblent appuyer l'existence réelle d'une racine dans l'acception indiquée. Ainsi :

Ossète *andach*, fil.

Alban. *and*, *ind* ou *ent*, *int*, tisser, *indme*, *éndme*, *ínture*, tissu.

Irl. *edim*, prendre, saisir (pour *endim*), *id*, chaîne, collier, *edire* (pl.), captifs (Lhuydd et O'R.). Cf. *eide*, *eideadh*, étoffe, vêtement, *eidighim*, vêtir; erse *éid* (impér.), vesti, *éididh*, *eudach*, étoffe. Anc. irl. *étach*, *éitach*, *etiuth*, vestitus (Z.², 802, 810), *con-étid*, induite (870), rac. *ent*.

Cymr. *edau*, *edaf*, fil, *eddi*, chaîne de tissu, lisse.

Cette même racine existe peut-être en composition avec le préfixe *prie* = *pra*, dans l'ancien sl. *prĕdă* (*prĕsti*), je file, d'où *prĕdivo*, fil, *prĕslitsa*, fuseau, etc. Cf. passim les autres dialectes.

ARTICLE II.

§ 227. LE TISSAGE.

Pour l'action de tisser, la langue primitive possédait sans doute déjà plusieurs racines, dont les deux principales se retrouvent, avec de nombreux dérivés, dans la plupart des idiomes de la famille.

1) La plus simple, et probablement la plus ancienne, se présente en sanscrit sous la forme de *vâ, vê* (*vayati*), dont j'ai déjà parlé à l'article de l'araignée (t. I, p. 657). De là *vayî*, tisseuse, *vâya*, tisseur, *vêṇi*, tissu, tresse, mais aussi *vâṇi*, tissage, avec un *â* plus primitif que l'*ê* (Cf. l'infin. *vâtum* et le futur *vâta, vâsyati*), de sorte que la véritable racine est *vâ*.[1] Ce *vâ* se contracte en *u, û*, dans plusieurs temps du verbe, partic. passé *uta, ûta*, prét. 3e pers. plur. *ûvus, ûyus*, passif *ûyatê*, etc.; et de même dans *ûti*, tissage, etc. Ces variations sont importantes à noter pour les rapprochements comparatifs.

Cela permet, en effet, de rattacher à *vâ* l'afghan *ôdal*, tisser, où *dal* est le suffixe de l'infinitif, de sorte que la racine se réduit à *ô*, comme dans le vêdique *ô-tu*, trame, pour *vâtu*.[2] Je n'en trouve pas d'autres exemples dans les langues iraniennes.

En grec, la rac. *vâ* ne s'est conservée que dans quelques

[1] D. P. ne donne que *vâ*. Justi (277) donne le zend *vî*, mais sans justification.

[2] Cf. Ewald, dans la *Z. S. f. d. K. d. Morg.* de Lassen, t. II, 298 et 310.

dérivés. Pott y rattache ἤ-τριον, tissu et chaîne de tissu (*Et. F.*, I, 230), suivant Benfey, d'un substantif perdu ἦτρον, ϝητρον = sanscr. hypoth. *vâtra-m* (*Gr. Wl.*, I, 285). De plus, ὑ-μην, ὑμενος, tissu, membrane ; cf. scr. *vêman*, métier à tisser. D'autres rapprochements paraissent moins sûrs.

En latin, nous trouvons *vieo* = *vyâ*, part. *vîta*, tisser, trésser, lier, d'où *vīmen*, tige flexible, osier, *vītis*, etc. Ici, probablement *vēlum*, voile, c'est-à-dire tissu. Cf. irland. *fíal* (Z.², p. 18), armor. *gwél*, id.[2]

A *vayâmi* répond d'ailleurs l'irl. *fighim*, avec ses dérivés *fighe*, *figheadh*, tissage, *figheadóir*, tisserand, etc. La forme simple reparaît dans le cymr. *gwëu*, *gwau*, l'armor. *gwéa*, le corn. *guia*, avec de nombreuses provenances.

Les langues germaniques ne semblent pas offrir de traces de cette racine,[3] mais l'anc. slave nous offre *viti* (*viiă*) avec le sens un peu différent de *circumvolvere*, comme le latin *vieo*; russe *víti*, pol. *wić*, tresser, tordre, etc. De là *vĕnĭtsĭ*, russe *vienokŭ*, pol. *wiena*, *wianek*, guirlande, tortis; anc. slave *vĕika*, vimen, polon. *wić*, id., etc.; anc. slave *na-voi*, liciatorium, ensouple, de *na*, super + *viti*. Les termes lithuaniens correspondants sont *wyti* (*wyiu*), tresser, *wytis*, osier, *wainikkas*, guirlande, etc.[4]

Le lithuanien toutefois possède la racine *vâ* sous une autre

[1] Ici υἰήν, vigne sauvage (Hesych., à l'accus.), aussi υἰόν ; comme en sanscr. *ûy* pour *vay*. De même οἰνή, οἰνάς, vigne, de ϝοινή, si toutefois ils ne viennent pas de οἶνος (Cf. I, p. 313).

[2] Curtius (*Gr. Et.*³, 182), contre Corssen, rattache *vēlum* à *veho*, à cause du diminutif *vexillum*.

[3] Si ce n'est peut-être sous la forme augmentée *vith*, *vid*, si elle est bien telle (Cf. t. I, p. 259).

[4] Cf. l'irl. † *féith*, fibra, rien ; cymr. *gwden* pour *gwiden*, anglais *withe* (Stokes, *Ir. Gl.*, nº 99).

forme dans *austi* (*audu*, *audmi*), tisser, d'où proviennent *udis*, *audimmas*, tissu, *audejas*, tisserand, etc. Le *d* n'est ici qu'une addition qui caractérise les verbes causatifs en lithuanien. Cf. *wóras*, araignée, c'est-à-dire tisseuse, de *vâ* + suff. *ra*.

2) A côté de *vâ*, on trouve en scr. *vap*, texere, mais aussi jacere, serere, gignere, tondere. Ce n'est là probablement qu'une forme causative de *vâ* = *vâpay*, avec la voyelle devenue brève, comme dans *snapay*, de *snâ*, etc., et suppression de la caractéristique *ay*. De même que *vâ*, texere, semble exprimer, comme *vâ*, flare, un mouvement continuel de va-et-vient, le causat. *vap*, texere, jacere, serere, paraît s'appliquer à l'action de lancer la navette ou la semence. La forme *vabh*, signalée par Aufrecht dans un nom de l'araignée (Cf. t. I, p. 658), et que confirment les analogies du grec et des langues germaniques, n'est-elle qu'une variante de *vap*, ou une racine distincte? La question reste douteuse.[1]

Spiegel reconnaît la rac. *vap*, contractée en *up*, dans le partic. zend. *ubda*, d'où l'adj. *ubdaêna*, littér. fait d'un tissu.[2] La forme régulière *uf*, pour *vaf*, se montre dans d'autres cas, avec le sens secondaire de composer poétiquement, et de célébrer, comme pour le gr. ὑφαίνω (*Beitr.*, I, 315). Le persan moderne l'a conservée dans *bâftan*, *bâfidan*, tisser, d'où *bâfandah*, *bâf-kar*, tisserand, *baf*, *bafrah*, *wafrah*, métier à tisser, *abaft*, grosse étoffe, etc.

[1] Cf. avec *vabh* la rac. *ubh*, tenir ensemble, tenir réuni, avec *apa* et *pra*, lier, joindre, ce qui conduirait à la notion de tisser par une autre voie que *vap*. Le D. P. ne donne pas cette racine *vabh*.

[2] Vendid., VIII, 65, 68. *Vaçtra abdaêna*, vêtement de tissu, par opposition à *vaçtra îzaêna*, vêtement de peau. Cf. Justi à *vap* et *ubda* = scr. *upta*, tissé.

A *vabh*, *ubh*, appartient sans doute le grec *ὑφαίνω*, tisser, *ὕφη*, tissage, *ὕφος*, tissu, etc., plutôt qu'à *vap*.

Il en est de même de l'anc. all. *weban* ou *wepan*, texere, d'où *weberi*, textor, *weppi*, *wuppi*, textura, *wâba*, favus, le gâteau de miel étant comparé à un tissu. Dans l'anglo-saxon *wefan*, scand. *vefa*, texere, et leurs dérivés, *weft*, *vaf*, *vefr*, *vefari*, etc., l'*f* représente, comme souvent, un *bh* primitif, et non pas un *p*, et le *b* régulier reparaît dans l'ang.-sax. *web*, tissu, *webba*, tisserand. Toutefois, l'ancien allemand offre aussi quelques formes avec *f*, telles que *wefal*, subtemen, et *vifjan*, texere, qui se lient mieux à *vap* qu'à *vabh*, et qui semblent indiquer la coexistence des deux racines. Cf. le goth. *veipan* (*vaip*, *vipun*), *στεφανοῦν*, d'où *vaips*, *vipja*, guirlande, où le *p* primitif est resté intact, comme dans d'autres cas.

L'affaiblissement de la voyelle *a* en *i*, qui se remarque ici, se produit déjà dans le scr. *vip*, jacere = *vap*, ainsi que dans le zend *vip*, *vif*, semen emittere = scr. *vap*, serere, au partic. *vipta* ou *vîpta*, au potentiel *ufyât*, etc. Une forme germanique *vib* ou *vîb*, provenue de *vabh*, peut également s'inférer du goth. *bi-vaibjan*, entourer, envelopper. Cf. plus haut l'acception du sansc. *ubh*, peut-être = *vabh*. C'est à cette forme, ce semble, et dans le sens de tisser, qu'il faut rapporter le nom germanique de la femme, anc. all. *wîp*, *wîb*, ags. *wîf*, scandin. *vîf*, ainsi nommée d'une de ses principales occupations aux temps plus anciens.[1]

[1] Benfey (*Gr. Wl.*, I, 341) voit dans *wîb* celle qui reçoit la semence, de *vip* pour *vap*, serere, gignere, et compare le grec *οἰφέω*, coire, qui appartient à *yabh*, id.; mais, d'une part, le *b* germanique ne répond pas à *p*, et de l'autre, le nom de la femme exigerait quelque suffixe qui indiquât la passivité. Fick (877) rattache *vîp*, *vîf*, au scand. *veifa*, vibrare, agitare, ags. *wâfian*, osciller, hésiter, anc. all. *weibôn*, se

3) La rac. *taksh*, fabricari, déjà mentionnée plusieurs fois avec des applications diverses, tailler, construire, filer, prend encore l'acception de tisser dans le pers. *tâchtan*, et lat. *texo*, d'où *tēla*, toile, *sub-tēmen*, trame, tissu, etc., tandis que *tēlum* et *tēmo* se rattachent encore à celle de tailler. La même transition se remarque dans le russe *tësma*, *tesĭma*, tissu, ruban de fil, pol. *tasma*, par rapport à *tesátĭ*, tailler = scr. *taksh*. Mais les langues slaves ont en outre, pour tisser, l'anc. slave *tŭkati*, russe *tkatĭ*, illyr. *tkati*, polon. *tkać*, etc., avec une foule de dérivés dont je ne cite ici que l'anc. slave *tŭkačĭ*, textor, *tŭkaniie*, textura, le russe *utokŭ*, *zatokŭ*, trame, boh. *autek*, pol. *wătek*, etc., formes qui correspondent à la racine plus simple *tak*.[1]

Nous verrons, en parlant de la poésie, que le sanscrit emploie *taksh* aussi bien que *vâ*, tisser, pour exprimer le travail de la composition poétique, comme en latin *texere carmina*. Comme on ne taille pas les poëmes, il est probable que *taksh* a été pris ici, et peut-être plus généralement, dans l'acception de *texo*.

4) Plusieurs des termes du tissage et de ses produits se lient à la rac. scr. *tan*, tendere, qui a figuré déjà à l'article du filage. De là *tantu*, chaîne de tissu et fil, *tanti*, tisserand, *tantra*, métier à tisser, *tântava*, tissu, *santânikâ*, toile d'araignée, etc.

Au pers. *tanîdan*, tendre, puis tisser et filer, se lient *tanah*, *tanîd*, tissu, *tânah*, chaîne de tissu, *tanîdah*, métier à tisser, *tantah*, toile d'araignée, etc. — Cf. ossète digor. *tuna*, étoffe, drap.

En irlandais, où nous avons trouvé *tonnaim*, filer, le subst.

balancer, etc. = scr. *vip*, *vêp*, trembler, être agité. La femme serait alors l'active, la mobile ou la timide.

[1] Cf. l'anc. prussien *tuckoris*, tisserand (Nesselm., *Thes.*, 192).

tannaidh désigne la trame. Il est probable que *tona, tonach*, vêtement, chemise, a signifié simplement toile ou tissu, ce qui conduit à comparer aussi le lat. *tunica.*

5) Une autre racine, commune à plusieurs langues dans le sens de tresser, tisser, se rattache au sanscr. *pṛć, pṛnć*, et *pṛǵ, pṛnǵ, parǵ, praǵ*, conjungere, miscere. Cf. *ava-praǵǵana*, bord d'une chaîne de tissu.

A *pṛnǵ* répond l'anc. sl. *prĕshti* (*prĕgă*), avec la signification un peu divergente de *intendere*, mais qui prend celle de *jungere*, avec le préfixe *vŭ*, in.[1] Cf. russe *priajka*, boucle ; mais *priačĭ*, joindre, unir, à scr. *pṛnć*. Partout ailleurs, c'est cette dernière forme qui prévaut. Ainsi :

Pers. *parćîdan*, river un clou, c'est-à-dire joindre ; mais *parćah*, étoffe de coton, *parćam*, frange, ramènent à la notion de tisser.

Gr. πλέκω, lat. *plecto, plico*, tresser, lier, tisser, avec leurs dérivés πλέκος, πλέκτη, πλεκτάνη, πλοκή, *plexus*, etc., corde, filet, tresse, tissu, etc.

Anc. all. *flehtan (flaht, floht, fluht)*, scand. *fletta*, nectere, intexere, plectere, *gefleht, gefluhte*, textura. Cf. goth. *flahtom*, torquibus. De là aussi *flahs*, lin.

Cymr. *plygu*, armor. *pléga*, plicare, et *plethu*, tresser, *plithaw*, être mêlé, complexe, avec suppression du *c* devant *t*, comme à l'ordinaire.

L'anc. slave *plesti (pletă)*, plectere, d'où *pletina*, textura, *plotŭ*, sepes, etc., que l'on a comparé, est probablement différent, l'absence de la gutturale ne s'expliquant pas comme pour le cymrique. Schleicher (*Form. lehre*, 120) compare le goth. *falthan*, plicare, sûrement distinct de *flethtan*.

[1] Miklosich, *Rad. Slov.*, p. 69, et *Lex. sl.* (753). Cf. *prĕglo*, tendicula, néo-sl. *progla*, res, etc.

6) L'armén. *anganel*, tisser, semble appartenir à la même racine que le sanscrit *añhu*, angustus, le goth. *aggvus*, le grec ἄγχω, latin *ango*, etc., car, en tissant, on serre, on étreint les fils.

Je crois retrouver cette application spéciale de la racine *angh* dans l'irland. *eige*, *oige*, *uige*, tissu, dont le *g* non aspiré indique une nasale supprimée. Cf. anc. irl. *óigthidi*, sartores (Z.², 794).

La même suppression se remarque dans *eigean*, anc. irland. *écen* (Z.², 804), nécessité, compulsion ; cf. ἀνάγκη, pour ἀνάγχη, de ἀνα + ἄγχω; tandis que le cymr. *ing*, étroit, difficile, a conservé la nasale.

En anc. sl. cette racine se présente sous la forme *ãz*, *iãz*, d'où *ãzŭ*, *iãzŭ*, vinculum, *ãzina*, *ãzota*, angustia, etc.; mais on trouve aussi *vãzŭ*, pol. *wiãz*, lien, avec un *v* qui ne paraît être que le préfixe *vŭ*, in, en russe *v*, en polon. *w*. D'après cela, le verbe *vĭzenie*, ligare, russe *viazatĭ*, polon. *wiãzać*, etc., semble composé de *vŭ* + *ãz* ou *iãz*. Or, en russe, *viazati* signifie non-seulement lier, mais nouer, tisser, tricoter, et de là dérivent *viazeia*, tricot, *viazeia*, tricoteuse, etc., ce qui nous ramène aux applications spéciales de l'arménien et de l'irlandais.

7) A côté du tissage proprement dit, on a connu et pratiqué, sans doute, dès les temps les plus anciens, l'art analogue de combiner les fils par divers systèmes de mailles. C'est ce qu'exprime, en sanscrit, la rac. *sṛǵ*, *sarǵ*, *sraǵ*, proprement *emittere*, *effundere*, puis *extendere*, *serere*, d'où *sraǵ*, guirlande, puis, enfin, tricoter, comme l'interprète Weber, dans un passage où il est question d'un travail de femmes.[1] Kuhn, qui

[1] *Zwei wedische Texte, über omina et portenta.* Berlin, 1859, p. 373.

traite de cette racine (Z. S., II, 457 ; IV, 25, 26), compare l'anc. allem. *strecchan*, extendere, d'où *stric*, *stricch*, laqueus, funis, et *stricchan*, nectere, all. mod. *stricken*, tricoter, etc. Il y ramène également *strang*, funis (rac. *string*, *strang*, *strung*), ainsi que *στράγγω* et *stringo*, et présume une racine primitive *strg*, *starg*, *strag*. Toutefois le *t* peut avoir été ajouté par les trois langues ci-dessus, auxquelles le groupe initial *sr* est étranger. L'irlandais, en effet, qui possède bien le groupe *str*, nous offre cependant *sreangaim*, stringo, et *sreang*, corde, lacet, fibre. En grec même, on trouve *σαργάνη*, lien, corde, et ouvrage tressé, corbeille, etc., mais aussi, il est vrai, *ταργάνη*, tous deux peut-être de *σταργάνη*.[1]

§ 228. LE MÉTIER A TISSER.

Les premiers essais du tissage auront été faits simplement à la main; mais la lenteur et l'imperfection de ce procédé ont dû conduire de bonne heure à imaginer des moyens d'exécution plus expéditifs. De là l'invention du métier à tisser, laquelle remonte partout aux temps préhistoriques, et qui s'est modifiée d'âge en âge par des perfectionnements successifs. Ce qu'il a été au début, et dans sa simplicité primitive, c'est ce dont il n'est plus possible de se faire une idée précise, et les langues ne nous fourniront à cet égard que des données fort incomplètes.

Les indications réelles les plus anciennes que nous possédons à ce sujet pour les peuples de race arienne sont celles qui se trouvent dans quelques passages des poëmes homériques,

[1] Cf. Curtius (*Gr. Et.*[3], 356).

mais elles restent obscures en plusieurs points. Le plus important de ces passages est celui de l'*Iliade* (XXIII, 760), où l'on voit la tisseuse à l'œuvre. Malheureusement, ici déjà, les traducteurs ne s'accordent point sur ce qu'il faut entendre, soit par le *κανών* qui est près de sa poitrine, et qu'elle tend (*τανύσσῃ*), d'autres traduisent qu'elle lance, avec les mains, soit par le *πηνίον* qu'elle tire hors de la chaîne, *μίτος*. Je laisse de côté les conjectures diverses qui ont été faites, parce qu'elles n'intéressent pas la question plus obscure encore du métier à tisser au temps de l'unité arienne.

1) Ses noms dérivent généralement des racines *vap* ou *vâ*, avec des suffixes qui varient. Le sanscrit a les composés *âvâpana*, de *â* + *vap*, causat., *tantuvâpa*, qui tisse le fil, *vâpadaṇḍa*, *vâṇadaṇḍa*, *vâyadaṇḍa*, bâton à tisser, etc. Le persan *wafrah*, *bafrah*, *baftarî*, de *baftan*, répond, pour les suffixes, au scr. *vapra* et *vaptar*, mais de *vap* dans l'acception de semer, père, semeur, champ, etc. Le lith. *austuwas* vient de même de *austi* (Cf. p. 221). Les composés germaniques ang.-saxon *web-beam*, scand. *wef-stadr*, anc. all. *weppi-paum*, mod. *webstuhl*, ainsi que l'erse *beart-fhige*, machine à tisser, etc., sont des formations toutes récentes.

Un seul des noms de cette classe paraît être décidément ancien ; c'est le sansc. *vêma*, *vêman*, de *vâ*.[1] Si l'on se rappelle le changement de *vâ* en *u* dans les dérivés, et si l'on compare le scr. *umâ*, lin, dont la formation est la même, on n'hésitera pas à y rattacher l'ang.-sax. *uma*, métier à tisser (Boxhorn, voc. cit.). Ce nom, d'ailleurs isolé dans les langues germaniques, est peut-être celtique, car il se retrouve dans l'irl. *um*,

[1] D. P., VI, 1373, avec *vêmaka*, m., *-ki*, f., tisserand, tisseuse. Cf. le zend *vaêma*, huzv. *vêm*, lacs, piége, auquel répond l'irlandais *fiam* = *fêm*, chaîne (O'R).

uam, uaim, a weaver's harness (O'R.), d'où *uamaim*, accoutrer. Cf. *uaim*, broderie. On devrait cependant attendre *umh*, au lieu de *um*, et le mot pourrait aussi provenir de l'anglo-saxon.

2) Ce premier groupe de noms ne nous apprend rien sur la disposition de l'ancien métier, mais un autre nous fournit la preuve que le tissage s'opérait verticalement, et non, comme plus tard, horizontalement. Cela résulte de quelques-uns des noms du métier et de la chaîne.

Le sanscrit n'a pas de terme qui se rapporte à ce procédé, mais on y trouve *sthavi*, tisserand, de *sthâ*, stare, ce qui indique déjà que l'ouvrier travaillait debout.

Le grec ἱστός, de ἵστημι, désignait, soit le métier, soit la chaîne, soit la pièce d'étoffe en œuvre. De là ἱστουργός, ἱστοπόνος, tisserand, ἱστών, atelier à tisser, ἱστίον, tissu, etc. L'expression de ἱστόν ἐποιχομένη, tournant autour du métier ou de la toile, qu'emploie Homère en parlant de Calypso (*Od.*, v, 63), montre que la tisseuse était debout, et se portait alternativement aux deux côtés de son ouvrage. Hésiode recommande à la femme de dresser la chaîne, ἱστόν στήσαιτο γυνή. La chaîne elle-même s'appelait στήμων, comme en latin *stāmen*, et l'on disait aussi στῆσαι τόν στήμονα.[1] Elle était maintenue verticalement par des poids, ἀγνύθες, λαῖαι, *pondera. Quemadmodum tela suspensis ponderibus rectum stamen extendat* (Senec., *Epist.*, 90).

A la même rac. *sthâ* se lient, dans les autres langues de l'Europe, le cymr. *ystawf* = *ystâm*, chaîne de tissu, d'où *ystofi*, ourdir la chaîne, etc., en armor. *steûven, steûen*, d'où le

[1] Cf. Ovid., *Metam.*, IV, 275 : *Radio stantis percurrens stamina telæ.*

verbe *steûvi, steûi ;* le scand. *vef-stadr*, métier à tisser, le lith. *stákles* (pl.), id., le russe *stanŭ, stanókŭ*, id., etc.

Une coïncidence extra-arienne à signaler est celle de l'hébreu *shthi*, chaîne de tissu, arabe *satâ, satât* (Cf. pers. *satâdan*, stare), suivant Gesenius, d'une racine inusitée *shâtâh*, texuit. Il va sans dire que je n'en infère pas que les Sémites aient reçu des Aryas l'art du tissage.

Le tissage vertical, resté en usage dans l'Inde, existait aussi chez les anciens Egyptiens, comme on le voit par un dessin que reproduit Wilkinson (*Anc. Egypte*, p. 85). Livingston observe que, aujourd'hui encore, à Angola et dans toute l'Afrique centrale, le procédé est exactement le même.[1]

3) Les diverses parties du métier à tisser ont reçu des noms particuliers à mesure que son mécanisme s'est modifié. La navette également a changé de nature et de forme, par suite de l'introduction du tissage horizontal, de sorte que les termes qui la désignent dans les diverses langues n'offrent rien qui puisse nous révéler son nom primitif.

§ 229. LA CHAINE ET LA TRAME.

Ces deux éléments nécessaires de tout tissu n'ont jamais essentiellement varié, et cependant leur nomenclature présente des divergences multipliées, parce que les termes se rattachent tour à tour aux notions diverses de tisser, jeter, battre,[2] dresser, traverser, etc. J'en ai déjà signalé quelques affinités

[1] *Travels in South Africa*, p. 399.

[2] Par exemple κρόκη, trame, de κρέκω, comme l'allemand *einschlag*. — L'ang.-sax. *wearp*, scand. *varp*, anc. all. *waraf*, chaîne, de *vairpan*, jeter, comme le cymr. *bwrw*, chaîne et jet, etc.

dans les articles qui précèdent, j'y reviens ici pour réunir et compléter ces rapprochements.

1) A la racine *vâ* se lient plusieurs noms de la chaîne et de la trame, mais avec des formations très-diverses.

Scr. *ôtu*, trame, pour *vâtu*.

Gr. ἤτριον, chaîne, pour ϝητριον.

Lith. *at-audai*, pl., trame, de *austi*, tisser (Cf. p. 221).

Irland. † *innech* (Corm., *Gl.*, 95), mod. et erse *inneach*, trame, probablement composé avec le préfixe *inn*, *int* = ἀντι, *inn-each* pour *int-fheach*, de *int-fighim*, littér. contre-tisser (Cf. p. 220).

Cymr. *anwe*, armor. *anneûen*, trame, du même préfixe *an*, *ann*, de *ant*, et de *gwëu*, tisser.

Au synonyme *vabh*, gr. ὑφ, se rattachent ἐφυφή, συνυφή, trame, ainsi que les termes germaniques, ang.-sax. *weft*, *wefla*, *aweb*, *oweb*, scand. *vaf*, *veftr*, anc. allem. *weppi*, angl. *woof*, *weft*, etc.

2) Sansc. *tantra*, chaîne; rac. *tan*, tendere.

Pers. *tânah*, id.

Irl. *tannaidh*, trame (Cf. p. 224).

3) Pers. *târ*, *târah*, chaîne de tissu, et fil, corde, corde d'arc ou instrument. Cf. *tîr*, *tîrah*, fil, en arménien *ther;* et le sanscrit *târa*, corde d'instrument. La racine est *tṛ*, *tar*, trajicere.

Le fil mis en travers constitue mieux encore la trame. De là le lat. *trama*, qui parfois désigne aussi la chaîne, et auquel répond, avec un sens primitif analogue, le scand. *thröm*, anc. all. *drum*, limbus, angl. *thrum*, les fils qui dépassent le bord de la toile après le tissage, *to thrum* = to weave, twist, fringe. Cf. armor. *trémen*, passage, etc.

4) Gr. στήμων, chaîne.

Lat. *stāmen.*

Cymr. *ystawf,* armor. *steûven* (Cf. p. 228).

Le corrélatif sanscrit *sthâman* ne signifie que stabilité, force.

§ 230. LES PRODUITS DU TISSAGE.

Ici encore les termes directement comparables sont en très-petit nombre, et cela s'explique facilement. Au début, les produits du tissage étaient simples et peu variés; mais, dans la suite des temps, ils se sont multipliés à l'infini, et ils ont pris des noms spéciaux. Quelques-uns de ces noms ont passé d'une langue aux autres par l'influence du commerce, et ne prouvent rien quant aux affinités primitives.[1] D'un autre côté, les termes généraux qui désignent l'étoffe, le tissu, la toile, le drap, ont suivi le sort des racines qui expriment l'action de tisser, et nous en avons signalé déjà quelques-uns. D'autres trouveront leur place à l'article qui concernera les vêtements.

[1] Quelques exemples de ce genre sont les suivants:

Gr. *κάρπασος*, lat. *carbasus*, terme importé par les Phéniciens. Cf. hébr. *karpas* (Esth., 1, 6), arabe *kirbâs*, *kurfus*, empruntés au pers. *kirpâs, kirbâsah*, étoffe de coton ou de lin, du scr. *karpâsa*, coton.

Goth. et ang.-sax. *saban*, anc. all. *saban*, *sabo*, byssus, linteum, du grec *σάβανον*, sabanum, d'origine sémitique. Cf. arabe *sabanîyat*, voile de lin, du nom de *Saban*, près de Bagdad, où on les fabriquait.

Notre *taffetas*, du pers. *tâftah*, étoffe de soie, de *tâftan*, *tâbîdan*, tisser.

Notre *camelot*, peut-être du pers. *kamlah*, espèce d'étoffe. Cf. scr. *kambala*, étoffe de laine.

ARTICLE III.

§ 231. LA COUTURE.

Le fil et l'étoffe une fois obtenus, il ne reste plus qu'à les mettre en œuvre, au moyen de l'aiguille, pour en confectionner des vêtements. Ici, nous rencontrons de nouveau, pour les termes relatifs à la couture, un ensemble remarquable de coïncidences qui viennent compléter et confirmer les affinités signalées pour tout le travail des étoffes.

1) La racine verbale est la même dans les langues suivantes.

Scr. *sîv* (*sivati*), part. *syûta*, etc. — Cf. deer (du Caboul) *sî*, impér. couds.

Ossète *chouin*, *choin*, je couds. Le *ch* résultant d'une contraction en *sv*.

Gr. σύω, dans κας-σύω, coudre du cuir, de κατά-σύω, ou peut-être de κάς = δέρμα (Hesych.).[1]

Lat. *suo*.

Goth. *siujan*, ags. *siwian*, *suwan*, angl. *sew*, anc. all. *siwan*, *siwjan*, suéd. *sy*, dan. *sye*, etc.

Lith. *sùti* (*suwù*, *sunu*); lett. *shût* (*shuju*).

Anc. sl. *shiti* (*shivă*), russe *shitĭ*, illyr. *sciti*, pol. *szyć*, etc.

De ces diverses formes de la racine dérivent, par des suffixes variés et parfois concordants, d'abord les noms de la couture, de la suture, du fil, etc.

[1] Cf. Curtius, *Gr. Et.*[3], p. 356.

Scr. *syûti, sûti, sîvana, sêvana,* couture, *sûtra,* fil.

Lat. *sutura, sutela.*

Anc. all. *siut,* allem. moy. *sût;* ags. *seam,* scand. *saumr* (d'où *sauma,* suere), anc. all. *saum,* sarcina, limbus; scand. *seymi,* fila sartorum.

Lith. *suwimas, sule,* suture, *sulas,* fil.

Anc. sl. *shĭvŭ, shĭveniie,* id.; russe *shovŭ, shitĭë,* illyr. *scjav,* pol. *szew,* etc.

Puis ceux de l'aiguille à coudre.

Scr. *sêvanî* et *sûćî* (de *sûkî*).

Belout. *shîshin,* laghmani, *sûnćik,* ossète *suǵin,* arménien *sugn.*

Lat. *subula.*

Irl. *siobhal,* épingle, épine.

Anc. all. *sûila, sûla;* all. mod. *seuwel, subel,* dan. *syel,* etc.

Anc. sl. et russe *shilo,* pol. *szydlo* et *szwayca.*

Puis ceux du tailleur et du cordonnier.

Scr. *sûćika, sâući* (de *sûćî*).

Lat. *sūtor.*

Anc. allem. *sutari;* ags. *seamere,* scand. *saumari,* de *seam, saumr.*

Lith. *suwējas, suwikkas.*

Anc. sl. *shĭvĭtsĭ,* russe *shvetsŭ,* ill. *svitar, scjavaz,* polonais *szwiec, szwacz,* etc.

Les langues celtiques paraissent avoir perdu la racine verbale, et ne nous ont offert jusqu'ici que l'irlandais *siobhal* = *subula.* Une autre coïncidence à noter est celle de l'irlandais *siunán,* sorte de banne en paille pour la farine, avec le sansc. *syôna,* sac, en tant que cousu (aussi *sêvaka, sêvana,*[1] *syûta,*

[1] On a rapproché de *sêvaka* le gr. σάκος, σάκκος, saccus, qui a

syuti). L'ang.-sax. *seam* désigne également un sac. Comme le *v* disparaît en irlandais entre deux voyelles, on pourrait encore voir dans *séan*, filet, le corrélatif du scr. *sêvana.* [1]

2) Aux noms de l'aiguille déjà mentionnés, il faut ajouter celui de l'alène, plus spécialement appliquée au travail des cuirs. Le terme sanscrit est *ârâ*, probablement de *ṛ*, *ar*, dans le sens de *lædere*, et qui désigne aussi une espèce d'arme, attribut du dieu Pushan (D. P., v. c.). De la même racine vient sans doute *ala* pour *ara*, l'aiguillon du scorpion ; et ce changement de *r* en *l* se reproduit dans l'ang.-sax. *al*, *ael*, le scand. *alr*, l'anc. all. *ala*, alène, auquel répond le lith. *yla*, id., et l'irl. *ail*, aiguillon, piquant.

SECTION VI.

§ 232. LA NAVIGATION.

S'il est un art dont les origines doivent être considérées comme multiples, c'est à coup sûr la navigation, que nous trouvons pratiquée à quelque degré partout où il y a des hommes et de l'eau. Aussi n'en est-il aucun qui remonte à une anti-

passé dans toutes les langues européennes ; mais l'hébr. *saq* indique une origine sémitique.

[1] La forme ancienne *sén*, filet d'oiseleur (Corm., *Gl.*, 152; O'Dav., *Gl.*, 117), se rattache mieux à la racine scr. *si*, lier, zend *hi*, d'où, avec un sens différent, *sêna* et *haêna*, armée, c'est-à-dire troupe réunie, organisée. Cf. avec *h* pour *s*, comme en zend, le cymr. *hwyn*, *hwynyn*, long cheveu ou fil, et piége, lacs ; *hwyn* = *hên*. Cf. la note, p. 216. Au scr. et zend *sêna, haêna*, se rattache, avec une signification analogue, le cymr. *hain*, essaim, multitude d'insectes, d'où *heiniaw*, foisonner, etc.

quité plus reculée, et qui ait accompagné plus constamment les phases de la civilisation humaine, depuis l'arbre creusé du sauvage jusqu'au vaisseau de ligne de nos jours. Ses progrès, naturellement, ont dépendu de la position géographique des peuples, suivant qu'elle favorisait plus ou moins les relations du commerce, et les expéditions maritimes lointaines. Sous ce rapport, et d'après les conjectures les mieux fondées, les anciens Aryas n'ont pas été placés dans des circonstances favorables ; car la mer Caspienne, la seule qu'ils aient pu connaître, n'était pas alors une voie de communication entre les peuples, et il est même douteux qu'au temps de l'unité ils se soient établis sur ses bords. Il est certain cependant, et l'on a observé depuis longtemps, que les noms du vaisseau, ou plutôt du bateau, présentent un accord remarquable dans les langues ariennes ; mais, d'un autre côté, cet accord ne s'étend qu'à la rame, et cesse dès que l'on arrive aux agrès nécessaires pour la navigation maritime. On doit en conclure que les anciens Aryas n'ont navigué que sur des fleuves ou des lacs, et ceci tend à confirmer les autres inductions de diverse nature qui permettent de fixer approximativement la position de leur berceau primitif. Voyons maintenant ce que la comparaison des langues peut nous apprendre à ce sujet.

§ 233. LE BATEAU.

Trois noms principaux du bateau ont été certainement en usage au temps de l'unité arienne, et d'autres font présumer l'existence d'une synonymie encore plus étendue.

1) Sanscr. *nâu*, f., dimin. *nâukâ;* aussi *nu*, m., et *nâvâ*,

f. *nâvya*, navigable, *nâvika*, matelot, pilote, etc. — La racine est probablement *nu (navatê)*, ire (*Naigh.*, 2, 14), peut-être *nave vehi*, comme le conjecture Westergaard (*Rad. scr.*, p. 45), alliée sans doute à *snu*, fluere, dont l'*s*, ainsi que dans d'autres cas, pourrait bien n'être pas primitive, comme le pense Weber (*Beitr.*, I, 506). Cf. aussi *snâ*, lavari.

Anc. persan *nâvi*, persan *nâw*, *nâwah*, *nawârah*, dimin. *nâwćah*, bateau, puis tout objet creux et long, auge, canal, etc., puis vase en général. Kourde *naw;* armén. *nav*, *navag*, *navig;* ossète *náu.*[1]

Grec ναῦς, ion. νηῦς, f., ναύτης, ναυτίλος, matelot, etc. — Cf. νάω pour ναϝω, éol. ναύω, couler = sansc. *snu*, le groupe initial *sn* étant étranger au grec.

Latin *nāvis*, f., *nauta*, *nāvita*, matelot, etc.

Anc. irl. *nóć* (Z.[2], 56), *nau* (ib., 33), mod. *naoi*, *naebh* (O'R.), dimin. *naomhóg*. — Cf. cymr. *noe*, armor. *nev*, *néô*, baquet, auge.

Anc. allem. *nawa* ou *nawi* (Graff, II, 1109); dial. bavarois *nau*. Cf. scand. *nôi*, vasculum.[2]

Polon. *nawa*, manque en ancien slave et russe.

2) Scr. *plava*, *plavâkâ*, bateau, radeau; de *plu*, natare, nave vehi, fluctuare, salire = *pru;* en zend *fru* (Bopp, *Verg. Gr.*, I, 233).

Gr. πλοῖον, bateau ; de πλέω (πλεϝω), flotter, naviguer. Cf. πλόος, πλοῦς, navigation, πλωτήρ, batelier, nageur, etc.

Ang.-sax. *flota*, *fliet*, vaisseau, *flota*, matelot ; anc. allem. *fludar*, radeau, *floz*, scapha (Grimm, *D. Gr.*, III, 437); scand.

[1] Justi (171) donne le zend *nâvaya*, adj., fluide, coulant, suivant lui de *çnâ*, laver, et = scr. *nâvya*.

[2] Ici, peut-être le goth. *nôta*, poupe, d'ailleurs isolé.

floti, linter, classis. Cf. ags. *flôwan*, fluere, scand. *flôa*, inundare, anc. all. *flawjan*, fluitare, lavare, etc.

Lith. *plauksmas*, *plausmas*, radeau, de la forme augmentée *plaukti*, naviguer, nager. Cf. *pláuti*, *plowiti*, laver, *plúditi*, flotter, etc.

Anc. slave *plavĭ*, navis ; russe *plovŭ*, canot ; illyrien *plav*, vaisseau, *plavza*, *plavciza*, bateau. — Cf. ancien slave et russe *pluti*, *plavati*, naviguer, nager, illyrien *plivati*, polonais *plywać*, id., etc.[1]

3) Pers. *parandah*, barque, bateau, aussi oiseau, de *parîdan*, voler, proprement *traverser* l'air. Cf. zend *par*, *pĕrĕ*, scr. *pṝ*, traducere, d'où *pâra*, rive opposée, *pâraka*, qui fait traverser un fleuve, du causat. *pâray*.

Grec παρών, espèce de vaisseau léger, latin *paro*. — Cf. περάω, traverser, etc.

Ang.-sax. *faer*, scand. *far*, navire ; anc. all. *ferid*, id., *farm*, celox, navis genus, *ferjo*, *ferari*, nauta, *furt*, vadum, etc. — Cf. goth. *faran*, *farjan*, ire, vehi (nave, curru), et ses analogues germaniques.

Lith. *páramas*, bac, radeau. Cf. anc. all. *farm*.

Russe *parómŭ*, polon. *prum*, id. — De là l'allem. moderne *prahm* et notre *prame*. Cf. anc. slave *prati* (*perã*) et *pariti*, volare, d'où *pero*, plume, comme en pers. *par*, *far*, plume et aile, kourde *per*, de *parîdan*, voler. Le latin *pluma* se lie de même à la racine *plu*, d'où, en sanscrit, *plâvin*, l'oiseau qui nage dans l'air.

4) A côté de ces trois groupes de noms dont les affinités sont assez multipliées pour être sûres, il se présente un bon

[1] Ebel (Z. S., 7, 228) compare aussi le latin *plaustrum*, en tant que véhicule.

nombre de rapprochements d'une valeur plus incertaine, et que je fais suivre ici à titre d'indications.

a) Scr. *kalâ*, bateau, sans doute de *kal* (*kalayati*), agere, impellere.

Kourde *kalek*, espèce de radeau sur des outres.

Latin *cĕlox*, vaisseau léger. Cf. *cĕler*, *cĕleritas*, et le grec *κέλης*, coursier, *κέλομαι*, *κελεύω*, *κέλλω*, agere, incitare.

Russe *ćelnŭ*, *ćelnokŭ*, nacelle, bateau, pol. *czòlno*, *czolnek*, boh. *ćlun*; peut-être plus directement au scr. *ćalana*, mobile, fluctuant, vacillant, de *ćal*, ire, vacillare, allié, d'ailleurs, à *kal*. Cf. anc. sl. *ćlanŭ*, *ćlĕnŭ*, articulation mobile.

b) Scr. *kôla*, canot, radeau. — Cf. *kul* (*kôlati*), continuo procedere (Dhâtup.), mais racine fictive suivant le D. P.

Irl.-erse *culaidh*, bateau.

c) Scr. *aritra*, vaisseau (?) et rame.[1] Voy. plus loin pour l'étymologie.

Irl. *arthrach*, vaisseau, bateau (O'R.); mais on trouve aussi *arthach* et *atrach* (O'R.), ce qui rend ce rapprochement douteux tant que la vraie forme n'est pas constatée.[2]

d) Scr. *tara*, radeau; *tarî*, *taraṇî*, *taritrî*, *tarantî*, etc.; bateau. De la rac. *tṝ*, *tar*, transire.

Russe *tára*, espèce de bâteau ancien ; pol. *tratwa*, radeau.

e) Scr. *kanṭhâla*, bateau, baratte, etc. (Orig. incertaine.)

[1] Le D. P. ne donne à ce mot vêdique que les acceptions de rame et de gouvernail. Kuhn (*Ind. Stud.*, I, 353), en accord avec Rosen, lui attribue aussi celle de vaisseau. Il est certain que, dans le passage du Rigvêda (I, 46, 8) : *Aritrā vā divasprthu tîrthê sindgûnâm*, navis vestra, cœlo amplior, in littore marium (est), précédé qu'il est par: *â nô nâvâ yâtam*, nos nave adite, le sens de vaisseau convient mieux. Un gouvernail grand comme le ciel occuperait décidément trop de place.

[2] Dans le *Cath Maghleana*, édité par O'Curry, je trouve le datif plur. *arthraigibh*, rendu par : *to the vessels*.

Gr. *κάνθαρος*, espèce de bateau, vase à boire, etc.

f) Scr. *vâriratha*, radeau, littér. char d'eau.

Lat. *ratis*, id.

Erse *ràth*.

Le scr. *vahana* désigne à la fois un char et un bateau, et de *vah*, vehere, dérive *vahitra*, bateau, comme en latin *vectorium*, vaisseau de transport, de *veho*.

g) Scr. *bhasad*, radeau et canard (Cf. t. I, p. 489).

Gr. *φάσηλος*, canot.

h) Pers. *kiraw*, canot. — Cf. *karap*, *kirep*, *kereb*, bateau, dans plusieurs dialectes turcs (Klaproth, *As. Polyg.*, Atlas).

Gr. *κάραβος* ; lat. *carabus*, scapha e vimine et coria (Isid., *Glos.*).

Irl. *carbh*, vaisseau et char; dimin. *cairbhín*.

Anc. sl. *korabĭ*, *korablĭ*, navis, russe *korablĭ*, pol. et bohém. *korab*.

Lith. *koráblus*, id.

L'origine de tous ces noms n'est peut-être pas la même malgré leur ressemblance. Miklosich (*Rad. slov.*, p. 37) rattache les mots slaves à *kora*, cortex, en observant que le boh. *korab* a les deux acceptions. Cf. le scand. *barkr*, bateau, barque, et *börkr*, écorce.[1]

i) Pers. *sal*, bateau, radeau. Cf. scr. *çal*, *sal*, *sêl*, vacillare, ire (Dhâtup.).

Lith. *sēla*, *sēlis*, radeau de bois flotté. Cf. *selēti*, glisser doucement, ramper.

k) Armén. *lasd*, vaisseau (Orig. ?).

[1] Le russe *kóča*, bateau, cymr. *cwch*, armor. *kôked*, irl. *coca*, anc. all. *kocho*, id. (mot d'emprunt ?), rappellent de même le sansc. *ćôća*, écorce, armor. *kochen*.

Irl. *leastar*, cymr. *llestr*, armor. *léstr*, vaisseau, bateau, vase. Cymr. *llest*, *llyst*, vase.

Quand une partie seulement de ces rapprochements seraient fondés, ils prouveraient déjà que les anciens Aryas ont possédé plusieurs espèces de bateaux, radeaux, etc.

§ 234. LA RAME ET LE GOUVERNAIL.

Les noms de la rame présentent des affinités remarquables dans la plupart des langues ariennes, mais elles ne sont pas encore classées d'une manière sûre, et il reste des incertitudes sur les origines étymologiques.

1) Le scr. *aritra*, rame, gouvernail, et probablement aussi vaisseau, a été rapporté par Kuhn, ainsi que nous l'avons vu, à la rac. *ar*, dans le sens de *lædere*, *scindere*, appliquée plus tard à l'action de labourer, ce qui l'a conduit à comparer *aritra* avec *aratrum*, etc. (Cf. p. 119). Le D. P., toutefois, n'admet pas cette étymologie, et rattache *aritra* à la rac. *ar*, dans l'acception d'inciter, exciter, mouvoir, faire aller, d'autant plus que, comme adjectif, *aritra* signifie qui fait aller, qui met en mouvement (*treibend*), ce qui s'applique parfaitement à la rame, mais moins bien au gouvernail, et point du tout au vaisseau, ni à la charrue. D'un autre côté, il est certain que la rame prend quelquefois les noms de la pelle qui laboure, de sorte qu'il est difficile de savoir lequel des deux sens a prévalu dans l'origine. Le subst. *aritar*, rameur, ne décide rien, car il a pu désigner celui qui fait aller le bateau, *propulsor*, ou celui qui laboure les eaux, *arator*. Seulement il fait présumer que la racine *ar* a été employée pour exprimer l'action de ramer.

En grec, et par suite de sa double acception, la racine en question a pris aussi une double forme, savoir αρ pour labourer, et ερ pour ramer. Ainsi ἐρετής = ἐρετήρ, rameur = sanscrit *aritar*, se distingue nettement de ἀροτήρ, laboureur. Toutefois, le ηρης des composés ἀμφήρης, qui a des rames de deux côtés, τριήρης, qui a trois rangs de rames, ἁλιήρης, etc.,[1] et mieux encore le ορος de πεντηκόντορος, qui a cinquante rames, offrent des variations de la voyelle. Le verbe ἐρέσσω, ἐρέττω, est sans doute un dénominatif.[2] De là ἐρετμός, rame, lat. *rēmus*, de *resmus*.

Je crois retrouver encore notre racine dans πρώρα, la proue, en composition avec προ, et ici le sens de couper et de labourer conviendrait assurément mieux que celui de faire aller pour la proue qui fend l'eau; mais peut-être le nom n'exprime-t-il que le simple mouvement en avant. Cf. scr. *pra* + *ar*, procedere.

La racine simple reparaît dans l'ang.-sax. et scand. *âr*, f. angl. *oar*, suéd. *ara*, dan. *aare*, rame (Cf. gr. ηρης), thème primitif *ârâ*, fém. Le verbe *rówan*, auquel je reviendrai tout à l'heure, semble différent.

En irlandais, nous trouvons *ara*, action de ramer (O'R., d'après un ancien glossaire), et la racine verbale est conservée dans *iom-raim*, pour *iom-araim*, je rame, d'où *iom-radh*, *iom-ramh*, remigatio, à côté de l'erse *iom-airt*, id., de *iom-air*, remiga, à l'impératif.[3] Il est probable d'après cela que l'irl. *rámha*, erse *ràmh*, d'où *rámhaim*, je rame, *rámhaire*,

[1] L'expression de κώπη ἁλιήρης (Eurip., *Hec.*, 455) ne peut guère signifier que la lame qui *laboure* la mer, et non qui pousse ou fait aller.

[2] Cf. Benfey, *Gr. Wl.*, II, 305.

[3] Le préf. *iom*, anciennement *imm*, *imb*, correspond au gaulois *ambi*, au germ. *umbi* et au grec ἀμφι.

rámhadóir, rameur, a perdu un *a* initial, et n'a pas de rapport direct avec le latin *rēmus*.[1]

Par contre, c'est probablement du latin qu'est provenu le cymr. *rhwyf*, rame, pour *rhwym* = *rêm*, d'après les mutations ordinaires ; corn. *ruif*, armor. *roéñv*, *roév*, id.; mais à la rac. *ar* appartiennent sans doute l'anc. corn. *airos*, armor. *aros*, poupe, et l'anc. irl. *erosse*, id. (Z.[2], 49, 1070), peut-être proprement gouvernail.

Enfin, le lithuanien nous l'offre encore, sous la forme de *ir*, dans *irti* (*irru*), ramer, d'où *irklas*, rame, *irtojis*, *irrējas*, rameur, *irrimas*, action de ramer, etc. Ce *ir* est à *ar*, labourer (Cf. *irklas*, rame, et *arklas*, charrue), comme le grec ερ à αρ.

En résumé, les deux racines, malgré leur tendance à se séparer quelquefois, se confondent à tel point dans leurs dérivés et leurs acceptions, qu'il est bien difficile de s'arrêter à une décision étymologique. Si l'interprétation de Kuhn a contre elle le D. P.,[2] elle a pour elle, d'un autre côté, l'appui plus récent de Max Müller, qui l'adopte tout à fait.[3] On peut alléguer aussi en sa faveur l'analogie de plusieurs autres noms de la rame qui se rattachent à la notion de couper et de labourer. Ainsi le grec κώπη, de κόπτω, alban. *kupí* (Cf. le nº 5 des noms de la bêche, p. 115), le russe *grebókŭ*, *greblo*, rame, anc. sl. *grepsti* (*grebā*), ramer, *grebeniie*, remigatio, etc. = *grepsti*, sepelire, c'est-à-dire fodere, d'où *grobŭ*, fosse. Cf. german. *graban*, etc. Le groupe qui suit est de même nature.

2) Il faut, je crois, séparer tout à fait de la racine *ar* l'ang.-sax. *rówan* (*reow*, *rew*), scand. *rôa*, angl. *row*, remigare, d'où

[1] Cf. cependant l'anc. irl. *rám*, remus (Stokes, *Rem.*[1], 26).

[2] Et aussi l'opinion de G. Curtius, *Gr. Et.*[3], p. 319.

[3] *Science of language*, p. 242.

ags. *rodhere*, *redhra*, remus, nauta, *rewete*, remigatio, navigium, scand. *rôdr*, remigatio, *rôdhr*, remus, ancien allemand *ruodar*, id., etc. La ressemblance apparente de ces derniers termes avec le sansc. *aritra*, dont on les rapproche ordinairement, ne provient sans doute que de l'identité du suffixe de dérivation, car on ne saurait assimiler l'*i* bref du sanscrit, qui n'est qu'une voyelle de jonction, à l'*ô*, *uo* du germanique, qui appartient sûrement à la racine. Cette racine me paraît être *ru*, *rû*, scindere, d'où nous avons vu provenir déjà plusieurs noms d'outils aratoires (Voy. p. 116). Le véritable corrélatif de *rôdhr*, *ruodar*, *ruder*, est le latin *rutrum*, qui se sépare bien nettement de *aratrum* et de *aritra*. Je compare de plus le pol. *rudel*, gouvernail, russe *rulĭ* (pour *rudlĭ*), lith. *rúdelis*, id. (Cf. pol. *rydel*, russe *rytelĭ*, anc. sl. *rylo*, etc., pioche, de *ryti*, fodere, l. cit.), auxquels ressemble singulièrement le cymr. *rhodl*, *rhodol*, rame.

Je trouve la confirmation de ce qui précède dans un second groupe de mots qui se rattachent probablement à la forme sanscrite *lû*, scindere, de la racine *rû* ou *ru*. En cymrique, le gouvernail est appelé *llyw*, d'où *llywydd*, ancien corn. *leuuit*, timonier (Z.², 1070), en armor. *lévier*, id., de *lévia*, ramer à l'arrière avec une seule rame, *louvoyer* (mot celtique). Les bateliers disent *couper*, pour faire dévier l'esquif avec la rame de l'arrière. On peut comparer de plus le lithuanien *laiwas* et *lũtas*, *lotas*, bateau ou petit esquif, en tant qu'il fend l'eau.

3) Le persan *palah*, le plat de la rame, se lie aux noms de la pelle (p. 114). Cf. latin *palmula*, cymr. *palf*, id., ainsi que l'irland.-erse *failm*, gouvernail, irl. aussi *palmaire* et *falmadóir*.

Le pers. *lâtû*, rame, semble avoir perdu un *p* initial, si l'on

compare πλάτη, id., et πλατύς, plat, large = scr. *pṛthu* et lat. *latus*.

§ 235. L'ANCRE.

Les langues européennes s'accordent ici presque généralement, mais cet accord ne résulte sans doute que d'une transmission du grec ἄγκυρα, qui signifie proprement un crochet. Cf. ἀγκος, ἀγκύλος, etc. Dans ce sens, il répond au sanscrit *anka*, *ankuça*, crochet, de *anć*, curvare.[1] Le dérivé *ankura*, coïncide lettre pour lettre, mais ne désigne qu'un bourgeon, un rejeton, une tumeur, etc. Il est bien à croire que quelque terme analogue aura été appliqué à l'ancre dès les temps les plus anciens, mais la preuve positive fait défaut. Je ne connais même aucun nom sanscrit de l'ancre, et le persan *ankar*, *angar*, *langar*, vient très-probablement du grec.

Les autres noms européens sont le lat. *ancora*, l'anc. irland. *ingor* (Z.², 781), mod. *ancoir*, *accaire*, erse *acair*, *acrach*, le cymr. *angor*, l'angl.-sax. *ancor*, *ancra*, scand. *akkéri*, anc. all. *ancher*, le russe *iakórĭ*, et le lith. *inkorus*. Quelques noms originaux, comme le cymr. *heor*, armor. *héôr*, *éôr*, l'irland. *fos*, le scand. *stiôri*, l'anc. all. *senkil*, l'anc. sl. *kotva*, lith. *kátas*, etc., prouvent bien que les peuples du Nord n'ont pas reçu des Grecs ou des Romains l'ancre elle-même, mais ils sont d'ailleurs fort isolés.

[1] Sur la rac. *anć* et ses nombreux dérivés, cf. Pott (*WWb.*, 3, 119, sqq.).

§ 236. OBSERVATIONS.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les termes qui se rapportent à un art plus avancé de la navigation, à la quille, au mât, à la voile, etc., pour autant du moins qu'ils sont connus en sanscrit et dans les langues iraniennes, n'offrent aucun rapport avec leurs synonymes européens; et ceux-ci même diffèrent beaucoup entre eux partout où ils n'ont pas passé d'un idiome à l'autre.[1] Il semble bien, d'après cela, que les anciens Aryas n'ont point navigué sur la mer, mais seulement sur les grands fleuves de leur pays, l'Oxus, le Jaxartes et quelques-uns de leurs affluents. On ne saurait cependant en conclure qu'ils n'aient eu aucune connaissance de la mer Caspienne avant leur dispersion. Lors même qu'ils se seraient avancés partiellement sur ses rives, comme nous le croyons, rien ne les aurait stimulés à s'aventurer au large, et ils ont pu se borner à l'emploi de simples bateaux à rame pour la pêche ou la navigation côtière. Ainsi, les preuves diverses que j'ai réunies au Chap. VI de cet ouvrage conservent bien toute leur force.

[1] Le latin *vēlum*, d'après Curtius, *Gr. Et.*[3], 182, dérive de *veho,* comme aussi *vexillum*. Cf. sanscr. *vahala*, vaisseau (douteux, d'après D. P), et le slave *veslo,* rame. De là, peut-être, l'irland. † *fial* = *vêl* (Z.[2], 21), corn † *guil*, mod. *goyl*, armor. *gwêl*, *gwîl*. L'anc. allem. *segal*, scand. *segl*, ags. *segel*, angl. *sail*, etc., est rapporté de même par Fick (891) à la rac. scr. *sah* (*sagh),* tenir, porter, supporter, d'un sens analogue à *vah*. Du germanique sont provenus, d'une part le lith. *zeglas*, pol. *źagiel*, de l'autre, l'irl. *seól*, cymr. *huil*, *hwyl* = *sêl*. L'anc. sl. *vĕtrilo*, de *vĕtrĭ*, vent, ne se lie qu'indirectement au sansc. *vâtapaṭa*, toile à vent.

SECTION VII.

§ 237. LA GUERRE ET LES ARMES.

On se tromperait fort si l'on se figurait que les Aryas primitifs menaient, au sein de leurs vallées, une existence toute paisible, livrés uniquement aux soins des troupeaux et à la culture des champs, et ne faisant usage de leurs armes que contre les animaux de la forêt. Tout indique, au contraire, qu'ils formaient une race belliqueuse, sans cesse en lutte, soit de tribu à tribu, quand ils eurent pris une certaine extension, soit contre les peuples étrangers qui les entouraient au nord et au midi. C'est ce que l'on pourrait inférer déjà du caractère essentiellement guerrier et héroïque que toutes les nations de sang arien ont déployé si brillamment dans l'histoire; mais c'est ce que prouvent plus directement, et mieux encore, les termes nombreux qui concernent la guerre et les armes, et qui sont restés dans les diverses langues de la famille comme autant de témoins des dispositions belliqueuses de nos premiers ancêtres.

ARTICLE I.

§ 238. LA GUERRE EN GÉNÉRAL, LE COMBAT, L'ARMÉE.

Les termes généraux qui présentent des affinités plus ou moins étendues sont les suivants :

1) Sansc. *âği*, combat, lutte ; *âğikṛt*, qui lutte; *âğitur*, qui

triomphe dans le combat, *âǵipati*, maître du combat ; *aǵma*, *aǵman*, combat, expédition, carrière. Rac. *aǵ*, agere.

Gr. *ἀγών*, lutte, *ἄγημα*, armée, etc.; de *ἄγω*.

Lat. *agmen*, armée, expédition, marche ; de *ago*.[1]

Irl. *ágh*, bataille, *aghach*, belliqueux, *aighe*, vaillant.[2]

2) Scr. *hâra*, guerre, combat; *praharaṇa*, id., *prahartar*, combattant. Rac. *hṛ*, *har*, violenter agere; avec *pra-*, ferire, vim inferre, irruere, avec *sam-pra*, pugnare.

Pers. *â-zarm*, guerre, bataille, violence, colère. Cf. *zârîdan* et *â-zurdan*, molester, vexer, troubler (*z* régulièrement = *h*). Cf. zend *zar*, être en colère, tourmenter, *zaranu*, colère (Justi).

Gr. *χάρμη*, combat, dans Homère. Hesychius donne *χαρά* pour *ὀργή*, colère, ce qui correspond au sens du pers. *âzarm*, ainsi qu'à celui du vêdique *hṛṇi*, colère (Naigh., II, 13), d'où *hṛṇîy*, iratum esse. Le gr. *χάρμα*, joie, de *χαίρω*, exprime d'une autre manière un mouvement vif de l'esprit.

Alban. *χέρε*, guerre.

Irland. *grim*, guerre, combat, pour *girm?* = *χάρμη*, *zarm*.[3]

Lith. *żalna*, armée, *żalnērus*, soldat; *żal* pour *żar* = *har ;* cf. *żalas*, vert, et scr. *hari*, id., etc.

3) Scr. *kâra*, *kâraṇa*, meurtre, carnage; rac. *kṝ*, *kar*, occidere, lædere.

[1] Stokes (*Rem.*[1], 10) rapproche de *agmen*, l'anc. irl. *ám*, troupe, manus (Z., *Gr. C.*[2], 268). Cf. lat. *ex-āmen*, essaim, pour *ex-agmen*.

[2] O'Dav., *Gl.*, 50, *aighe* = *calma*, brave ; *agh* = *indsaighed*, attaque (ib., 51). Ici aussi l'irl. *ár*, cymr. *aer*, bataille, carnage, de *agro*, si Zeuss, *Gr. C.*[2], 17, a raison d'y rattacher le gaulois *Veragri*.

[3] Mais cf. aussi le scr. *sañ-grâma*, bataille. Ici, directement, avec *g* = *h*, *χ*, le goth. *gramjan*, scand. *gremia*, anc. all. *gremjan*, irriter, mettre en colère, du scand. *gramr*, *gröm* (ags. et anc. allemand *gram*), irrité, hostile, *gremi*, colère, all. *grimm*, etc.

Anc. persan *kâra*, armée ; persan mod. *kâr*, bataille, *kârî*, champion, combattant.

Irl. *cear*, mort, sang. [1]

Goth. *harjis*, armée, ags. *here*, scand. *her*, ancien all. *hari*, *heri*, id. Cf. ags. *herian*, vastare, scand. *heria*, arma circumferre, *herian*, bellator, anc. all. *heriôn*, etc.

Lith. *káras*, guerre, combat, armée, *karóne*, bataille, *kareiwis*, guerrier, *karauti*, combattre. De là peut-être *karálus*, le roi, comme chef de l'armée, anc. sl. *kralĭ*, russe *korolĭ*, pol. *król*, etc. (Nesselmann, *Lith. Wb.*, v. c.)

4) Scr. *yuddha*, *yudhma*, combat, *yudhâna*, *yôdha*, *yôddhar*, guerrier, *âyudha*, arme, etc.; rac. *yudh*, certare.

Pott et Benfey comparent ὑσμίνη, combat, pour ὑθ-μίνη, le spir. asp. remplaçant l'*y* (*Et. F.*, I, 252 ; *Gr. Wl.*, I, 680). Benfey conjecture aussi ὑσσός, javelot, de ὑθιος.

Irl. *iodhnach*, belliqueux, *iodhlan*, guerrier, héros, *iodhan*, lance, *iodhna*, armes.[2] — Ici, probablement, le *Iud* des anciens noms propres cymriques et armoricains, *Iudnerth*, force du combat, *Iudri*, chef de bataille, *Iudbiu*, *Iudnoe*, *Iudlowen*, *Iudwallon*, etc. (Cf. Zeuss, passim.)

On a comparé l'ancien allem. *gund*, ags. *gudh*, etc., bellum (Bopp, *Gl.*, v. c.); mais, outre le *g* pour l'*y* (?), les dentales ne correspondent pas, et il faudrait *gunt* et *gud*. Si l'on veut passer sur cette anomalie, on rapprocherait mieux *gund* du scr. *nir-gandhana*, carnage, de *gandh*, lædere (Dhâtup.).

5) Scr. *bhara*, bataille (Naigh., II, 17). — Cf. rac. *bhṛ*,

[1] Ici les Κῆρες, déesses de la mort dans les combats? Cf. κηραίνω, (Hesych.), nuire, ruiner, blesser.

[2] *Iodhna*, armes (O'Don., *Gl.*), aussi *inna*, de *idna*, et *iudna*.

vituperare (Dhâtup.), ou zend *bĕrĕ*, couper, tailler, *φάρω*, *ferio*, etc.[1]

Pers. *barnûs*, armée (?).

Irl. *barn*, bataille, *baran*, guerrier, *baire*, *baradh*, mort.

Ang.-sax. *bearn*, guerrier.

Lith. *bárnis*, *bárimas*, querelle, dispute; *bárti* (*bāra*), gronder, blâmer, disputer. Cf. scr. *bhṝ*, *bhar*, vituperare.

Anc. sl. *brati*, *boriti*, pugnare, *branĭ*, bellum, *borĭba*, certamen, *borĭtelĭ*, *borĭtsĭ*, certator; russe *boróti*, combattre, vaincre, *branĭ*, guerre, querelle, dispute, etc., etc.

6) Sanscr. *unmâtha*, *pramâtha*, *pramathana*, carnage, meurtre ; rac. *math*, *manth*, agitare, avec *ud* et *pra*, ferire, occidere.

Gr. *μόθος*, bataille, tumulte du combat.

7) Scr. *spṛdh*, *spṛdha*, combat ; rac. *spṛdh*, *spardh*, contendere, pugnare, æmulari. Cf. lithuan. *sprauditi*, *sprausti*, pousser, presser.

Grec *πέρθω*, détruire, ravager, *πέρσις*, destruction, *ἐκπέρθω*, expugno (Cf. Kuhn, Z. S., IV, 13).

Goth. *spaurds*, carrière, ags. *spyrd*, anc. allem. *spurt*, etc. Proprement, lutte, comme en sansc. *âǵi*, carrière et combat.

8) Scr. *badha*, *bandhana*, carnage, meurtre; *badhatra*, arme, rac. *badh*, *bâdh*, ferire.

Irl. *béd*, *béad*, *béud*, dommage, mal; de *bend*, à cause du *d* non aspiré.

Anglo-saxon *beado*, *beadu*, *-dow*, combat, guerre, carnage; scand. *böd*, pugna, *bödvarr*, pugnax, *bödull*, *bódill*, carnifex.

9) Scr. *varâka*, bataille; rac. *vṛ*, *var*, defendere, tegere. Cf. *vâraka*, défense, obstacle, *vâraṇa*, résistance, défense, etc.

[1] Le D. P. explique *bhara*, par *das anpacken*, l'action de saisir, de la rac. *bhar*, portenir, emporter, agir avec violence.

Irl. *forn*, *foirn*, combat. — Cf. *foirim*, assister, secourir, *fór*, défense, *forach*, lutte.

Ang.-sax. *waer*, guerre, angl. *war*. — Cf. goth. *varjan*, ags. *waerian*, defendere, etc.

10) Scr. *ru*, guerre, combat; proprement bruit = *rava*, *ravana;* rac. *ru*, rudere, clamare.[1]

Irl. *rae*, bataille [2] = *rava;* cymr. *rhae*, id.

Anc. sl. *rŭvanĭ*, pugna, *rĭvaniie*, mugitus. Cf. *riuti* (*revă*), mugire; russe *révŭ*, *reviénie*, mugissement, etc.

11) Scr. *khaga*, combat; rac. *khaǵ*, commovere, agitare. Cf. *khanga*, épée, cimeterre.

Irl. *cogaim*, combattre, † *cogad* (Corm., *Gl.*, 44), moderne *cogadh*, guerre, *cogach*, *cogamhuil*, belliqueux, *coigne*, lance. Le *g* non aspiré indique, comme forme primitive, *cong* = sansc. *khanǵ*, avec le sens analogue de claudicare (agitare).[3]

12) Scr. *râṭi*, guerre, combat; rac. *raṭ*, mugire, ululare.

Anc. sl. et russe *ratĭ*, guerre, *ratĭnŭ*, belliqueux, etc.; *retĭ*, contention, lutte, *retiti*, lutter.[4]

[1] Cf. scr. *tumula*, bruit confus, et bataille, lat. *tumultus*, et scr. *raṇa*, bruit et combat.

[2] † *Róe*, combat (S. M., I, 250).

[3] Cf. *Cogidunus (-dumnus?)*, rex Britanniæ (Tacit., *Agricola*, 14; Orelli, 1338), c'est-à-dire grand à la guerre (Glück, *Kelt. N.*, 74); mais aussi, avec la nasale, *Conge* (Duchal., 494), *Congi*, man. fig. (Roach Smith Catal., 42), *Congidius*, insc. à Modène (Longperrier).

[4] J'ajoute encore ici le scr. *sênâ*, troupe en ordre, armée, sans doute de *si*, lier, comme le zend *haĉna*, anc. pers. *hainâ*, arménien *hên*, armée, de *hi* = *si* (Justi, 312). Ce mot ne se retrouve, à ma connaissance, que dans le cymr. *hain*, avec le sens de troupe nombreuse et d'essaim, d'où *heiniaw*, essaimer. Cf. pour le sens *exămen*, de *exagmen*. A la même racine *hi*, *si*, se rattache le cymr. *haid*, armor. *héd*, essaim, troupe, ainsi que l'irl. † *saithe*, multitude, essaim d'abeilles (O'Dav., *Gl.*, 116, et O'Don., *Gl.*), dans O'R. aussi armée. Cf. scr. *sêtu*, lien, connexion, puis digue, pont, zend *haêtu*.

Dans les rapprochements qui précèdent, et qui, malgré leur nombre, ne sont sûrement pas complets, j'ai laissé de côté plusieurs termes européens qui paraissent avoir une origine commune, et trouver leur racine en sanscrit. Ainsi le cymr. *bel*, *beli*, guerre, ravage, *bela*, combattre, *belu*, ravager, dévaster, l'irl. *bal*, combat. Si l'on compare le cymr. *bala*, peste, le goth. *balveins*, tourment, ags. *balew*, *balo*, exitium, malum, scand. *bölv*, *böl*, calamitas, anc. all. *palo*, pernicies, pestis, l'anc. sl. *bolĭ*, ægrotus, *bolestĭ*, morbus, *bolieti*, cruciari doloribus, etc.; si l'on remonte de là au persan *balâ*, violence, mal, on est conduit à la rac. scr. *bhal* ou *bhall*, ferire, occidere (Dhâtup.). Un autre exemple est le grec μάχη, bataille, de μάχομαι, auquel répond l'irl. *machair*, combat, et dont le sens primitif, conservé par le latin *macto*, se retrouve dans le sansc. vêdique *mah*, cædere, mactare (Westerg.). Cf. *maha* et *makha*, immolation, sacrifice, et, sur ces mots, Kuhn, Z. S., IV, 19, 21.[1] Quelques cas analogues se présenteront encore incidemment dans les articles qui suivent.[2]

[1] Toutefois le D. P. ne donne à *mah* que les acceptions de réjouir, vivifier, exciter, honorer, célébrer, d'où *maha*, solennité, fête, sacrifice = *mahas* et *makha*, comme adj., joyeux, vif; et comme subst., sacrifice, mais non immolation. Reste l'affinité des termes européens entre eux. Cf. Curtius, *Gr. Et.*[3], 305, et, plus loin, l'un des noms de l'épée, nº 6.

[2] Un exemple de ce genre se présente dans l'irland. *cath*, bataille, cymr. † *cat*, mod. *cad*, le gaulois *Catu-* des noms d'hommes (Cf. Z.[2], 4, 37, 81). C'est là exactement l'anc. all. *hadu*, ags. *headhu*, guerre, combat, goth. **kathu*. Leur racine commune ne se trouve que dans le scr. *çat*, de *kat*, abattre, renverser, disperser, *ni-çat*, frapper, abattre, *vi-çat*, briser, mettre en pièces, etc. Cf. *çatêra*, *çatru*, ennemi, *çâtana*, *-tin*, qui détruit, zend *çâtar*, ennemi, tyran. Fick (29) compare aussi κότος, haine, colère, et ailleurs (*Spracheinh.* 422) le nom propre thrace et phrygien Κότυς, guerrier, combattant, et Κότυς, comme déesse de la guerre. J'ajouterai que *Katu* est aussi un nom d'homme en zend (Justi, 77).

§ 239. LA GUERRE DES SIÉGES, LE REMPART, LA FORTERESSE.

Il est certain que les Aryas, au temps de l'unité, n'étaient pas disséminés à la façon des races nomades, et qu'ils avaient non-seulement des demeures fixes, mais des centres permanents de population, des villages et des villes, ce dont nous verrons plus tard les preuves positives. Dès lors, et comme ces centres de population devaient se trouver exposés aux hasards de la guerre, il est à présumer qu'ils étaient protégés par des enceintes susceptibles d'une certaine défense, si ce n'est par de fortes murailles, et que l'art de l'attaque et de la défense pouvait bien avoir pris ses premiers développements. On remarque, en effet, une analogie si générale entre les termes qui désignent l'opération d'assiéger, que le fait d'une pratique ancienne des siéges ne saurait être contesté.

Les termes en question se rattachent presque partout à la rac. *sad*, sedere, en combinaison avec divers préfixes. Ainsi :

Scr. *upasad*, *upasada*, siége de ville, de *upa* + *sad*, proprement considere.

Gr. προσκαθέζομαι, περικαθέζομαι, assiéger, περικάθησις, siége; de πρός ou περί + κατα + ἕζοπαι, rac. ἑδ — *sad*.

Lat. *obsideo*, assiéger, *obsidium*, *obsidio*, *obsessio*, siége.

Irl. *iomsuidhe*, siége, de *iom*, *imm*, *imb* + *suidhim*. Cymr. *sawd* = *sâd*, siége.

Ang.-sax. *ymbsittan*, assiéger, anc. all. *umbisizan*, id. — Ags. *ymbset*, anc. allem. *umbisez*, *bisezida*, siége, *hari-sezza*, siége d'armée.

Lith. *apsēdēti*, assiéger.

Anc. sl. *obŭsěsti*, id., *obŭsědeniie*, siége ; russe *obsiesti*, *podsiesti*, assiéger, *osajdenïe*, *osáda*, illyr. *obsieda*, siége, etc.

Un accord aussi complet ne saurait être attribué au développement propre de chaque langue, bien que la racine *sad* soit restée partout en usage. Le sens de cette racine, en effet, n'a pas un rapport nécessaire avec l'opération d'assiéger, qui aurait pu s'exprimer, et qui s'exprime réellement de plusieurs manières différentes. On doit en conclure que les anciens Aryas ont fait et soutenu des siéges, et que, par conséquent, ils ont eu des places susceptibles de défense.

2) Quant aux noms de la forteresse, du rempart, du mur d'enceinte, etc., je me borne à indiquer les analogies suivantes, sans vouloir les garantir de tout point.

a) Scr. *kalatra*, forteresse, peut-être de *kal*, dans le sens de tenere, ligare, firmare, munire (D. P.).

Pers. *kalât*, *kalâtah*, château fortifié sur une hauteur; kourde *kalâ*, id.; ossète *galoan*, forteresse.

Alban. *kaljá*, id.; illyr. *kula*.

Irl. *caladh*, *caleith*, port, havre, comme lieu protégé (?).

b) Scr. *varaṇa*, mur extérieur, enceinte, *âvaraṇa*, rempart (wall, outer bar. Wils.), en général protection, et tout ce qui protége; de *var*, *vṛ*, tegere, circumdare.

Zend *vara*, *varĕ*, locus circumseptus; pers. *bâr*, *bârah*, rempart, fortification, *bârû*, id., tour.

Lat. *vallum*, rempart; peut-être de *valnum*, comme *vellus* de *velnus* (p. 31). Cf. scr. *val*, *vall*, tegi (Dhâtup.), de *var*, et *valaya*, enceinte.

Irland. *fál*, id., enceinte; *fálaim*, enclore, entourer; cymr. *gwàl*, id. Cf. irl. *balla*, rempart, et *baile*, ville.

Ancien allem. *wari*, *weri*, rempart, etc.; de *warjan*, etc., defendere.

Ang.-sax. *weall*, *wall*, mur, all. *wall*, rempart.

Pol. *warownia*, forteresse; *warować*, fortifier.

Lith. *wálinas*, *wólas*, mur.

c) Persan *bast*, mur; de *bastan*, lier, enfermer; racine *bad*, *band*. — Kourde *beden*, mur de ville; armén. *badnêsh*, *baduar*, mur, rempart.

Irl. *badhon*, rempart, boulevard (?). O'R.

d) Pers. *daz*, *diz*, forteresse. Cf. rac. sanscr. *dagh*, *dangh*, tegere, protegere (Dhâtup.). Le *z* persan pour *gh*, *h*, sanscrit.

Cette racine, qui n'est pas encore constatée, et qui n'offre, en sanscrit, aucun dérivé connu, se retrouve cependant en lithuanien, où *dengti* signifie couvrir, *denga*, couverture, *dangtis*, toit, *dangùs*, ciel, etc.

Irl. *daingean*, fort, fortification; anc. irl. *daingnigim*, mœnio (Z.², 435).

e) Gr. *πύργος*, tour; macéd. *βύργος*.

Goth. *baurgs*, place fortifiée, ville, ags. *burh*, id., *beorh*, rempart, scand. *borg*, anc. all. *puruc*, etc.

Irl. *brúgh*, forteresse, bourg, palais, etc.

L'origine première de ces noms est d'autant plus incertaine que l'on trouve en arabe *burǵ*, pour forteresse, tour, château, rempart, bastion. Serait-ce là un nom emprunté à l'Europe, et par quelle voie ?

§ 240. LE GUERRIER, LE HÉROS.

1) Parmi les noms du guerrier qui ne se rattachent pas directement à ceux de la guerre et du combat, il en est un qui semble jeter quelque jour sur l'ancienne manière de combattre, et qui mérite une attention particulière. C'est le sanscr. *sâdi*,

sâdin, guerrier, plus spécialement celui qui combat à cheval ou sur un char, c'est-à-dire qui est assis, de *sad*, sedere, par opposition au fantassin, *padaga*, *padga*, *padâta*, qui va à pied, de *pad*, *pada* + *gam* ou *at*, ire.[1]

En anc. slave, le cavalier est appelé de même *vŭsadĭnŭ*, *vŭsadĭnikŭ*, russe *vsadnikŭ*, de *vŭ-siedati*, conscendere, monter à cheval ou en char, littér. s'asseoir sur.[2]

L'irl. *suidh*, erse *saoidh*, guerrier, héros, est également à *suidhim*, *sedeo*, *sad*, dans un rapport qui serait resté incompris sans les rapprochements ci-dessus. Il en est peut-être de même du cymr. *sawdwr*, guerrier (= *sâdwr)*, bien qu'il se soit éloigné de *seddu*, être assis, parce que son sens primitif était oublié. Cf. *sawd*, siége (Owen), *sodi*, placer, fixer. La circonstance que les chars de guerre étaient en usage chez les Bretons du temps de César, et les anciens Gaëls, aussi bien que chez les Indiens, les Iraniens et les Grecs homériques, peut expliquer la conservation de ce nom, qui paraît ainsi remonter jusqu'à l'époque de l'unité, ainsi que la manière de combattre à laquelle il se rattache.[3]

[1] Aussi *patti*, *padika*. Cf. gr. *πεζόν*, *πεζικόν*, infanterie, *οἱ πεζοί*, lat. *pedites*, cymr. *peddyd*, etc.

[2] Cf. russe *siadlo*, pol. *siodlo*, illyr. *sedlo*, selle, lat. *sella*, de *sedla*; ags. *sadel*, scand. *södul*, anc. all. *sattul*, peut-être du slave, à cause de l'irrégularité du *d*, *t* pour *d*.

[3] Pour les anciens noms du char, cf. § 200. — En zend, le guerrier est appelé *rathaêstar*, in curru stans, comme en sanscrit *rathêshṭhâ*. Cf. *savyêshṭhar*, ou *-shṭhâ*, le cocher qui *se tient à gauche*, pour laisser au guerrier le libre usage de sa main droite. Quelques noms de la bride et du mors prouvent que l'art de conduire les chevaux était connu des anciens Aryas. Ainsi le scr. *khâlîna*, mors, se retrouve dans le grec *χαλινός*, mors et bride. Au persan *kâmah*, *gâm*, bride, répond le grec *κάμος*, latin *cāmus*, mors, anc. all. *chamo*, id., lith. *kamanôs* (plur.), rênes. — L'irl. *cab*, mors, de *camb*, rappelle l'arménien *gab*, bride; cf. scr. *ǵambha*, gueule, en irl. *gob*, etc.

2) Le scr. *vîra*, héros, guerrier, comme adj., fort, puissant, d'où *vîrya*, *vîratâ*, force, vigueur, héroïsme, *vâira*, prouesse, valeur, *vâirin*, héros, etc., dérive sans doute de *vṛ*, *var*, arcere, tegere, sustentare, d'où, plus haut, un des noms de la guerre (nº 9).[1] Le héros était le défenseur, le protecteur, et tel est aussi le sens de l'ang.-sax. *haeledh*, anc. all. *helid*, mod. *held*, de *helan*, tegere.

On a rapproché depuis longtemps, soit de *vîra*, soit mieux de *vara*, le lat. *vir*, goth. *vairs*, lith. *wyras*, anc. irl. *fer*, cymr. *gwr* (pl. *gwyr*), etc. Pott et Benfey comparent également comme provenu du moins de la même rac. *var*, le grec ἥρως, -οος, pour ϝηρος, forme renforcée par *guṇa* et pourvue d'un autre suffixe (mais lequel?).[2] A l'appui de cette conjecture, on peut citer le cymr. *gwawr*, héros = *gwâr*, qui suppose un thème primitif *vâra*. Cf. scr. *vâraka*, défenseur, *vâraṇa*, défense, et le cymr. *gwara*, *-red*, défendre, garder, etc.

3) Le scr. *çûra*, héros, lion, sanglier, signifie proprement ferme, fort; de là *çûratâ*, fortitude. Zend *çûra*, fort. Cf. rac. *çûr*, firmum esse (Dhâtup.), aussi *çûray*, dénomin.[3]

Ici le gr. κύριος, maître, seigneur, κῦρος, puissance, pouvoir, d'où κυρόω, fortifier, etc.

Puis, mieux en accord avec le sens spécial du sanscrit, l'irl. *curadh*, erse *curaidh*, *curach*, héros, guerrier, *curanta*, vaillant, *curantachd*, vaillance. Cf. *cur*, puissance, force. — Le cymr. *cawr*, homme fort, géant, serait comparable, si la diphthongue

[1] D'après D. P., *vîra* proviendrait de la même racine que *vayas*, force. Est-ce *vî*, dans le sens de saisir, entreprendre, attaquer, ou bien exciter, pousser?

[2] *Et. F.*, I, 221; *Gr. Wl.*, I, 316.

[3] Suivant D. P., à la rac. *çû*, dominer, être vainqueur; zend *çu*, être fort (Justi, 295).

aw (au) ne représente pas ici, comme dans la règle, un *â* primitif.

4) C'est également à la notion de force que se rattache un nom germanique et celtique du guerrier et du héros qui remonte sans doute à l'époque la plus ancienne.

L'anglo-saxon *secg*, scand. *seggr*, vir fortis, miles strenuus, illustris (Cf. *segi*, pulpa nervosa, *seigr*, firmus, *seigia*, firmitas), se lie à la même racine que le goth. *sigis*, ags. *sige*, *sege*, *sigor*, scand. *sigr*, *sigur*, anc. all. *sigi*, *sigu*, victoire. Comme Aufrecht l'a montré dans un article plein de développements intéressants (Z. S., I, 355), cette racine a été conservée par le scr. *sah*, sustinere, perferre, resistere hosti, vincere, d'où *saha*, *sahas*, force, exactement le goth. *sigis* et le vêd. *sahuri*, victorieux, en ang.-sax. *sigora*.[1]

Un autre dérivé sanscrit, *sahana*, fort, trouve son corrélatif dans l'irland. *séighion*, guerrier, héros, tandis qu'à *saha*, fort, se rattache le nom de l'urus ou buffle, *segh*, et celui du faucon, *séigh*, l'oiseau fort. Glück compare avec raison le *Sego* de plusieurs noms d'hommes et de lieux gaulois, tels que *Segomarus*, *Segobodium*, *Segobriga*, *Segodunum*, etc., ainsi que *Sigo* dans *Sigovesus*.[2] Dans la chronique irlandaise des IV Magist. (p. 219, 492), on trouve les noms propres *Segan* et *Segonan*.

5) J'ajoute encore comme possible, mais incertaine à cause

[1] De la rac. scr. *darsh*, être hardi, courageux, au causat. *darshay*, violenter agere, surmonter, dompter, vaincre, d'où *durdarsha*, difficile à vaincre, vient aussi *adṛshya*, *adṛshṭa*, invincible. — Glück (*Neue Jahrb.*, 1864, p. 600) en rapproche Ἀνδράστη, la déesse britannique de la victoire. Cf. cymr. *andras*, espèce de démon (Owen). Pour les autres affinités européennes de *darsh*, voy. Curtius, *Gr. Et.*[3], 241, et Fick, 99.

[2] Glück, *Die kelt. Namen bei Cæsar*, p. 152.

de son isolement, la comparaison du scr. *ûrdara*, héros, d'origine inconnue, avec l'irland. *ordlach*, id., c'est-à-dire vaillant, de *ord*, gén. *uird*, id.[1]

§ 241. L'ESPION.

La ruse, aussi bien que la force, jouait son rôle à la guerre aux temps les plus anciens, et l'espion avait déjà pour office de scruter les desseins de l'ennemi. C'est ce que prouve un de ses noms qui est resté en usage en sanscrit comme dans plusieurs langues européennes.

Le sansc. *spaça*, espion, émissaire, agent secret, vient de *spaç*, proprement tangere, puis (d'après Wilson) informer, rendre clair, évident, d'où *spashṭa*, manifeste, évident, comme nous disons ce qui se touche au doigt.[2] La forme *paç*, qui y tient de près, a pris le sens de voir, et fournit quelques temps à la racine irrégulière *dṛç*, videre.

En grec, *spaç* devient *σκεπ*, par inversion pour *σπεκ*; *σκεπτόμαι*, considérer, regarder au loin, et, à *spaça*, répond *σκόπος*, espion, gardien, d'où *σκοπέω*, épier, surveiller, etc.

Le corrélatif latin *spex* ne s'emploie qu'en composition dans *auspex*, *haruspex*, etc., et le nom de l'espion, *speculator*, se rattache à *speculari*, de *specula*, et de *specio*, *specto*.

L'anc. allemand *spehari*, espion, *speha*, exploration, *spêhon*, épier, *spahi*, circonspect, sage, *spahida*, sagesse, prudence ; scandinave *spâ*, vaticinari, vaticinium, *spakr*, prudens,

[1] Dans Corm., *Gl.*, 132, *ordlach*, de *ord*, brave, mais avec un ? de Stokes.

[2] Ajouter le zend *spaç*, espion, de *spaç*, voir, observer, veiller sur; armén. *çpaç*, pers. *çipâç* (Justi, 303).

sapiens, etc., font présumer un verbe goth. *spaihan*, *spah*, *spêhun*, qui manque dans Ulphilas.[1]

C'est du germanique sans doute qu'est provenu l'italien *spia*, espag. *espia*, notre *espie*, *espion*, anglais *spy*, ainsi que le cymr. *yspiwr*, armor. *spier* (Cf. *spî*, observation, affût, *spia*, cymr. *yspeiaw*, épier), et l'irl.-erse *spín*, espion, tandis que le cymr. *peithiwr*, de *peithiaw*, *yspeithiaw*, *paith*, vue, aspect, se rattache au latin *specto*.

L'irlandais, qui conserve rarement un *p* initial, lequel disparaît ou se change parfois en *f* ou en *b*, semble avoir conservé la racine *paç* dans *féachaim*, voir, à l'impératif *féach*, *féuch*, vois! = scr. *paçya*, d'où *féich*, vision, *féacháin*, aspect, *féachadóir*, voyant, devin;[2] mais on trouve aussi une forme avec *b*, d'où *beacht*, observation, perception, *beachdaim*, considérer, et, surtout, *beachtóir*, erse *beachdair*, espion, lequel serait, en sanscrit, *pashṭar*, pour *paçtar* et *paktar*.

Je ne sais si le pol. *szpieg* et le lith. *spēgas*, espion, sont indigènes ou empruntés au germanique.

§ 242. L'ENNEMI.

1) Le plus important des anciens noms de l'ennemi est le sansc. *dasyu*, le destructeur, le méchant, le barbare, le brigand, épithète ordinaire du démon *Vṛtra*, l'ennemi par excellence. La racine est *dâs* = *das*, occidere, ferire, lædere (Dhâtup.), d'où *dasra*, *dasma*, destructeur, brigand, le vêd. *dâsa*, démon, barbare, etc.

[1] Grimm, *D. Gr.*, II, 53. Ulphilas (Marc, 6, 27) emploie pour espion le mot étranger *spaikulatur*, du latin.

[2] L'anc. irland. *faicim*, qui n'aspire pas le *c*, ainsi que l'observe Stokes (*Ir. Glos.*, 149), serait-il pour *faictim* = *specto?*

En zend, on retrouve *dahma* = *dasma*, avec le même sens de destructeur, et *dahâka*, le *Zôhak* des traditions persanes, est le surnom du serpent créé par Ahriman.[1] Le scr. *dasyu*, par contre, est devenu *daqyu* et *dañhu*, par suite des mutations phoniques propres au zend, et a pris l'acception très-divergente de province. Il est probable, comme le pense Burnouf, que ce nom a désigné dans l'origine une contrée ennemie et barbare, devenue tributaire des Iraniens.[2]

Un corrélatif de *dasyu* a été reconnu par Kuhn dans l'adjectif grec δήϊος, δάϊος, ennemi, pour δησιος, avec le σ supprimé, comme à l'ordinaire, entre deux voyelles (*Ind. Stud.*, I, 337).[3]

Je crois pouvoir en signaler un second dans l'irlandais et erse *daoi*, homme méchant, pervers, insensé, animal féroce, plus anciennement, sans doute, *dai*, la triphthongue *aoi* étant moderne, et provenu de *dasi* par la même règle de suppression de l'*s* qu'en grec.

Ce qui donne à ces rapprochements un intérêt particulier, c'est que cet ancien nom de l'ennemi paraît aussi avoir été celui de l'esclave, d'où il résulterait que ce dernier était l'ennemi vaincu, le prisonnier de guerre. En sanscrit, en effet, l'esclave est appelé *dâsa*, au fém. *dâsî*, c'est-à-dire le barbare, comme *dasyu* et *dâsa*. De là *dâsya*, *dâsàtva*, esclavage, etc. C'est le persan *dâh*, serviteur, servante, et, comme adjectif, bas, vil, ignoble.

[1] Zend *dahma*, de *dah*, détruire, ruiner, nuire; *dahaka*, malfaisant (Justi, 150).

[2] Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 110, note. — Lassen, *Ind. Alt.*, I, 524, compare le *dahyu*, province, des inscriptions de Persépolis. Cf. Justi, 145.

[3] De même Max Müller (Z. S., 5, 151). Cf. le phrygien δάος, loup, pour δασος (?).

Pott, le premier (*Et. F.*, I, 189), a interprété le grec δεσ-πότης comme maître des esclaves, ce qui serait, en sanscrit, *dâsapati*, et Kuhn, qui adopte ce rapprochement, l'appuie en comparant, avec δέσποινα, pour δεσποτνια, le vêd. *dâsapatnî*, malgré son sens différent d'épouse du démon ou de l'ennemi (*Ind. Stud.*, I, 337). Plus récemment encore, Max Müller (*Myth. comp.*, p. 29) le considère comme presque certain, mais il prend δες = *dâsa*, dans l'acception de nation soumise, d'abord ennemie, qui est propre au zend *daqyu*. Tout cela, cependant, a été mis de nouveau en doute par Benfey (Z. S., IX, 110), qui voit dans δέσποτης le scr. *dampati*, maître de maison, en supposant une forme *damspati*, conjecture à laquelle se rallie le D. P.

S'il fallait renoncer, d'après cela, à la certitude d'un rapprochement de δες avec *dâsa*, on peut, d'après Pott (l. cit.), en présumer un autre de δοῦλος, esclave, pour δοσυλος, avec les noms sanscrits de l'esclave et de l'ennemi, ce que rend très-probable l'analogie de δαῦλος, asper, hirsutus, pour δασυλος, de δασὺς, id. Cf. scr. *dasra* = *dasyu*, brigand, et qui pourrait être *dasura*, *dasula*. Ce qui est assurément remarquable, c'est que ce δοῦλος, paraît se retrouver dans l'irland. *dúile*, esclave, serviteur, qui semble provenu de *dusile* par la suppression de l'*s* entre les voyelles.[1] Je ne sais si l'on peut comparer aussi le scand. *dóli*, servus, dont le *d* ne correspond pas régulièrement, et qui manque aux autres dialectes germaniques. C'est peut-être là un mot étranger.

On peut donc présumer avec beaucoup de probabilité que, chez les anciens Aryas, l'ennemi prisonnier de guerre deve-

[1] Dans le glossaire de Cormac (p. 59), on trouve *duile* (pour *duiliu*, servio), comparé avec δουλεύω, et sans doute aussi un dénominatif.

nait esclave, comme d'ailleurs chez la plupart des peuples de l'antiquité. Parmi les autres noms de l'ennemi, les suivants donnent lieu à quelques rapprochements.

2) Scr. *pîyu*, *pîyatnu*, ennemi, scélérat; *dêvapîyu*, ennemi des dieux, de *pîy*, offendere, lædere, etc. Aufrecht, qui traite de cette racine et de ses dérivés (Z. S., III, 200), lui attribue principalement le sens d'insulter, de blâmer, de haïr.[1] Il compare, avec toute raison, le goth. *fijan*, haïr, et *faian*, blâmer, d'où *fijands*, ennemi, et *fiathva*, inimitié. Cf. ags. *fian* et *fiend*, *fiond*, scand. *fiâ* et *fiandi*, anc. all. *fiên* et *fîant*, etc. Il y rattache aussi le lat. *pejor*, *pessimus*, etc.

Comme l'irlandais change parfois en *f* un *p* primitif, il est possible que *fi*, mauvais, méchant, *fiamh*, horrible, abominable, *fiamhan*, crime, forfait, appartiennent au même groupe, d'autant mieux que le cymr. offre *ffiaidd*, abominable, d'où *ffieiddiaw*, exécrer. Mais, comme le *p*, dans quelques cas, devient aussi *b*, on pourrait également comparer l'erse *biûi*, *biùidh*, *biùthaid*, hostis, et pugnator.

3) Scr. *vimata*, ennemi, de *vi* privatif et *mata*, honoré, considéré, rac. *man*. Cf. *vimati*, aversion, *vimanas*, adverse, *vimâna*, mépris, etc.

Je compare, quant au second élément et à la formation, l'irlandais ancien *náma*, gén. *námat*, pour *námanta*, ennemi, au nominat. plur. *namait*, *namit*, inimicus (Z.², 801), irl. mod. *námh*, *námhaid*, où *ná* est la négation. Stokes, il est vrai, explique ce mot par *na-amat*, *na-amanta* = *in-imicus* (*Ir. Glos.*, p. 65); mais il me semble mieux se rapporter aux composés analogues tels que *air-mitiu*, honor (Z.², 868), *for-*

[1] Dans D. P., *piy*, insulter, mépriser, *piyu*, *piyatnu*, adj., höhnisch; *piyaka*, m., épithète des démons.

met, memoria, *der-met*, oblivio (223), qui appartiennent sans contredit à la rac. *man*.

Un groupe de formations toutes semblables avec le préfixe *dus*, male, offre des analogies très-étendues. Ainsi, scr. *durmanas*, *durmati*, méchanceté, haine, zend *dushmata*, qui a de mauvaises pensées, pers. *dushman*, ennemi, kourde *dushmén*, afghan *dochmen*, id., grec *δυσμένης*, ennemi ; irl. *domhaoin*, méchant, mauvais ; illyr. barb. *duscmanin*, ennemi, etc.

§ 243. LE BUTIN.

Nous avons vu déjà, au § 177, que la guerre, aux temps primitifs, devait souvent avoir pour but l'enlèvement des troupeaux, qui constituaient alors la principale richesse, et l'amour du butin en général a été toujours et partout un mobile puissant des entreprises belliqueuses. Les anciens Aryas n'auront pas été, plus que les autres peuples, à l'abri de ces entraînements, et c'est ce qu'indiquent quelques noms du butin qui se sont conservés à partir de l'époque de l'unité.

1) Le scr. *lôta*, *lôtra*, butin, pillage, vient de la racine *lû*, secare, desecare, et signifie proprement dépouille. Cf. *lava*, *lavana*, *lûni*, moisson, tonte, etc., et p. 136, etc.

En grec, nous trouvons *λεία*, butin, pour *λεϝια*, *ληΐς*, etc., et la racine verbale se montre encore dans *ἀπο-λαύω*, prendre part et jouir d'une chose, d'où *ἀπολαυσις*, jouissance, avantage, etc. On y rattache aussi *λάτρον*, salaire, *λάτρις*, mercenaire, etc., de *λάω*, pour *λάϝω* = *λαύω*.[1]

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 209 ; Benfey, *Gr. Wl.*, II, 2 ; Curtius, *Gr. Et.*[3], 338.

Le latin nous offre *lucrum*, lucre, et le nom de la déesse des voleurs *Laverna*, d'où *laverniones*, voleurs.[1]

L'irlandais se rapproche tout à fait du sanscrit, par son *lot*, rapine, mieux sans doute *loth*, si l'on compare *lothar* = *lôtra* (?), abscission, a cutting down (O'R.).

Le goth. et scand. *laun*, anc. allem. *laon*, ags. *leán*, n'a, comme *λάτρον*, que le sens de salaire. Cf. scr. *lavana* et *lûni*, moisson, etc.

L'anc. sl. *loviti*, captare, d'où *lovŭ*, venatio, *lovitelĭ*, venator, *lovlienina*, præda, etc., se rapproche de nouveau de l'acception du sanscrit. Cf. pol. *low*, *polow*, butin, et les autres dialectes passim.

2) Un second groupe moins étendu se rattache à la racine scr. *lup* (*lumpati*), rumpere, d'où *lôptra*, butin. Cf. *rup*, violare, perturbare.

Bien que cette racine se retrouve dans la plupart des langues ariennes, on n'en voit provenir des noms du butin qu'en germanique et en lith.-slave. Ainsi:

Scand. *rupl*, rapina, *ruplari*, prædo, *rupla*, spoliare. Cf. goth. *raupian*, evellere, ags. *rypan*, spoliare, anc. all. *raufjan*, vellere ; sansc. *riûfa*, rumpere, etc., à côté du goth. *raubôn*, spoliare, etc., rac. prim. *rubh*, qu'il faut peut-être en distinguer.

Lett. *laupiums*, butin. — Cf. lith. *lùpti*, écorcher, peler, *luppimas*, action d'écorcher, etc.

Pol. *lup*, butin. — Cf. *lupać*, *lupić*, rompre, fendre, peler, piller, russe *lupítĭ*, id., etc.

[1] Cf. corn. † *lowern*, id.; pl., *leuirn* (*Lib. Land.*, 251); armor. *louarn*, *loarn*, le renard, comme déprédateur ; ainsi que le nom propre gaulois Λουέρνιος, roi des Arvernes (Posid. dans Athénée, IV, 13).

§ 244. LA GLOIRE.

Si l'espoir du butin était souvent une incitation à la guerre, on peut croire cependant que les anciens Aryas y ont été portés aussi par des mobiles d'une nature plus relevée, le patriotisme, l'honneur de la race, la gloire des armes. L'idée de la gloire surtout doit avoir tenu une grande place dans les préoccupations de nos communs ancêtres, car les termes qui l'expriment ne forment qu'un seul groupe étymologique dans six des rameaux principaux de la famille arienne.

Le scr. *çravas*, gloire, renommée, vient de *çru*, audire, et signifie ce qui est entendu au loin. De là *çravasyu*, avide de gloire, *çruta*, fameux, *çruti*, renommée, etc., ainsi que les noms propres tels que *Pṛthuçravas*, celui dont la gloire est grande, *Satyaçravas*, celui dont la renommée est vraie, etc.

En grec, *çru* devient κλύ et il en dérive κλέος, gloire, pour κλεϝος, exactement = *çravas*, κλυτός, célèbre = *çruta*, etc. Kuhn signale la parfaite identité du nom propre Ἐτεοκλῆς avec *Satyaçravas* (Z. S., IV, 400).

En latin, nous trouvons *cluo*, *clueo*, être réputé, d'où *inclutus*, *inclitus*, célèbre.[1]

[1] Pott (*Et. F.*, I, 214) compare aussi *gloria*, mais sans justifier un rapprochement aussi hardi. Kuhn (Z. S., III, 398) tente cette justification, et cherche même à identifier *gloria* et le vêdique *çravasyâ*. Mais *gloria* répond évidemment à l'irland. *glór*, bruit, voix, *glóir*, *glóire*, gloire, *glórach*, *glórdha*, *glórmhar*, fameux, glorieux, du verbe *glóraim*, bruire en général, qui ne saurait, en aucune manière, se ramener à *çru*, et dont le sens même éloigne toute idée d'un emprunt fait au latin. Cela empêche aussi d'admettre la conjecture de Bugge (Z. S., 19, 421), *glōria* pour *clāria*, de *clārus*.

Les langues celtiques nous offrent également *clu* pour racine, dans l'anc. irl. *clúu*, gloria, fama (Z.[2], 25), moderne *cliu*, id., *cliuthach*, célèbre, *cloth*, renommée, louange. Cf. *cluinim*, audio = scr. *çṛṇômi*, part. *clotha* = *çruta*, *clos*, auditio, *cluas*, oreille, etc. — Cymr. *clod*, renommée, *clyw*, audition, *clust*, oreille, etc.

Les idiomes germaniques présentent une double forme *hru* et *hlu*, dans l'anc. allem. *hruom*, *hrôm*, gloire, mod. *ruhm*, et *hliumunt*, renommée, rumeur, mod. *leumund ;* l'anglo-saxon *hlysa*, *hliosa*, gloire, *hlysan*, anc. all. *hlôsen*, célébrer, etc. Cf. goth. *hliuma*, *hliuth*, auditus, scand. *hlust*, auris, etc.

Enfin l'anc. slave *sluti*, audire, donne naissance à *slutiie*, *slava*, *slavitsa*, gloire, *slavĭnŭ*, glorieux, comme à *slovo*, parole, termes qui se retrouvent dans tous les dialectes. De là le lith. *szlówe*, gloire. Le nom même des Slaves se rattache sans doute ici.

On voit, par cet accord remarquable, que cet amour de la gloire qui pousse aux exploits guerriers, et qui est resté si vivace chez tous les peuples de sang arien, leur a été transmis par leurs premiers pères.

ARTICLE II.

§ 245. LES ARMES ET LES INSIGNES DE GUERRE.

Il va sans dire que les anciens Aryas possédaient des armes, puisqu'ils faisaient la chasse et la guerre. D'ailleurs, l'invention des instruments d'attaque et de défense a été partout une des premières en date. On a trouvé des tribus sauvages sans vêtements, sans ustensiles, sans habitations ; je ne crois pas

qu'on en ait découvert aucune qui fût sans armes. Partout aussi les armes sont les mêmes en principe, et ne diffèrent que par une exécution plus ou moins perfectionnée. La massue et la lance, les plus simples de toutes après le bâton et la pierre, n'ont pas exigé de grands efforts d'invention. L'arc et la flèche sont déjà le résultat d'une industrie plus avancée, et cependant on les trouve en usage, de temps immémorial, dans l'ancien et le nouveau monde, sans que l'on puisse supposer aucune transmission de peuple à peuple. La pierre et les os ont servi au début pour confectionner les pointes des lances et des flèches, tout comme les couteaux et les haches ; mais les glaives, qui exigent l'emploi du métal, sont sans doute d'une origine plus récente. En fait d'armes défensives, le simple bouclier aura été la première en date, tandis que l'armure sera née pièce à pièce, en se complétant avec les progrès de l'industrie. Quand on voit ce qu'étaient déjà les armes chez les Grecs à l'époque de la guerre de Troie, et chez les Indiens des temps épiques, on doit reconnaître que ce perfectionnement graduel a dû commencer de très-bonne heure, et se continuer pendant bien des siècles antérieurs.

A quel degré les anciens Aryas étaient-ils arrivés sous ce rapport ? On ne peut le savoir que d'une manière imparfaite, parce que les noms seuls des diverses armes ne nous apprennent rien sur leur qualité. De plus, ces noms, très-riches en équivalents, ont subi de nombreux renouvellements, par cela même que les armes ont été l'objet d'un intérêt constant, et de modifications successives. Cela explique pourquoi les coïncidences que l'on peut encore signaler sont ordinairement limitées à deux ou trois branches de la famille arienne, et n'offrent aucune de ces affinités étendues que l'on remarque, par

exemple, pour les noms de quelques animaux domestiques. Il faut ajouter que les transitions d'une arme à l'autre, ou des noms généraux aux noms spéciaux, sont assez fréquentes, l'arme qui *tue*, qui *blesse*, etc., pouvant désigner, ici la lance ou la flèche, et là l'épée ou la massue. Ceci soit dit en vue des rapprochements qui suivent.

§ 246. LA LANCE, LA PIQUE, LE JAVELOT.

1) Scr. *çala*, lance, bâton, piquant de porc-épic ; *çalâkâ*, pieu, piquant, pointe de flèche ; *çalya*, *çalyaka*, id. Cf. *çara*, *çaru*, *çarya*, flèche, *çiri*, id. et épée ; tous de la racine *çṛ*, *çar*, lædere, dirumpere = *kṝ*, *kaṛ*, lædere, occidere. Je ne compare ici que les noms de la lance.

Irl. *cáil*, lance, javeline, *calg*, *colg*, aiguillon. Cf. cymr. *cal*, *còl*, *cala*, *cola*, *colyn*, aiguillon ;[1] anc. slave et russe *kolŭ*, pieu, pal, de *klati* (*koliã*), mactare, russe *kolótĭ*, piquer, pol. *kòl*, pieu, *kolka*, aiguillon, etc.

Irl. *coir*, lance, *coírr*, *carr*, id.[2] = *çara*, *çarya*.

La rac. *çṛ* prend aussi la forme *çûr*, lædere, occidere (Dhâtup.). De là, avec *l* pour *r*, comme ci-dessus, *çûla*, pique, dard, broche, *çûlâ*, pieu à empaler, en zend *çûra*, lance ; anc. persan *σύρας* = *μαχάιρας* (Hesych.) ; armén. *çour* (Justi, 296).

Ici, sans doute, le sabin *curis*, javelot (Ovide, *Fast.*, 2, 477). Cf. persan *sûrî*, espèce de flèche, où *s* est = *ç* sanscrit.

[1] *Cal* aussi penis, gr. κωλῆ, latin *coles*, alban. *kar*, *kare*. Curtius (*Gr. Et.*[3], p. 142) compare aussi κῆλον, flèche, trait.

[2] † *Carr* (Corm., *Gl.*, 47).

De même, avec *s* pour *ç*, comme dans d'autres cas, ancien slave et russe *sulitsa*, illyr. *suliza*, lance (Cf. p. 123).

2) Scr. *kunta*, lance. Cf. *kuntala*, charrue.

Gr. κοντός, bois de lance, perche, penis.

Lat. *contus*, lance, pique, penis.

Cf. cymr. *cont*, irl. *cut*, de *cunt*, queue ; comme en cymrique *llost*, queue et lance.

3) Scr. *kâsû*, espèce de lance; probablement de *kas* = *ças*, *çañs*, cædere, lædere, ferire, que le Dhâtup. donne à côté de *kash*, *ćash*, *çash*, *çish*, etc. Cf. pers. *kushtan*, tuer, kourde *kust*, il tua.

Irl. *ceis*, lance, pique. — Cf. *casa*, broche, aiguille, *casán*, *casair*, épine, piquant, *casar*, *casrach*, meurtre, *casar*, marteau (Cf. p. 195). Le maintien de l'*s* indique partout une consonne supprimée, *s* pour *st*, ou pour *ns* en recourant à *çañs* = *ças*.

Lithuan. *kassulas*, épieu de chasseur. — Cf. *kàsti (kàssu)*, fouir, creuser, et *kassyti*, gratter, étriller = scr. *kash*, id.

4) Zend *gaêçu*, *gaêsu*, nom d'une arme indéterminée dans le Vendidad, 7, 150, et le Yaçna, 9, 33.

Spiegel (*Avesta*, II, 135) compare *gaesum*, γαισός, γαῖσον. On sait que ce mot était gaulois et désignait une sorte de javelot. De là le nom des Γαισάτοι, pilo armati. Zeuss y rattache aussi le galate Γαιζατόριος, au gén. (Polyb., 25, 4), en corrigeant ριος par ριγος, nom. ριξ. Il compare de plus l'anc. irl. *gai*, hasta, *gaide*, *gaithe*, pilo armatus (Z.² 52; Stokes, *Ir. Glos.*, n° 216). O'Reilly donne aussi *gaisde*, armé.

Scand. *kêsia*, lance. — Grimm conjecture pour l'ang.-sax. *gâr*, scand. *geir*, anc. allem. *kêr*, lance, un corrélatif goth. *gáis* = *gaesum;* mais le goth. *gairu*, stimulus, rend cette supposi-

tion douteuse.[1] Le *g* initial serait d'ailleurs irrégulier, à moins que le mot ne fût emprunté du gaulois.[2]

5) Pers. *san*, lance, *shanî*, javelot, *sanî*, fer de lance ou de flèche.

Armén. *suin*, lance. — Cf. scr. *kshan*, lædere, interficere, gr. *ξαίνω*, *ξάνιον* = pers. *shânah*, *shanîzah*, le peigne armé de pointes.

Gaulois *saunium*, espèce de javelot à fer droit ou recourbé (Diod. Sic., v, 29, 30).

Irl. *son*, *sonn*, pieu, massue ; *sonnaim*, percer, frapper, *sonnadh*, combat, etc. Cf. erse *sònas*, vexation, et cymrique *sènu*, vexer, insulter.

6) Pers. *paykân*, lance, pique, dard, flèche, pointe de lance. Cf. *paykan*, *pîkan*, pic-hoyau, et p. 115.

Armén. *pkhin*, flèche.

Lat. *spīca*, pointe, *spīculum*, dard, flèche.

Cymr. *picell*, dard, javelot; irl. *pícidh*, pique, etc.

Une rac. *pik*, avec le sens de blesser, piquer, piler, broyer, et, en général, nuire, peut s'inférer de tout un groupe de termes épars dans les langues ariennes. Ainsi en grec *πικρός*, âpre, amer, cruel, en lithuan. *peikti*, mépriser, blâmer, *paikas*, mauvais, méchant, *piktà*, méchanceté, *piktis*, le diable, etc.; en armoricain *pika*, piquer, fouir, etc., etc. Ici probablement, comme formations secondaires, l'angl.-sax. *feohtan*, scand. *fikta*, anc. all. *fehtan*, pugnare. Les *Pictavi* ou *Pictones*

[1] Grimm, *D. Gr.*, I, 91 ; II, 455, 494. — Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, v. c.

[2] Sur le zend *gaêçu*, ses acceptions probables, et les conjectures qu'il a fait naître, cf. Justi, 98. Voir, en particulier, un article de Bickell (Z. S., 12, 438), qui rattache le mot zend au scr. *gavêsh*, *gêsh*, d'où *gavishṭi*, combat (voy. p. 69).

gaulois, et les *Picti* calédoniens n'étaient peut-être que des *guerriers.*[1]

7) Lat. *sparus, sparum,* lance.

Ang.-sax. *spere,* id.; scand. *spari, spöir,* telum, anc. allem. *spër,* hasta, etc.

Cymr. *pâr,* hasta, pour *spâr* (Stokes, *Rem.*[2], 12).

Anc. pr. *sparte,* pique (Nesselm., *Thes.*, 221).

L'analogie du persan *siparî,* espèce de flèche, indique une origine arienne primitive, et qui se trouve peut-être dans la racine vêdique *spṛ, spar,* d'après Benfey (*Sama Vêda,* Glos.), proprement combattre, puis protéger.[2] La lance, en effet, peut être considérée comme une arme défensive aussi bien qu'offensive. Cf. pers. *sipar, ispar,* bouclier.

8) Gr. λόγχη, lance, javelot.

Lat. *lancea,* mot gaulois, suivant Diod. Sic., v, 30, qui écrit λαγκία.

Irl. *lang, lann,* lance, javeline.

Anc. sl. *lăshta,* lance.

Cf. pers. *lunǵ,* dard. — En sanscrit, *lankâ* désigne seulement une branche d'arbre (Cf. t. I, 232), et c'est là, en effet, ce qu'était la lance à son état primitif.[3]

[1] Cf. Fick, 124, qui admet une racine *pik,* primitivement couper, tailler, ce qui serait aussi le sens propre du sanscrit *piç,* former, orner, etc.

[2] Le D. P. ne donne à *spar (spṛṇôti)* que les acceptions de libérer, sauver, attirer à soi, gagner pour soi; d'où *sparaṇa,* adj., qui délivre, sauve, etc., et compare *sperno.* — D'un autre côté, *sparitar,* m., agent de douleur, se rapporterait mieux à *spar (spṛṇâti),* d'après le Dhâtup., frapper, blesser, nuire, tuer, etc. = *hiñs.* De là sans doute aussi les noms de la lance.

[3] On peut encore ajouter ici l'anc. irl. *err,* pique (*Goid.*[2], 66), pour *ers,* comme corrélatif du sansc. *ṛshṭi,* lance, de *arsh,* piquer, percer, en zend *arsti,* id., de *aresh* (Justi, 32).

§ 247. LA FLÈCHE.

1) Scr. *pîlu*, flèche.

Pers. *pîlah*, *pîlak*, *bîlak*, espèce de flèche.

Lat. *pīlum*, javelot.

Cymr. *pilwrn*, id.; *pilan*, lance, *ffil*, dard.

Ags. *pil*, scand. *pîla*, anc. allem. *phîl*, mod. *pfeil*, etc., tous du latin.

Si l'on compare les noms de la balle qui se lance, grec *πῖλος*, lat. *pila*, irl. *peiléir*, cymr. *pel*, *peled*, *pelen*, armor. *pellen*, etc., on est conduit, comme racine, au sansc. *pil (pêlay)*, projicere, mittere (Dhâtup.). Cf. *pêl*, *pal*, *pall*, ire, grec *πάλλω*, lancer, *πάλος*, jet, *πάλλα*, balle ; lat. *pello*, cymr. *pelu*, lancer, *peliaw*, brandir, etc.

2) Scr. *astra*, flèche, arme de jet, *asanâ*, *astâ*, id.; de la rac. *as*, jacere. Cf. *astar*, archer, et *prâsa*, flèche barbelée, de *pra* + *as*.

Zend *asta*, id., de *aç* = scr. *as*, lancer (Justi, 43).

Armén. *ashdê*, lance.

Irl. *astal*, *astas*, javelot (O'R.). Cf. *as*, lancé, projeté, pour *ast* = scr. *asta*, comme *as*, est = scr. *asti*. La différence des suffixes rend peu probable une provenance du latin *hasta*, dont l'origine est tout autre. — Cymr. *aseth*, javelot.

Benfey (*Gr. Wl.*, I, 663) et Kuhn (Z. S., I, 540) comparent *ἀστήρ*, *ἄστρον*, *astrum*, zend *açtar*, pers. *âstar*, l'astre qui lance ses rayons comme des flèches. Il est certain que souvent les noms de la flèche et du rayon sont les mêmes ou

dérivent des mêmes racines,[1] et que ces racines ont parfois le double sens de lancer et de luire, ce qui paraît être le cas pour *as*, lucere, d'après le Dhâtup. Il n'y a donc rien à objecter à ce rapprochement, et d'autant moins que le nom grec de l'éclair ἀστραπή, ἀστεροπή, renferme certainement celui de la flèche. Kuhn considère aussi comme appartenant à ce groupe, avec perte de l'*a* initial, le vêdique *star*, étoile, latin *stella*, goth. *stairnô*, etc., aussi bien que le slave *striela*, ang.-saxon *strael*, anc. all. *strâla*, flèche et rayon ; mais la rac. *stṛ*, *star*, sternere, a été invoquée avec autant et plus de droit pour expliquer ces termes divers. Je doute plus encore de son rapprochement du scr. *târâ*, étoile, constellation, météore, vêd. *tar*, avec *astar*, etc. Cf. grec τεῖρος, plur. τείρεα (*Il.*, XVIII, 485), constellations. L'*s* initiale de *star* a pu facilement se perdre ; mais, pour *astar*, il faudrait supposer que la racine entière a disparu pour ne laisser que le suffixe, ce qui serait par trop extraordinaire.[2]

Je crois retrouver encore un corrélatif du sanscrit *asanâ*, flèche, dans le goth. *azna*, de *arhvazna*, id., en considérant *arhv*, avec Diefenbach (*Goth. Wb.*, v. c.), comme l'analogue du lat. *arcus*. Ce mot composé désignerait la flèche en tant que lancée par l'arc, comme le grec τοξοβόλος.[3]

3) Scr. *ishu*, *ishukâ*, flèche, *ishîkâ*, id., et roseau, *êshaṇa*, flèche de fer; de la rac. *ish*, lancer, zend *ishu*, id., anc. persan *içu* de *ish* (Justi, 58).

[1] Par exemple, scr. *gô*, rayon et flèche, *aktu*, id., id., grec αἴγλη, βέλος, irl. *gath*, anc. all. *strâla*, id., id., etc.

[2] Cf. Curtius (*Gr. Et.*[3], 194). Justi, 298, s'en tient à la rac. *as*. Fick, par contre (211), donne la préférence à *star*. De même D. P.

[3] Cf. le sanscrit *çarâsa*, *-âsana*, arc, c'est-à-dire qui lance des flèches.

Pott et Kuhn (*Et. F.*, I, 139; Z. S., II, 137) ont comparé le grec *ἰός*, flèche, pour *ισος*, ce qui suppose un thème *isha*. Benfey (*Gr. Wl.*, II, 137) y rattache aussi *ὀϊστός*, flèche, pour *οϝιστος*, de *ava* + *ish*. L'irlandais *fiuthid*, erse *fiùthaidh*, *fiuùhaidh*, *fiùi*, et *iùthaidh*, flèche, où *iu* est peut-être = *ishu*, serait-il composé de même avec un préfixe *f*, *fi* = sansc. *vi* intensitif? Mais l'élément ajouté resterait obscur.

4) Scr. *bhalla*, espèce de flèche. Cf. *bhal*, *bhall*, ferire, occidere (Dhâtup.).

Gr. *φαλλός*, *φάλης*, *-ητος*, phallus, sans doute primitivement dard, comme *κόντος*, etc.

Irl. *ball*, arme en général, membre, instrument, etc.; cymr. *bollt*, dard.

Ang.-saxon *bolta*, pilum, scand. *byla*, *bylda*, telum, *bolti*, clavus ferreus; anc. all. *polz*, *bolz*, telum.

Pol. *belt*, flèche, trait d'arbalète.

5) Scr. *pradara*, *pradala*, flèche, c'est-à-dire qui déchire, fend, de *pra* + *dṝ*, *dar*, *dal*, dirumpere, findere.

Pers. *dalang*, dard.

Ird. *duillean*, lance, *dula*, épingle. Cf. *duille*, feuille, cymr. *dal*, *dail*, avec le scr. *dala*, id.

Russe *drotŭ*, *drotikŭ*, dard, javelot. — Cf. anc. slave *drati* (*derã*), scindere. L'ang.-sax. *daradh*, dard, scand. *dörr*, hasta, anc. all. *tart*, lancea, d'où l'armor. *dared* et notre *dard*, n'appartient pas à *dṛ*, en goth. *tairan*, etc., mais à une racine germanique *dar*, angl.-sax. *derian*, léser, nuire, *daru*, lésion, anc. all. *terjan*, lædere, *tara*, damnum, etc., qui serait en sanscrit *dhar*. Cf. *dhûr*, ferire, lædere, et *dhru*, occidere, grec *θράνω*, etc.

A *dal* se rattache le scr. *dalapa*, arme en général, ainsi que le grec *δόλων*, lat. *dolo*, poignard. Cf. *dolabra*, hache, doloire, de *dolo*, et l'anc. slave *dlato*, russe *doloto*, etc., scalprum, de *dĕliti*, lith. *daliti*, dividere (Cf. p. 168).

6) Scr. *ghâta*, flèche, c'est-à-dire qui tue, de *han* (*ghan*), occidere, icere. Cf. *ghâtaka*, *ghâtana*, meurtrier, *ghâtanî*, espèce de massue, et *ha*, *hanu*, *ǵaghni*, arme en général.

Irl. *gath*, *gadh*, flèche, lance, *goth*, *gothnadh*, *goithne*, lance,[1] *guin*, erse *guineach*, dard. Cf. *gen*, *gean*, épée, et *gen*, *goin*, *guin*, blessure, de *gonaim*, *guinim*, blesser = sansc. *han*.

7) Scr. *gô*, flèche, carreau de foudre, rayon. — Dans ce dernier sens, et au pluriel *gavas*, les rayons sont considérés comme les vaches célestes (Cf. p. 96), de sorte que *gô*, rayon, puis flèche, aurait une origine mythologique. On pourrait cependant ne voir là qu'un jeu de mots, et rapporter *gô* à la racine de mouvement *gâ*, en composition *gu*, d'où *gô*, le cheval rapide, ou bien à *gu*, sonare, du bruit de la flèche et de la foudre.

Irl. *gó*, lance (O'R.); rapprochement douteux, soit à cause de l'origine spéciale possible du mot sanscrit, soit parce que *gó* peut n'être qu'une variante de *goth*, lance, qui appartient à *ghâta*.[2]

8) Scr. *svaru*, flèche et carreau de foudre, *svarus*, id., de la rac. *svar*, sonare.

Cymr. *chwarel*, dard, javeline. — Cf. *chwara*, jeu, proprement bruit, *chwardd*, rire, *chwyrn*, ronflement, sifflement, où

[1] *Goitni*, lance (Stokes, *Goid.*[2], 81). Cf. scr. *ghâtin*, adj., meurtrier.

[2] Cf. cependant plus loin une conjecture sur l'existence de *gô*, flèche, dans deux noms européens du carquois.

chw est pour *sv*, comme dans *chwaer*, sœur = *svasar*, *chwys*, sudor, de *svid*, sudare, etc.

§ 248. L'ARC.

Les noms de l'arc, bien qu'assez nombreux, n'offrent presque aucune coïncidence directe certaine entre l'Orient et l'Occident ; mais les termes qui le désignent, quand ils n'ont pas un sens clairement dérivé dans les langues particulières, trouvent plus d'une fois leur explication par des étymologies que j'appellerais préhistoriques, et qui témoignent de leur ancienneté. Il semblerait, d'après cela, que les peuples ariens se sont partagé ici un fonds commun de synonymes usités déjà à l'époque primitive, comme on le verra mieux par les rapprochements qui suivent :

1) Scr. *âsa*, *astra*, arc, de *as*, jacere ; en composition *ishvâsa*, *vâṇâsana*, *çarâsana*, lance-flèche, *dûlâsa*, pour *dûr-âsa*, qui lance au loin.

Benfey (*Gr. Wl.*, II, 203) rattache à la même racine le grec ἄεμμα, arc, pour αϝ-εσμα, de *ava* + *as*, mais on pourrait aussi penser au scr. *â-yam*, tendere, d'où *âyamana*, action de tendre, *âyâma*, tension, etc.

Scand. *ys*, *yr*, arc. — La différence de la voyelle est une objection, car *y* est une modification de *û*, ou répond au *iu* du gothique et de l'anc. allemand (Grimm, *D. Gr.*, I, 291). Ce mot est d'ailleurs isolé dans les langues germaniques et européennes.

2) Pers. *kamân*, arc ; aussi *kaywân;* laghmani et tirhaï (du Caboul) *kamân*, kourde *kâvena*, arménien *kamar*. — Cf.

zend *kamĕrĕ*, voûte, pers. *kamar*, id. et ceinture, aussi *kam*, *kamand*, etc. Cf. gr. καμάρα, lat. *camera* et *camurus*.

Il est singulier que la racine verbale *kam*, courber, ait disparu en Orient, et partout ailleurs, car l'irl. *camaim*, courber, cymr. *camu*, armor. *kamma*, sont provenus de *camb* (Cf. καμπτω), et le gaulois *cambo-* (*cambos*) dans plusieurs composés (Zeuss, *G. C.*^{2}, 64, 81, etc). Le scr. *kmar*, curvare, que donne le Dhâtup., est sûrement dissyllabique, comme le zend *kamar*. Le scr. *kâmuka*, arc, que l'on serait tenté de comparer, n'est, d'après le D. P., qu'une altération de *kârmuka*, dérivé de *kṛmuka*, espèce de bois dont on faisait des arcs, et n'aurait ainsi aucun rapport avec les noms iraniens. Il est difficile, cependant, de croire qu'une racine *kam* n'ait pas existé en Orient.[1]

3) Gr. τόξον, arc.

Anc. irl. *tuag*, id. (Z.^{2}, 27); irl. mod. *tuagh*. — Cf., p. 171, *tuagh*, hache, et scr. *takshaṇî*, id.

J'ai déjà comparé ailleurs (t. I, p. 265) le persan *taksh*, l'arbalète, et le nom de l'if *taxus*, qui servait sans doute à faire des arcs.

4) Lat. *arcus*.

Goth. *arhu* (?), dans *arhvazna*, flèche (vid. supra).

Irl. *earc*, arc-en-ciel (O'R.), peut-être du latin.

Pott (*Et. F.*, I, 271) ramène *arcus* à *arceo*, ἀρκέω, sansc. *raksh*, avec le sens d'arme défensive; explication qui laisse bien quelque chose à désirer, car on se défendrait fort mal avec un arc seul. Le sanscrit semble en offrir une meilleure

[1] Le sens primitif de la racine sansc. *kam*, amare, aurait-il été celui d'incliner vers, de se courber ?

[2] Ce nom de l'arc, en tant que fabriqué, taillé, de *taksh*, semble avoir son pendant dans le lith. *kilpa*, *kilpinnis*, arc, de la rac. scr. *kalp*, avec la même acception.

dans la rac. *arć*, lancer et rayonner, d'où *arka*, foudre, rayon, etc.[1] Toutefois, cette même rac. *arć* conduit aussi à une autre étymologie non moins satisfaisante, en partant de l'acception de *canere*, *sonare*, qui lui appartient également.

En effet, la sonorité de l'arc et de sa corde, le *κλαγγή* d'Homère, le *ǵyâghôsha* des épopées indiennes, est un sujet fréquent d'allusions poétiques. Ainsi, dans le Ramâyana (I, 5, 19, éd. Schlegel), la ville d'Ayôdhya est appelée *dhanuhsvananinâditâ*, arcuum stridore resonans. Homère, en parlant de l'arc de Pandarus, dit (*Il.*, IV, 125) :

λίγξε βιὸς, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἆλτο δ' ὀϊστος.
Stridit funis, nervusque valde sonuit, saliitque sagitta.

Et quand Ulysse tend son arc vengeur (*Od.*, XXI, 411), la corde rend un son clair, semblable à la voix de l'hirondelle.

ἡ δ' ὑπὸ καλὸν ἄεισε, χελιδόνι εἰκέλη αὐδήν.

C'est pour cela que le sansc. *dhanu*, *dhanus*, *dhanvan*, désigne certainement l'arc en tant que sonore, de la rac. *dhan*, sonare, laquelle cependant n'est pas encore constatée;[2] tout comme la corde, l'arc est appelé *çinǵâ*, *çinǵinî*, en pers. *ching*, de *çinǵ*, tinnire.[3] Un autre nom de la corde, *lôćaka*, semble

[1] Cf. angs. *earh*, flèche, trait ; ce qui serait le sens du goth. *arhvazna*, si Fick a raison (p. 341) de ne voir dans *azna* qu'un suffixe de dérivation.

[2] Par cette raison, sans doute, le D. P. ne donne aucune étymologie de *dhanu*, et pourtant l'existence de la rac. *dhan*, sonare, est pleinement confirmée par les langues congénères. Ainsi, pers. *dânidan*, murmurer, *dan*, lamentation, *danah*, chant ; ang.-sax. *dynan*, strepere, scand. *duna*, tonare, *dynia*, resonare ; irl. *dán*, chant, cymr. *dwn*, murmure, etc., etc.

[3] Cf. le passage vêdique cité dans le Nirukta, 9, 18, où il est dit de la corde de l'arc : *yôshê'va çinktê vitatâ'dhi dhanvan*, tendue sur l'arc, elle chante comme une femme.

signifier *celle qui parle*, de *lôć*, loqui,[1] et le pers. *rûd*, *rôdâ*, corde d'arc, a aussi le sens de chant et de conversation joyeuse, bruyante.[2] La rac. *arć*, dans les Vêdas, s'emploie parfois en parlant du vent qui mugit, et pour exprimer un bruit qui résonne en se prolongeant. Il n'y a donc rien d'improbable à ce qu'il y ait eu anciennement un synonyme de *dhanu*, *arka* ou *arku*, corrélatif du latin *arcus*.[3]

5) Ang.-sax. *bóga*, scand. *bogi*, anc. all. *pogo*, etc.

Anc. irl. *bocc* (Z.², 854), irl. mod. et erse *bogha;* cymrique *bwa*. La racine verbale est conservée dans le goth. *biugan*, *baug*, *bugun*, courber, ags. *beogan*, etc. Les verbes irlandais *boghaighim*, et cymr. *bwâw*, id., sont des dénominatifs, comme *arcuare*, et ces noms de l'arc proviennent sans doute du germanique. Les termes celtiques sont *tuag* et *lub*, *lubán*, de *lubaim*, courber, pour l'irlandais, et *gwyrag*, *gwarek*, pour le cymrique et l'armoricain. Cf. *gwyr*, courbe = irl. *fiar* et lat. *varus*.

En sanscrit, on trouve bien la rac. *bhuǵ*, curvare, flectere, avec plusieurs dérivés, mais sans aucun nom de l'arc, comme on devrait s'y attendre.

6) Anc. sl. *lãkŭ*, arc et courbe, russe *lukŭ*, illyr. *luk*, pol. *luk*, etc.

Lith. *lankas*.

[1] D'après Wilson et Westerg. *(lôćayati);* mais le D. P. ne donne à ce causatif qne le sens d'éclaircir, faire voir, considérer *(â-lôć)*, etc.

[2] Cf. encore le sansc. *gadayitnu*, arc, et loquace, de *gad*, loqui.

[3] On pourrait aussi, et peut-être mieux, penser à la rac. *arć* dans le sens de lancer (abschnellen, abschiessen, D. P.), identique sans doute à *arć*, rayonner, d'où *arka*, rayon, *arći*, *-ćis*, id., etc. *Arka* désigne aussi un jet d'éclair et un rayon de foudre, ainsi que le soleil. Cf. anc. irl. *erc*, ciel, irland. mod. *earc*, soleil, ciel et arc-en-ciel (O'R.; Corm., *Gl.*, 19 ; O'Dav., *Gl.*, 81).

La racine est l'anc. slave *lēshti (lēkā)*, lith. *lenkti*, curvare, avec beaucoup de dérivés. Je crois ici, comme pour l'un des noms de la lance (vid. sup.), à un rapport avec le scr. *lankâ*, branche, car l'arc n'était primitivement qu'une branche. On peut présumer une racine perdue *lank*, *rank*, curvare, alliée peut-être à *anć*, *ank*, id., à laquelle appartiendrait aussi le sl. *rākŭ*, lith. *ranka*, main. Cf. le sansc. *bhuǵa*, main et bras, de *bhuǵ*, curvare.

Nous avons fait le tour des langues de la famille, et, à l'exception d'un seul cas certain (n° 3) et d'un autre douteux (n° 1), nous n'avons trouvé aucun accord direct entre l'Orient et l'Occident. Mais partout les noms de l'arc se rattachent avec probabilité à des origines étymologiques ariennes primitives, et se présentent ainsi comme des legs du temps de l'unité. C'est d'ailleurs ce que confirment les noms de la corde de l'arc, lesquels, chose singulière, se sont mieux conservés que ceux de l'arc même.

§ 249. LA CORDE DE L'ARC.

1) Scr. *ǵyâ*, *ǵyâkâ*.

Zend *zya*, écrit *jya* dans Justi (117); pers. *zah*, belout. *zaiha*, siahpôsh *ǵhî*.

Gr. *βιός*, *β* pour *ǵ*, *g*, aussi arc.

Cymr. *gi*, pl. *giau*, dimin. *gieuyn*, nerf, tendon; anc. corn. *goiuen*, id.

Lith. *gija*, fil, trame.

J'ai déjà comparé ailleurs ces mots (t. I, p. 392) et conjecturé un rapport de *ǵyâ* avec *ǵayâ*, chanvre. Dès lors le

D. P. nous a révélé une racine vêdique *ǵyâ* (*ǵinati*), sans doute alliée à *ǵi*, vincere, et avec le sens analogue de surmonter, opprimer, violenter, d'où *ǵyâ*, oppression, violence, primitivement force, comme le grec βία, βίαω, βιάζω, qui y répond de tout point.[1] La corde constitue bien la force de l'arc, et c'est là sans doute ce qu'exprime son nom. Je ne crois donc plus à une contraction de *ǵayâ*, chanvre, mais plutôt à une affinité primitive, avec la notion commune de force qui appartient aussi à *ǵi*, vaincre, *ǵaya*, victoire, etc. Cf. zend *zaya*, *zaêna*, arme, instrument ; pers. *ǵân*, *ǵânah*, armén. *zên*, arme, etc. — C'est probablement à tort que j'ai rapproché des termes en question le russe *gujŭ*, corde, à cause de la nasale de l'ancien slave *gąjvitsa*, vimen, qui indique une origine différente.

2) Scr. *tâvara*, corde d'arc.

Zend *thanvara*, *thnavara*, id. (Spiegel, *Avesta*, I, p. 209). Brahui (du Caboul) *tanâb*.

Ni Wilson, ni le D. P. n'indiquent d'étymologie pour le sanscrit qui, vu la concordance du zend, ne peut guère dériver que de la rac. *tan*, tendere et sonare, avec perte de l'*n* devant le suffixe, et allongement de l'*a*.

A la même racine se lie le grec τόνος, tendon, corde, nerf, et aussi son, ton, accent, de τείνω, τένω.

Puis, avec un suffixe différent, l'anc. slave *tĕtiva*, corde

[1] Cf. (Z. S., 15, 217) les vues divergentes de Max Müller, qui rattache βίος à la rac. *vê* (*vâ*), tresser, tourner, et βία au sansc. *vayas*, force = ϝίς, *vis*. Ascoli (*Vorles.*, 98, 99) conteste ces rapprochements.

[2] D'après Justi (138), *thanvara* et *thanvana* désignent l'arc, et non la corde, de la racine *tan*. Kuhn (Z. S., 2, 236) et Weber (*Beitr.* 4, 278) ramènent aussi le scr. *dhanvan* à la forme plus complète *stan*, tendere et sonare, le *dh* pour *t*, par suite de la suppression de *s*.

d'arc, russe *tetiva*, pol. *cięciwa*, lith. *temptywa*, id. Cf. *tempti*, tendre.

L'anc. irland. *tét*, fidis (Z.[2], 68), irland. mod. *téad*, *téud*, cymr. *tant*, répond au sansc. *tantu*, corde, et ne désigne pas spécialement celle de l'arc. Pour ce dernier sens, on trouve l'irland.-erse *taiféid* = *taifet*, *tafet* (?), qui semblerait indiquer un thème primitif *tanvant*, synonyme de *tâvara* et de *thanvara*.

Tous ces noms divers peuvent avoir désigné la corde de l'arc comme *tendue* ou comme *sonore*, en vertu de la double signification de la racine *tan*. Cf. τείνω et στένω = scr. *stan*, lat. *ten-do* et *tono*, *tonitru*, ang.-sax. *thenian*, scand. *thenia*, anc. all. *danjan*, tendere, et ang.-sax. *thunian*, tonare, *thunor*, anc. all. *donar*, tonitru, etc. Le scand. *thundr*, arc, signifie probablement le sonore.

§ 250. LE CARQUOIS.

Les noms du carquois sont ordinairement des composés significatifs propres aux diverses langues, comme le scr. *ishudhi*, *çaradhi*, porte-flèche, le pers. *tîr-dân*, id.; l'ang.-saxon *earh-fere*, le scand. *örva-maelir*, l'irl. *gath-bholg*, sac à flèches, etc. Quelques-uns seulement donnent lieu à un petit nombre d'observations comparatives.

1) Le scr. *tulasâriṇî*, carquois, est obscur quant à sa formation, et le D. P. l'accompagne d'un point d'interrogation. *Tulâ*, f., désigne une balance, un poids, et aussi une espèce de vase,[1] de *tul*, soulever, peser, équilibrer ; cf. lat. *tollo ;* et *sara*

[1] Cf. irl. *tulán*, chaudron *(kettle)*.

est un des noms de la flèche, mais la nature du composé reste énigmatique. Il est probable, toutefois, que *tula* ou *tulâ* seul a signifié un carquois (cf. *tûṇa*, *tûṇi*, id.); car, en persan, nous trouvons *dûl*, et ce nom est conservé mieux encore dans l'anc. slave *tulŭ*, illyr. *tul*, *tuliza*, boh. *taul*, carquois. Cf. anc. slave *prituliti*, accommodare, proprement équilibrer? pol. *tulić*, calmer un enfant en le dorlotant, etc.

2) Les composés sanscrits *nishanga*, *upâsanga*, carquois, de *ni* et *upa* + *â* + *sanǵ*, adhærere, signifient proprement ce qui est attaché, suspendu, ce qui peut s'entendre, ou du carquois même, ou des flèches liées en faisceau.[1] Je ne sais si l'on peut comparer le pers. *shagâ*, *shaghtâ*, *sakâ*, carquois, dont la sibilante ne correspond pas régulièrement, et je ne trouve pas d'analogies parmi les noms européens du carquois. Par contre, la racine *sanǵ* pourrait bien nous donner l'explication du lat. *sagitta*, la flèche en tant que liée dans le faisceau. L'anc. irlandais *sagit*, plus tard *saigheadh*, et *soigh*, cymr. *saeth*, vient peut-être du latin. Cependant le verbe *saigim*, adeo (Z.², 995), c'est-à-dire je m'attache à, exactement le scr. *saṅǵ*, à cause du *g* non aspiré, peut faire croire à une origine indépendante.

3) Le grec γωρυτός, carquois, suggère un rapprochement curieux, bien qu'un peu hypothétique. Benfey déjà considère ce mot comme composé de γω, qui serait identiquement le sanscrit *gô*, flèche, et de ῥυτος, dérivé de ῥυομαι, conserver, protéger (*Gr. Wb.*, II, 114, 303), explication, sans contredit, très-ingénieuse. Toutefois, et en adoptant sa conjecture quant à γω, on pourrait aussi rattacher ῥυτος à la rac. ῥυ = scr. *ru*, sonum edere, fremere, murmurare, conservée dans

[1] Cf. erse *dòrlach*, carquois et faisceau, poignée, paquet.

ὠ-ρυω, suivant Pott (*Et. F.*, I, 213), = scr. *â-rû*. Voici sur quoi je me fonde.

A la p. 73, j'ai parlé du sanscrit *gôruta*, qui correspond lettre pour lettre à γωρυτός, mais qui désigne une mesure de distance, celle où l'on entend le beuglement d'une vache, *gô*. En prenant ce dernier mot dans l'acception de flèche, on aurait exactement le corrélatif du mot grec, et le carquois pourrait avoir reçu son nom du bruit qu'y font les flèches agitées par le mouvement, la marche, etc. Ceci rappelle ce que dit Homère d'Apollon, quand il descend irrité de l'Olympe (*Il.*, I, 45) :

> τόξ' ὤμοισιν ἔχων ἀμφηρεφέα τε φαρέτρην,
> ἔκλαγξαν δ' ἄρ' ὀϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο.

> Arcum humeris gestans, et undique tectam pharetram,
> Clangoremque dederunt sagittæ in humeris irati.

Cette interprétation semble trouver un nouvel appui dans un nom germanique du carquois, l'ang.-saxon *cocer*, ancien allemand *chochar*, allemand mod. *köcher*, dont Benfey compare le *co* avec le γω grec, mais en rapportant *char* à la rac. sanscr. *dhvṛ* (?). Il serait beaucoup plus simple de le rattacher immédiatement à l'ang.-sax. *ceorian*, murmurare, anc. all. *charôn*, queri, *cherran*, strepere, etc. Cf. scr. *gar*, *ǵar*, sonum edere, etc. Ainsi *cocer*, qui serait en sanscr. *gôgara*, deviendrait l'équivalent parfait de γωρυτός, expliqué comme ci-dessus.

§ 251. L'ÉPÉE, LE SABRE, LE POIGNARD.

Les armes destinées à frapper d'estoc et de taille ont pris des formes si diverses que leur nomenclature n'a pas cessé de s'étendre, et de se modifier d'âge en âge. C'est pourquoi aucun des noms anciens ne s'est conservé d'une manière générale. Ce qui en est resté dans quelques langues suffit cependant à prouver que ces armes ont été en usage dès l'époque primitive; et comme elles supposent presque nécessairement l'emploi du métal pour la fabrication des lames, on peut tirer de là un argument de plus pour un certain degré de développement de l'industrie métallurgique.

1) Scr. *asi*, épée ; *astra*, id., arme en général, plus spécialement arme de jet, de *as*, jacere.

Lat. *ensis*, concordance unique, mais sûre.

L'épée n'est pas une arme de jet, mais, en frappant du glaive, on lance le coup, ce qui explique cette étymologie. Le grec ξίφος, épée, se rattache de même à la racine scr. *kship*, jacere, d'où *kshipaṇi*, arme de jet, et coup de fouet lancé, *kshêpaṇa*, fronde, etc. Cf. pers. *shîbâ*, action de lancer des flèches, *shîw*, arc, *shîwan*, lance, avec *sh* pour *ksh*, comme dans *shab*, *shaw*, *shaf*, nuit = scr. *kshapa*. Le persan *shifar*, épée, grand couteau, tranchant de glaive, que l'on serait tenté de rapprocher de ξίφος, provient sans doute de l'arabe *shafrat*, pl. *shifâr*, tranchant, bord.[1]

[1] Pott (*WWb.*, 4, 81) regarde ξίφος comme sémitique, en comparant l'arabe *saif* et le cophte *sifi*. Fick (406) et avec lui Curtius (*Gr. Et.*[3], 651) se fondent sur le σκίφος de Hesych., et ξίφη, fer du rabot,

2) Scr. *çiri*, épée, de *çṝ*, *çar*, lædere.

Goth. *hairus*, ags. *heoru*, *heor*, scand. *hiör*, id.

Aux diverses formes de la racine *çṝ* ou *kṝ*, *çar*, *kar*, *çal*, *kal*, etc., qui ont été signalées plus haut en parlant de la lance et de la flèche, se rattachent aussi plusieurs autres noms de l'épée. — Ainsi, à *kar*, le sansc. *karaṇḍa*, glaive; cf. kourde *kerendi*, faux, armén. *keranti*, id.; kourde *kêr*, couteau, pers. *kâri*, tranchant acéré, etc. A *kal*, l'irl.-erse *calg*, *colg*, épée, et aiguillon; et le lithuan. *kalawijas*, épée.[1] Il faut séparer de ce groupe les noms du couteau qui appartiennent à la racine *kṛt* (p. 178), zend *karĕta*, persan *kârd*, ossète *kard* et *chard*, épée, etc. C'est à ces derniers noms que paraissent se lier, comme termes venus de l'Orient, le russe *kórda*, sabre, ill. *korda*, polon. *kord*, alban. *kord*, hongrois *kard*, lith. *kârdas*, ainsi que le scand. *kordi*, glaive. — Cependant le scand. *hrotti*, épée, où les consonnes sont régulièrement changées, et surtout le latin *carduus*, le chardon piquant, semblent indiquer aussi une racine *kard*, laquelle rappelle le sanscrit *khard*, pungere, mordere (de serpentibus), isolée, il est vrai, dans le Dhâtup.[2]

3) Scr. *tanka*, *ṭanka*, épée, burin, hache; *ṭanga*, épée, pelle; rac. *tak* = *taksh* (Cf. p. 171).

Pers. *tak*, *tuk*, pointe d'épée, bec. Cf. *takah*, flèche.

Irl. *tuca* (de *tunca*), épée, rapière, cymr. *twca*, espèce de couteau, d'où l'anglais *tuck*, rapière. — Cf. cymr. *twciaw*, *tociaw*, couper; grec τύκος, ciseau à tailler, τύκω, façonner, τυκίζω, tailler; anc. slave *tuk*, dans *is-tuk-anŭ*, simulacrum

pour comparer l'anc. allem. *scaba*, rabot, scand. *scafa*, grattoir, et *skjafa*, hache.

[1] Cf. siahpôsh *kalai*, couteau, afghan *ćale*, *ćare*, id.

[2] Cf. de plus le lith. *skersti (skerdu)*, tuer, égorger.

sculptum, russe *tukati*, *točiti*, piquer, *tuča*, pointe, pol. *tyka*, pieu, etc.

A la forme *taksh* appartiennent le pers. *tish*, épée, l'armén. *tashnag*, sabre, ainsi que le russe *tesákŭ*, glaive, polon. *tasak*, coutelas, de *tesátĭ*, tailler, etc.

4) Scr. *bhidaka*, épée, et foudre d'Indra; racine *bhid* (*bhinatti*), findere.

Irl. *bideóg*, erse *biodag*, épée courte, poignard; *bid* pour *bind*, à cause du *d* non aspiré. Cymr. *bidawg*, id.

Le nom de la foudre, qui est aussi *bhidu*, *bhidira*, *bhidura*, *bhidra*, se retrouve également dans l'irlandais-erse *beithir*, *peithir*.

5) Scr. *ṛshṭi*, *rishṭi*, épée, lance.

Zend *arsti*, id.

La racine est *ṛsh*, *rish*, *arsh*, piquer, percer, blesser, à laquelle appartient le latin *arma*, pour *arsma*, comme le prouve l'ombrien *arsmo* (Cf. Z. S., IV, 46). Aucun nom de l'épée ne correspond, mais j'ai comparé déjà (p. 110) l'anglo-saxon *reost*, anc. all. *riostar*, *riostra*, culter. Cf. aussi le scand. *rista*, scindere.[1]

6) Anc. sl. *mečĭ*, *mĭčĭ*, glaive, russe *mečĭ*, pol. *miecz*, illyr. *mac*, etc. Lith. *méczius*.

Goth. *mêki*, ags. *mece*, *mexe*, anc. sax. *máki*, scand. *maekir*. Cf. pers. *mak*, *muk*, lance, javeline, et peut-être latin *mucro*. Le maintien du *k* germanique fait présumer une transmission du slave au gothique. Le gr. μάχαιρα, de μαχόμαι, ne correspond pas régulièrement. Une rac. *mac* semble indiquée par le latin *macellum*, à côté de *macto*. Le Dhâtup. donne aussi

[1] Cf., p. 271, l'irl. † *err*, pique, pour *ers*.

une racine *maksh*, scindere, qui rappelle singulièrement l'anglo-sax. *mexe*, glaive.

§ 252. LA MASSUE.

Bien que la massue ait en sanscrit plus d'une douzaine de noms, dont deux, *gada* et *vaǵra*, se retrouvent dans le zend *gada* et *vazra*, aucun n'a été conservé par les langues européennes, ni même par le persan, qui en possède cependant une autre douzaine. Ces derniers seulement donnent lieu à quelques rapprochements, et encore sont-ils assez incertains. La massue, toutefois, est une arme si primitive, qu'elle doit avoir été en usage dès les temps les plus reculés.

1) Persan *kala*, massue de fer. Cf. *kâlîdan*, mettre en pièces.

Ossète *qil*.

Lat. *clava*, massue. — Cf. *κλάω*, briser, rompre.

Irl. *cuaille;* cymr. *cwlbren*, id. *(pren*, bois).

Lith. *kule*, id., *kulbē*, maillet. — Cf. *kulti*, frapper.

Pol. *kula*, id. — Cf. anc. sl. *klati (koliã)*, mactare.

Le scand. *kylfa*, anc. all. *cholbo*, angl. *club*, semblent être des mots d'emprunt, vu le maintien du *k*. La racine commune est la même sans doute que celle du § 246, 1, savoir *kal* = *kar*, l'*a* changé parfois en *u* par l'influence de la liquide. Le grec *κορύνη*, massue, appartient-il à la même racine, ou à *κόρυς*, tête ?

2) Pers. *karzah*, massue.

Irl. *cairse*, id.

Le *z* persan remplace quelquefois une *s* primitive,[1] de sorte

[1] Cf. Vullers, *Inst. ling. pers.*, p. 25.

que ce rapprochement est licite, mais il n'en est pas moins incertain, à cause de son isolement. L'origine de ces mots est également obscure.

3) Armén. *sunag*, massue, gros gourdin.

Irl. *son*, *sonn*, id., id. — (Cf. § 270.)

§ 253. LE BOUCLIER.

Cette arme défensive, la plus simple de toutes, a été inventée spontanément partout où l'on s'est battu, c'est-à-dire à peu près chez tous les peuples du monde. Les anciens Aryas la possédaient comme les autres, et, bien qu'ici également les noms aient beaucoup varié, quelques-uns datent encore des temps primitifs.

1) Scr. *ćarma*, *ćarman*, bouclier et peau.

Anc. all. *scerm*, *scirm*, bouclier et défense, protection. Cf. t. I, p. 203, aux noms de l'écorce, et p. 29, à ceux du cuir. Les boucliers se faisaient avec l'une et l'autre matière. On peut rattacher au même groupe général le siahpôsh *karai*, bouclier, cf. *corium*, etc., et peut-être l'irland. *cáil*, *caile*, bouclier et protection; cf. anc. all. *skâla*, scand. *skêl*, écorce, etc. Benfey compare avec *ćarma*, le gr. *πάρμη*, *πάλμη*, latin *parma*, par le changement ordinaire de *k* en *p* (*Gr. Wl.*, II, 83). Mais nous verrons ci-après d'autres rapprochements possibles.

2) Scr. *phala*, *phara*, *phalaka*, bouclier, et planche, feuille, lame, etc., de la rac. *phal*, findi.

Kuhn (Z. S., III, 437) considère *spal* comme la forme primitive, l'aspiration du *ph* remplaçant l'*s* supprimée, et

compare σφέλας, banc, goth. *spilda*, tablette à écrire, anc. all. *spalt*, fissure, *spaltan*, fendre, etc. La notion commune serait celle de corps plat obtenu en fendant le bois. D'après cela, on peut conjecturer que πάλμη, πάρμη, bouclier, a perdu également une *s* primitive, ce qui le séparerait de *ćarma*, et παλάμη, latin *palma*, anc. all. *folma*, la main plate, la paume de la main, se relieraient secondairement à la même origine. On pourrait aussi y ramener πέλτη, lat. *pelta*, bouclier, auquel semble répondre l'irland. *failte*, id., avec *f* exceptionnellement pour *p*.

A *phara*, de *spara* (?), peut appartenir le pers. *ispar*, *sipar*, *zipar*, armén. *asbar*, bouclier. Toutefois, on trouve en sanscrit vêdique une rac. *spar*, sauver, protéger (D. P.; cf. anglo-saxon *sparian*, scand. *spara*, ancien allem. *sparôn*, favere, parcere), qui donnerait pour le bouclier un sens bien approprié, et à laquelle πάρμη, pour σπάρμη, se relierait mieux qu'à *phal*.

3) Scr. *âvaraṇa*, bouclier. — Cf. *vâraṇa*, armure, au § qui suit.

Irl. *fearn*, id. — Cf. ang.-sax. *wearne*, obstaculum.

La racine est *var*, tegere, et reviendra tout à l'heure.

4) Lat. *scutum*, bouclier. Cf. σκύτος, κύτος, peau, cuir, et *cutis*.

Anc. irland. *sciath* (Z.², 18); cymr. *ysgwyd*, ancien armor. *scoit* (Z.², 97).

Anc. sl. *shtitŭ*, russe *shćitŭ*, illyr. *sctit*.

Alban. *skiut*, *skutüre*.

Aufrecht (Z. S., I, 360) rattache *scutum* et σκύτος à la rac. scr. *sku*, tegere, tout comme Mikl. l'anc. sl. *shtitŭ*, pour *shkitŭ*. Un *i* pour *u* se montre aussi en celtique, où *sciath* et

ysgwyd indiquent un thème ancien *scêtâ* (*ê* de *i* par *gouṇa*). Cf. Stokes, *Ir. Gl.*, p. 148. Cf. σκία, ombre.[1]

Aufrecht sépare de *scutum*, avec raison, je crois, le lithuan. *scydas, scyda*, bouclier, dont le *d* ne correspond pas, et le rapporte, ainsi que le goth. *skadus*, ombre (pour *skatus*), à la rac. scr. *ćhad*, tegere, provenue de *skad*. Cf. irland. *sgathaim*, couvrir, *sgath*, ombre, etc. Il observe ensuite que *ćhadis*, demeure, c'est-à-dire couvert, se présente dans les Védas sous la forme plus complète *ćhardis*, ce qui indique une racine primitive *chṛd, ćhard* = *skard*, et cette racine lui paraît rendre compte du goth. *skildus*, ags. *scyld*, scand. *skiölldr*, ancien allem. *scilt*, bouclier. Ces conjectures sont à coup sûr très-ingénieuses.

5) Lat. *clipeus, clupeus*, bouclier.

Scand. *hlîf*, scutum, tutamen, *hlîfa*, tueri, *hlîfd*, tutela, etc. C'est Aufrecht encore (l. c.) qui rapproche ces deux noms, malgré la différence des voyelles qu'il justifie d'ailleurs suffisamment. J'ajouterai à cette comparaison celle de l'illyr. *o-klop*, armure, cuirasse; cf. *pri-klopiti*, couvrir, néo-sl. *sklêpati*, claudere, r. *klep* (Mikl., *Lex.*, 285). Pott (*Et. F.*, II, 163) mentionne l'anc. prussien *au-klipts*, abditus, et compare καλύπτω = κρύπτω, cacher, couvrir. Je rappelle aussi les *crupellarii* ou guerriers cuirassés chez les Gaulois, dont parle Tacite (*Annal.*, III, 43).

[1] Haug (*Gâthâs des Zoroasters*, II, 95) signale en zend une rac. *ski*, couvrir, protéger, à laquelle il rapporte σκία et l'ang. *sky*, ciel. Cf. irl. *sceo*, id. (O'R.) Justi, par contre, identifie *ski* avec *kshi*, demeurer.

§ 254. L'ARMURE.

La nécessité de protéger le corps mieux que par le simple bouclier, a dû suggérer de bonne heure l'emploi de l'armure, qui toutefois n'a pu se perfectionner que très à la longue, et pièce par pièce. Il serait intéressant de savoir si les anciens Aryas étaient arrivés à fabriquer, au moins partiellement, des armures métalliques; mais les langues ne nous apprennent rien à ce sujet, parce que le petit nombre des termes comparables n'expriment autre chose que la fonction de l'armure comme défense. Il est probable que le cuir en a constitué d'abord la matière principale, et que le métal y a été associé graduellement avant de le remplacer tout à fait.

1) Scr. *varman*, *vâraṇa*, armure, cuirasse, *varutha*, id., et cuir, de la rac. *vṛ*, *var*, tegere, circumdare. Cf. plus haut *âvaraṇa*, bouclier, et les composés *dêhâvaraṇa*, *tanuvâra*, armure, c'est-à-dire qui couvre le corps, *vaṇavâra*, qui défend des flèches, etc.

Zend *vairi*, *vârethman* , cuirasse (Haug, *Gâth*, I, 191, et Justi). Cf. *vareça*, arme (ib. 189), *vâra*, protection, défense, etc.; rac. *var*.

Armén. *war*, *waruadz*, armure.

Scand. *veria*, id.; anc. all. *wari*, *weri*, clypeus, *gawer*, arme; cf. goth. *varjan*, defendere, etc.

Le sansc. *kâvâri*, de *ka* + *â-var* (D. P.), désigne un parapluie ou une ombrelle, et signifie littéralement : quel (bon) couvert! — C'est là un de ces composés exclamatifs qui sont assez nombreux en sanscrit, mais dont quelques linguistes allemands ne veulent pas reconnaître l'existence dans la

langue arienne proethnique, malgré les faits qui paraissent bien la constater. Ces composés cependant ont par eux-mêmes un caractère de naïveté qui s'accorde parfaitement avec la nature d'un idiome primitif, et on ne saurait les en exclure *a priori*. Tout dépend ici du nombre et la valeur des comparaisons, et le sansc. *kâvârî* nous conduit, je crois, à un nouvel exemple assez concluant, à ajouter aux observations déjà faites.

Il est évident que ce mot, ou un synonyme de *ka-vara*, en vertu de sa signification, s'appliquerait aussi bien à une armure qu'à une ombrelle, et l'on trouve, en effet, le terme tout semblable *ka-vasa*, quel vêtement! pour armure. Or, le persan nous offre *kabrah*, *gabar*, *gabr*, corselet de fer, cotte de mailles, où le *b* est pour *v*, comme dans *bâr*, *bârah*, rempart, *bar*, *barm*, garde, protection, etc.; et l'irlandais, qui ne possède pas de *v*, et qui ne le remplace par *f* qu'au commencement des mots, nous présente pour le bouclier le terme identique *cabhara* ou *cobhra*.[1] Peut-on mettre cette triple analogie de forme et de sens sur le compte du hasard? J'en doute fort pour ma part.[2]

2) Scr. *ǵagara*, *ǵâgara*, *ǵâala*, armure; forme redoublée. Cf. *ǵâla*, *ǵâlikâ*, cotte de mailles, espèce de casque, proprement filet, de *ǵal*, tegere (Dhâtup.).

En zend, où cette racine serait *zar*, nous trouvons *zrâdha*, ou *zarâdha*, armure (Spiegel, *Avesta*, I, 205). C'est le persan

[1] (O'R., d'après un vieux glossaire.) Irl. moy. *cobhair*, id. (Maghr., p. 304.) Le verbe *cobraim*, *cobraighim*, je protége, j'aide, † *cobrad*, juvet (Z.[2], 359), est un dénominatif de *cobair*, comme en anglais *to shield* = *to protect*.

[2] Cf. pour le sens le sanscrit *çarâvara*, *-varaṇa*, bouclier, armure, qui protége contre les flèches, et aussi carquois, qui couvre les flèches.

zirah, le kourde *zerîk*, l'arménien *zrah* (mais aussi *garasi*) et le siahpôsh *ǵirah*.[1] — Le pers. *ćughal*, armure, paraît répondre au sanscrit *ǵagala*, comme l'ossète *zgar*, *sgar*, à *ǵagara*.

En Europe, je ne trouve à comparer que le latin *ǵalea*, casque, irland. *galiath*, id. (O'R.), et peut-être l'irland. *goill*, bouclier.

3) Scr. *saǵǵâ*, *saǵǵanâ*, armure, équipement, vêtement, de *saǵǵay*, causat. de *saǵ*, *sanǵ*, attacher, s'attacher, adhérer (D. P.). Cf. *sag*, tegere (Dhâtup.), et Fick (192), à rac. *sag*.

Grec σάγη, armure, harnais, σάγμα, id., et manteau ; σάττω, rac. σαγ, équiper. Cf. σαγήνη, *sagena*, grand filet. — Cf. le gaulois *sagum*, saie, etc.

Irl. *sás*, arme, instrument, de *ságs* (?).

4) Scr. *kukûla*, armure et enveloppe, gousse; *ćôlaka*, armure; cf. rac. *kúl*, defendere (Dhâtup.), avec réduplication.

Erse *culaidh*, id. Cf. *cúl* (irl.), défense, garde.

Scand. *hukull*, *hökul*, thorax, armure pour la poitrine; cf. *hekla*, manteau; le *k* conservé irrégulièrement.

Ici probablement le gaulois *cucullus*, sorte de cape, ainsi que d'autres noms du chapeau que nous retrouverons plus loin. Comme la rac. *kûl* serait en zend *kûr* ou *kur*, on peut comparer *kuiris*, portion de l'armure que Spiegel traduit par *halsbedeckung*, hauberge (*Avesta*, I, p. 205). La ressemblance de ce mot avec notre *cuirasse* est un pur jeu du hasard.[2]

[1] Ajouter huzv. *zrâê*, pârs. *zreh* (Justi, 128), où *zrâdha* est rattaché à *zrâd* = scr. *hrâd*, bruire, résonner.

[2] Cf. Justi (83) qui mentionne notre rapprochement.

§ 255. LE CASQUE.

Destiné à protéger la tête, le casque est le complément nécessaire du bouclier, et a dû précéder l'usage des autres pièces de l'armure. Cependant ses noms diffèrent presque partout, parce qu'ils consistent généralement en composés significatifs ou en dérivés des termes qui désignent la tête dans les langues particulières. Ainsi le scr. *çirastra*, *çirastrâṇa*, de *çiras*, tête, et *trâ*, protéger, ou bien *çîrshaka*, de *çîrsha*, tête, etc., le zend *çâravâra* (Vendid., 14, 39), armén. *saghavard* pour *salavard*, de *çâra*, *çara*, tête = grec *κάρη*, *κάρα*, et *var*, tegere (Justi, 294); le gr. *κόρυς*, *-υθος*, que Bopp (*Verg. Gr.*, 147) explique par *κορυ* + *θέω*, capiti impositum, et qui, en tout cas, se lie au nom de la tête, *κορυφή*; l'irland. *ceannbeirt*, de *ceann*, tête, et *beirt*, défense, armure; le cymr. *penawr*, *peniel*, de *pen*, tête, etc.

Parmi les noms simples, je ne trouve à comparer, avec quelque probabilité, que le sanscr. *ǵâla*, espèce de casque en mailles, déjà mentionné plus haut, et le latin *galea*, casque, auxquels répond peut-être l'ang.-sax. *colla*, id., avec *c* régulièrement pour *ǵ*, *g*. L'irl. *galiath*, casque, peut être provenu du latin.

Les Germains et les Lith.-Slaves ont en commun un nom du casque qui doit remonter à une haute antiquité. C'est le goth. *hilms*, ags. *helm*, scand. *hiâlmr*, anc. all. *helm*, etc., d'où notre *heaume*, l'anc. slave *shlĕmŭ* (*shlĕmĭnikŭ*, galeatus), russe *shlémŭ;* lith. *szalmas*. Grimm (*Gesch. d. deuts. Spr.*, p. 121) compare le thrace *ζαλμός* = *δορά*, peau, suivant Porphyre, qui explique le nom de *Zalmoxis* par la circonstance que ce

roi, à sa naissance, avait été enveloppé dans une peau d'ours. Cela conduit Grimm à remonter au sanscrit *ćarma*, peau et bouclier, comme un corrélatif des termes européens, qui auraient désigné ainsi un casque de peau ou de cuir. J'ajouterai que l'irl. *cailmhion*, casque (Llh. et O'R.), qui semble répondre au synonyme scr. *ćarman*, fournit un nouvel appui à ces rapprochements.[1]

§ 256. LE DRAPEAU, L'ENSEIGNE.

Les avantages d'un insigne de guerre comme centre de ralliement dans le combat, et comme symbole de l'honneur militaire et de la victoire, sont si naturellement indiqués, que l'usage s'en retrouve chez les peuples les plus divers, sans aucune influence d'imitation. Ainsi les Mexicains du temps de la conquête avaient des étendards de plusieurs sortes qui étaient sûrement de leur invention. Les peuples de la race arienne possédaient tous des noms variés pour le drapeau ou l'enseigne, mais aucun de ces noms n'offre des coïncidences assez sûres pour qu'on puisse le faire remonter avec certitude à l'époque primitive. Quelques termes seulement permettent ici et là une conjecture.

1) Le plus intéressant de ces termes est le zend *drafsha*, dans lequel, comme le dit Burnouf (*Comment. sur le Yaçna*, p. 48, notes), « on ne peut s'empêcher de reconnaître le mot « d'où s'est formé le *drappello* et *drapeau* des langues de « l'Europe occidentale et méridionale.» La ressemblance est, en effet, frappante, mais il faut retrouver les chaînons inter-

[1] Cf. cependant pour le germanique *hilms*, etc., l'anc. all. *helan*, tegere, lat. *celo*, etc.

médiaires, qui seuls peuvent confirmer une affinité réelle. C'est là ce que je vais essayer.

Au zend *drafsha* se rattachent d'abord le pers. *dirafsh, dirawsh*, et l'arménien *drôsh, drôshag*, drapeau ; mais le persan signifie aussi un bandeau que l'on met autour de la tête pour aller au combat (Cf. *dirawish*, morceau d'étoffe), un tablier de forgeron,[1] puis un éclair (= *durushf*), une lance, une épée (*durufshah*), sens divers qui semblent difficiles à réconcilier. Le verbe *dirafshîdan*, trembler et briller, peut conduire à les expliquer, bien qu'il ne soit qu'un dénominatif.

Dans le sanscrit vêdique, en effet, on trouve *drapsa*, avec l'acception de goutte, mais qui s'emploie aussi au pluriel, *drapsâs*, pour désigner les flammes mobiles, ou les langues de feu qui dévorent le combustible.[2] Ceci se rapproche déjà du zend *drafsha*, car le drapeau se compare facilement à une flamme, et en porte quelquefois le nom, comme en français *oriflamme*, et *flamme* pour banderole. Ce *drapsa*, d'après le D. P., se lie probablement à la racine *drâ*, currere, causatif *drâpay*, et désigne ainsi la goutte en tant que fluente, et la flamme comme mouvante, ce qui s'applique également bien au drapeau qui flotte, et rend compte du double sens du pers. *dirafshîdan*, trembler et briller, luire, en parlant de l'éclair, de l'épée, etc., comme en latin *micare*.

A *drapsa*, goutte, répond le grec δρόσος, rosée, à un thème plus simple *drapa*, le kourde *dlop*, goutte. En germanique, nous trouvons l'ang.-saxon *dropa*, scand. *dropi*, anc. allemand

[1] Sans doute par allusion au forgeron *Kâwah*, dont le tablier servit de drapeau dans la révolte contre *Zôhak*.

[2] Ainsi R. V., I, 94, 11 : *drapsâ yattê yavasâdô vyasthiran*, flammæ quum tuæ, graminis consumtrices, hic illic adsunt (Ed. Rosen, p. 192).

trofo, goutte, respectivement du verbe fort *driopan*, *driupa*, *triufan* (*truf*, *trof*, *trauf*), stillare, dont la racine *druf*, *truf*, est à *drap* comme le sanscrit *drâ*, currere, est à *dru*, id.[1] Une autre série d'analogies se lie au sanscrit *drâpa*, le marécage, la boue qui distille. Ainsi, l'irlandais *drabhas*, *drib*, boue, *drab*, tache, l'ang.-saxon *drof*, sordidus, le lithuanien *drapstyti* (dénom.), salir, asperger. Tout cela nous prouve l'ancienneté des termes en question, sans nous éclairer jusqu'ici sur la relation présumée entre le zend *drafsha* et notre *drapeau*.

Le jour commence à se faire par le sanscrit vêdique *drâpi*, manteau, vêtement, c'est-à-dire, sans doute, vêtement ample qui flotte en tombant, acception qui nous ramène à celle du persan *dirafsh*, *dirawish*, bandeau (dont les bouts flottent), pièce d'étoffe, et que le zend *drafsha* a probablement partagée. De là nous arrivons tout naturellement au lith. *drápanos*, pl., qui désigne les linges portés sous les vêtements, la chemise, etc., ainsi qu'à *drobē*, toile, termes qui se lient directement à une racine *drab*, *drib*, *drēb*, conservée dans *dripti* (*drimbu*), pendre comme un corps qui vacille et va tomber, distiller, en parlant de substances gluantes ou grasses, etc. Cf. *drabnus*, qui pend, *drapsummas*, suspension, *drabužis* ou *drebužis*, tout ce qui pend du corps comme vêtement. Nous voilà bien près du bas-latin *drappus*, ital. *drappo*, *drappello*, et de notre *drap*, *drapeau*.

Ce n'est pas, toutefois, du lithuanien qu'a pu provenir le terme du bas-latin, mais bien probablement du celtique, et dans les dialectes de cette branche, je ne trouve rien qui se rap-

[1] Le *d* initial germanique est resté inaltéré par exception, comme dans *dauhtar*, fille = scr. *duhitar*, id. Le *p* se conserve aussi plus d'une fois à la fin des racines verbales.

proche des acceptions de drap, d'étoffe ou de drapeau. Mais l'irlandais, à côté des mots *drabhas*, *drab*, *drib*, cités plus haut et qui appartiennent certainement au même groupe, offre un verbe *dreapaim*, *driopaim*, grimper, c'est-à-dire se pendre, s'attacher à, qui répond parfaitement au lith. *dripti*, et d'autant mieux que le *p* non aspiré indique une forme *dreamp* = lith. *drimbu*.[1] Dans le synonyme *dreimim* de *dreimmim*, c'est le *p* qui s'est assimilé. On peut dès lors conjecturer sans invraisemblance que dans quelque dialecte gaulois, comme en lithuanien, il aura existé des dérivés de cette racine avec le sens d'étoffe, et peut-être de drapeau. C'est ainsi que ce dernier nom paraît bien se rattacher en réalité, au moins étymologiquement, au zend *drafsha*. Cela ne suffit pas cependant à prouver que les anciens Aryas aient possédé, soit le mot, soit la chose.[2]

2) Un nom du drapeau fort analogue par sa signification propre est le latin *labarum*, sans doute de *labo*, vaciller, branler, commencer à tomber. Cf. sansc. *lamb*, labi, cadere, *avalamb*, pendere, d'où *lamba*, qui pend, *lambana*, suspension, et collier, etc., et le latin *limbus*, bordure de vêtement.[3] A la même racine appartiennent évidemment le cymr. *lumman*, irlandais *lomán* (*lommán*), étendard, avec assimilation du *b*, exactement le sansc. *lambana*, qui toutefois n'a pas le sens de drapeau.

3) Le pers. *sâmah*, bannière, répond au grec σῆμα, σημεῖον, signum militare. Le sens précis du mot grec, signe, ne se retrouve pas en persan, de sorte que l'on doit présumer un em-

[1] De là aussi la non-aspiration du *b* dans *drib*, *drab*, boue, tache.

[2] Cf. sur *drafsha*, huzv. *drafsh*, Justi (161), qui en réfère à cet article.

[3] Cf. anc. all. *limfan*, anglais *to limp*, boiter.

prunt de la part de cette dernière langue, ce qui se comprend aisément pour un terme militaire.

§ 257. LA TROMPETTE DE GUERRE.

S'il n'est pas sûr que les anciens Aryas aient eu des drapeaux, on peut croire que, soit pour les signaux de guerre, soit pour exalter l'ardeur des combattants, ils ont fait usage de quelque instrument aux sons bruyants. En laissant de côté la conque marine qui, d'après nos observations (t. I, p. 644), n'a été employée que plus tard dans l'Inde et la Grèce, il est probable que leurs premières trompettes n'étaient que des cornes de bœuf.

Le pers. *karnâ*, trompette, en effet, a sûrement signifié une corne, comme l'indique l'accord de plusieurs langues européennes pour cette double acception. Le lat. *cornu*, le goth. *haurn*, ags., scand., ancien all. *horn*, l'irl. et cymr. *corn*, ont tous les deux sens, et on sait que les Gaulois appelaient κάρνον leur trompette de guerre. Il en est de même du grec κέρας, dont l'origine est peut-être différente. Il semble difficile, d'après cela, de ne pas y voir un mot arien, et cependant bien des doutes s'élèvent en présence de l'hébreu *qeren*, du chaldéen *qarnâ*, de l'arabe *qarn*, *qurnat*, qui désignent aussi soit la corne, soit la trompette. Comme ce nom de la corne manque en sanscrit, où *karṇa* ne signifie que oreille,[1] et comme le zend *çru*, *çrva*, huzv. *çrûb* (Justi), corne, ongle, pers. *surû*, diffère notablement, on reste fort incertain sur son

[1] Le rapprochement souvent tenté de *çṛnga* avec *cornu*, etc., reste extrêmement douteux.

origine véritable. C'est là un de ces mots énigmatiques qui semblent appartenir en commun aux Aryas et aux Sémites. Si toutefois il y a eu emprunt de la part des premiers, il ne peut avoir eu lieu qu'à une époque où le latin, le germanique et le celtique étaient encore bien rapprochés entre eux, ce qui donne en tout cas à ce nom de la trompette une antiquité très-respectable.

D'autres noms de l'instrument se rattachent à ceux de la corne dans les langues celtiques. Ainsi l'irl. *bubhal*, cymrique *bual*, avec les deux sens ; cf. *bubalus;* l'irland. *stúc*, erse *stùc*, *stùchd*, corne, et *stoc*, trompette ; cf. ang.-sax. *stocc*, id.; l'irl.-erse *dúd*, corne, et *dudóg*, *dudach*, trompette. L'anc. irland. *buinne*, tuba (Z.², 13; cf. ang.-sax. *buna*, fistula), se lie sans doute de même à *benn*, cornu (ib., p. 59), cymr. *bàn*, et il est singulier que ce nom celtique ne trouve d'analogue, à ma connaissance, que dans le *buïnus*, *boïnus*, corne, de quelques dialectes turcs.[1] On pourrait, d'ailleurs, penser à la rac. sanscrite *bhan*, résonner, bruire, crier à haute voix (D. P.); *bhâna*, espèce de représentation dramatique, *bhânaka*, proclamateur; aussi *bhaṇ*, parler, d'où *bhaṇiti*, parole, langage. Cf. le persan *bân*, cri, *â-bânîdan*, acclamer, louer, célébrer, le grec φωνή, son, voix, chant, l'irl. *boin*, langage, le cymr. *bànan*, bruit d'alarme, l'anglo-saxon *ban*, scand. *bôn*, *baen*, invocation, prière, etc.

Rien n'indique que les tambours ou les cymbales aient été en usage au temps de l'unité, bien qu'en Orient, et surtout dans l'Inde, ils aient joué plus tard un grand rôle. Leurs

[1] On ne peut cependant rien en conclure, pas plus que de la coïncidence, fortuite à coup sûr, du bambara (Afrique) *bién*, corne, avec l'irl. *benn*.

noms diffèrent partout, et sont en général imitatifs, comme le sansc. *dundu, dundama, ḍinḍima, paṭaha*, etc., l'anc. slave *bābĭnŭ*, polonais *bēben*, russe *búbenŭ* et *barabanŭ;* le scand. *bumba*, etc. Notre mot *tambour* est du même genre, mais il nous est venu de l'Orient, où on le trouve dans le persan *tambûr, tambûrâk, tumbuk, tabîr*, armén. *thembug*; cf. kourde *támbur*, guitare, instrument à cordes. Il a passé aussi dans l'irland. *tábar* et le cymr. *tabwrdd*.[1]

§ 258. OBSERVATIONS.

L'ensemble des termes qui viennent d'être comparés autorise certainement à conclure que les Aryas primitifs étaient une race belliqueuse, et que l'art de la guerre avait pris chez eux un certain développement. Leurs armes, il est vrai, étaient celles que, de temps immémorial, nous trouvons en usage chez tous les anciens peuples, la lance, l'épée, l'arc et les flèches, sans doute aussi la massue, et peut-être la hache de bataille, et comme défense le bouclier, l'armure et probablement le casque.[1] Nous ignorons aussi jusqu'à quel point ces armes étaient perfectionnées. Mais ce qui nous éclaire mieux sur la question géné-

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 278) compare le sansc. *ḍambara*, dans *â-ḍambara*, tambour, et aussi signal de la trompette pour l'attaque, et mugissement de l'éléphant, dérivé peut-être de *stam*, *στέμβιο*, fortifier, c'est-à-dire encourager. Le persan *tambûr* remonterait à la période indo-iranienne, ou aurait été importé plus tard de l'Inde.

[2] Pour la fronde, je n'ai rien trouvé à comparer, mais les Indiens et les Iraniens l'ont possédée de toute antiquité. Dans le Vendidad (xiv, 37), on voit que le guerrier devait être muni d'une fronde avec trente pierres. Les autres armes spécifiées sont la lance, le couteau (glaive), l'arc avec trente flèches à pointes de fer, la cuirasse, le haubert, et les *cnémides* pour les jambes.

rale, c'est la riche synonymie qui existait déjà pour la guerre, le combat, l'armée ; c'est l'usage probable des chars de bataille et du cheval de guerre; c'est le nom du héros, peut-être comme défenseur, celui de l'espion comme explorateur ; c'est le fait peu douteux d'une certaine pratique des siéges, et de l'existence d'enceintes fortifiées ; c'est enfin ce nom de la gloire qui s'est conservé d'une manière si remarquable chez tous les peuples de sang arien.

Quelles ont été les guerres des anciens Aryas? Quelles luttes ont-ils eu à soutenir contre des races étrangères ? Par quels exploits s'étaient-ils illustrés ? Tout souvenir en est effacé; mais la vigueur d'expansion qui les a dispersés sur une si vaste étendue de pays, la supériorité qu'ils ont conquise et maintenue sur les autres races, l'ardeur des entreprises et l'esprit d'héroïsme qui n'ont pas cessé d'animer leurs descendants, témoignent à coup sûr d'un développement précoce et puissant des vertus guerrières.

CHAPITRE III.

§ 259. LES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Après avoir passé en revue les principaux arts et métiers qui se rapportent à la civilisation matérielle, il faut compléter le tableau que nous cherchons à en retracer par une étude des produits de cette antique industrie. Nous en avons déjà considéré une partie en traitant des instruments agricoles, des outils pour le travail des métaux, des bois, des étoffes, en parlant de la navigation et des armes; il nous reste à voir ce qu'étaient les habitations des anciens Aryas, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leur nourriture, enfin tout ce qui concerne la vie journalière au point de vue matériel. C'est ce que nous tâcherons de faire dans autant de sections de ce chapitre consacrées à ces questions diverses.

SECTION I.

§ 260. LES HABITATIONS.

Se construire un abri contre les intempéries des saisons, et comme lieu de repos pendant la nuit, est une des premières

nécessités de l'homme; mais la nature de cet abri varie suivant les climats et les exigences qui résultent du mode de vivre, et du degré de culture sociale. Le chasseur et le pâtre nomade ne s'accommodent que d'un abri mobile, tente ou chariot; la demeure fixe, la maison proprement dite, est indispensable à l'agriculteur; enfin, les agglomérations de maisons et de familles, en villages et en villes, sont le résultat nécessaire d'une organisation sociale plus avancée.

Les Aryas primitifs, qui avaient sûrement traversé plusieurs phases de développement avant leur dispersion, devaient posséder des habitations de plus d'un genre, et c'est ce qu'indique déjà la synonymie très-riche des anciens noms de la maison. Ces noms ne datent point sans doute d'une même époque, et se distinguaient probablement par des nuances de signification qui se sont confondues plus tard. Si leur sens étymologique, d'une nature ordinairement très-générale, nous éclaire peu sur les détails qui piqueraient le plus notre curiosité, ils laissent entrevoir parfois les idées que les Aryas attachaient à la maison et à la famille. On voit aussi, par la nomenclature des parties de la maison, qu'ils possédaient déjà autre chose que de simples cabanes. C'est ce que prouveront les rapprochements qui suivent, et dont les plus évidents sont généralement reconnus et acceptés. Ceux que leur isolement rend moins sûrs, ne sont ajoutés qu'à titre de conjectures qui pourront se vérifier plus tard.

ARTICLE I.

§ 261. LA MAISON EN GÉNÉRAL.

1) Scr. vêd. *dama* et *dam*, maison, demeure. De là *damû-*

nas, domesticus, familiaris, et *dampati*, le chef de la maison et de la famille.

Zend *dema*, *dèma*, demeure (Justi), *dĕmâna*, maison, dans le dialecte plus ancien des Gâthâs,[1] plus tard *nĕmâna*, *nmâna*, peut-être différent.

Armén. *dohm*, maison, famille.

Gr. *δόμος*, *δομή*, *δῶμα*, *δῶ*, etc.

Lat. *domus*, *domesticus*, *domicilium*.

Irl. *damh*, *daimh*, maison, famille. — Cymr. *dofr*, *dofraeth* (*f* pour *m*), domicile, domesticité.

Ang.-sax. *team*, famille, race.

Lith. *dimstis*, ferme, cour (?).

Anc. sl. et russe *domŭ*, pol., illyr., etc., *dom*.

La racine en sanscrit est *dam*, domitum, mitem esse et domare, et le D. P. voit dans *dama*, non pas la maison matérielle, mais le lieu où règne et domine le chef de la famille, ce qui résulterait d'ailleurs de l'emploi de ce mot dans les Vêdas. Il y est ajouté que, d'après cela, il faudrait séparer le grec *δόμος* de *δέμω*, construire, ce qui semble cependant fort difficile. Le grec pourrait bien ici, comme le pense Lassen (*Anthol. scr.*, *gloss.*), avoir conservé, mieux que le sanscrit, le sens primitif de la racine *dam*, qui doit avoir été celui de lier. Cf. *δέω*, qui serait à *δέμω* comme le scr. *dâ*, ligare, est à *dam*, et comme *gâ*, ire, est à *gam*. On conçoit, en effet, que, de la notion de lier, soient provenues secondairement, d'une part celle de dompter, de même que l'allemand *bändigen* vient de *band* et de *binden*, et de l'autre celle de construire. La première est restée attachée au sansc. *dam*, en accord avec plusieurs autres langues ariennes, gr. *δαμάω* (auquel on ne saurait rapporter

[1] Cf. Haug, *Die Gâthâs d. Zor.*, I, p. 107.

δόμος), lat. *domo*, cymr. *dofi*, armor. *doñva*, goth. *tamjan*, etc.; la seconde ne s'est maintenue que dans le grec δέμω, car le goth. *timrjan*, ædificare, que l'on a comparé, est probablement différent (Cf. t. I, p. 245). Si *dama* et δόμος dérivent en réalité de *dam* dans son acception la plus ancienne, ces noms auraient désigné la maison en tant que construction dont les parties sont *liées* entre elles, ce qui peut s'entendre à la lettre du mode tout primitif de construire avec des bois et des branchages entrelacés. Dans l'état de la question, une décision finale n'est guère possible.

2) Scr. *vasi*, *vâsa*, *vasati*, *vasana*, *vasta*, *vastya*, *vâstu*, et avec divers préfixes, *âvâsa*, *âvâsatha*, *adhivâsa*, *nivâsa*, *sañvâsa*, etc., maison, demeure en général; de la rac. *vas*, habitare.

Gr. ἑστία pour ϝεστία = scr. *vastya*, sauf le genre qui est neutre; maison et foyer, famille ; puis divinité tutélaire du foyer, la *Vesta* des Romains.[1] De plus ἄστυ pour ϝαστυ = scr. *vâstu*, mais avec l'acception plus étendue de ville. Pott rattache encore ici οἴη, village, pour ϝοσιὴ = scr. hypoth. *vasyâ* (*Et. F.*, I, 279). Sa conjecture relative à ναίω, demeurer = scr. *ni-vas*, est beaucoup plus douteuse.

Irl. *fois*, *foistine*, *fosra*, habitation; cf. scr. *vasra*, id.; *fos*, *fosadh*, repos,[2] *fosaim*, *foisim*, demeurer, rester, etc. Le maintien de l'*s* semble indiquer la perte d'un suffixe *ta* ou *tya*, de sorte que le verbe ne serait en réalité qu'un dénominatif.

Scand. *vist*, mansio, anc. all. *wist*, *heimwist*, domicilium. — La racine verbale conservée dans le goth. *visan*, ags. et anc. all. *wesan*, etc., manere.

[1] Curtius (*Gr. Et.*[3], 370) préfère rattacher ces mots à *vas*, lucere, urere, à cause du sens de foyer.

[2] Dans Corm., *Gl.*, 2, 100, *fos*, *foss*, repos, et boîte, case.

Lith. *weisle*, famille, race (?). Nesselmann (*Lith. Wb.*, 76) compare *waisa*, fertilité, *waisus*, fertile, et fruit, etc.

3) Scr. *vêça*, *vêçana*, *vêçman*, *nivêça*, etc., demeure, maison; de la rac. *viç*, intrare, adire, considere, contingere.

Zend *vîç*, maison, habitation, hameau, village.

Gr. οἶκος pour Ϝοῖκος, maison, οἰκέω, demeurer. — La racine est conservée dans ἵκω, Ϝικω, ἱκάνω, ἱκνέομαι, venir, arriver, entrer, etc.

Lat. *vīcus*, village, *vīcinus*, etc., *villa* de *vīcula*, d'où, par une extension de sens peu logique, notre *ville*.

Irl. *fich*, village; cymr. *gwig*, maison; armor. *gwîk*, village.

Goth. *veihs*, id.,[1] ags. *wic*, anc. all. *wîch;* le *c* et *ch* irréguliers.

Anc. slave et russe *vesĭ*, vicus, polon. *wies*, *wioska*, bohém. *wes*, etc., avec *s* pour *ç*, comme dans bien d'autres cas.

Cf. lithuan. *wēszēti*, hospitem esse, *wēszne*, hospes femina. Pour *wēszpatis*, seigneur, maître, cf. plus loin l'article du clan.

4) Scr. *sadas* (vêd.), *sadana*, *sâdana*, *sadman*, *sattra*, etc., maison, demeure, littér. siége, de la rac. *sad*, sedere, au causat. *sâday*, ponere, collocare, qui est restée vivante dans toutes les langues ariennes.

Zend *hadhis*, demeure (*Vispered.*, 2, 34), de *had* = *sad.*[2]

Gr. ἕδος, temple, siége = *sadas*, ἑδώλιον, demeure, de ἕζω, rac. ἑδ = *sad.*

Lat. *sēdes*, siége et demeure, de *sedeo.*

Irl. *sadhbh*, *sadhail*, habitation, bonne maison, de *suidhim*,

[1] *Veihs*, gén. *veihsis*, est neutre et répond à un thème scr. hypoth. *vêças*.

[2] Cf. aussi *haçta* pour *had-ta*, enclos pour le bétail, avec *ç* pour *d* devant *t*.

saidhim, sedeo, d'où *suidhe*, *saidhe*, siége. Cf. anc. irland. *in-sádaim*, jacio (Z.², 434), *suide*, sedes, locus, *suidigud*, positio (803), où le *d* devrait être aspiré. L'irl. *sosta*, demeure, habitation (O'R.), pour *sod-ta*, répond exactement au zend *haçta*, mentionné plus haut. — Cymr. *syddyn*, habitation = scr. *sadana*, de *syddu*, demeurer, *seddu*, être situé, *sedda*, s'asseoir; mais aussi *haddef*, demeure, avec *h* pour *s*, et *f* pour *m* = *sad-dem*, irl. *sadhbh* et scr. *sadman*.

Scand. *setr*, domus, habitaculum, sedes, de *sitia*, sedere, *setia*, ponere, goth. *sitan* et *satjan*, ags. *sittan* et *settan*, anc. all. *sizzan* et *sezzan*, etc.

Anc. sl. *sědalo*, sedes, pol. *siadlo*, boh. *sidlo*, demeure, de *sědati*, sedere, caus. *saditi*, ponere, plantare, etc.

La variété des suffixes de dérivation pour ce groupe de noms est le résultat naturel de la permanence de la racine dans les langues particulières, mais l'application si générale pour désigner la demeure et la maison indique certainement une source primitive commune.

5) Scr. *bhavana*, maison, habitation; site, champ, etc., de la racine *bhû*, fieri, existere, au causat. *bhâvay*, producere. Cf. *bhû*, *bhûmi*, lieu, site, terre, *bhuvana*, monde, *bhûti*, existence, etc.

Pers. *bûm*, demeure, terre; *bûd*, maison.

Irl. *bunait*, habitation, *bun*, fondation;[1] *buth*, *both*, maison, hutte. — Cymr. *bod*, maison, *bwth*, hutte.

Goth. *baueins*, demeure, *bauan*, *gabauan*, demeurer; ags. *by*, *bye*, demeure, *buan*, habiter, cultiver; scand. *bû*, res familiaris, *bûdh*, hutte, *bûa*, habiter; anc. all. *pu*, maison, *boda*, hutte; all. mod. *bau*, édifice, *bauen*, construire.

[1] Cf. le gaulois *bona* dans les noms de lieux, mais aussi le sansc. *budhna* (t. I, 235).

Lith. *buwis*, *buta*, *buklē*, maison, demeure, *budà*, hutte.

Russe *bútka*, *búdka*, hutte, boutique, pol. *buda*, hutte, tente, *budowa*, édifice, boh. *byt*, demeure, etc.

La rac. *bhû* est restée vivante dans toutes les branches de la famille, sous les formes de *bû*, *φυ*, *fu*, *bi*, *bo*, *by*, etc.

6) Scr. *vana*, maison, demeure; de *van*, colere, cupere, petere, addictum esse; zend *van*, aimer, protéger.

Armén. *vankh*, *vaner*, pl., habitations.

Ang.-sax. *wunung*, anc. all. *wununga*, demeure; de *wunian*, *wonên*, habiter. — Cf. irl. *fanaim*, habiter, *fantin*, *fanachd*, action de demeurer, etc.

7) Scr. *kuṭa*, *kuṭi*, *kûṭî*, maison; *kôṭa*, *kuṭîra*, *kuṭṭima*, hutte, *kuṭaru*, tente, *kuṭala*, *kuṭanka*, toit, *kuṭumba*, famille, etc. — La racine paraît être *kuṭ*, curvare, curvum esse, d'où *kuṭi*, courbure, *kuṭita*, *kuṭila*, courbe, etc., probablement de la forme ronde de la hutte et du toit. Le *ṭ* cérébral semble avoir remplacé un *t* dental, à en juger par les rapprochements suivants :

Irl. *cotta*, erse *cot*, hutte; cymr. *cwt*, *cut*, id.

Anc. all. *hutta*, all. mod. *hütte*, d'où notre *hutte*. — L'ang.-sax. *cota*, scand. *kot*, est peut-être celtique.

Anc. sl. *kotĭtsĭ*, mansiuncula; pol. *kotara*, tente = sansc. *kuṭaru*.[1]

8) Scr. *dhâman*, maison; de *dhâ*, ponere, et habere, possidere.[2]

Anc. irland. *domun*, mundus (Z.², 14), irl.-erse *domhan*, id., proprement demeure. Cf. scr. *bhuvana*, monde, et *bhavana*, maison.

[1] Cf. aussi le zend *kata*, maison, pers. *kadah*, suivant Justi (77), de *kan*, creuser.

[2] Cf. gr. *θημών*, de *θέω*, mais avec le sens de monceau.

Anc. all. *tuom*, maison, conservé dans les composés modernes *eigenthum*, *heiligthum*, etc., avec le sens plus primitif de condition, état, possession, etc., comme l'anglo-sax. *dóm* et le scand. *dómr*. — La racine germanique est *tâ*, *tô*, *dô* = sanscrit *dhâ*, et *tuom* n'a rien de commun avec *domus*.

Anc. sl. *zĭdŭ*, domus, *zdaniie*, ædificatio, russe *zdánie*, bâtiment, etc., de *zdati*, *zĭdati*, condere; rac. *da;* cf. *dieti*, facere.

9) Scr. *dhartra*, maison; de *dhṛ*, *dhar*, tenere, continere.

Pers. *darî*, *dîrah*, *dêrah*, maison.

Gr. θάλαμη, demeure, tanière, θάλαμος, chambre à coucher (Cf. t. I, p. 139).

Irl. *daras*, *duras*, *dars*, maison, habitation.

10) Scr. *çâlâ*, maison, hutte, chambre, étable, *çâlâra*, cage; de la même racine que *çaraṇa*, *çaraṇya*, vêd. *çarman*, maison, asile, protection, savoir *çar* = *çri*, s'appuyer à, s'attacher, se réfugier dans, etc. (D. P.)[1] Cf. lat. *celo*, irl. *ceilim*, cymr. *celu*, et anc. all. *helan*.

Pers. *sarâ*, *sarâćah* et *â-sâl*, maison, *s* = *ç* dans la règle.

Gr. καλιά, hutte, cage, καλιός, καλιάς, maisonnette.

Lat. *cella*, suivant Kuhn (Z. S., v. 454), pour *celia*.

Ang.-sax. *heall*, scand. *höll*, anc. all. *halla*, aula, palatium.

Anc. sl. *kela*, *keliia*, cella; *klětĭ*, domus, *klětva*, tabernaculum, etc.

Cymr. *cail*, étable.

A côté de *çâlâ*, on trouve aussi *sâlâ*, maison, qui n'en est peut-être qu'une variante, mais qui pourrait se rattacher à la racine de mouvement *sar*, *sal*, ire. Quoi qu'il en soit, c'est à cette forme *sâlâ* que répondent les termes germaniques et slaves suivants :

[1] A *çri*, d'où *çrâya*, *çrayaṇa*, habitation, se rattache le goth. *hlija*, hutte, tente, ags. *hléo*, couvert, refuge, maison.

Goth. *salithva*, hôtellerie; *saljan*, demeurer; ags. *sâl*, *salo*, *sele*, scand. *salr*, anc. all. *sal*, domus, palatium, aula.

Anc. sl. *selitva*, *selishte*, *selieniie*, *selĭnitsa*, habitatio. Cf. *selo*, *selĭtse*, fundus; russe *seló*, village, pol. *sielo*, id., etc.

11) Sanscr. *mandira*, maison, et temple, ville, *mandurâ*, étable.

Gr. *μάνδρα*, étable, enclos.

Irl. *maindreach*, hutte; erse *mainnir*, id., etc. (Cf. p. 26.)[1]

12) Scr. *varûtha*, maison (Naigh., 3, 4); rac. *vṛ*, *var*, tegere, circumdare.

Zend *vara*, *varĕ*, arx, palatium;[2] pers. *wârah*, maison, demeure. Kourde *war*, habitation d'hiver.

Scand. *vara*, mansio.

Irl. *forus*, demeure, † *foras* (S. M., I, 102). Cf. *foil*, maison, *folach*, couvert (Corm., *Gl.*, 77), à rac. *val* = *var*.

Cf. p. 292, etc.

13) Scr. *sthâna*, maison, demeure, ville, lieu, station; rac. *sthâ*, stare.

Zend *çtâna*, endroit; persan *âstân*, *ûstân*, palais, *shatan*, ville.

Anc. sl. *stanŭ*, hospitium, *staniie*, statio; russe *stánŭ*, logement, hôtellerie, *stanitsa*, village; pol. *stancya*, demeure; illyr. *stan*, maison.

Anc. all. *stat*, locus; all. mod. *stadt*, ville.

Cf. p. 24.

14) Scr. *mâna*, édifice, demeure, suivant D. P. de *mâ*, mesurer, puis préparer, former, disposer, construire, bâtir.

Zend *nĕmâna*, *nmâna*, maison, habitation. Cf. scr. *ni-mâna*,

[1] Ajouter l'irland. † *mendat*, *mennat*, résidence, place (Corm., *Gl.*, 117), provenant aussi de *mand*, s'arrêter, rester.

[2] *Vara*, hortus (Justi) = scr. *vara*, enceinte, entourage, espace.

proportion de mesure, de *ni-mâ*, déterminer, former. Cependant, d'après Justi (175), *nmâna* ne dérive pas de *mâ*, mesurer, faire, mais du zend *man*, demeurer (*ni-man*, rester, attendre), et aussi (comme le scr. *man*) penser et former. Cf. huzv. *mân*, pers. *mân*, maison, famille, de *mândan*, *mânîdan*, demeurer, kourde *mân*, etc.

Les mêmes transitions de sens se présentent dans les corrélatifs européens. Ainsi :

Gr. *μονή*, habitation, demeure, de *μένω*, désirer, vouloir, puis demeurer, rester.

Lat. *mansio*, demeure, d'où notre *maison*, de *maneo*, allié à *moneo*, *mens*, etc.

Anc. irl. *montar*, *mointer*, *muinter*, familia (Z.², 14). Cf. *do muinur*, puto (ib. 438), *munaim*, instruo, etc. — Erse *mànas*, ferme. Cf. cymr. *màn*, *men*, armor. *mann*, lieu, endroit.

Lith. *mena*, dans *prē-mena*, litt. avant-demeure, bâtiment d'entrée. Cf. *menù*, puto, etc.

Du reste, les significations diverses des rac. *mâ* et *man*, et de leurs dérivés, se relient logiquement entre elles, en passant du concret à l'abstrait, et leur affinité primitive est évidente. Nous aurons à y revenir au chap. Ier du livre V.

15) Armén. *dun*, maison, famille.

Irl. *dúnadh*, maison; *dún*, forteresse, ville, oppidum, castrum; de *dúnaim*, entourer, enfermer (Cf. Z.², 24). Cymr. *din*, *dinas*, forteresse. — C'est le gaulois *dunum*, qui figure dans beaucoup de noms de lieux.

Ang.-sax. et scand. *tûn*, ville, village; angl. *town;* anc. all. *zûn*, locus septus, mod. *zaun*, etc.

16) A ces coïncidences, déjà bien multipliées, dont les groupes s'étendent à plusieurs des branches de la famille arienne, je joins, à titre d'indications, celles que je n'ai

remarquées jusqu'à présent qu'entre deux langues seulement, à l'Orient et à l'Occident, et qui restent, par cela même, plus douteuses.

a) Scr. *tantra*, maison; de *tan*, tendere.

Lat. *tentorium*, tente.

b) Scr. *kâya*, *nikâya*, maison, demeure, monceau; de *ći*, pour *ki*, colligere, struere, ordinare. Cf. *ćita*, édifice.

Kourde (zaza) *kei*, maison (Lerch, *Gl.*, 196).

Irl. anc. *ca*, maison (Corm., *Gl.*, 46), *cae*, dans *cerdd-chae*, officina (Z.², 60). Cf. p. 199, note.

c) Scr. *gṛha*, maison, famille; probablement de *gṛh*, *grah*, prehendere, capere, puis tenere, possidere, etc. — Cf. latin *grego*, *grex*, etc.

Irl. *garga*, atrium (Stokes, *Ir. Glos.*, nº 702); *grag*, *gragan*, village.

d) Scr. *asta*, *astaka*, demeure, maison; zend *asta*, id. (Justi); peut-être de *as*, esse.

Irl. *iostas*, *iosda*, maison, habitation.

e) Scr. *ôka*, *ôkas*, maison; de *uć*, congruere, aptum esse, se plaire ou être habitué à quelque chose (D. P.).

Lith. *ukis*, maison rustique; *ukininkas*, propriétaire terrien, père de famille, cultivateur.[1]

f) Scr. *çrâma*, abri, *âçrama*, ermitage.

Anc. sl. *chramŭ*, *chramina*, maison.

g) Zend *kata*, maison (Spiegel, *Beitr.*, I, 221); pers. *kad*, *kadah*. Suivant Justi (77), de *kan*, creuser. Cf. le nº 7.

Pol. *chata*, hutte.

h) Kourde *kôshk*, *haush*, hutte (Lerch, *Glos.*, p. 88);

[1] De même Fick (23), qui compare de plus l'anc. slave *vyk-nãti*, être habitué, et le goth. *bi-uh-ts*, habitué, *bi-uh-ti*, coutume.

armén. *chuz*, id.; persan *kûshk*, portique, villa. Cf. scr. *kôça*, *kôsha*, magasin, etc.

Goth. *hus*, maison, et germanique passim.

i) Pers. *rast*, maison, demeure, station. Cf. *rastî*, repos.

Goth. *razn*, maison. Cf. *rasta*, milliare, propr. requies, ags. *rest*, quies, lectus, scand. *röst*, anc. all. *rasta*, id.[1]

Ici, peut-être, l'irland. *a-ras*, *a-ros*, maison, habitation, de *arast?* etc.

k) Armén. *ert*, maison, toit.

Irl. *art*, maison (O'R.).

l) Armén. *shên*, *shinutiun*, maison, demeure. — A sanscr. *kshi*, habitare?

Lith. *sēnys*, demeure, édifice principal d'un domaine.

m) Armén. *lôrai*, maison.

Ang.-sax. *lâr*, maison, anc. all. *gi-lâri*, demeure. — Erse *làrach*, id.

Malgré le nombre de ces rapprochements, le sujet n'est sans doute pas épuisé. Nous avons vu déjà quelques noms de la maison qui se lient à l'époque de la vie pastorale (Cf. p. 19, etc.); d'autres se rattachent à ceux du toit, etc., et reviendront plus loin. Il faut passer maintenant aux termes qui désignaient les diverses parties des habitations, et qui peuvent mieux nous donner quelque idée de ce qu'elles étaient aux temps primitifs.

§ 262. LE MUR, LA PAROI.

Les anciens noms du mur seraient très-propres à jeter quelque jour sur le mode usité de construction, s'ils nous

[1] Suivant Aufrecht (Z. S., I, 358), de la racine scr. *ram*, quiescere, *rasta* pour *ram-s-ta*, d'où aussi goth. *rimis*, repos.

étaient mieux connus; mais les coïncidences sont ici en trop petit nombre pour donner des résultats un peu certains. J'ai parlé déjà (p. 253) des termes qui se lient à la rac. *var* et *val*, mais qui s'appliquent plutôt aux enceintes qu'aux bâtiments. Parmi les autres, il n'y en a que deux qui offrent matière à des observations comparatives.

1) Toutes les langues européennes, à l'exception du grec, s'accordent pour l'un de ces noms.

Lat. *murus;* irl.-erse *múr*, cymr. *mur;* ags. et scand. *mûr*, anc. all. *mûra*, *mûri;* lith. *múras;* pol. *mur*, illyr. *mir*, etc.

Il est possible que cet accord provienne, partiellement au moins, d'une transmission du mot latin, mais, en tout cas, ce dernier paraît bien avoir une origine proethnique. On trouve, en effet, dans le Samavêda (II, 1, 1, 14, 2), un substantif *mur*, que Benfey traduit par *mauer*[1] et qu'il rapporte à la rac. *mur*, circumdare (Dhâtup.), d'où dérive aussi *mura*, surrounding, encircling (Wilson, *Dict.*).[2] Ce rapprochement, assurément très-plausible, donnerait pour *murus*, comme pour *vallum*, le sens primitif d'enceinte. Toutefois Weber propose une autre étymologie, et, sans s'occuper du vêdique *mur*, il rattache *murus* à la racine sansc. *mû*, ligare, vincire, d'où *mûta*, corbeille tressée. D'après cela, *murus* n'aurait désigné dans l'origine qu'une paroi en clayonnage, et *mœne*, *munimentum*, *munio* proviendraient de la même racine (Cf. Z. S., VI, 318). A l'appui de cette conjecture, on peut observer que l'anc. all. *want*, paries, dérive de *wintan*, plectere, torquere, et que le

[1] *Na yañ dudhrâ varañtê na sthirâ murô.* Den Burgen nicht, nicht Festen, Mauern wehren ab. — Mais le passage est-il bien rendu ? D'après le D. P., *dudhra* ne signifie pas *Burg*, mais *wild*, *ungestüm*, sauvage, emporté.

[2] Cf. rac. *mur*, entourer ; *mura*, action d'entourer (D. P.).

cymr. *plaid*, paroi, comme *pleiden*, clayonnage, se lie probablement à *plethu*, plectere.

2) Le scr. *bhitti*, *bhittikâ*, mur en terre ou en maçonnerie, vient de *bhid*, *bhind*, dividere (le lat. *findo*), et désigne un mur de séparation ou de refend. Cf. *bhêda*, *bhêdana*, division.

L'analogue de ce terme ne se retrouve, à ma connaissance, que dans l'irland. *bíd*, *bídeán*, erse *bidean*, sepimentum, que son *d* non aspiré rattache à la forme *bhind* de la racine cidessus.

§ 263. LE TOIT.

1) Une même racine, généralement conservée, donne naissance au principal nom du toit dans tout l'Occident. C'est le scr. *sthag*, tegere, occulere, qui perd quelquefois son *s* initiale. Ainsi :

Gr. στέγος, στέγη, toit, maison, chambre, στεγνός, couverture, lieu couvert, tente, de στέγω, couvrir, cacher. Cf. scr. *sthagana*, couverture, *sthagita*, couvert, *sthagî*, boîte, etc. Et encore τέγος, τέγη, toit.

Lat. *tectum*, *tugurium*, de *tego*.

Anc. irl. *teg*, maison (Z.², 27), irl. mod. *teagh*, *tigh*, *toigh*, *tiaghais*, *tioghus*, id. — Cymr. *ty*, maison, plur. coll. *tai* et *to*, toit, de *toi*, couvrir, armor. *tô*, de *tôi*, *tei*, avec perte du *g* final.

Ang.-sax. *thac*, *thecen*, toit, scand. *thak*, *theki*, anc. allem. *dach*, etc.; *theccan*, *thekia*, *dechian*, tegere, formes secondaires d'un verbe fort *thikan*, *thak*, etc., qui ne s'est pas retrouvé en gothique.

Lith. *stógas*, toit, *pastogis*, avant-toit, de *stēgti*, couvrir une maison, *stegius*, couvreur, etc.

Cf. anc. sl. *stogŭ*, acervus = scr. *sthagu*, bosse; *o-stegnŭ*, *o-stejĭ*, vestis, et *stegno*, fémur, ce que l'on couvre?

2) Le scr. *valabhi*, charpente du toit, dérive sans doute de *val* = *var*, tegere, et fait présumer une forme plus ancienne *varabhi* ou *varabha*. Or, c'est là exactement le grec ὄροφος, ὀροφή, charpente de toit, toit, plafond, lieu couvert, etc., pour ϝοροφος, dont le verbe ἐρέφω, couvrir, voûter, n'est en réalité qu'un dénominatif. Benfey, auquel on doit ce rapprochement (*Gr. Wl.*, II, 311), compare aussi le scand. *hvelfa*, camerare, *hvelfîng*, voûte, ags. *hwealfa*, id., où l'*h* initiale paraît inorganique, d'après l'anc. all. *walbo*, imbrex, *gi-welbi*, *ge-welbe*, celatura, camera, all. mod. *gewölbe*. [1]

A la même racine *val* appartient le persan *wâlâd*, toit, maison.

3) Sanscr. *ćhadi*, *ćhadis*, *ćhadman*, toit, couvert, de *ćhad*, tegere. Cf. *ćhada*, *ćhadana*, couverture, *ćhâdanî*, peau, etc.

Goth. *skadus*, couvert, couverture, ombre; ags. *scadu*, id. couvert, abri, ancien all. *scato*, velamentum, umbra, etc. (Cf. p. 290).

Irl. *caidhidhe*, toit. Cf. *caidh*, peau.

Le scr. *ćhadman* signifie aussi tromperie, fraude, et comme on trouve *ćhala* avec le même sens, on peut présumer un changement du *d* en *l*, dont on a d'ailleurs d'autres exemples. Ceci conduirait à rattacher également à la racine germanique *skad* = *ćhad* le goth. *skalja*, tegula, scand. *skâli*, tectum, domus, *skyla*, umbra, anc. all. *scâla*, tegimen, testa, concha, etc.,

[1] Tout autrement Fick (388); il rapporte ἐ-ρέφω, ὄροφος, à une rac. hypoth. *rap*, couvrir, avec scand. *raef*, anc. all. *râfo*, toit, etc. De même (p. 737), *hvelfa*, etc., à une racine européenne *kvalp*, courber, voûter, avec κόλπος, κολοφών, etc.

auxquels correspondent l'irl. *scáil*, *scalán*, ombre, erse *sgáil*, id., et *sgailean*, casa, tabernaculum, etc.

4) Zend *kamĕrĕ*, voûte,[1] *kamĕrĕdha*, voûté, de *kamĕrĕ* = scr. *kmar*, curvum esse (Cf. p. 276).

Pers. *kamar*, id., *kamrâ*, mur; armén. *gamar*, voûte.

Grec *καμάρα*, *καμάριον*, voûte, chambre voûtée, char couvert, etc.

Lat. *camara*, *camera*, d'où notre *chambre*, peut-être du grec. De là aussi, par transmission, le scand. *kamar*, anc. all. *chamar*, all. *kammer*, pol. *komora*, etc.

Il n'est pas certain que le mot grec ne soit pas lui-même une importation orientale; mais on ne saurait, en aucun cas, conclure de ce rapprochement que les anciens Aryas aient su construire des voûtes en pierre. Le nom, en effet, ne désigne qu'un couvert arrondi quelconque.

5) Les termes européens suivants dérivent d'une racine commune conservée dans l'anc. sl. *kry-ti*, occultare, *pokryti*, tegere, russe *krytĭ*, pol. *kryć*, etc., et qui doit avoir été primitivement *kru*. De là:

Anc. slave *krovŭ*, toit, russe *krovlia*, illyrien *krov*, bohém. *krow*, etc.

Cymr. *craw*, couvert, étable à cochons. Cf. *crawen*, croûte; corn. *crou*, armor. *kraou*, *kréu*, étable.

Irl. *cro-th*, cabane, maison.

Goth. *hrô-t*, toit. — Cf. ags. *hrô-f*, id.

Cette racine *kru*, à laquelle paraît se rattacher le lat. *crumena*, bourse (cachette), se retrouvera plus loin sous la forme de *klu*, avec un sens analogue.

[1] Dans Justi (78) *kamara*, voûte et ceinture, avec concordances iraniennes.

6) Dans les noms qui précèdent, rien n'indique quel était le mode de construction des toits, et parmi les termes qui en désignent les diverses parties, comme la charpente, le faîte, le sommier, la couverture, je n'en ai trouvé aucun que l'on puisse rapporter avec sûreté au temps de l'unité arienne. Cela s'explique aisément par le fait que les matériaux de construction, ainsi que leur mise en œuvre, ont varié dès lors suivant les pays et les climats. C'est ainsi, par exemple, que le nom sanscrit du sommier, *vañça*, qui est aussi celui du bambou, trahit son origine indienne. Deux de ces termes seulement suggèrent au moins une conjecture.

Le goth. *ans*, poutre de support, scand. *âs*, id., sommier, répond au sansc. *añsa*, épaule, ce qui pourrait bien avoir été l'acception primitive, les poutres du toit étant considérées comme les épaules de la maison. Il est vrai que le gothique *amsa*, épaule, se lie déjà, et de plus près, au sanscrit, mais la double forme a pu résulter de ce que les Germains avaient perdu de vue le sens figuré appliqué à la maison.

L'autre observation concerne le faîte, dont le nom scandinave, *bust*, *baust*, ainsi que l'a remarqué Grimm, correspond, sauf la terminaison, au latin *fastigium*. Si l'on compare le scand. *bast*, cortex tiliæ, liber, le zend *baçta*, ligatus, persan *bastah*, id., etc., de la rac. *badh*, *bandh*, ligare,[1] on peut présumer que ces noms du faîte se rapportaient au procédé très-primitif de lier ensemble les pièces qui convergeaient au sommet du toit.

[1] Cf. lat. *fistula*, de *findo*, *fissus*, pour *fistus*, de *fidtus*, etc.

§ 264. LA PORTE ET SES PARTIES.

A) La porte en général.

L'accord de toutes les langues ariennes pour le principal nom de la porte est aussi complet que possible, et plusieurs synonymes présentent des analogies suffisamment sûres, bien que moins étendues.

1) Scr. *dvâr*, *dvâra*, vêdique aussi *dur*. Cf. *durya*, ce qui est relatif à la porte, au plur. demeure *(fores)*, *durona*, *duryona*, maison.

Zend *dvara*, pers. *dar*, *darwâz*, kourde *der*, afghan *derwase*, ossète *duar*, armén. *turkh* (plur.), *tara-ban*, portier.

Gr. θύρα, pour δϝαρα.

Lat. *foris* (pl. *fores*), *f* pour θ (?).

Irl. *dór*, *doras*, *dorus*. Cf. *daras*, *duras*, maison.

Cymr. *dor*, *drws;* corn. *darat*, *daras;* armor. *dôr*.[1]

Goth. *daur*, ags. *duru*, scand. *dyr*, anc. all. *tura*, *turi*. — Le *d* primitif resté intact par exception, comme dans *dauthar*, ou = gr. θ et le lat. *f*.

Lith. *durrys* (pl.), porte à deux battants; *dwáras*, cour.

Anc. sl. *dvĭrĭ*, janua, *dvorŭ*, aula, *pri-dvoriie*, προπύλαιον; russe *dverĭ*, porte, *dvorŭ*, cour; pol. *drzwi* (plur.), fores, et *dwòr*, cour; boh. *dwere* et *dwór*, etc.

La racine commune paraît conservée dans le sanscrit *dvṛ*, *dvar*, tegere, coercere (Dhâtup.), d'où l'adjectif vêdique

[1] Cf. le gaulois *dvorico* (*n*), porticus, de l'inscription de Guéret, dans mon *Nouvel essai sur les inscriptions gauloises*, p. 45.

dvara, qui arrête, empêche,[1] ce qui s'applique parfaitement à la porte.[2]

2) Scr. *vâra*, porte, entrée, de *vṛ*, *var*, arcere, tegere; à distinguer sans doute de *dvâra*, mais dans le même rapport d'affinité qui peut exister entre les racines *var* et *dvar*.

Pers. *bar*, afghan *war*, porte.

Ombrien *vero*.

Lith. *wartai* (plur.), porte de la cour, *pa-warte*, petite porte près de la grande, *pri-warte*, avant-cour; de *wérti* (*werù*), fermer, *pri-werti*, *uż-werti*, id.; mais *at-werti*, ouvrir, c'est-à-dire découvrir, comme en sanscrit *apa-var*, *vi-â-var*, aperire.

Anc. sl. *vrata* (plur.), porte, *vratarĭ*, janitor, etc., de *vrĕti (vriã)*, concludere = scr. *vṛ;* russe *vorota*, illyr. *vrata*, polon. *wrota*, etc.

3) Le sansc. *pur*, *pura*, maison, ville, paraît aussi avoir le sens de porte, dans *gô-pura*, porte de ville, et porte en général. Mais que signifie ici *gô?* — La racine pourrait être *pṝ (pâr)*, dans l'acception de tutari, custodire.

Pott et Benfey (*Et. F.*, I, 264, *Gr. Wl.*, II, 86) com-

[1] Cf. Rigv., I, 52, 3 : *dvarah dvarishu*, coercitor coercitorum, d'après Rosen ; *dvara*, *dvari* ou *dvarin*, adj., qui arrête, empêche (hemmend), D. P. d'après Sâyana.

[2] Sur cette question, les opinions diffèrent. Weber (*Beitr.*, 4, 279) pense que la rac. *dvar*, tegere, n'est qu'une fiction des grammairiens, et que les noms de la porte dérivent de *dar*, fendre, dont *dvar* serait une forme secondaire. Il approuve l'explication du ϑ grec par l'influence du digamma. Le D. P., par contre, observe seulement que l'on devrait attendre *dh* en sanscrit comme consonne initiale. Curtius (*Gr. Et.*³, 243) adopte *dhur*, *dhvar*, comme forme primitive, la racine restant obscure. De même Fick (106).

parent le gr. πύλος, πύλη, πυλών, porte, à côté de πόλις, qui a gardé le sens de ville. [1]

Un rapprochement avec le latin *porta*, *portus*, est possible, mais moins sûr. On peut penser ici, avec Pott, à un rapport avec le gr. πόρος, chemin, passage; cf. περάω, traverser, et sanscr. *pṝ*, trajicere, etc. Il faut tenir compte également de l'ancien slave *pa-pratŭ*, ou *pa-prutŭ*, πρόθυρα, vestibulum, de *prěti*, fulcire, ou *prati*, conculcare, salire (Miklos., *Rad. sl.*, p. 67). Cf. *za-prěti*, claudere, obsidere.

4) Scr. *arara*, *arari*, porte, battant; aussi couvercle, enveloppe; *alâra*, porte, de la rac. *ar*, probablement dans le sens d'adapter, insérer.

Pers. *alrâ*, jambage de porte.

Irl. *orrar*, erse *òrair*, porche, vestibule, entrée; *airear*, port; mais aussi *ailear*, porche. — Cymr. *oriel*, id. — En Europe, les langues celtiques seules ont conservé cet ancien terme.

B) Le gond.

Aucun nom sanscrit du gond ne m'est connu, et les autres termes orientaux ne m'ont rien offert à comparer avec ceux de l'Occident, lesquels sont eux-mêmes très-variés, mais souvent d'une origine obscure, ce qui est un indice d'ancienneté. Dans ces cas-là, le sanscrit fournit quelquefois l'étymologie qui fait défaut aux langues particulières. C'est ainsi, par exemple, que θαιρός, gond, que rien n'explique en grec, se rattache sans doute à la rac. scr. *dhṛ*, *dhar*, ferre, tenere, d'où *dhara*, qui porte, *dhîra*, ferme, solide, etc.[2] Le lith. *wászas*, *wanszsa*,

[1] Curtius (*Gr. Et.*[3], 667) conjecture que πύλη pourrait être un fém. de πόλος, gond, de la rac. πελ (p. 429).

[2] Curtius (*Gr. Et.*[3], 243) rattache θαιρός, pour θαριος et θϝαριος,

gond et crochet, est également isolé dans cette langue; mais si l'on se rappelle que le *sz* représente un *k* primitif, on n'hésitera pas à comparer le sanscrit *vanka*, courbure, *vankâ*, pommeau de selle, *vakra*, courbe, etc., de *vank*, curvum esse. Ce nom du gond et du crochet se retrouve aussi dans l'irland. *bac*, *bacán*, cymr. *bach*, de *bacaim*, courber, pour *bançaim*, à cause du *c* non aspiré. Je citerai encore le lat. *cardo -inis*, d'où provient peut-être le cymr. *corddyn*, gond, et qui paraît se rattacher, ainsi que *carduus*, aux noms de l'épée, lith. *kárdas*, slave *korda*, etc., de même que l'anglo-sax. *heor*, *hior*, et le scand. *hiara*, *hiör*, gond, se lient à *heoru*, *hiör*, goth. *hairus*, ensis (Cf. p. 286). La transition de sens s'explique par la forme pointue du gond.[1]

Malgré ce que ces explications ont d'incomplet, on ne saurait douter que l'usage des gonds ne soit aussi ancien que celui des portes, qui, du reste, ne peuvent guère s'en passer.

C) *La fermeture de la porte.*

Les moyens employés pour fermer les portes ont varié considérablement depuis la simple cheville ou barre jusqu'à la serrure au mécanisme compliqué. Il va sans dire que cette variété se reproduit dans les mots qui les désignent, mais on trouve cependant ici quelques rapprochements intéressants à signaler.

1) Scr. *argala*, *argaḍa*, *argalikâ*, verrou, cheville pour fer-

au scr. *durya* (aussi *dvârya*), adj., ce qui appartient à la porte. De même Fick, 106.

[1] Cf. anc. all. *scerdo*, *scerdar*, gond, que Fick (407) rattache, avec *cardo*, à une racine hypothétique *skard*, sauter. Mais il faudrait régulièrement *scerzo*, et d'ailleurs le gond, solidement fixé, ne saute pas.

mer la porte, *argalita*, verrouillé; peut-être de *rģ*, *arģ*, fixum esse, stare.

Ancien allem. *rigil*, allem. mod. *riegel*, verrou; le *g* resté inaltéré.

Irland. *rugaire*, erse *rugair*, verrou, barre, pour *urgaire*; cf. *argaire* et *argad*, obstacle, empêchement.

2) Scr. *dvârayantra*, verrou, serrure, littér. machine de porte; *yantra*, de *yam*, coercere, machine, instrument pour fixer et maintenir. Cf. *yantar*, coercitor, *yantrana*, arrêt, coercition, etc., et le dénomin. *yantray*, *yatray*, obstringere, coercere.

Je compare le lithuan. *jutryna*, serrure de porte ou de coffre, terme d'ailleurs isolé, mais qui se rattache sans doute à l'anc. sl. *iãti* (*imã* = scr. *yam)*, prehendere, d'où *iãtiie*, prehensio.

3) Pers. *parrah*, verrou.

Irl., erse *sparr*, *sparra*, *sparran*, verrou, boulon, clou; *sparraim*, fixer, clouer. — Cymr. *pâr*, barre, armor. *sparl*, *sparla*, id., pêne de serrure.

Scand. *sperra*, verrou, ancien allemand *bi-sparrida*, id. — Cf. scand. *sperra*, ags. *sperran*, anc. allem. *sparjan*, *sperran*, claudere.

Cf. la rac. scr. *spar*, tueri, custodire, et p. 271.

4) Pers. *barang*, *barandak*, verrou, barre, serrure, clef; sans doute de *burdan* = scr. *bhar*, ferre, comme en gr. ὀχεύς, verrou, de ὀχέω, et, en lat., *vectis* de *veho*.

Irl. *barra*, barre, clou, *barradh*, empêchement, obstacle. — Cymr. *bàr*, verrou, *barr*, barre, armor. *barren*, id.

5) Armén. *pagankh*, *pagaghan*, serrure; pers. *bajang*, *bazang*, verrou.

Lat. *re-pagulum*, verrou.

Cymr. *pegwn*, *pegwr*, cheville, pivot.

La rac. est *pag*, conservée dans πήγ-νυμι, lat. *pango*, fixer, affermir. Cf. πηγός, ferme, fort, πάσσαλος, *pessulus*, *paxillus*, cheville, clou; lith. *požas*, joint, rainure, encastrement, etc. Cette rac. *pag* doit avoir existé en sanscrit, où l'on trouve *paǵra*, ferme, solide, et *pâǵas*, force (Z. S., VI, 319),[1] ainsi qu'en persan, où *paj*, *pajim*, gelée, répond au grec πάγος, πάχνη, id., de πήγνυμι.

6) Tout un groupe européen des noms de la serrure et de la clef se rattache à une racine commune qui doit avoir été *klu*, avec le sens de fermer, cacher, couvrir, etc., et qui est identique à *kru* (Cf. p. 319). Ainsi:

Grec κλείς, κλῄς, serrure, clef; dor. κλᾴξ; κλεῖθρον, κλεῖστρον, verrou; de κλείω, pour κλέϝω, fermer.

Lat. *clāvis*, clef, *claustrum*, verrou; de *clau-do*, *clu-do*.

Irl. *clò*, *clodh*, cheville, clou; erse *clòimhean*, *cloidhean*, id.; cf. lat. *clāvus*. — Cymr. *clo*, serrure, de *cloi*, fermer.

Anc. sl. et russe *kliučĭ*, clef; illyr. *kgliuc*, polon. *klucz*, boh. *klič*.

Le verbe *kliučiti* ou *klučati sie*, congruere, *za-kliučiti*, claudere, indique une forme augmentée de *klu*.

Cette racine paraît aussi se retrouver en germanique, dans le scand. *hlúa*, abriter, couver, etc.

J'ignore jusqu'à quel point on peut considérer comme alliés à ce groupe les mots pers. *kuland*, serrure, clef, *kulang*, verrou, *kalîd*, *kilîd*, *kalîćah*, kourde *klil*, clef, etc. On sait que le *kl* initial est étranger au persan, qui insère toujours une voyelle intermédiaire.

[1] D'après D. P., *pâǵas*, proprement, éclat, lueur, et, par extension seulement, gaieté, activité, vigueur, force.

D) Le seuil.

La diversité des noms est ici à peu près complète, et il n'en est aucun qui paraisse remonter à l'époque primitive; ce qui surprend, vu les idées que plusieurs peuples anciens associaient au seuil. L'unique rapprochement, peut-être plus apparent que réel, qui se présente entre l'Orient et l'Occident, est celui de l'arménien *tranti* avec le cymr. *trothwy*, armor. *treuzou*. Cf. le scand. *drôtt*, isolé d'ailleurs en germanique. Comme le nom cymrique se lie directement à *troth*, armor. *treuz*, travers, traversée, et par là à la racine sanscrite *tṝ*, *tar*, trajicere, etc., la réalité d'un rapport avec le mot arménien dépendrait de l'affinité de ce dernier avec la même racine. L'irland. *tairseach*, seuil, cf. *tars*, trans, *tarsuing*, transversus, *tarsnán*, transtrum, est une autre formation de même origine, ainsi que le scand. *thremr*, seuil. Cf. armor. *trémen*, traversée, passage, etc.

§ 265. LA FENÊTRE.

Aucun nom ancien de la fenêtre ne s'est conservé dans plusieurs langues, mais on remarque entre un certain nombre de termes une analogie de sens qui semble indiquer autre chose qu'un accord fortuit. Ces termes, soit simples, soit composés, se rattachent de diverses manières au nom de l'œil, ce qui est assez naturel, mais non nécessaire. Ainsi:

Scr. *gṛhâksha*, œil de maison, *galâksha*, littér. filet-œil, pour fenêtre à treillis, *gavâksha*, fenêtre ronde, exactement notre *œil-de-bœuf*.

Goth. *augadaurô*, ags. *eágdura*, anc. all. *augatora*, porte de l'œil; ags. *eágthyrl*, trou de l'œil; scand. *vindauga*, dan. *vindue*, angl. *window*, œil, c'est-à-dire ouverture pour le vent, d'où probablement l'irland. *fuindeog*, *fuinneog*, erse *uinneag*.

Anc. slave, russe, pol., etc., *okno*, fenêtre, de *oko*, œil; de même origine que *akshi*, *aksha*, *oculus*, ὄψ, etc.

Gr. φανόπτης, de φαίνω, φανός, et ὄπτομαι, ὄψ, etc. L'analogie de ces dénominations peut faire présumer que déjà les anciens Aryas comparaient la fenêtre à un œil.

Parmi les noms isolés, je ne citerai que le lith. *lángas*, *lungas*, à cause de son double rapport, d'une part avec l'irlandais *long*, lumière, et de l'autre avec la rac. scr. *lanǵ*, *lunǵ*, lucere, que donne le Dhâtup.

ARTICLE II. L'INTÉRIEUR DE LA MAISON.

§ 266. LA CHAMBRE.

Les points de comparaison directe sont ici en petit nombre, bien qu'assez sûrs. J'ai parlé déjà plus haut du gr. καμάρα, lat. *camara*, à l'origine, voûte, cintre, puis chambre cintrée. J'indique quelques analogies d'un autre genre.

1) Je reviens en premier lieu au scr. *çâlâ*, qui signifie non-seulement une maison, mais aussi une *salle*, double sens que partagent les corrélatifs germaniques *sâl*, *salr*, etc., indiqués p. 311 et qui répondent à la forme *sâlâ*, ainsi que ceux qui ont conservé la gutturale, *heall*, *halla*, etc. C'est à ces derniers que Kuhn rattache également l'allemand bas-saxon *hille*, chambre à coucher des valets dans une ferme (Z. S., V,

454), en comparant, comme de raison, le latin *cella* et le grec *καλιά*. L'irl. *ceall* et le cymr. *cell*, cellule, cabinet, proviennent peut-être du latin; mais l'irl. *cuil*, cymr. *cil*, cachette, retraite, coin; erse *cuile*, *cuilidh*, magasin, cave, paraissent bien se lier directement à cette rac. *kal*, *çal*, etc., tegere, que nous avons signalée à l'article indiqué. En germanique, où elle se présente sous les formes *hal*, *hil*, *hul*, *hel*, on en voit dériver le goth. *hulundi*, ags. *hol*, scand. *hola*, anc. all. *holî*, caverne; cf. anc. slave *koliia*, fovea, dont le sens propre se rapproche de celui de chambre, comme espace clos. Cf. latin *caula*, étable.

2) Le scr. *kaksha*, d'origine incertaine, réunit des acceptions très-diverses, qui se rattachent de près ou de loin au sens primitif et vêdique de lieu clos, cachette, tanière, etc. (D. P.) Au féminin, *kakskâ*, ou *kakshyâ*, désigne une ceinture, puis un mur d'enceinte et l'espace qu'il renferme, puis l'intérieur d'une maison, etc. — Cf. pers. *kâshah*, hutte de paille, *kâshân*, habitation d'hiver, *kâshânah*, maison, salle, antichambre, portique, galerie, et aussi nid d'oiseau, etc.

Les corrélatifs européens de *kaksha*, dans ses significations diverses, sont très-nombreux. Parmi ceux qui s'appliquent à un espace clos de dimensions variables, on peut signaler les suivants.

Gr. *κάψα*, caisse, avec ψ = *ksh*, comme dans *ὀψ*, œil = *akshi*. De là, le lat. *capsa*, d'où notre mot *caisse*. Cependant une dérivation de *κάπτω*, *capio*, est également possible.

Lat. *casa*, *casula*, hutte, avec *s* pour *ksh* ou *x*, comme parfois en grec et en latin (Cf. Aufrecht, Z. S., VIII, 71). — De là, avec un sens plus diminutif encore, notre mot *case*, etc.

Irl. *cós*, cavité, cachette, asile, caverne, avec *s* pour *ksh*, comme dans *deas* = *daksha*, etc.

Lithuan. *kaszus*, grande corbeille, *kaszele*, *kaszíkkas*, diminutifs.

Anc. sl. *koshĭ*, cophinus, *koshara*, ovile; russe *kósha*, corbeille, *koshélĭ*, besace, boîte; polon. *kosz*, corbeille et hutte de branchages; *koszar*, parc à moutons, etc. — Cf. de plus pol. *kasać* (*kasze*), enceindre, *kasanie*, action de ceindre, avec le scr. *kaksha*, ceinture.

Une seconde série d'analogies se révèle pour le scr. *kaksha*, dans le sens d'aisselle, de flanc, de cavité du corps. Ainsi le pers. *kash*, aisselle, et coin, angle; le lat. *coxa*, flanc, hanche, l'irl. *coss*, *cos*, cuisse, jambe et pied, cymr. *coes;* l'irland. *caise*, cunnus, l'anc. all. *hahs*, poples, etc.[1]

Ces rapprochements multipliés s'appuient les uns sur les autres, et témoignent de la haute ancienneté de ce terme, qui doit avoir désigné aussi l'intérieur de la maison.

3) De la rac. *rudh*, impedire, includere, occulere, dérivent, en sanscrit, *ârôdha*, lieu secret, intérieur, *avarôdha*, *uparôdha*, clôture, appartement intérieur, gynécée, etc.

La forme *â-rôdha* se retrouve exactement conservée dans le lith. *aródas*, *aróda*, cloison, séparation, et, plus spécialement, compartiment ménagé dans le grenier pour y mettre le blé. L'existence plus d'une fois contestée de la préposition préfixe *â* dans les langues européennes, est ici manifeste.

4) La chambre était naturellement le lieu du repos et du sommeil, *cubile*, *cubiculum*, et plusieurs de ses noms se rattachent à ceux du lit. Ce dernier est appelé en sanscrit *çaya*, *çayana*, de la rac. *çî*, jacere, quiescere, decumbere, d'où aussi *âçaya*, demeure, retraite, asile.

Le gr. κοίτη, lit, tanière, d'où κοίτων, chambre à coucher, dérive de même de κεῖμαι, jacio, quiesco, rac. κῖ = *çî*.

[1] Curtius, *Gr. Et.*[3], p. 146 et 642, compare aussi κοχώνη.

En germanique, où cette racine serait *hî*, on y rattache le goth. *hêthjô*, chambre à coucher (*thjô* suffixe), ainsi que des noms du village et de la famille que nous retrouverons plus tard.

Enfin, de l'anc. sl. *ći* = *çî* dans *po-ćiti*, quiescere, on voit dériver *pokoi*, quies, *pokoiti*, quietare; cf. lith. *pa-kajus*, paix; et le russe *pokói*, comme le polon. *pokoy*, désignent la chambre à coucher.

§ 267. LA CUISINE.

Le groupe principal des noms de la cuisine se lie partout à une racine commune à la plupart des langues ariennes, et qui exprime l'action de cuire. J'en offre ici le tableau comparatif avec les formes qui en dérivent, et dont les variations sont souvent singulières.

Scr. *pać*, coquere et maturare. De là *paći*, *pakti*, *pâka*, cuisson, et plusieurs noms du feu, tels que *paktra*, *paćata*, *paćana*, *pâćala*, etc. De là aussi, *âpâka*, four à cuire, *paćaka*, *pâkuka*, *paćêluka*, cuisinier, et les composés *pâkaçâlâ*, *pâkasthâna*, chambre à cuire, pour cuisine.

Zend *pać*, cuire. — Pers. *pazîdan*, *pajîdan*, id., *paz-gar*, cuisinier, *paz-âwâ*, four à briques, *pâćak*, bouse séchée au soleil, *pêćah*, feu, etc.; et aussi *pochtan*, cuire, etc. — Kourde *pesium*, coquo, part. pas. *pât* = scr. *pakta;* mais, à côté de cette forme, on trouve *kućiek*, fourneau, *kaućiek*, cuisinier, avec *k* pour *p*, comme on le verra plus d'une fois. — Afghan *pachaval*, cuire. — Armén. *epel*, id., probablement pour *pepel*, le *ć* ou *k* final changé en *p*; cf. plus loin ἕψω et πέπτω; mais aussi l'inverse, à ce qu'il semble, pour le *p* initial, dans *khoh*,

cuisine, *khohager*, *khokhger*, *khakhamokh*, cuisinier. Cf. latin *coquo*. Enfin, une troisième variante dans *poukh*, four, peut-être d'origine persane; cf. *pochtan*. — Ossète *fićin*, *fitsun*, cuire, avec *f* régulièrement pour *p*.

Gr. πέπτω (πέπω), cuire, mûrir, πέπων, cuit, πέμμα, πόπανον, gâteau, ἀρτοπόπος, boulanger, etc. Puis πέσσω, suivant Benfey et Curtius (Z. S., III, 409); d'une forme plus ancienne πέκιω, avec maintien de la gutturale. Curtius signale de plus la forme inverse dans ἀρτο-κόπος, boulanger, en rappelant le lith. *képti*, qui reviendra plus loin. Enfin, Benfey *Gr. Wl.*, II, 89) rattache encore ici le verbe ἕψω, pour πέψω, cuire, ainsi que ὀπτός, cuit, ὀπτάω, ὀπτανεῖον, cuisine, et peut-être ἰπνός, four, avec perte du *p* initial, comme dans l'armén. *ep-el*.

Lat. *coquo*, dans le même rapport avec le sanscr. *pać* que *quinque* avec *panća; coquus*, cuisinier, *coquina*, cuisine. Le synonyme *popina* se rattache probablement à l'osque ou au grec, ainsi que *popanum*, gâteau. [1]

Il faut observer ici que le lat. *coquo* et ses dérivés ont passé dans les langues du nord de l'Europe, où ils figurent plus d'une fois à côté des termes vraiment primitifs. Ainsi l'ancien irland. *cucann* (Z.², 69), plus tard *cuicen*, cuisine, *coca*, *cocaire*, cuisinier, cymr. *cegin;* angl.-sax. *cycene*, coquina, *cueccan*, coquere; scand. *kocka*, *kockr*, anc. all. *kochjan*, *koch*, *kuchina*, etc.; le russe et polonais *kuchnia*, illyrien *kuhigna*, cuisine, *kuhati*,

[1] Le lat. *culina*, où l'on a cherché une forme altérée de *coculina*, semble sans rapport avec *coquo*, comme l'indique l'analogie de l'anc. irland. *cuile*, *cuilæ*, cuisine (Z.², 765), qui ne provient sans doute pas du latin. Cf. *cuil*, coin, et erse *cuile*, *cuilidh*, magasin, cave. Comme le foyer était le lieu de réunion de la famille, on pourrait conjecturer une connexion entre *culina* et *cuile* et le sanscrit *kula*, famille, d'où *kulin*, *kulya*, ce qui appartient à la famille.

cuire, *kuhar*, polonais *kucharz*, cuisinier, etc., le lith. *kuknē*, cuisine, *kukkorus*, cuisinier, etc. Tous ces mots sont assurément d'origine latine. Les termes originaux sont les suivants.

Cymr. *pobi*, cuire, *poban*, four, *pobwr*, boulanger, etc., armor. *pibi* ou *pobein*, cuire, *piber*, *pober*, boulanger, etc.

Lith. *képti*, cuire, rôtir, *kepējas*, boulanger, *képalas*, pain cuit, *kepóne*, rôtissoire, etc.; *kep* pour *pek* par inversion, comme le gr. κόπος. Un des noms du four, *péczus*, paraît venir du slave, et un autre, *kakalys* (Cf. erse *cagailt*, foyer (?), et scr. *pâćala*, feu), rappelle *coquo* et les formes analogues en kourde et en arménien.

Anc. slave *peshti* (*pekã*), cuire, *pekŭ*, chaleur, *peshtĭ*, four, *pekarĭ*, boulanger, etc. Cf. les autres dialectes *passim*. On peut se demander si le russe *oćagŭ*, foyer, n'aurait pas perdu un *p* initial, comme ἕψω, ὀπτός, etc.

Les langues germaniques ne paraissent pas avoir conservé cette racine, non plus qu'aucun de ses dérivés.[1]

En résumé, ce groupe si fécond en divergences, non-seulement d'une langue à une autre, mais parfois dans une même langue, laisse quelque incertitude sur la forme primitive de la racine commune. Il est assez probable que, déjà antérieurement à la dispersion, et par suite du changement dialectique du *k* en *p*, et *vice versâ*, cette racine s'était modifiée de plusieurs manières, en *pak*, *kap*, *kak* et *pap*.

Les autres noms de la cuisine sont isolés, ou se confondent avec ceux qui vont suivre.

[1] Weber, il est vrai (*Beitr.*, 4, 279), rattache à *pać* l'all. *backen*, en rejetant (p. 262) mon rapprochement avec *bhaǵ*. Mais ce rapprochement est confirmé par Curtius (*Gr. Et.*, I, 151) et par Pott (*Wb.*, 3, 177), en comparant φώγω, rôtir, chauffer, φωκτός, rôti = sanscrit *bhakta*, φώγανον, grille à rôtir = *bhâǵana*, neut., vase à cuire, etc.

§ 268. LE FOYER, LE FOUR, LA CHEMINÉE.

Aux temps anciens et dans la simplicité des mœurs primitives, le foyer constituait le centre de la maison, le lieu de réunion habituel de la famille. De là, les idées morales qui s'y rattachaient, comme au symbole de la vie domestique et de l'hospitalité. Le nom du foyer se prend souvent et partout au figuré pour celui de la maison et de la famille, et, par une métaphore inverse, le sansc. *ģâti*, famille, désigne aussi le foyer, de même que *vastya*, maison, est devenu en gr. ἑστία. Les langues ariennes offrent ici une grande variété de termes, avec des analogies plus multipliées qu'étendues, et ces termes se rapportent en général aux caractères purement matériels du foyer, comme lieu du feu et de la cuisson, ce qui est d'ailleurs dans l'ordre naturel des choses. Les noms comparables, y compris ceux du four et de la cheminée, sont les suivants.

1) Scr. *açmanta*, *-taka*, foyer, four, proprement lapideus, de *açman*, pierre.

Le même rapport se reproduit entre l'anc. sl. *kamenĭ*, lapis, *kamenĭnŭ*, lapideus, lithuan. *akmů*, thème *akmen*, pierre (Cf. t. I, p. 149), et le russe *kaminŭ*, pol. *komin*, boh. *kamna* (pl.), lithuan. *káminas*, foyer, four, cheminée. Le synonyme russe *kómelĭ*, foyer, semble formé comme le scr. *açmara*, lapideus. Il faut naturellement rapporter ici le gr. καμῖνος, lat. *caminus*, four, foyer, plutôt qu'au verbe καίω, brûler.

C'est à un synonyme sanscrit de *açman*, savoir *açna*, *açan*, qu'Aufrecht ramène également le goth. *auhns*, four, d'un thème *ohna*, primitivement *okna*, contrairement à Bopp

qui avait comparé *agni*, feu, ou bien *ushṇa*, chaud (Z. S., V, 135). Il n'y aurait rien à objecter à cette conjecture, si le lith. *aukszinis*, cheminée du four, qui répond au goth. *auhns*, ne conduisait pas à une autre étymologie, car il est évidemment dérivé de *auksztas*, élevé. Il devient très-probable, d'après cela, que *auhns* se lie directement à l'adjectif gothique *auhuma*, élevé, *auhumists*, suprême, d'où *auhumistô*, élévation. Ce qui le confirme encore, c'est que *auhns* devient *ofen* en anglo-sax., *ofn*, *ôn*, en scand., *ovan* en anc. allemand, et que *auhumists* se change de même, dans l'anglo-sax., en *ufemest*, l'anglais *upmost* (Cf. Grimm, *Deut. Gr.*, III, 628).

Quoi qu'il en soit, les rapprochements plus sûrs du nom sanscrit avec le slave, le lithuanien, le grec et le latin, montrent suffisamment que l'ancien foyer consistait en une pierre, ce qui d'ailleurs n'avait guère besoin de preuve.

2) Le sanscrit a la rac. *çrâ*, *çrî*, cuire, qui devient *çir* dans *âçir*, cuisson, *âçirta*, cuit. Cette racine, primitivement *kar*, *kir*, avec le sens de chauffer, brûler (Cf. Fick, 33), reparaît dans plusieurs termes européens qui désignent le foyer, le four, des ustensiles de cuisine, ou des produits de la cuisson.

A *çrî* se rattachent probablement le gr. κρίβανος, κλίβανος, four, et κρίβανον, -ανη, espèce de pain, où βανο semble être une forme augmentée du suffixe sanscr. *van*. A *çrâ*, peut-être κρατήρ, lat. *crater*, primitivement vase à cuire. Cf. irlandais *creithir*, *crithir*, vase, coupe. A *çir* ou *çar*, κέραμος, terra coctilis, κέρνον, vase de terre; cf. irl. *cré*, *criadh*, cymr. *pridd* (*p* = *c*), argile. De plus, l'irl. *cearn* et *cir-thanach*, cuisine, ainsi que très-probablement l'anglo-sax. *hëordh*, anc. allemand *herd*, foyer, et *hearst*, anc. allemand *harsta*, rogus, craticula, frixura.

D'après Schweizer (Z. S., IV, 299), il faudrait ramener à *çrâ* le lat. *cremare*, *cremium*, etc., venant d'un subst. *cre-mor*, comme *clamare*, de *clamor*. L'irl. *cramhaim*, concoquo, vient de même de *cramh*, concoctio, digestio.

La forme causative de *çrâ*, qui est *çrapay*, d'où *çrapita*, cuit, *çrapaṇa*, cuisson, se retrouve clairement dans l'anc. slave *ćrěpŭ*, *ćrěpina*, testa, pelvis; russe *ćerepitsa*, tuile, et *kirpicŭ*, brique; lithuan. *czerpyczia*, tuile. Cf. illyr. *o-peka*, brique, de *peshti*, cuire. A ces mots slaves correspond aussi l'anc. allem. *scirbi*, all. mod. *scherbe*, testa. On a rapproché encore de *çrap* le goth. *hlaifs*, ags. *hláf*, scand. *hleifr*, anc. allem. *hlaib*, pain en tant que cuit, anc. sl. *chliebŭ*, lith. *klēpas*, lett. *klaips*, id. (Cf. Pott, *Et. F.*, I, 197; Benfey, *G. Wl.*, II, 177.)

Enfin, le Dhâtup. donne une racine *çrish*, *çlish*, urere, qui n'est probablement qu'un dérivé du désidératif *ciçrîsh*, *çiçrâs*, de *çrî* et *çrâ*. Je rattache à ces formes l'irl. *cris*, *crios*, feu, *criosach*, braise, le cymr. *crasu*, armor. *kraza* (pour *crist*), griller, rôtir, et *cresu*, enflammer, *creisier*, four, *creision*, cendre, etc.; l'anc. sl. *o-krasiti*, accendere, *krěsiti*, excitare, russe *kresítĭ*, pol. *krzesać*, battre le briquet, *kresivo*, briquet, etc.; enfin le lithuan. *krósnis*, four, et *karsztis*, chaleur, *karsztas*, chaud, etc.

3) Scr. *âshṭrî* (vêd.), foyer, cuisine, probablement de la racine *aç*, edere, vorare, au fut. partic. *ashṭâ* et *açitâ*, d'où *âçira*, *açitar*, *âçitar*, vorace, et *açira*, *âçara*, le feu qui dévore, comme *admani*, feu, de *ad*, edere.[1] — Pers. *âsh*, cuit, et aliment cuit, *âshîn*, cuisinier, boulanger, *âsh kardan*, cuire. Cf. beloutc. *âs*, feu.

Je compare, comme se liant à la même origine, l'angl.-sax.

[1] On peut en rapprocher peut-être ἄδις, ἀδίας, foyer, que donne Hesychius.

ast, four, *essian*, de *estian* (?), consumer, anc. all. *essa*, de *esta* (?), foyer de forge, etc.; et l'irl. *asaim* (c'est-à-dire *assaim)*, allumer, *asadh*, inflammation. Le latin *asso*, rôtir, *assus*, rôti, semble provenir d'une assimilation analogue.

4) Scr. *angârî*, *angâriṇî*, foyer portatif, de *angâra*, charbon. Cf. pers. *angêz*, charbon, kourde *aghér*, *aghrì*, feu, laghmani *angâr*, kashgari *ingar*, id.

Irland. *ong* et *aingeal*, erse *oingeal*, *oinneal*, foyer et feu; cymr. *engyl*, feu. — L'acception de charbon se retrouve dans le lith. *anglis*, anc. sl. *ãglĭ*, russe *ugolĭ*, pol. *wĕgiel*, illyrien *ughgljen*, boh. *uhel*, etc.

La racine commune est sans doute la même que celle du scr. *agni*, *angati*, *agira*, feu, savoir *aǵ*, *anǵ*, se movere, à cause de la mobilité de cet élément.

5) Persan *ushtû*, *ushtuwa*, foyer, probablement, comme *ustuwân*, *ustuwâr* = scr. *sthâvara*, ferme, fixe, de *istân* = *sthâ*, stare.

Scand. *stô*, *elld-stô*, foyer, proprement statio, ignis locus; cf. ags. *stow*, locus, lith. *stowa*, id., *stoweti*, stare, anc. sl. *staviti*, statuere, etc.

Russe *shestokŭ*, foyer, forme redoublée de *sthâ* (*tishthâmi*), comme le lat. *sisto*. — Le russe *pódŭ*, âtre, foyer, correspond de même au sanscrit *pada*, lieu, site.

6) Pers. *barîǵan*, *birîzan*, *barsân*, *birsân*, four; kourde *bêrósha*, chaudron. Cf. pers. *burushtan*, frire, cuire = sanscrit *bhṛǵ*, *bhrasǵ*, frigere, d'où *bhṛǵǵana* et *bhrâshṭra*, poêle à frire.

Gr. *φρύγετρον*, vase à griller l'orge, *φρυγεὺς*, rôtissoire, de *φρύγω*, rôtir, griller, le latin *frigo*, d'où *frixorium*, poêle à frire.

Irland. *breógach*, boulanger, *breógaim*, cuire et pétrir, venant de *bhrasǵ (?)* à cause du *g* non aspiré.

Au sanscr. *bhṛǵ*, assare, se lie sans doute la rac. *bhaǵ* (10), coquere, d'où *bhakta*, cuit. Les deux formes doivent s'être séparées de bonne heure, car on trouve en grec, à côté de φρύγω, et comme corrélatif de *bhaǵ*, φώγω, φώζω, d'où φώγανον, poêle à frire. A cette forme secondaire de la racine correspond également l'ang.-sax. *bacan*, scand. *baka*, anc. all. *pachan*, frigere, torrere, d'où respectivement *baecere*, *bakari*, *paccharo*, pistor. Cf. irl. *bacht*, *bocht*, feu; mais *bácala*, *bácudhas*, four, *bácailim*, cuire, viennent sans doute de l'anglais *bake*. Cf. plus haut la note p. 333.

7) Pers. *âlawah*, foyer, *âlû*, four à briques. — Cf. *âlâ*, *âlaw*, *âlanka*, flamme.

Cymr. *aelwyd*, armor. *oaled*, foyer, irl. *eallach*, id. — Cf. ang.-sax. *aeled*, *alet*, scand. *elldr*, feu.

8) Armén. *wararan*, foyer; *war*, feu. — Cf. pers. *war*, chaleur, *warazm*, feu, *warâgh*, flamme, etc.

Anc. sl. *po-variia*, cuisine, *po-varŭ*, cuisinier, de *variti*, coquere, et *vrěti*, fervere, d'où *varŭ*, calor, etc. Cf. passim les dialectes modernes.

Lith. *wirti*, cuire, *wirtuwē*, cuisine, *wirrējas*, cuisinier, etc.

Ici se rattache peut-être directement le germanique *warm*, chaud, etc., que l'on rapproche ordinairement du scr. *gharma*, et de θερμός, lesquels pourraient fort bien ne se ressembler que par le suffixe, à moins qu'on ne veuille identifier les trois formes *var*, *ghar* et θερ = *dhar*.

9) D'après Kuhn, le latin *atrium* aurait désigné dans l'origine le foyer ou la cuisine, et, plus tard seulement, la pièce à l'entrée de la maison. En bas-latin, *atrium* signifie encore parfois la cuisine et l'*âtre* (Cf. Ducange, v. c.). Kuhn rattache

ce nom du foyer, aussi bien que *ater*, noir, c'est-à-dire brûlé, au zend *âtar*, feu, conservé dans le sanscrit *atharvan*, prêtre du feu, et probablement dans *atharya*, surnom du dieu Agni.[1] Le zend *âtar*, dont l'origine est encore incertaine,[2] persan *âdar*, *âzar*, armén. *adr*, paraît conservé dans l'irland. *adhair*, feu.

Suivant Rossbach (Z. S., VI, 61, 239), une extension de sens analogue aurait eu lieu pour le lat. *œdes*, primitivement foyer, et allié ainsi au grec *αἴθω*, brûler, correspondant au sansc. *idh*, *indh*, d'où, entre autres dérivés, *êdha*, bois à brûler, *êdhatu*, feu, *aidh*, *aidha*, flamme, etc. Cf. angl.-sax. *âd*, bûcher, anc. all. *eit*, id., et feu, *eitjan*, cuire, etc. Cette conjecture est appuyée par l'irlandais, où l'un des noms de la maison, *aidhe* = *œdes*, semble se rattacher à celui du feu, *aedh*, en cymr. *aidd*, chaleur.

A côté de ces rapprochements nombreux entre les noms de la chambre, de la cuisine et du foyer, je n'ai rien trouvé à comparer avec sûreté pour le reste de l'intérieur de la maison, le grenier, la cave, l'escalier, etc.[3] Cela s'accorde

[1] Z. S., VI, 239. Roth explique *atharya* par *athari*, *ἀπ. λεγ.* du Rigvêda, signifiant, suivant lui, pointe de lance = *ἀθήρ*, par allusion à la forme pointue des flammes (D. P., v. c.).

[2] Suivant Justi (49), peut-être de *ad-tar*, qui dévore.

[3] Dans trois branches de la famille arienne, les noms de l'escalier et de l'échelle dérivent de la même racine, mais par des formations diverses. Ainsi, en sanscrit, *ni-çrayaṇî*, *ni-çrêṇî*, de *çri*, *ni-çri*, appuyer, incliner ; en grec *κλίμαξ*, de *κλί-νω*, in-clino, en anc. allem. *hleitara*, angs. *hlaeder*, allem. *leiter*, angl. *ladder*, de la rac. *hli*, *hlinôn*, *-nen*, lehnen, etc. Cf. scr. *çrêtar*, masc., celui qui s'appuie. Aucun de ces termes n'est primitif, mais leur commune dérivation peut faire présumer un nom proethnique avec le même sens. On se tromperait fort si l'on rapprochait le kourde *daràg*, scala (Garzoni,

d'ailleurs avec l'idée que nous pouvons nous faire des simples habitations des temps primitifs, lesquelles ne devaient guère consister qu'en une cuisine, et une ou plusieurs chambres à coucher.

Voyons maintenant quels étaient les alentours de la maison, avant d'y rentrer pour en examiner le mobilier.

ARTICLE III. LES ABORDS DE LA MAISON.

§ 269. LA COUR.

1) Un seul des noms sanscrits de la cour a conservé son corrélatif européen, savoir *angana* ou *angaṇa*, de la rac. *ang*, ire, comme lieu de mouvement et de passage, de même que le synonyme *aǵira*, de *aǵ*, agere. Cf. *aǵra*, p. 6 et 108.

Je compare le lithuanien *anga*, entrée, ouverture de la porte, *nam-angis*, *nům-ange*, cour, de *namas*, *numas*, maison, et *anga; prēanga*, *pryangis*, *pryange*, le devant de la porte, composé exactement comme le scr. *prângana*, cour, *pra* + *angana*.

Il faut peut-être rattacher ici l'anglo-sax. *inge*, scand. *engi*, pratum, anc. all. *angar*, arvum, bien que le *g* ne corresponde pas régulièrement.

2) Le grec χόρτος, cour, enceinte, appartient à l'un des groupes de mots les plus difficiles à démêler, quant à ses origines étymologiques. D'après les expressions homériques

Vocab.), de l'armoricain *dérez*, *dergé*, escalier, car, d'une part, le kourde est emprunté à l'arabe *daraǵat*, *durǵat*, et de l'autre, *dérez*, *dergé*, aussi marche d'escalier, qui manque en cymrique, n'est sans doute qu'une altération de *degré*.

αὐλῆς ἐν χόρτῳ (*Il.*, XI, 744), *αὐλῆς χόρτοι* (XXIV, 640), ce terme désignait, soit l'enceinte de la cour, soit l'espace enclos, l'allemand *hofraum*; mais l'acception d'enceinte ou limite paraît être la primitive, à en juger par *σύγχορτος*, voisin, limitrophe. D'après cela, *χόρτος* ne peut guère se séparer de *χορός*, danse circulaire, qui, suivant Hesychius, = *κύκλος*, *στέφανος*, cercle, guirlande. Ainsi la racine serait *χορ*, ce qui conduit à comparer le scr. *hvar*, curvum esse, dont le participe *hruta*, courbé, par inversion pour *hurta*, de *hvarta*, représente fort bien *χόρτος* pour *χϝορτος*.

Au mot grec répond exactement le latin *hortus*, jardin, en tant que lieu enclos, et *co-hors*, enceinte, cour, par contraction *chors*, *cors*, thème *corti*, d'où le bas-latin *curtis*, qui a passé à l'irl. *cúirt*, au cymr. *cwrt*, à l'angl. *court*, etc.

Comme le *g* germanique répond régulièrement au *χ* grec, et à l'*h* latin, on a souvent comparé le goth. *gards*, maison, *garda*, cour, ags. *geard*, jardin, enclos, scand. *gardr*, ancien allem. *kart*, *karto*, id., et cercle, etc. Mais ici déjà commencent les difficultés ; car, non-seulement le *d* gothique supposerait un *θ* = *dh*, au lieu du *t*, mais il appartient clairement à la racine. On ne saurait douter, en effet, que Grimm ne rapporte avec toute raison *gards* au verbe fort *gairdan* (*gard*, *gaurdun*), enceindre, entourer, lequel se retrouve dans l'ancien slave *graditi*, sepire, d'où *gradŭ*, russe *gorodŭ*, urbs, *gradejĭ*, sepes, *gradina*, *o-gradŭ*, hortus, etc. Le lithuanien a de même *źardis*, jardin (*ź* = *χ*, *h*), à côté de *gárdas*, enclos, parc, qui est peut-être slave. Enfin, les langues celtiques nous offrent encore l'irl. *gort*, *gáradh*, et le cymr. *gardd*, jardin, qui ne semblent pas empruntés au germanique.[1]

[1] Cf. aussi cymr. *garth*, rempart, forteresse, *garthan*, camp. L'irl. *ġaradh* désigne aussi une haie, un mur et une tanière.

Si de l'Europe nous passons à l'Orient, nous voyons le problème se compliquer encore davantage. Nous rencontrons d'abord le pers. *gird*, cercle, ville, *gardar*, id., kourde *gertia*, enceinte, etc., termes en apparence tout semblables à *gards*, et *gradŭ*, mais en réalité tout différents, car ils dérivent de *gardîdan*, tourner, entourer, être entouré; et la racine de ce verbe, par le changement de *v* en *g*, propre au persan, répond au scr. *vṛt*, *vart*, vertere. Or cette rac. *vart* reparaît non-seulement dans le lat. *verto*, qui n'a plus aucun rapport avec *hortus*, mais dans l'anc. sl. *vratiti*, vertere, *vrĭtieti*, circumagere, d'où dérive *vrĭtŭ*, illyr. *vart*, hortus, entièrement distinct de *gradŭ*. D'un autre côté, l'ossète *kharth*, cour, aussi semblable que possible à χόρτος, ne saurait cependant s'y rattacher régulièrement, puisque le *kh* ou *ch* initial, en ossète comme en persan, correspond au *sv* sanscrit.

Enfin, la confusion atteint ses dernières limites par l'addition du scr. *garta*, signifiant maison, comme le goth. *gards*, mais aussi creux, fosse, tanière, et qui diffère également de tous les termes qui précèdent. D'après le D. P., en effet, ce ne serait là qu'une forme plus moderne de *karta*, fosse, de la rac. *kṛt*, scindere,[1] et, comme maison, *garta* aurait désigné probablement une habitation souterraine. Il faut encore ajouter le *karta* des inscriptions de Persépolis, que Lassen traduit par *arx*, *palatium*, mais qu'il compare à l'héb. *qereth*, urbs (*Z. S. f. d. Kunde des Morg.*, VI, 78).[2]

Je laisse à de plus habiles à débrouiller cet écheveau si compliqué, ce qui ne peut se faire, je crois, qu'en admettant

[1] Cf. ossète *karta*, baquet, et anc. sl. *ćrŭtogŭ*, cubiculum, de *ćrŭtati*, incidere = scr. *kṛt*.

[2] Cf. κέρτα = πόλις ὑπὸ Ἀρμενίων (Hesych.).

des transmissions de plus d'un genre d'une langue à une autre.[1]

3) L'anc. all., ags., scand. *hof*, cour, puis, par extension, demeure, maison, a été rapproché du gr. κῆπος, jardin (Pott, *Et. F.*, I, 141); il faut en rapprocher aussi l'alban. *kópesht*, id. La racine ne peut guère être que les rac. *kap*, *skap*, des termes déjà comparés (p. 115), dans le sens de creuser, fouir. Il est à remarquer que l'anglo-sax. *hôf*, scand. *hôfr*, anc. all. *huof*, sabot de cheval, est au sl. *kopyto*, id., de *kopati*, fodere,[2] dans le même rapport que celui de *hof* à κῆπος. — Le mot germanique semble avoir désigné primitivement, comme le grec, un terrain cultivé près de la maison, un jardin; mais il ne paraît pas se retrouver chez les Aryas de l'Orient.

§ 270. LE PUITS, LA CITERNE.

Les habitations se sont toujours établies naturellement de préférence dans le voisinage des eaux, des lacs, des rivières ou des sources; mais, partout où celles-ci manquent, l'industrie humaine a dû chercher à y suppléer de bonne heure par des puits ou des citernes, dont la place la plus convenable était dans la cour. Je laisse de côté les noms de la source naturelle, qui n'intéressent pas directement l'économie de la maison, et je ne m'attache qu'à ceux qui indiquent une intervention du travail de l'homme.

[1] Fick, p. 359, se borne à comparer χόρτος, *hortus* et *gardhr*, en les ramenant à un thème commun *gharta*, de *ghar* = scr. *har*, prendre, saisir, etc. Cf. aussi Curtius (*Gr. Et.*[3], 189).

[2] Cf. scr. *çapha*, zend *çafa*, sabot de cheval, d'ailleurs sans étymologie connue.

1) Scr. *kûpa*, fontaine, puits, et creux, fosse, *kûpî*, petite fontaine, outre à huile, bouteille; dérivés peut-être, suivant le D. P., de *ku* + *ap*, qui a un peu d'eau, comme *anûpa*, proche de l'eau, de *anu* + *ap*, etc. Il n'est pas sûr cependant que le sens de creux, cavité, fosse, ne soit pas le primitif, car *kûpî*, dans l'acception d'ombilic, ne peut signifier que petit creux, fossette. Dans les langues congénères, les corrélatifs de *kûpa* s'appliquent, comme le sanscrit, à des récipients pour les liquides, de nature et de dimensions variables. Ainsi :

Armén. *kup*, puits, citerne ; pers. *kôp*, grande cruche à eau, ossète *koph*, baquet.

Grec κύπελλον, coupe. Cf. κύπη, cavité, caverne, peut-être à distinguer de γύπη, qui se rattache mieux au scr. *gup*, tegere.

Lat. *cūpa*, cuve, d'où sans doute l'irl. *cúpa*, *cupán*, cymr. *cwpan*, armor. *kôp*, coupe, et le scand. *kûpa*, vas rotundum. Par contre, l'ags. *cyfe*, anc. all. *chuofa*, dolium, se rattachent plus régulièrement à *gup* et à γύπη.

Lith. *kúpka*, coupe, peut-être du polon. *kubek*, id., aussi mot d'emprunt (?).

Anc. sl. *koupa*, poculum (Mikl., *Lex.*, 322), néo-sl. *kupa*, *kupica*, serbe *kupa*, grec mod. κοῦπα, etc. Le russe *kopánĭ*, citerne, de *kopati*, creuser, doit être séparé, à moins que sa racine, *kop*, ne se rattache de quelque manière à celle du scr. *kûpa*, si elle existe.

2) Scr. *sûda* = *kûpa* (Naigh., 3, 23), peut-être de *su* + *uda*, bonam aquam habens, mais le Dhâtup. donne aussi une racine *sûd*, effundere, effluere (Westerg.).[1]

[1] Dans le D. P. *sûd* n'a que les acceptions de : bien diriger, rectifier, ordonner, achever, détruire, tuer.

Kuhn (*Ind. Stud.*, I, 361) compare le bas-allemand *sôt*, puits.

Irl. *soidheach*, vase.

Lith. *sudas*, *sudélis*, *sudyne*, vase, cruche.

Anc. sl. *sŭsădŭ*, vase, pol. *sădek*, petit tonneau, russe *sosud*, *sudŭ*, *sudno*, vase, vaisseau, *sudokŭ*, jatte, illyr. et boh. *sud*, vase, etc.

3) Scr. *ćurî*, *ćûrî*, petite fontaine. Origine incertaine.

Irl. *curr*, puits, fontaine.

Lith. *szùlnis*, *szulinys*, id., — *sz* = *k* = *ć*.

4) Des rapports de significations du même genre que pour les deux premiers groupes ci-dessus, mais plus incertains, se présentent entre les termes suivants.

Scr. *puṭa*, *puṭaka*, creux, cavité, poche, cornet. Origine incertaine. Cf. *puṭ*, contenir (Dhâtup.).

Pers. *pûtah*, *bûtah*, creuset, kourde *bûta*, armén. *putag*.

Armén. *pos*, puits; alban. *pus*, id.

Lat. *puteus*.

Irl. † *putte* (Corm., *Gl.*, 138), vase, cavité, cunnus; peut-être du latin, malgré la différence de sens, à cause du *t* non aspiré; cymr. *pydaw*, *pydew*, puits (latin?).

Ang.-sax. *pytt*, scand. *pittr*, anc. allem. *puzza*, *puzzi*, etc., puits, sûrement du latin, à cause du maintien du *p*.

ARTICLE IV. LES MEUBLES ET USTENSILES DE MÉNAGE.

Revenons maintenant à l'intérieur de l'ancienne habitation pour rechercher, si possible, comment elle était meublée, et par quels moyens l'industrie primitive avait su pourvoir aux nécessités de la vie domestique. Nous commencerons cette

étude par les meubles proprement dits, pour passer de là aux ustensiles divers du ménage. La multiplicité des objets est ici très-grande, et nous serons forcé d'être sobre de développements pour ne pas donner trop de place à ces menus détails de la vie matérielle.

§ 271. LE LIT.

1) Scr. *stara*, *stariman*, *âstara*, *âstaraṇa*, *prastara*, *prastira*, *vistara*, *sastara*, *sañstara*, etc., lit, couche, de *stṛ*, *star*, sternere, expandere, avec divers préfixes.[1]

Zend *çtairis*, couche.

Persan *bistar*, *pistar*, lit, coussin = scr. *vistara*. Cf. *ka-star*, coussin (?).

Grec *στρῶμα*, *στρωμνή*, couche, de *στρώννυμι*, *στορέω*, rac. *στερ*.

Alban. *shtruare*, lit, *stróme*, id., du grec.

Latin *torus*, pour *storus*, de *sterno* (Cf. Bopp, *Verg. Gr.*, p. 1341).

Irland. *osar*, lit, litière, pour *ossar* et *ostar* = scr. *âstara*, comme l'indique le maintien de l'*s* entre les voyelles ; *cósair*, lit, pour *co-stair*, = scr. *sa-stara*, ou pers. *kastar*, coussin.

Ang.-sax. *stre* (= scr. *stara*), *streow*, *strene* (= scr. *staraṇa*), *straete*, *strael*, lectus, stratum; de *streowian*, goth. *straujan*, etc., sternere.

Anc. sl. *postelia*, russe *postélĭ*, boh. *postel*, etc., lit, de *po-*

[1] C'est aussi à *star* que le D. P. (t. III, 286) croit pouvoir rattacher *talpa*, lit, sopha, siége, que Weber préfère rapporter à *tarp*, satisfaire, réjouir, etc. Cf. aussi *talima*, *talina*, lit, *tala*, surface plane, sol, également de *star*, et l'irl. *talamh*, terre.

stlati, *po-stilati*, sternere, avec *l* pour *r* à côté de *strieti*, extendere. — Cf. scr. *upastaraṇa*, couverture.

Lith. *pátalas*, lit, probablement pour *pa-stalas*.

2) Scr. *tûlikâ*, lit, matelas.

Gr. τύλη, matelas (Diod., 13, 82).[1]

Irl. *tolg*,[2] cymr. *tyle*, lit.

Le mot sanscrit se rattache à *tûla*, *tûlaka*, coton, et désigne un matelas qui en est garni; mais *tûla* est aussi le nom du panache des roseaux et de plusieurs graminées, et c'est là sans doute son acception primitive. Les anciens Aryas, en effet, ne pouvaient connaître le coton, qui est originaire de l'Inde, et l'analogie des noms du matelas et du lit, en sanscrit, en grec et en celtique, ne peut s'expliquer que par le fait de l'emploi d'une matière analogue, comme les panaches du roseau, etc. La rac. scr. *tul*, tollere, sursum ejicere, explique parfaitement le sens primitif de *tûla*. Cf. irl. *tula*, *tulach*, *tuilg*, monceau, colline.

3) Scr. *çaya*, *çayana*, lit, de *çî*, jacere, cubare, quiescere.

Gr. κοίτη, κοίτος, lit, sommeil, de κεῖμαι.

Irl. *cin*, lit.

Cf., p. 331, le sl. *po-koi*, chambre à coucher, etc.

4) Scr. *nishadyâ*, petit lit; de *ni* + *sad*, sidere, commorari.

Irl. *suidhe*, couche et siége ; et aussi *séad*, erse *seid*, avec le *d* non aspiré, ce que je ne m'explique pas mieux que pour l'anc. irland. *suide*, sedes, *suidigur*, pono, *in-sádaim*, jacio (Z.[2],

[1] Comme τύλη, τύλος, signifie aussi durillon, bosse, Curtius (*Gr. Et.*[3], 212) le rattache à τυ = scr. *tu*, valere, en comparant *tumor*, *tuber*, etc.

[2] Irl. moy. *tolcc*, au datif *tuilg (Ir. Ann.*, p. 8) ; peut-être = au scr. *talpa*, avec *c* pour *p*.

434, etc.), en présence du moderne *suidhim*, sedeo, etc.[1] Cf. plus loin les noms du siége.

5) Scr. *mandurâ*, lit, natte (de *mand*, reposer); aussi étable = *mandira*, comme lieu de repos (Cf. p. 26, note).

Alban. *minder*, matelas.

Comme la racine *mand* signifie aussi, de même que *mad*, inebriari, lætari, ce qui s'applique fort bien à l'ivresse bienfaisante du sommeil, il faut peut-être rapporter à *mad* le latin *matta*, pour *madta*, natte, *mattarius*, qui couche sur une natte.

L'irland. *matta*, cymr. *matras*, angl.-saxon *meatta*, ancien allem. *matta*, etc., viennent peut-être, en partie du moins, du latin.

6) Scr. *lanǵâ*, sommeil (D. P., d'après Wilson).

Irl. *long*, lit.

Ce rapprochement se justifie par le fait que les noms du lit et du sommeil sont plus d'une fois les mêmes. L'irl. *long* désigne aussi une demeure, une maison, et le Dhâtup. donne une racine *laǵ*, *lanǵ*, *lunǵ*, manere, habitare, sens très-rapproché de *quiescere*, *decumbere*, et qui rendrait bien compte des diverses acceptions ci-dessus. Or cette racine, qui n'est pas encore constatée en sanscrit, se retrouve, sous ses deux formes *lanǵ* et *laǵ*, dans l'anc. sl. *leshti* (au prés. *lĕgă*, avec la nasale), decumbere; cf. pol. *lădz*, *lĕgnać*, couver, *lagnanie*, *lăzenie*, action de couver, etc., et dans *lejati*, jacere; cf. *po-lojiti*, *po-lagati*, ponere, d'où *loje*, lectus, etc. Ce fait nous conduit à rattacher ici tout un groupe européen des noms du lit, dont la

[1] Cela s'explique, comme dans d'autres cas, par le fait que dans les anciens manuscrits le signe de l'aspiration des consonnes est souvent omis.

racine est également conservée presque partout, mais où la gutturale varie. Ainsi :

Anc. sl. et russe *loje*, pol. *loże*, boh. *loże*, etc.

Gr. λέκτρον, λαγρός (Hesych.), de λέγομαι, decumbo ; à côté de λέχος, λόχος, rac. λεχ.

Lat. *lectus.*

Irl. *leacht*, de *luighim*, jaceo, recumbo ; par contre, *leagaim*, *leigim*, pono, sterno, indique, par le *g* non aspiré, la perte de la nasale.

Goth. *ligrs*, ags. *leger*, scand. *leg*, anc. all. *legar*, etc., de *ligan* (*lag*, *legun*), jacere, où le *g* répond au χ grec de λόχος, etc.

7) Pers. *dari*, couche, lit. Cf. *bî-dâr*, éveillé, vigilant, exsomnis, *bî-dârî*, vigilance.

Anc. sl. *o-drŭ*, lit, illyr. *o-dar*, boh. *odry*, lit.

La racine est probablement le scr. *drâ*, dormire, d'où *ni-drâ*, *ni-drâṇa*, sommeil, *ni-drâlu*, endormi, etc. Cf. grec δρήθω, δέρθω, δαρθέω, dormir, forme secondaire, ainsi que *dormio*, ancien slave *driemati*, dénominatifs comme l'indique l'analogie du scandin. *draum*, angl. *dream*, anc. allemand *traum*, somnus, etc.

J'ajouterai que c'est aussi à la rac. vêdique *çast*, dormire, que semble se rattacher l'irland. *cuiste*, lit. Le latin *castrum* n'aurait-il signifié à l'origine qu'un lieu de repos et de sommeil ? Comme la racine *çast* s'écrit aussi *sast* et *sas*, je compare également l'irland. *sosa, sois* (*sosti?*), repos, et l'erse *seist*, couche. [1]

[1] Cette racine *çast*, dans Wilson, *to sleep*, *peculiar to the Vedas*, est contestée par Weber (*Beitr.*, 4, 279) et n'est point admise, en effet, par le D. P. Westergaard (*Rad.*, 314) a *sas*, *sañst*, *ças*, *çañst*, dormire, le D. P. seulement *sas*, id. Si la forme avec *ç* est décidé-

§ 272. LE SIÉGE, LA CHAISE ET LE BANC.

1) Le principal nom de la chaise dérive partout de la rac. arienne *sad*, sedere, déjà mentionnée (p. 308 et 347). J'indique brièvement ses diverses formes.

Scr. *sadas*, *sadman*. — Zend *hadis*.

Gr. ἕδος, ἕδρα, ἕδρανον, etc.

Lat. *sedes*, *sedile*, *sella*, pour *sedla*.

Irl.-erse *suidhe*, erse *seidhir*; cymr. *sedd*.

Goth. *sitls*, ags. *setl*, *saetel*, scand. *saeti*, *sess*, anc. allemand *sezal*, etc.

Lith. *sēdimas*, *sóstas*, pour *sodtas*.

Anc. sl. *siedalo*, *siedaniie*, etc., dial. slaves passim.

2) Scr. *vistara*, chaise, siége et couche; de *vi* + *stṛ*, sternere. Cf. p. 346. — Peut-être de la même racine.

Goth. *stôls*, chaise, ags. et scand. *stôl*, anc. all. *stûl*, etc.

Anc. slave *stolŭ*, chaise et table, *stolĭtsĭ*, selle; russe *stúlŭ*, chaise, *stólŭ*, table, etc., etc. — Lith. *stálas*, table.

Irl. *stól*, cymr. *ystawl*, chaise.

Ce groupe européen si compacte pourrait aussi se ramener à la racine *sthâ*, stare, ou *sthal*, firmiter stare, causat. *sthâlay*. Cf. scr. *sthala*, site, monceau, lieu sec élevé artificiellement, tente, etc., et cf. p. 24.

3) Pers. *kûrsî*, kourde *kursi*, chaise. [1]

ment apocryphe, il faut renoncer aux rapprochements avec *cuiste* et *castrum*; mais il ne m'appartenait pas de mettre en doute le dictionnaire de Wilson.

[1] Cf. le scr. *kûrća*, paquet d'herbe ou de paille, employé comme siége. Fick (45) compare le latin *culcita*, coussin. On peut ajouter l'irl. *coilce*, lit; mais *kûrća*, touffe, poignée d'herbe, de plumes, etc., et

Lith. *krase*, *kraséle*, id., *kreslas*, fauteuil; *krastis'*, s'asseoir.

Russe *krésla*, pol. *krzesto*, fauteuil.

Rapprochement douteux.

4) Lat. *scamnum*, siége, banc; dim. *scabellum*.

Ang.-sax. *scemol*, *scamel*, anc. all. *scamal*, banc.

Anc. sl. *skomĭnŭ*, russe *skamiia*, banc.

Lith. *skomia*, table.

D'après Kuhn (Z. S., I, 140), *scamnum* est pour *scabnum*, comme l'indique le diminutif *scabellum*, et appartient à la racine sansc. *skabh*, *skambh (skabhnôti*, *skambhatê)*, fulcire, comme, à ce dernier verbe, *fulcrum*, lit, sopha.[1] Les formes lithuan.-slaves et germaniques auraient alors perdu le *bh* de *skambh*. Cette étymologie est appuyée par l'irl. *scabhal*, échafaudage, porche, hutte, dont les significations, différentes de *scabellum*, s'expliquent également bien par la rac. *skabh*.

§ 273. LA TABLE.

1) Un seul groupe des noms de la table présente quelque importance au point de vue comparatif.

Lat. *mensa* et *mesa*.[2]

Irl. *meis*, *mias*, erse *mios*, plat; corn. *mius*, table, armor. *meuz*, plat. Cf. irland. *maois*, corbeille, cymr. *mwys* (= *mês)*, panier.

aussi barbe et tête, semble encore mieux représenté par l'irl. *cuirc*, *cuircin*, crête, tête, nœud au sommet de la tête (O'R.); en erse *cuircinn*, sorte de coiffure de femmes.

[1] Cf. zend *çkemba*, pilier, de *çkemb* = scr. *skambh*.

[2] In sermone Varronis *mensa mesa* dici solere (Charis. *in Varr.*, IV).

Goth. *mês*, ags. *meose*, *myse*, anc. all. *meas*, *mias*, table. Cf. scand. *meisa*, corbis pabulatoria, et anc. all. *meisa*, cistella.

Russe *misa*, *miska*, terrine ; pol., boh. *misa*, plat ; slov. *mísa*, table.

Alban. *mësále*, table, *misú*, plat.

Si l'on compare le scr. *mâñsa*, chair, viande (p. 28), il devient probable que *mensa* et ses corrélatifs ont désigné à l'origine la chair distribuée pour le repas.

2) Le pers. *tabrak*, *tabûk*, table, plat, semble avoir la même racine que le lat. *tabula*, pour *stabula*, cf. *stabulum ;* savoir *sthâ*, ou peut-être *stabh*, *stambh*, stabilire, fulcire. Cf. ang.-sax. *stapel*, *stapul*, anc. all. *staphal*, *staphala*, mensa, fulcrum. Le kourde *stambulii*, grand plat, peut-il être comparé ?

§ 274. RÉCIPIENTS DIVERS, CAISSE, TONNEAU, PANIER, SAC, ET VASES DE TOUTE ESPÈCE.

Je comprends dans cet article la vaste nomenclature des ustensiles de tout genre et de toute matière qui servent à la conservation des solides et des liquides, à leur transport, à leur préparation culinaire, à leur consommation, etc. Il est impossible, en effet, de les séparer au point de vue étymologique, parce que les transitions d'un sens à un autre sont perpétuelles. Les significations primitives restent par cela même souvent obscures, et les rapprochements multipliés qui suivent ne sont donnés en partie qu'à titre de conjectures qui exigeront un nouvel examen.

1) Scr. *kâshṭa*, mesure de capacité, c'est-à-dire récipient

en bois, de *kâshṭa*, pièce de bois, de même que le grec *ξύλον, δόρυ*, etc., pour des objets divers de cette matière.

Pers. *kashtî*, bateau, vaisseau, auge, vase, etc., boukhar. *kishtî*, vaisseau; ossète *kushtil*, tonneau.

Gr. *κίστη*, caisse.

Lat. *cista, cistula, cistella, cisterna.*

Irland. *ceis, ciseán*,[1] erse *ciosan*, panier (*s* pour *st); cisde*, caisse (latin?). Cymr. *cist, cistan*, caisse, cabinet, cellule, *cist-faen*, caisse de pierre, monument druidique cellulaire; armor. *kést*, panier.

Ang.-saxon *ciste*, scand. *kista, kassi*, ancien allem. *chista, chasto*, etc., caisse, termes d'emprunt, à cause du *k* inaltéré.

2) Scr. *kabandha, kavandha*, tonne, gros vase ventru, corps sans tête, ventre, nuage; du pron. interr. *ka* et de *bandha*, corps, *quel corps!* Ainsi D. P.

Pers. *kawandah, gawandah*, sac à blé, panier à paille, filet en paille tressée pour porter le fumier sec, etc.

Comme nom propre, *Kabandha* désigne le nuage personnifié, le démon qui l'habite et que combat le dieu Indra. Kuhn le retrouve presque intact dans le grec Κάανθος, fils de l'Océan, frère de Melia qu'enlève Apollon, contre lequel il lutte et succombe, comme *Kabandha* sous les coups d'Indra. Cf. zend *Kuñda, Kavañda*, nom d'un Daêva (Justi, 83).[2]

Le scr. *bandha*, corps, de *badh, bandh*, ligare, a fort bien pu, sans le pronom, s'appliquer à un tonneau.[3] Ce double sens,

[1] Irl. † *ceis*, ruche d'abeilles (S. M., III, 433, etc.).

[2] *Die Herabkunft d. Feuers*, etc., p. 134. Il est à remarquer que nous avons ici, en grec, un exemple bien constaté de ces anciens composés avec le pronom interrogatif *ka*, dont l'existence en dehors du sanscrit est encore contestée.

[3] Cf. *bandha*, réservoir (D. P.); goth. *bansti*, *ἀποθηκη* (v. p. 25).

en effet, se reproduit dans le germanique, où l'anglo-saxon *bodig*, angl. *body*, anc. all. *potah*, désignent le corps, tandis que les corrélatifs *byden*, *putin*, *putinna*, allem. mod. *bottich*, *bütte*, signifient tonneau. Cf. erse *bodhaigh*, corps, et *buideal*, irl. *bóid*, *bóide*, tonneau, bouteille, dont la nasale est supprimée devant le *d* non aspiré.

3) Scr. *kumbha*, *kumbhî*, pot, cruche, jarre, urne cinéraire, vase en terre pour la cuisson, vase à mettre le blé, mesure de capacité, *kumbhakâra*, potier, etc. — Le Dhâtup. donne une racine *kumbh*, *kumb*, tegere.

Zend *khumba;* pers. *chumb*, *chub*, *chum*, cruche, jarre, *chumbah*, vase à tenir le blé, *chumbak*, *chummak*, id., et pot à eau. Boukhar. *chum*, cruche.

Gr. κύμβος, κύμβη, vase, coupe, canot (*cymba*), κύμβαλον, cymbale, le β pour φ après μ; κῦφος, σκύφος, vase creux.

Irland. *cumaidhe*, vase à boire ;[1] erse *cuman*, seau à traire, l'*m* non aspirée pour *mb*. Cymr. *cwman*, baquet, auge. — Erse *cùb*, espèce de panier, *cùbag*, caisse; le *b* non aspiré pour *mb*. Ici encore le cymr. *cwm* pour *cwmb*, vallée, combe, déjà en gaulois *cumba* (Cf. Glück, *Kelt. Nam.*, 28).

Russe *kúbŭ*, alambic, *kúbokŭ*, bocal, *kubyshka*, cruche, vase ventru ; l'*u* russe fait présumer en ancien slave une forme nasale *kãbŭ;* polon. *kubek*, coupe, *kubel*, seillot.

Lith. *kubilas*, tonneau.

Les corrélatifs germaniques, tels que l'anglo-sax. *cumb*, me-

et l'irl. *baiti*, tonneau (Stokes, *Goid.*², 76), de *basti*. Mais cf. aussi le sansc. *bhâṇḍa*, n., pot, vase, plat, caisse, boîte, etc., sans étymologie dans D. P.

[1] Cf. † *comm*, baratte (S. M., I, 124); † *cummain*, petit panier (Stokes, *Goid.*², 94). De plus, l'armor. *koumm;* vague, en tant que creuse comme un vase.

sure de liquides, angl. *comb*, mesure de capacité, scand. *kumbari*, navis mercatoria, anc. all. *chumph*, cymbus, all. moy. *chumf*, *kump*, vase, coupe, etc., sont des mots d'emprunt, le *k* s'y étant conservé intact.[1]

4) Scr. *kôça*, *kôsha*, récipient en général, enveloppe, tonneau, seau, vase, coupe, caisse, fourreau, coque, calice, scrotum, uterus, etc.; *kôçika*, *kauçikâ*, coupe; *kôshṭha*, grenier, magasin, aussi *kôsha*.

D'après le D. P., la forme *kôça* est la plus ancienne et paraît dériver de la rac. *kuç*, amplecti (Dhâtup.), d'où vient aussi *kukshi*, ventre, zend *kushi*, ventre, cavité.

Pers. *kôs*, timbale, *kôshah*, caisse pour les vêtements, ventre, *kôshish*, vase à tenir le vin; boukhar. *kòseh*, vase; kourde *gòsk*, id.; ossète *kus*, coupe.

Lat. *caucus*.

Lithuan. *kauszas*, vase à boire, grand pochon; diminutif *kauszéle*, *kiauszas*, coque, coquille, *kiausza*, crâne, etc. (Cf. § 148, 1.)

Irland. *cuach* (= *côch*), coupe, gobelet; cymr. *cwch*, canot. Irl. † *cochme*, vase (*Corm. Gl.*, 47).[2]

Armor. *cos*, gousse.

Comme l'*o* slave répond à l'*a* sanscrit, et non à l'*ô*, il faut rapporter à *kaksha* l'ancien slave *koshĭ*, cophinus, lithuanien *kaszus*, etc., ainsi que nous l'avons fait § 266, 2. Mais à la rac. *kuç* appartient sûrement le lithuan. *kuszys*, cunnus; cf.

[1] Cf. cependant l'allem. moderne *humpen*, s'il n'est pas affaibli de *chumph*.

[2] Cf. lat. *cucuma*, vase à cuire, et l'anc. sl. *kokma*, vas quoddam, ainsi que *koukoumarĭ*, poculum, qui rappelle singulièrement notre *coquemar*, suivant Diez, *Wb.*, 2, 20, de l'italien *cogoma* = *cucuma*. Ici, peut-être, le latin *cucumis*, *-meris*, courge, à cause de la ressemblance de forme.

scr. *kukshi*, ventre, ainsi que le grec κυσός, κυσσός, κύσθος, anus, cunnus, et κύστη, vessie.[1] Après tout, la racine perdue de *kaksha*, *kaç*(?), peut être alliée primitivement à *kûç*.

5) Sanscr. *pâtra*, récipient, vase en général, jarre, coupe, plat, etc.; *pâtrî*, petit foyer portatif; rac. *pâ*, tueri ou bibere, selon les cas.[2]

Pers. *pâtû*, grand pot de terre, *pâtîlah*, pot, chaudron.

Gr. ποτήρ, ποτήριον, coupe, πῶμα, id., rac. πω, πο, bibere (πίνω, πῶθι, πέπωκα); mais il faut rapporter πῶμα, couvercle, à *pâ*, tueri. — Cf. πάτανη, πατέλλα, plat, de πατέομαι, je mange, forme augmentée de πάομαι = scr. *pâ*, nutrire.[3]

Lat. *patera*, patère, vase de sacrifice, coupe, tasse; *patella*, dimin. *patina*, *patena*, plat (du grec?), *poculum*, coupe, comme *potus*, etc., de la rac. *pâ*, bibere.

Irl. *putraicc*, vase, *puitric*, bouteille. Le nom du pot, *pota*, *póite*,[4] cymr. *pot*, vient du latin *potus*, comme le scand. *pottr*, l'angl. *pot*, etc. — Irland. *pádhal*, seau, cruche; cymr. *padell*, poêle à frire, peut-être aussi de *patella*.

Goth. *fôdr*, theca, vagina, pour *fôthr* = *pâtra*, ags. *fother*, cophinus, anc. all. *fôtar*, theca, plaustrum, etc., sûrement de *pâ*, tueri (Cf. Bopp, *Verg. Gr.*, III, 201).

6) Scr. *pâna*, *pânila*, coupe, vase à boire; *nipâna*, seau à traire; rac. *pâ*, bibere, comme ci-dessus.

[1] Cf. anc. sl. *koukshinŭ*, urceus.

[2] Cf. *pitar*, pour *pâtar*, père, le protecteur, et *pâtar*, le buveur.

[3] Curtius (*Gr. Et.*[3], 199) rattache πάτανη, d'où le latin *patina*, à πετάννυμι, étendre.

[4] Cf. irl. † *pait*, espèce de vase (Corm., *Gl.*, 138); *pata*, vase (O'Clary, *ibid.*).

Cymr. *pan*, coupe, vase creux.[1]

Anc. sl. *pany*, fém., pelvis, *panitsa*, patella, lanx, cisterna; pol. *panew*, *panewka*, poêle.

Lith. *pana*, *pane*, poêle.

Cf. anc. all. *fanari*, espèce de vase (Graff, *Spr. schatz*, III, 526); mais *panna*, ags. et scand. *panna*, etc., patella, sartago, frixorium, probablement du lat. *patina*.

7) Scr. *kaṭhina*, vase à cuire, comme adj. dur. Cf. *kâṭha*, pierre, *kaṭhinî*, craie.

Gr. *κάτανος*, lat. *catinus*, *catillus*, vase à cuire, plat.[2]

Anc. sl. *kotlŭ*, chaudron, russe *kotelŭ*, ill. *kotla*, pol. *kociel*.

Lith. *kátilas*, id.

Le goth. *katils*, ags. *cetel*, *cytel*, scand. *kêtill*, *kati*, ancien all. *chezzil*, *chezzi*, sont empruntés, soit au latin, soit au slave.

8) Scr. *vâsana*, récipient en général, vase, boîte, corbeille, enveloppe, demeure, etc.; rac. *vas*, habitare, et induere sibi. Cf. p. 307.[3]

Lat. *vas*, vase. Cf. *vesica*, scr. *vasti*, vessie et bas-ventre.

Scand. *vasi*, sacculus, loculus, *veski*, pera, bulga.

9) Scr. *ćashaka*, coupe, vase à boire. — Cf. *ćashati*, nourriture (D. P.), das Essen, et rac. *ćash*, edere (Dhâtup.); en pers. *ćashîdan*, goûter.

[1] Stokes rattache ici l'irl. † *án* au pl. *ána*, petite coupe (Corm., *Gl.*, 7), pour *pán*, avec suppression observée plus d'une fois du *p* initial.

[2] Bopp (*Gl. scr.*) rapproche *catinus* de *kaṭhina*, mais le *ṭh* cérébral donne lieu à une objection. Fick (30) recourt à la racine scr. *ćat*=*kat*, signifiant suivant lui : cacher ; mais d'après D. P., seulement : se cacher, d'où *ćatin*, adj., qui se tient caché, sens moins approprié pour un vase. Il y ramène aussi *κότυλος*, *-λη*, creux, coupe, en comparant le scr. *ćatvâla*, dans le D. P., creux en terre pour le feu du sacrifice; mais cf. *ćatvara*, place carrée, lieu de sacrifice, de *ćatvar*, quatre.

[3] D'après l'observation de Weber (*Beitr.*, 4, 279), *vas*, habitare, et induere sibi, constituerait deux racines distinctes.

Pers. *ćashm*, coupe; armén. *ǵashag*, petite tasse.

Anc. sl. *ćasha*, *ćashitsa*, poculum ; russe *ćasha*, pol. *czaszka*, illyr. *cjascja*, boh. *ćeshe*, *ćisse*, id.

Irl. *casc*, *casg*, vase, *cascar*, coupe.

Goth. *kas*, vase, *kasja*, potier, scand. *kêr*, anc. allem. *char*, avec *r* pour *s*, vas, cratera, sinum; termes d'emprunt, du slave (?), à cause du *k* au lieu de *h* qu'il faudrait régulièrement.

Le pers. *kâs*, *kâsah*, kourde *kas*, coupe, gobelet, n'ont sans doute aucun rapport, et correspondent probablement au scr. *kañsa*, coupe, tasse, vase de métal, laiton, dont l'origine est incertaine.

10) Scr. *karka*, *karkarî*, *karkaṭî*, cruche, *karaka*, id., *karôṭa*, bassin ; peut-être de *kṝ*, *kar*, effundere, spargere.

Irl. *corc*, *corcán*, grand pot, *crocann*, récipient; *creach*, coupe. Cymr. *crochann*, vase, *cregen*, cruche, *crwc*, baquet.

Anc. slave *krŭćagŭ*, vas fictile, russe *korćága*, grand pot de terre.

Anglo-sax. *crôc*, olla, *crocca*, pot, anc. all. *chruoc*, cruche, mots d'emprunt, à cause du *c* inaltéré.

11) Scr. *bhâǵana*, vase en général, pot, coupe, plat; de *bhaǵ*, dividere, distribuere.

Irl. *buaigh*, *buaighneach*, coupe (O'R.).[1]

Ancien allem. *bechi*, *bechin*, bassin, *bechar*, coupe; scand. *bikar*, id.

Lith. *bėkis*, coupe (du germanique).

Russe *boćka*, tonneau, pol. *beszka*, lith. *baszka*, id., le *ǵ*, *g*, changé en *ć*, *sz* devant *k* (?).

12) Sanscr. vêd. *saras*, patère, vase du sacrifice (Roth, *Ni-*

[1] Dans Corm., *Gl.*, 21, † *bóge*, *boige*, chaudron, *boge*, petit vase à boire.

rukta, V, 11), *saraka*, vase à boire, et liqueur. Cf. *sara*, *saras*, eau, lac, etc., de *sṛ*, *sar*, se movere, fluere.

Gr. σορός, vase funéraire, puis cercueil, pourrait appartenir au scr. *kshar*, effundere, et peut-être colligere, comme le synonyme *kshal* (Dhâtup.). De là *kshâraka*, corbeille pour le poisson, les oiseaux, exactement le grec σώραξ, σώρακος, corbeille pour les figues. Cf. σωρός, monceau.[1]

Irl. *soir*, *soire*, *soireadh*, vase, bouteille, outre, sac.[2]

13) Scr. *pârî*, petite jarre, vase à boire, seau à traire; *pâlî*, pot, chaudière. Probablement de *pṝ*, tueri. Cf. *pâla*, gardien, plus anciennement *pâra*.

Gr. πήρα, lat. *pera*, sac, poche, ce qui garde, contient.

Cymr. *pair*, chaudière; irl. *coire*, id., avec *c* pour *p*, comme souvent; à moins que *coire* ne se rattache au scr. *ćaru*, pot, chaudron, et que *pair* ne soit, au contraire, pour *cair*.

14) Sanscr. *palla*, grand panier à blé. Cf. *palli*, maison, place, station.

Gr. πέλλα, seau, πέλλας, πέλλις, πέλις, πελίκη, plat.

Lat. *pelvis*, plat.[3]

Armor. *pellestr*, *pélestr*, baquet, cuve, semble composé avec *léstr*, vase. Cf. aussi *bal*, *béol*, cuvier.

Irl. *ballân*, baratte (pour *pallán?*), *baillein*, seau à traire.

Ces rapprochements sont peu sûrs, l'origine de ces mots divers étant également incertaine.

[1] Sur l'osque *sorovom*, ossuarium, cinereum, cf. Corssen, Z. S., 18, p. 199, sqq.

[2] Cf. *Beitr.*, 4, 279, les objections de Weber quant à *saras*, dont le sens propre serait lac, étang. Quand il est dit, dans le Rigvêda, que Indra a bu d'un seul coup trente *saras*, il ne faudrait voir là qu'une métaphore poétique, un exploit à la Gargantua.

[3] Fick (124) compare le scr. *pâlavî*, espèce de vase (D. P.).

15) Scr. *malla*, *mallaka*, *mallika*, vase, coupe, vase à huile, gobelet. Cf. *malli*, holding, having (Wilson, *Dict.*), et racine *mal*, *mall*, tenere (Dhâtup.).

Irl. *mála*, *máileid*, sac, *milan*, urna (Stokes, *Gl.*, nº 138), *mullán*, seau à traire. — Cymr. *mail*, bassin, vase creux; armor. *mal*, coffre, caisse, malle.

Anglo-sax. *mele*, pot, panier, anc. all. *malaha*, pera.

16) Scr. *kalaça*, vase pour recevoir le *sôma; ćaluka*, *ćuluka*, espèce de vase.

A l'un ou à l'autre de ces noms d'origine incertaine se rattachent: [1]

Pers. *kalîzah*, coupe.

Gr. κάλυξ, id., enveloppe, calice, κύλιξ, coupe, κυλίχνη, id., κολεὸς, κουλεὸς, gaîne.

Lat. *calix*, *culullus*, *culigna*, coupe, *culeus*, *culleus*, outre.

Lith. *kullys*, *kulle*, outre.

Russe *kulĭ*, sac.[2]

17) Scr. *amatra*, cruche, coupe (de *am*, ire + *tra*, suffixe d'instrument), c'est-à-dire moyen de transport. Cf. scr. *yâna*, véhicule, de *yâ*, ire, avec l'irlandais *ian*, vase.

De la même racine *am* proviennent: pers. *âmus*, grand verre; armén. *aman*, vase.

Gr. ἄμνιον, coupe ou vase pour recevoir le sang de la victime. Cf. aussi ἀμάρα, canal (?).

Armor. *of*, auge, pour *om* plus ancien; *ofad*, augée.

Scand. *âma*, amphora; anc. all. *ôma*, mod. *ohm*, mesure de capacité.

18) Scr. *ambhṛṇa*, cuve (vêd.), de *ambhas*, *ambhar*, eau (D.P.).

[1] Cf. Fick (39), à la rac. *kar*, répandre.

[2] Au même groupe se rattache peut-être l'irl. † *cilornn*, urceus (Z.[2], 14, 774), dérivé par le suffixe *rn*, *arn*, *ern*, *urn*.

Pers. *ambâr*, réservoir, magasin, d'où *ambârîdan*, remplir; kourde *ahmbár*, grenier.

Russe *ambárŭ*, illyr. *hambar*, grenier, pol. *wãbòr*, *wẽbòr*, grand baquet.

Irl. *ammar*, *omar*, baquet.

Malgré la singulière ressemblance des termes, il faut sans doute séparer le gr. ἀμφορεύς, et l'anc. all. *eimbar*, qui appartiennent à φέρω et *beran*, et qui reviendront plus loin, nº 24.

19) Scr. *sirâ*, seau, baquet à puiser, vaisseau tubulaire du corps (Wilson).[1]

Siahpôsh *siri*, pot, vase.

Russe *siréna*, chaudière.

Gr. σῖρος, σειρός, lat. *sīrus*, silo, fosse pour conserver le blé. Ce dernier nom est donné, par les anciens, comme barbare. L'usage des silos était commun à plusieurs peuples. Varron et Pline l'indiquent comme propre à la Cappadoce et à la Thrace, et Quinte-Curce l'attribue aux habitants de la Bactriane.[2] D'après Tacite (*Germ.*, 16), les Germains employaient le même procédé. Les termes comparés ci-dessus, et auxquels on peut ajouter l'armén. *shirim*, fosse, tombe, font présumer que le nom et la chose avaient une origine arienne, et que, dans le principe, le silo ne consistait qu'en un gros vase enfoui sous le sol.

20) Scr. *dṛti*, outre, c'est-à-dire peau, cuir, rac. *dṝ*, *dar*, findere.

Gr. δορός, id., et peau = δέρμα, de δέρω.

21) Scr. *ukhâ*, casserolle, vase à cuire.

[1] D'après le D. P., canal, veine, mais non vase à puiser.

[2] Varro, *De re rust.*, I, 57 ; Plin., *H. N.*, 18, 30 ; Q. Curt., *Hist. Alex.*, 7, 4, 24.

Lat. *auxilla*, dimin. de *aula*, *olla*, d'après Festus (Pott, *Et. F.*, II, 280).

22) Scr. *tulâ*, vase, coupe de balance, etc.; rac. *tul*, tollere.

Irl. *tulán*, chaudron.

23) Sanscr. *añsadhrî*, vase à cuire (? *sic* D. P.), de *añsa*, épaule, et de *dhra*, qui tient, porte, c'est-à-dire vase à *anses*.

Je ne cite ce nom que pour le mot *añsa*, parfaitement conservé dans le lat. *ansa*, lith. *asà*, lett. *ôsa*, anc. all. *ense*, anse, primitivement *épaule* du vase. Le goth. *amsa* a gardé le sens propre.

24) Pers. *barn*, *barnî*, *baranî*, grand vase, coupe de terre ou de métal; rac. *bar* (*burdan*) = sanscr. *bhṛ*, ferre. Cf. *kabârah*, coupe, composé avec le pronom *ka*, comme *kawandah*; v. nº 2.

Gr. *φέρνιον*, *φέρμιον*, *φορμός*, panier, corbeille, mesure de grains; de *φέρω*. Cf. *φέρετρον*, feretrum, litière, et *ἀμφορεύς*, amphora, de *ἀνα-φέρω*.

Irland. *bruin*, grand pot, et ventre.[1] Cf. *brú*, ventre, de *beir*, porter.[2]

Armor. *baraz*, baquet à anses, *baratte*.

Anc. all. *piril*, *biril*, ancien saxon *biril*, corbeille, de *beran*, porter. Cf. les composés *eimbar*, *einbar*; ags. *amber*, de *an-ber*, et *zwibar*, gerula, tina; all. mod. *eimer*, *zuber*, baquet à une ou à deux anses (?), sans rapport avec *amphora*; peut-être aussi anc. all. *sumbar*, calathus.

25) Pers. *lagân*, pot à eau, *lagan*, bassin; kourde *laghen*, vase; armén. *lagan*, bassin.

[1] *Bruinioch* = *mias*, lanx (Stokes, *Goid.*[2], 76; Duil Laithne, nº 74).

[2] L'irl. *tunna*, *tonna*, tonneau, etc., semble de même se lier au scr. *tunda*, *tundi*, ventre. Cf. lat. *uter* et *uterus*.

Gr. *λάγηνος*, *λάγυνος*, bouteille; lat. *lagena*, dimin. *laguncula*.

Irl. *long*, vase, coupe. Cf. *lag*, *log*, *lagán*, cavité, creux.

Cymr. *llogell*, réceptacle, poche, case, etc.

All. moy. *legel*; mod. *lägel*, tonneau.

Anc. slave *lagvitsa*, poculum, laguncula; russe *lagunŭ*, boîte à graisse pour les chars; pol. *lagiew*, petit tonneau, bouteille, etc.

La racine reste incertaine.

26) Pers. *tashtah*, plat, panier, *tast*, *tâs*, coupe, tasse, *tasht*, bassin. Cf. zend *tâçta*, façonné, fabriqué, de *tash* = sanscr. *taksh*, fabricari.

Lat. *testa*, vase de terre, brique, etc., de *texo*.

Anc. all. *dehil*, testa, de *dâha*, ags. *thô*, goth. *thahô*, l'argile qui se façonne; rac. *thah*, *thahs*; cf. p. 152, 169 et suiv.

Lith. *tisztas*, grand panier de joncs tressés; cf. *taszyti*, former, tailler, etc.

27) Pers. *satl*, coupe à anses, grand chaudron; *sital*, réservoir.

Lat. *situla*, seau, vase à eau.

Irl. moy. *sitheal*, coupe, bol (Stokes, *Gl.*, n° 241).

Cymr. *hidl*, filtre, passoire (?).

28) Pers. *sâbal*, espèce de panier pour le transport.

Irl. *sabhail*, grenier, primitivement peut-être, grand panier à grains.

29) Pers. *dol*, *dôlah*, baquet, seau à traire. Cf. *dûlah*, ventre.

Lat. *dolium*, tonneau, que Fick rapporte à la rac. *dhar*.

Ancien sl. et russe *delva*, id.

30) Kourde *had* (*h* fort), tonneau. Cf. pers. *kad*, *kadah*, caveau, cave, tanière, magasin, souterrain.

Gr. κάδος, tonneau, baquet; latin *cadus*.

Cymr. *cod*, poche; erse *cùdainn*, tonneau; irl. *cuad*, *-dh*, coupe de bois (O'R. et D. Laith. nº 73).

Lith. *kodis*, cruche, cuve.

Anc. sl. et russe *kadĭ*, cuve, baquet; russe *kadka*; pol. *kadz*, *kadka*, id., etc.

L'origine de ce groupe est d'autant plus incertaine que l'on trouve en hébreu *kad* pour urne, vase à puiser et à porter l'eau, lequel toutefois n'a pas d'étymologie sémitique. Le scr. *kaḍatra*, espèce de vase, paraît correspondre à *kalatra;* cf. κάλαθος, corbeille tressée (?), sans rapport avec κάδος, etc.[1]

[1] Ces trente rapprochements, dont plusieurs restent douteux, peuvent être encore augmentés et j'en fais suivre quelques-uns qui paraissent assez sûrs. Ainsi :

Scr. *ćaru*, pot, chaudron; *ćaluka*, espèce de vase. — Anc. sl. *ćara*, *ćarŭka*, poculum, russe *ćara*, pol. *czara*; gr. κάλυξ, -υκος, etc. (v. nº 16); irl. † *coire*, chaudron, mais cf. nº 13; ags. *hver*, scand. *hverr*, chaudron, vase.

Scr. *dhâkâ*, récipient, de *dhâ*, poser, tenir, porter, etc. — Grec θήκη, id., gaîne, bourse, bière, etc., de la rac. θε, τίθημι (Fick, 100).

Scr. *dhâraka*, récipient, cruche à eau, de *dhar*, porter, tenir. — Grec θώραξ, -ακος, thorax, cuirasse (Fick, 102); dans Aristophane, aussi une espèce de coupe.

Scr. *gôlâ*, cruche ronde, et aussi boule. — Grec γαῦλος, et γαυλός, vase rond, cuvier, espèce de navire. Cf. scr. *gula*, *gulî*, balle, boule; scand. *kula*, id. (Fick, 65).

Scr. *kûpa*, creux, cavité; fontaine, puits; creux qui garde l'eau dans le lit d'une rivière à sec; outre pour l'huile; *kupî*, bouteille. Cf. p. 344, et ajoutez l'anc. sl. *koupa*, poculum (Mikl., *Lex.*, 322).

Grec κέρνος, -νον, grand plat pour les sacrifices. — Irl. † *cern*, plat (O'Dav., *Gl.*, 64), *cernine*, plur. dimin. (Corm., *Gl.*, 37); anc. slave *krina*, *-nŭ*, modius, *krinitsa*, catinus, olla, urna; russe *krinka*, plat, tasse, etc.; scand. *hverna*, pot, écuelle. Curtius (*Gr. Et.*³, 141) rattache κέρνος à κέραμος, terra coctilis, et à la rac. scr. *çar*, *çrâ*, cuire. Cf. le partic. *çrâṇa*, cuit. Fick (38), avec moins de probabilité, compare

§ 275. NOTE SUR L'EMPLOI DU VERRE.

Les rapprochements qui précèdent, et que j'ai limités aux analogies observables entre l'Orient et l'Occident, sont loin sans doute d'être complets, et les langues européennes comparées entre elles en fourniraient encore une riche moisson. Ils suffisent cependant à prouver que les anciens Aryas possédaient une grande variété de récipients et de vases de tout genre, en terre cuite, en bois, en cuir, et sûrement aussi en métal. Sur ce dernier point, il est vrai, la comparaison des noms ne nous donne pas de certitude, parce que ceux qui expriment la matière dont le vase était fait, comme le sanscrit *lâuhabhû*, *lâuhâtman*, chaudière, de *lôha*, fer, le gr. χαλκίον de χαλκός, le russe *miednitsa*, id., de *miedĭ*, cuivre, etc., diffèrent dans les langues particulières. Le zend *ayañha*, vase d'airain, ressemble bien au latin *aenum*, *ahenum*, mais ces mots peuvent s'être formés indépendamment l'un de l'autre, le premier de *ayañh* = scr. *ayas*, le second de *aes*, et il ne reste de certain que l'analogie de nom du métal même. Comme on ne saurait douter, toutefois, que les anciens Aryas n'aient connu et employé plusieurs métaux, il est plus que probable qu'ils les ont appliqués aussi à la confection de vases divers.

Une question plus obscure est celle de savoir s'ils ont connu et mis en œuvre le verre, que les Egyptiens, comme on le sait, possédaient déjà à une époque très-reculée. Les noms du

le sansc. *karaka*, cruche (Cf. nº 10), *karanka*, crâne, et y rapporte aussi κράνος, goth. *hvairnei*, anc. all. *hirni*.

verre diffèrent trop dans les branches de la famille pour qu'aucun d'eux puisse être considéré avec sûreté comme proethnique. Les observations qui suivent ne sont pas de nature à dissiper les doutes à cet égard.

Le scr. *sikshya,* verre, cristal, peut-être de *sić,* spargere, rigare (cf. *sikatâ,* sable), paraît bien se retrouver, peut-être par transmission, dans le persan *shîshah,* verre et vase de verre, flacon, coupe; cf. *sîch* et *sayka,* coupe, et le kourde *scùsca,* verre (Garzoni). Le *ksh* serait devenu *sh* comme dans *tash,* pour *taksh,* etc. Or, on trouve aussi le synonyme *shishlah,* pour *shikshlah,* et cette forme se rapproche beaucoup de l'anc. sl. *stiklo,* vitrum, d'où *stĭklěnŭ,* vitreus, *stiklěnitsa,* poculum, russe *steklo,* etc., lithuan. *stiklas,* verre et coupe, terme qui a passé dans le goth. *stikls,* anc. all. *stechal,* coupe de verre. Le *t* intercalé semble être inorganique (*stĭklo* serait pour *sĭklo*) et il disparaît, en effet, dans plusieurs dialectes slaves, comme le pol. *zklo,* le boh. *sklo,* le slovaque *sklén,* etc. Cependant, même en admettant un rapport réel, il resterait à savoir si ce nom du verre ne serait point venu aux Slaves du persan à une époque postérieure à la séparation.

Une autre coïncidence à noter, bien que trop isolée pour être sûre, est celle du pers. *mînû,* verre blanc ou bleu, *mînâ,* verre à boire, verroterie, émail, vitriol, bleu, etc., avec l'irl. *mionn,* verre (O'R.).

Enfin, le lat. *vītrum,* d'ailleurs sans analogue, car le cymr. *gwydr* en provient sans doute, semble trouver son étymologie probable dans le scr. *vîdhra,* clair, pur, de *vi* intensitif et de *idh,* accendere. Cf. *iddha,* enflammé et pur, et *idhra* dans *agnîdhra,* suivant le D. P., pour *iddhra,* et *idhtra.* D'après cela, *vîdhra,* clair, pur, tiendrait lieu de *vi-idh-tra,* et *vītrum*

serait contracté de *vīdtrum*. Je dois ajouter, cependant, que Bopp (*Verg. Gr.*, III, 197) rapporte *vītrum* à *video*.[1]

Tout cela, je le répète, ne suffit pas à constituer une preuve décisive pour l'ancienne possession du verre, et ne fournit que des présomptions fort hypothétiques.

§ 276. USTENSILES DOMESTIQUES DIVERS.

Je fais suivre encore quelques noms des objets mobiliers qui paraissent avoir fait partie d'un ancien ménage arien. Il ne faut pas s'attendre à y retrouver tous ceux qui nous sont devenus nécessaires, mais qui ne l'étaient pas aux temps primitifs. D'ailleurs, bien des anciens termes doivent s'être perdus, et on ne peut espérer mieux que des indications fort incomplètes.

A) Le balai.

1) Scr. *avaskaraka*, balai, brosse (Wilson),[2] *avaskara*, balayures, ordures, aussi *avakara*, et *apaskara*, de *ava* (*avas*), et *apa* + *kṝ*, *kar*, dispergere. Cf. *bahukarî*, balai, multum spar-

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 274) décompose *vîdhra* en *vi-idh-ra*, proprement chaud. Le D. P. ne donne que le sens de clair, et compare le sl. *vedro*, serenitas, ainsi que αἴθρη, mais sans parler de *vītrum*, que Weber non plus n'en rapproche pas. Fick (189) compare le scr. *vithura*, en lui donnant le sens de fragile ; mais le D. P. n'a que les acceptions de vacillant, oscillant, instable, de *vyath*, trembler. Fick, comme avant lui Curtius (*Gr. Et.*³, 528), rapproche de *vitrum* le gr. ἄιτυρον = ὕαλος (Hesych.); pour ἄ-ϝιτυρον = scr. *vithura*, mais Schmidt (Z. S., 9, 398) y voit une fausse lecture pour λίγυρον, ce que Curtius ne regarde pas comme prouvé.

[2] Le D. P. ne donne pas cette acception.

gens. L'*s* intercalée peut appartenir à la préposition préfixe *avas*, en bas, sous (D. P.), ou être ajoutée par euphonie, comme dans *apaskara*, de *apa* + *kar*, ou enfin être un reste d'une forme *skar* de la rac. *kar*, dont on trouve des traces ailleurs. Cf. la rac. german. *skar*, *skir*, *skur*, scindere, radere (separare), lith. *skirti*, diviser, séparer, irl. *scaraim*, id. (dans Z.², 239, *etarscartha*, separationis, 416, *noscarinn*, separabam me), le gr. σκώρ, excrementum, gén. σκατός, thème σκαρτ, lat. *stercus* pour *scertus*, etc.

A la forme *kar* se rattache le grec κόρος, κόρηθρον, balai, κόρημα, balayures, κορέω, balayer.

A *skar*, l'irl. moyen *escart*, gl. scupa (scopae ?), balai, ou peut-être stupa, étoupe, = erse *eascart* (Stokes, *Gl.*, nº 254). — L'anc. all. *cherjan*, *kerjan*, mod. *kehren*, balayer, *kehricht*, balayures, paraît également provenir de *skerjan*, le *ch*, *k*, s'étant maintenu sous l'influence de l'*s* supprimée plus tard.

2) Pers. *shârûf*, balai.

Gr. σάρος, σάρωθρον, id., σάρμα, balayures, de σαίρω, balayer, nettoyer, σαρόω, id. Cf. lat. *sario*, *sarrio*, sarcler, nettoyer le sol.

Russe *sórŭ*, balayures, ordures, *sorítĭ*, remplir de balayures, etc. Pol. *szòr*, *szur*, détritus, alluvion, *szorować*, frotter, nettoyer.

Lith. *szlotà*, balai, *szlóti*, balayer.

La racine commune de ce groupe se reconnaît dans le scr. *kshar*, dimittere, relinquere, effundere, = *kshal*, abluere, puis verrere, abstergere. Cf. persan *sharîdan*, couler et verser, *shâr*, flux, etc. Comme le *ksh* sanscrit est plus d'une fois représenté par *sk*, on peut comparer l'ancien allem. *scioran*, *scôr*, *scurun*, trudere, impellere, d'où *scora*, pelle, all. moderne *scheuern*, nettoyer, frotter, anglais *to scour*, etc. On peut

même présumer une affinité primitive de *kshar*, avec le *skar*, de l'article qui précède.

3) Lat. *scopæ* (pl.), *scopula*, balai, de *scopa*, brin, petite branche.

Irl. erse *scuab*, *sguab*, balai; cymr. *ysgub*.

Cf. goth. *skuft;* anc. all. *scuft*, *scufi*, chevelure; allem. mod. *schopf*, bouquet, crête, queue, etc.; pol. *czub*, touffe, crête, plumet, *czupryna*, touffe de cheveux, *czubać*, arracher, cueillir; lith. *czópti*, prendre, saisir, *czupoti*, toucher, *czupikkas*, touffe de cheveux, etc.

Le corrélatif sanscrit me semble se trouver dans *kshupa*, *kshumpa*, *ćhupa*, buisson, sens qui se rapproche beaucoup des acceptions de balai, touffe, plumet, bouquet. La racine *ćhup*, tangere (Dhâtup.), (= lith. *czupoti*) et peut-être capere, carpere, comme le lith. *czópti* et le pol. *czubać*, donnerait pour sens primitif ce qui est cueilli, saisi, réuni.[1]

B) Le tamis, le filtre.

Les noms de ces deux ustensiles se confondent souvent, bien que l'un s'emploie pour les substances sèches et l'autre pour les liquides.

1) Un groupe étendu, mais exclusivement européen, se compose des termes suivants.

Gr. *σηλία*, *σῆστρον*, tamis; *σήθω*, tamiser, forme augmentée par *θω*, de *σάω*, *σείω*, secouer, agiter; *ὑποσείω*, tamiser.

Irl. *síothlán*, *síothlóg*, filtre; *síothlaighim*, filtrer; par contraction *síolánaim*, id., et *síolachán*, filtre, — formes dérivées

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 280) propose la racine *kshubh*, trembler, osciller.

sans doute d'un thème plus simple *síothal*, *síthal* = cymr. *hidl*, filtre et tamis, d'où *hidlaw*, filtrer, etc.

Ags. *sibi*, *syfe*, anc. sax. *sef*, anc. all. *sib*, tamis. — De là le cymrique *syfa*. — La nature du suffixe de dérivation reste obscure.

Lith. *sētas*, tamis, *sijoti*, tamiser.

Russe *sito*, pol. *sito*, boh. *sjto*, etc.

La racine commune, conservée par le grec, est sûrement identique à celle qui exprime l'action de semer (Cf. p. 133). L'anc. allem. *sîhan*, colare, *sîha*, colum; scand. *sya*, id., et *sîa*, *sigti*, tamis, semblent se rapporter au scr. *sić*, *sîk*, spargere, effundere (Cf. p. 157).

2) Scr. *ćâlanî*, tamis, de *ćal*, vacillare, au causat. *ćâlay*, commovere, concutere. Cf. *ćâlana*, oscillation, et pers. *ćalîdan*, mouvoir, *ćalćal*, instabilité, etc.

Lat. *colum*, filtre; *colo*, filtrer.

Alban. *kuloig*, id.

Le pers. *pâl*, tamis et filtre (Cf. p. 157), se rattache peut-être à cette série par le changement de *k*, *ć*, en *p*, dans le zend, etc.

3) Pers. *ćać*, tamis. — Cf. scr. *ćanć*, tremere, et *kak*, *kank*, vacillare (Dhâtup.); goth. *hahan*, pendere; russe *kaćatĭ*, branler, secouer, etc.

Cymr. *gogr*, tamis, de *gogi*, agiter, secouer, pour *coci* et *cocr* (?).

Irl. *coignean* et *sgoignean*, tamis, *caigne*, van, *scágaire*, *scogaire*, filtre, de *scagain*, *sgagaim*, filtrer, passer et vanner. Cf., cependant, le sanscrit *khaǵ*, *khanǵ* et ses analogues (V. p. 44).

C) La lampe.

Aucun nom proethnique de la lampe ou du flambeau ne paraît s'être conservé, et, sauf ceux qui ont passé d'une langue à une autre, les différences sont partout complètes. Ce qu'il y a de singulier pour un objet aussi simple, et sans doute d'un emploi très-primitif, c'est de voir ses noms grecs et latins, non-seulement se transmettre au reste de l'Europe, mais retourner parfois dans l'Orient, ce qui indique que les lampes ont dû être portées au loin comme articles de commerce. C'est ainsi que le gr. λαμπάς, λαμπτήρ, de λάμπω, briller, peut-être allié au scr. *limp*, urere et ungere, cf. *limpidus*, etc., a passé au lat. *lampas*, au scand. *lampi*, à l'anc. all. *lampili*, au lith. *lampà*, *lempe*, au pol. *lampa*, etc., et aussi à l'arménien *ghamp* = *lamp*. C'est ainsi encore que le latin *candela*, de *candeo* (Cf. scr. *ćand*, lucere, etc.), d'où l'irl. *caindeal*, le cymr. *canwyl*, l'armor. *kantol*, l'anglo-sax. *candel*, etc., se retrouve également dans l'armén. *kanthegh*, et même dans le kourde *kandil*, lampe.

Il est certain, cependant, que les anciens Aryas ont dû savoir s'éclairer dans l'intérieur de leurs maisons, et il faut admettre que les premiers noms de la lampe ont été remplacés plus tard. A défaut d'analogies directes, on pourrait peut-être rapprocher le scr. *daçâ*, mèche de lampe, proprement frange, fil qui dépasse le bord d'une étoffe, de l'anc. all. *tâht*, *dâht*, all. mod. *docht*, mèche; toutefois l'irrégularité du *t* ou *d* pour *d* qui exigerait *z*, et la comparaison du scand. *thâttr*, filum funis, rendent plus probable un rapport avec le persan

tâchtan, filer, tordre, *tâchtah*, tordu, etc. Cf. sanscrit *taksh*, *texo*, etc. (V. p. 223.)[1]

D) La cuiller.

Pers. *ćam*, *ćumćah*, cuiller.

Russe *ćumíćŭ*, *ćumíćka*, id., pochon.

Je ne sais si ce mot russe se retrouve dans d'autres dialectes slaves, et s'il ne vient pas du persan. Ce dernier dérive de *ćamidan*, boire, d'où *ćamân*, *ćamanah*, coupe, gobelet. Cf. sanscrit *ćam*, *ćamasa*, coupe, *ćamû*, bassin pour recevoir le sôma, etc.

Aucun autre nom de la cuiller ne donne lieu à des comparaisons.

Ceux de la fourchette se rattachent, partout où ils existent, à ceux de la fourche. Cf. p. 140 et seqq.

Pour le couteau, cf. p. 177 et seqq.

Pour le soufflet, cf. p. 189 et seqq.

ARTICLE V.

§ 277. LE VILLAGE ET LA VILLE.

D'après ce que nous pouvons présumer déjà par tout ce qui précède, et ce qui deviendra plus évident quand nous aborderons l'organisation sociale, les anciens Aryas doivent avoir eu des centres de population plus ou moins considérables. Ce qu'il

[1] Grassmann (Z. S., 12, 125) rapporte *tâht*, *dâht*, à *dah*, brûler; mais la concordance des consonnes fait également défaut.

est plus difficile de savoir, c'est quel degré de développement ils avaient atteint, et si, à côté des villages ou des bourgades, il existait des villes proprement dites. Les termes proethniques qui se sont conservés, et qui ont suivi sans doute les phases graduelles d'accroissement des populations, nous laissent par cela même dans l'incertitude, car on les voit passer facilement d'un sens plus restreint à des acceptions plus étendues. Le nom de la maison, ou de la demeure, devient celui du village et de la ville, et nulle part il ne semble y avoir de limite bien précise. L'examen de ces noms montrera ce que l'on peut conjecturer à cet égard.

1) A la p. 308, j'ai comparé les corrélatifs du scr. *vêça*, maison, venant de *viç*, intrare, considere. Le subst. *viç*, f., identique à la racine, a eu sans doute primitivement le même sens, mais, dans les Vêdas, il désigne la famille, et, au pluriel, les hommes, comme réunion des familles.[1] En zend *viç*, *vîç*, réunit les acceptions de maison, de hameau et de clan. Je reviendrai plus tard sur ces mots importants pour l'histoire de l'ancienne organisation sociale. Je me borne à remarquer ici que, dans toutes les langues européennes, à l'exception du grec *οἶκος* = *vêça*, c'est le sens plus étendu de village qui prévaut exclusivement, ce qui ne laisse aucun doute sur son emploi au temps de l'unité.

2) Des transitions analogues se montrent dans les noms dérivés de la rac. *vas*, habitare (Cf. p. 307). A côté de ceux qui désignent la maison, on trouve en sanscrit, pour le village, *âvasatha*, et, avec d'autres préfixes, *upa*, *-ni*, *-prati*, *-sañvasatha*, qui ne signifient en réalité que demeure, établissement, habitation commune, etc. J'ai mentionné déjà, d'après Pott, comme

[1] D. P. *viç*, commune, petite division du peuple, puis race, nation.

se rattachant à la même racine, le gr. *οἴη*, village, pour ϝοσιη, et avec plus de certitude encore, le gr. *ἄστυ*, ville, pour ϝαστυ. Il faut remarquer toutefois que le scr. *vâstu*, qui y répond de tout point, ne signifie que maison, demeure, établissement d'une famille (D. P.).

3) Le scr. *grâma*, village, et, en général, lieu habité, habitants d'une commune, puis troupe, multitude, n'a pas d'étymologie connue. De là proviennent *grâmaka*, village, *grâmatâ*, réunion de villages, *grâmin*, villageois, *grâmika*, chef de village, etc., ainsi qu'une foule de composés divers. — Siahpôsh *gram*, id. — Le pers. *gâm*, village, s'y rattache probablement.

Ce terme n'est pas étranger aux langues européennes, où ses analogues expriment surtout la notion d'amas, de multitude, qui est peut-être la primitive. Ainsi l'anc. sl. *gramada*, *gramota*, acervus, cumulus; russe *gromáda*, grande quantité, masse en général; mais en polonais *gromada*, la multitude, le grand nombre, en parlant des hommes, et aussi l'ensemble des habitants d'un village, la commune, ce qui se rapproche tout à fait de *grâma*. De là *gromadzić*, rassembler, réunir, surtout des personnes, rarement des choses inanimées, comme, en sanscrit, *grâmay* (dénomin.), vocare, convocare.[1] Cf. lithuan. *grumádas*, assemblée, société. — Je compare également l'irl. erse *gramhaisg*, profanum vulgus, rudissimorum consociatio, l'angl. *mob*, la foule, la tourbe, etc. On peut conclure de ces analogies que *grâma* est bien un nom proethnique du village et de la commune.

4) Le scr. *pur*, f., *pura*, n., *purî*, f., désigne plus spécia-

[1] D'après le sens de *vocare*, on pourrait supposer une racine *gram*, strepere, d'où *grâma*, multitude, etc., du bruit confus. Cf. anc. slave *gromŭ*, tonitru, *grŭmieti*, tonare, etc., cymr. *grwm*, murmure, grondement, irl. *gromhach*, babillard, etc.

lement une grande ville, une ville forte, mais, au neutre, *puram*, il a aussi le sens de maison. La racine est la même que celle de *puru*, multus, savoir *pṝ*, implere, ce qui implique la notion primitive de lieu rempli d'habitants, mais sans limite de quantité. Il n'est donc pas certain que ces termes aient été appliqués dès le principe à une grande ville, bien que cette acception soit celle du gr. πόλις, qui est dans le même rapport avec *purî* que πολύς avec *puru*, *pulu*. Le lith. *pillis*, château (Cf. *pilti*, *pillu*, remplir, et le nom de la ville *Pillawa*), ainsi que le cymr. *pill*, forteresse, ont des significations plus restreintes. Il en est de même du cymr. *plwy*, *plwyf*, *plwydd*, armor. *ploué*, village, commune, qui se rattachent sans doute également à ce groupe.

5) Au pers. *gird*, ville, et cercle, circuit, répond l'anc. sl. *gradŭ*, russe *gorodŭ*, etc., urbs, et le goth. *gards*, maison, etc. J'ai exposé déjà, p. 341 et seqq., les difficultés étymologiques que présentent ces termes et leurs nombreux attenants, et je renvoie le lecteur à ce paragraphe. Il est fort probable que ce sens primitif a été celui d'enceinte, comme pour l'irland. *dún*, anglo-saxon *tún*, etc. (Cf. p. 313.)

6) On a rapproché depuis longtemps du gr. κώμη, village, le goth. *haims*, ags. *hâm*, scand. et ancien allem. *heim*, d'où notre mot *hameau*, ainsi que le lith. *kaimas*, *kēmas*, village. La racine grecque est *kī*, dans κεῖμαι = sanscr. *çî*, quiescere. Cf. κῶμα, sommeil, κοιμάω, κοίτη, et les noms du lit (p. 346) et de la chambre (p. 328). — Le village désignait ainsi le lieu du repos.

7) Un autre groupe européen comprend les noms suivants :

Goth. *thaurp*, vicus, ags. *dhorpe*, scand. *thorp*, anc. allem. *dorf*, etc.

Irl. *treabh*, famille, clan; *treabhur*, race, lignage, *treabhtha*, village. Cf. anc. irl. *atrab*, possessio, domicilium (Z.[2], 224), *atreba*, habitat, possidet (410, 866).

Cymr. *treb*, vicus, *tref*, *tre*, id., demeure, ville.

Lith. *troba*, maison.

Ebel compare également le latin *tribus*, ombr. *trifu*, *trefu* pour *treifu* (?) (Z. S., VI, 422). Le scr. *trapâ*, famille, probablement de *tṛp*, *tarp*, gaudere, exhilarare, (cf. τέρπω, τάρπω) me paraît être le corrélatif de ces mots européens, dont il concilie les acceptions diverses, possession, c'est-à-dire jouissance, famille, maison, village, tribu.

On voit, en résumé, par quelles transitions ont passé les noms du village et de la ville. La question est de savoir si ces transitions s'étaient accomplies déjà avant la dispersion des Aryas. D'après les seules données linguistiques, on peut l'affirmer avec certitude pour deux au moins des noms du village, et avec probabilité pour celui de la ville.

§ 278. RUES, ROUTES, PONTS.

Du moment qu'il existait chez les anciens Aryas des centres de population, villages ou villes, il devait aussi y avoir des rues et des routes pour la circulation intérieure et extérieure, et des ponts sur les cours d'eau. A ce dernier égard, la comparaison des langues nous laisse en défaut, car les noms du pont diffèrent partout complétement entre l'Orient et l'Occident. Ceux des routes, des rues et des chemins présentent par contre des analogies assez nombreuses, mais nous laissent le plus souvent douter s'il s'agit de constructions faites avec art

ou de simples chemins de piétons, attendu qu'ils se rattachent à des racines exprimant le mouvement en général. C'est le cas, par exemple, pour les termes suivants.

1) Scr. *path*, *patha*, *pathin*, *pathyâ*, *panthan*, etc., de *path*, *panth*, ire, proficisci (Dhâtup.). Zend *pathan*.

Ossète *fandag*, route.

Gr. *πάτος*, chemin, sentier; *πατέω*, fouler, marcher; puis aussi *πόντος*, la mer, comme voie, en scr. *pâthis*, anc. saxon *fâthi*, etc. (Cf. t. I, p. 136.)

Lat. *pons*, *pontis*, proprement voie. [1]

Anc. sl. *pătĭ*, russe *putĭ*, illyr. *put*, via.

Anglo-sax. *padh*, ancien allem. *phad*, semita; le *p* conservé irrégulièrement.

2) Scr. *gati*, route, chemin; de *gam*, ire.

Zend *gâtu*, via, locus.

Goth. *gatvô*, rue, scand. *gata*, ancien all. *gazza*, id., anglo-sax. *geat*, porte. Les deux consonnes sont irrégulières. La rac. est *gaggan*, ire, réduplication de *gam*, comme *ǵangâmi*.

Anc. sl. *gatĭ*, via in paludibus (Dobr., *Instit.*, p. 102); agger (Mikl., *Lex.*), néo-sl. *gat*, canalis, *gata*, pons vimineus.

3) Scr. *kalaha*, chemin (Wilson); rac. *kal (kâlayati)*, agere, ferre, ire.

Gr. *κέλευθος*, chemin.

Lat. *callis*, rue.

Irl. *caill*, sentier.

Lith. *kélias*, *kelys*, chemin.

4) Scr. *saraṇi*, route; de *sṛ*, *sar*, ire.

Cymr. *sarn*, route pavée, s'il n'est pas pour *starn* = scr. *staraṇa*, stratum.

[1] Kuhn (Z. S., 4. 75) rapproche *pontifex* du sanscrit védique *pathikṛt*, celui qui prépare les voies, surnom du dieu Agni.

Ces noms, et d'autres que je laisse de côté, ne nous apprennent rien sur la nature des routes au temps de l'unité. Nous savons cependant qu'il y avait alors des chars, et cela suppose presque nécessairement des voies de communication établies avec une certaine solidité. Or, c'est là ce dont témoignent encore deux anciens noms de la route qui s'accordent entre le sanscrit et quelques langues européennes, en se rattachant de part et d'autre à ceux du char. Ainsi:

5) Scr. *vaha*, route, de *vah*, vehere, ferre, ce qui ne peut guère s'entendre de simples piétons, mais de véhicules. Cf. *vaha*, *vahya*, *vahana*, char, et p. 143.

Lat. *veha*, *vea*, pour *via*, dans la langue rustique (Varr., I, 2, 14). Cf. *vehēla*, *vehiculum*.[1]

Goth. *vigs*, via, scand. *vegr*, ags., anc. allem. *weg*, etc., de *vigan*, *vag*, *vegun* = scr. *vah*. — Cf. ags. *waegen*, anc. allem. *wagan*, etc., char (l. cit.).

Erse *uigh* (?), iter, via.

6) Scr. *rathya*, grande route, route carrossable, de *ratha*, char.

Irl. *raite* (O'R.) (*raithe?*), plur., routes, chemins; erse *rathad*, via, iter. — Irl. *rodh*, id.

Cymr. *rhawd* = *rhâd*, id.

Cf., § 200, pour les noms du char et de la roue. Il ne faudrait pas comparer le français *route*, qui vient de *rupta (via)*. L'anglais *road*, qui manque en anglo-saxon, semble emprunté au cymrique plutôt qu'au français.

[1] Mais cf. aussi le zend *vya*, f., chemin suivant Justi (288), de la rac. *vî*, aller, voler = scr. *vi*.

§ 279. CONDUITES D'EAU, CANAUX, AQUEDUCS, ETC.

Il est probable aussi que, soit pour les besoins de l'agriculture, soit pour ceux des villages ou des villes, les anciens Aryas ont su amener les eaux par des moyens qui devaient être fort simples, et sans qu'il faille penser aux constructions plus ou moins compliquées des civilisations avancées. Les langues, naturellement, ne peuvent nous fournir à cet égard que des indications très-incomplètes, à cause de la variété des termes et du vague de leur sens primitif. Je me borne aux observations suivantes.

1) Le scr. *âdhâra*, proprement récipient, support, de *â* + *dhṛ*, ferre, tenere, désigne plus spécialement un canal, un fossé (a dike, a canal. Wilson). Cf. *dhara*, veine.

C'est là exactement l'anglo-sax. *œdra*, veine, et tuyau pour les liquides, anc. all. *âdara*, id., *brun-adara*, manationes aquarum, pour *âtara*. Cf. le dat. plur. *athrom* (Graff, *Spr. Sch.*, I, 157). L'angl. *drain* semble se rattacher à la forme sans préfixe, scr. *dhara*, *dharaṇa*.

2) Le gr. *σωλὴν*, canal, tuyau, sans étymologie indigène, se retrouve dans le kourde *solina*, canale fatto con vasi di terra (Garzoni). Est-ce là un mot grec importé en Orient ? Ce qui peut en faire douter, c'est que le siahpôsh *shueláw*, canal, semble appartenir à la même racine. Quoi qu'il en soit, le gr. *σωλὴν* répond aussi exactement que possible au sanscrit *kshâlana*, lavage, arrosage, de *kshâlay*, causat. de *kshal* = *kshar*, fluere. Le *σ* initial est pour *ξ*, comme dans *σύν*, de *ξύν*, etc. Il serait intéressant de savoir si ce nom du canal

existe dans d'autres langues iraniennes que le kourde. Je n'ai pas pu le découvrir en persan.

3) Le lat. *canalis*, qui n'a pas non plus d'étymologie, et dont la racine reparaît dans l'armor. *kân*, canal, tuyau, conduit, vallon, qui ne semble point en provenir, est sûrement un terme très-ancien. Sa racine verbale, en effet, perdue d'ailleurs dans les langues européennes, ne peut être que le scr. *khan*, fodere, d'où *khani*, *khâni*, mine, creux. Cf. pers. *kân*, excavation, mine, de *kandan*, creuser, et peut-être le russe *kanura*, caverne. Toutefois, aucun nom oriental du canal n'en dérive, à ma connaissance.

SECTION II.

§ 280. VÊTEMENTS ET ORNEMENTS.

Que les anciens Aryas eussent des vêtements, c'est ce qu'on peut inférer déjà de la nature même du climat sous lequel ils vivaient. Nous savons que l'art du tissage était connu chez eux, qu'il y avait des étoffes de plusieurs espèces, et qu'on les mettait en œuvre au moyen de la couture. Il est donc certain que l'on en confectionnait des vêtements, et la démonstration linguistique ne fera que constater cette certitude. Cependant cela ne suffit pas à notre curiosité, et nous voudrions nous faire quelque idée de ce qu'était le costume des Aryas primitifs. Il est évident que, à cet égard, les détails feront défaut, car ils sont essentiellement variables suivant les habitudes, les temps et les diversités de climat. Tout ce qu'on peut espérer, c'est de retrouver encore quelques indications sur les pièces principales dont se composait l'habillement de nos premiers ancêtres.

§ 281. LES VÊTEMENTS DU CORPS.

Je comprends sous ce titre tout ce qui recouvrait le tronc et les membres, à l'exclusion de la tête et des pieds, et en faisant observer par avance que les transitions fréquentes des termes généraux aux noms spéciaux s'opposent à toute classification précise.

1) Scr. *vasna*, *vasana*, *vasman*, *vastra*, *vâsa*, *vâsas*, etc., vêtement en général, de la rac. *vas*, induere, tegere.

Zend *vastra* et *vañhana* = *vasana;* rac. *vas*, *vañh.*

Gr. ἐσθής, ἔσθος, id., ἐφεστρίς, vêtement de dessus, ἔσθέω, vêtir, etc., avec perte du digamma. Puis aussi ἕννυμι pour ϝεσ-νυ-μι (fut. ἕσσω, aor. ἕσσα, part. ἑσσάμενος), vêtir ; ἑανός, εἱανός, pour ϝεσανος = *vasana;* εἷμα, ἕμμα, pour ϝεσμα = *vasman.* [1]

Lat. *vestis*, *vestitus*, *vestimentum*, *vestio*, etc.

Irl. *fassradh*, erse *fasair*, *fasrach*, avec le sens spécial de harnais; *fasair* pour *fassair*, *fastair* = scr. *vastra.* Puis aussi irlandais *earradh*, vêtement, pour *easradh*, et *feasradh*, tout comme *errach*, *earrach*, printemps, est pour *fesrach*, etc. (Cf. t. I, p. 118.)

Cymr. *gwisg*, armor. *gwisk*, corn. *guesk* (et aussi *guest)*, vêtement.

Goth. *vasti*, vestis, χιτών, στολή, etc., *ga-vaseins*, vêtement, *vasjan*, *ga-vasjan*, vêtir; ang.-sax. *waestling*, lodix, stragula; scand. *vesti*, vêtement de dessous, *vesl*, tunique; ancien allem.

[1] Cf. Pott, *Et. F.*, I, 280. Benfey, *Gr. Wl.*, I, 296. Kuhn, Z. S., II, 132. Curtius, *Gr. Et.*³, 351.

wasti, westi, wester (= scr. *vastra*), en composition seulement; all. mod. *weste*, gilet, comme notre mot *veste*, de *vestis*.

La branche lithuan.-slave fait défaut ici, mais il faut ajouter encore l'alban. *vèsh*, vêtir, et *vèshura*, vêtement.

2) Un second groupe étendu, mais qui n'a pas, que je sache, de représentant en sanscrit parmi les noms de vêtements, se rattache à la rac. *bhṛ*, *bhar*, ferre, comme l'all. *tracht*, costume, de *tragen*. Ainsi:

Pers. *barak*, veste courte, vêtement de poil de chameau; *bârânî*, manteau; kourde *baràni*, id.; armén. *barekôd*, vêtement; rac. *bar*, *burdan*.

Gr. *φᾶρος*, vêtement, voile, toile; *ἀ-φαρής*, nu; *φόρημα*, vêtement; *φορεσία*, manteau; rac. *φερ*.

Irl. erse *beart*, vêtement; anc. irl. *brat*, vestis (Zeuss, *Gr. C.*, 854) et manteau; cymr. *brat*, *brethyn*, étoffe de laine; cf. alban. *bruts*, id., au pl. *brith*, *brethinnou* (Juv., 8; Z.[2], 1057).

Ici probablement se rattache le gaulois *βράκαι* (Diod. Sic., v. 30), *braccæ*, braies, armor. *bragez*, culotte, cymr. *brycan*, vêtement. L'irl. erse *brigis*, culotte, semble emprunté à l'anglais *breeches;* on sait que les Highlanders ne connaissaient point ce vêtement nécessaire. L'anglo-sax. *brôc*, plur. *braec*, *braeccae*, scand. *brôk*, ancien allem. *brôch*, etc., est peut-être d'origine celtique, vu le maintien de la gutturale; mais cela est plus douteux pour le russe *briuki* (pl.), le lett. *bruhkes* et l'alban. *mpreke*; cf. le pers. *barak*, veste.

Pol. *u-biòr*, costume, *u-biory*, pl., culottes larges, de *u-brać*, habiller. Cf. anc. sl. *brati (berã)*, ferre, capere.

Les rapprochements multipliés qui suivent sont en partie plus hypothétiques, soit à cause de leur moindre extension,

soit par l'effet des transitions de sens, et de l'obscurité des origines.

3) Scr. *tantra*, vêtement. Cf. *tanu*, *tanû*, peau, etc., racine *tan*, tendere.

Pers. *tanah*, étoffe; ossète, dig. *tuna*, id.

Lat. *tunica*.

Irl. *tona*, *tonach*, vêtement, *tun*, chemise. Cf. *tonn*, *tuinn*, peau. Cymr. *tòn*, peau, écorce.

4) Scr. *paṭṭa*, vêtement de dessus, étoffe, *paṭa*, étoffe fine, tissu, *paṭi*, gros drap, *paṭamaya*, jupon, tente; *paṭakâra*, tisserand; cf. *paṭala*, etc. Le Dhâtup. donne une rac. *paṭ (paṭay)*, induere, circumdare.[1]

Pers. *patû*, étoffe de laine; *pat*, *bat*, tissu sur le métier.

Gr. πάτος, le vêtement de Junon (Hesych.). Cf. Pott, *Et. F.*, I, 280.

Irl. *peiteog*, erse *peiteag*, *peitean*, jaquette courte (mots d'emprunt?); cymr. *pais*, vêtement; corn. *peis*, *peus*.

Goth. *paida*, tunique, *ga-paidôn*, vêtir; anc. sax. *pêda*, ags. *pâde*, anc. all. *pheit*, indusium, all. mod. *pfait*, robe, veste. (Cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, v. c.)

L'affinité des termes européens, soit entre eux, soit avec le sanscrit, reste très-douteuse, à cause du *ṭ* cérébral de ce dernier et des irrégularités dans la concordance des consonnes. L'accord du finlandais *paita*, chemise de lin, avec le goth. *paida*, qui est sûrement étranger, est d'autant plus à remarquer que ce mot dérive de *peittäa*, tegere, *peite*, tegmen, esthon. *peitma*, id., hongr. *féd*, couvrir, etc. Le gr. βαίτα, vêtement de peau de bergers, et l'irl. *faith*, vêtement, *faithim*,

[1] Weber (*Beitr.*, 4, 280) indique, comme racine, *paṭṭ*, findere, en comparant l'allemand *fetzen*.

vêtir, rappellent la rac. sanscr. *vaṭ, baṭ,* vestire, circumdare (Dhâtup.). Il y a eu sans doute ici des transmissions de plus d'un genre.

5) Scr. *ćêla, ćâila,* vêtement; rac. *ćil,* vestire (Dhâtup.).

Pers. *killa,* voile, kourde *kelii,* id.; *ǵil,* vêtement (Lerch, *Gl.,* 119).

Lith. *kailis,* peau de mouton ou de chèvre.

Irl. *ceal,* grosse étoffe de laine, couverture épaisse; *cealt, cealtair,* vêtement, d'où le *kilt* ou jupon des Highlandais. Cf. *ceilim,* couvrir, cacher, lat. *celo,* etc.

6) Scr. *varutra,* vêtement de dessus; *apa-varaṇa, prâ-varaṇa,* manteau; rac. *vṛ, var,* tegere (Cf. p. 292).

Armor. *verargu,* manteau, tunique.

Scand. *veria,* tunica; ags. *werian,* induere vestes, anglais *wearings,* vêtements, etc.

7) Scr. *ćôla* (*ćôḍa*), *ni-ćôlaka,* veste, jaquette. Cf. *ćôlaka,* cuirasse, écorce, et *kukûla,* armure (Cf. p. 294).

Pers. *ǵûlak, ǵôlach,* vêtement de laine des derviches mendiants. Cf. *ćûlâh* et *ǵûlâh,* tisserand.

Irl. *cuilche,* vêtement, *cuilceach,* voile, étoffe; irland. erse *culaidh,* vêtement.

8) Scr. *çuka,* vêtement, bordure d'étoffe, turban, etc. Origine incertaine. Cf. *ćôća, ćôćaka,* peau, écorce.

Pers. *ćûchâ,* vêtement de laine, *ǵûchâ,* étoffe; kourde *ćûcha, ćôcha,* drap (Lerch, *Gl.,* p. 117); *ćiuk* (Garzoni, *Voc.*), id., *ćuka,* espèce de veste, ossète *ćuka,* armén. *ćuchai,* id.

Anc. sl., russe, pol., illyr. *sukno,* drap; pol. *suknia,* robe, vêtement; illyr. *sukgna,* boh. *suknĕ,* id.; *s* pour *ç,* comme dans d'autres cas.

Alban. *dshóke,* manteau.

9) Scr. *lâṭa,* vêtement. Origine incertaine.

Armén. *lôtig*, manteau.

Lat. *lodix*, couverture.

Irl. *lothar*, vêtement.

10) Scr. *valkala*, *vâlkala*, vêtement d'écorce, de *valka*, écorce, *valkuta*, id.

Lith. *ap-walkalas*, vêtement, *uż-walkas*, enveloppe, couverture, *wilkējimas*, vêtement (Cf. t. I, p. 239).

La coïncidence paraît complète, mais on se tromperait sans doute si l'on voulait en tirer quelque induction sur l'emploi primitif de l'écorce pour la fabrication des étoffes. Les noms lithuaniens, en effet, dérivent immédiatement de *wilkti (welku)*, tirer, traîner, puis vêtir, *ap-wilkti*, id.; comme on dit, en allemand, *anziehen*, *anzug*. J'en ai rapproché ailleurs (p. 122, note) la rac. scr. *vṛk*, *vark*, capere (Dhâtup.), anc. sl. *vlěkã*, grec ἕλκω, etc., d'où probablement *valka*, l'écorce que l'on enlève, et secondairement *valkala*, corticeus. Le rapport ci-dessus ne serait ainsi qu'indirect.

11) Scr. *taranga*, vêtement, étoffe, signifiant aussi flot et galop, de *taram* + *ga*, qui va flottant. Cf. *plavanga*, id., de *plu*; et *tari*, *tarî*, bordure flottante d'un vêtement, de *tṛ*, *tar*, dans le sens de *plu*.

Cymr. *toron*, *toryn*, manteau, dont le suffixe = celui du scr. *taraṇa*, bateau. Je remarque incidemment que le lat. *mantelum*, irl. *matal* (non emprunté qui est pour *mantal)*, cymr., armor. *mantel*; ags. *mentel*, scand. *möttul*, anc. all. *mantel*, etc., venant peut-être du latin; ital., espag. *manto*, etc., semblent se rattacher primitivement, par une liaison d'idées analogue, à la rac. scr. *manth*, agitare.

12) Scr. *kakshâ*, ceinture, et la partie du vêtement que l'on relève à la ceinture. — Pour le sens primitif, cf. p. 329.

Pers. *kashah*, ceinture; kashgar. *kisht*, id.

Gr. *κάσσον*, vêtement épais (Hesych.).

Bas-lat. *casula*, espag. *casaca*, ital. *casacca*, casaque, etc., de *casa*, hutte, c'est-à-dire abri, couvert (vid. loc. cit.).

Irl. *cosar*, manteau, à côté de *casal*, *cassal*, *casóg;* anglais *cassock;* cymr. *casul*, de *casula* et *casaca.* [1]

Russe *kusháků*, ceinture; pol. *kasać*, ceindre, se trousser, relever son vêtement pour ne pas le salir, *kasanie*, *kaszenie*, l'action de ce verbe, acception qui offre une analogie frappante avec le sens spécial du scr. *kakshâ.*

13) Pers. *karkuh*, manteau, surtout flottant; kourde *kurq*, fourrure, ossète *charć*, id.

Irl. *cairc*, fourrure, poil, *cairceach*, poilu.

14) Pers. *kartah*, *kurtah*, *kurtî*, jaquette de femme, tunique courte.

Scand. *skyrta*, *skirta*, angl. *shirt*, chemise.

15) Kourde *krasi* (Garzoni), chemise, *kirás*, id. (Lerch, p. 103).

Cymr. *crys*, armor. *krés*, *kréz*, chemise, tunique.

Cf. anglo-sax. *crusene*, fourrure, anc. all. *chrusina*, *chursina*, mastruga, mais le *c* ne correspond pas régulièrement.

16) Siahpôsh *kamis*, drap, étoffe, vêtement (Burnes, Voc., *Journ. of the asiat. soc. of Bengal*, 1838, p. 332).

Ce terme intéressant offre une preuve nouvelle de l'origine orientale de l'anc. irl. *caimmse*, vestis, cymr. *camse*, chemise, corn. *kams*, surplis, armor. *kamps*, aube, d'où Zeuss fait venir le bas-latin *camisia*, etc. (*Gr. Celt.*[2], 787.) Cf. ags. *cemes*, du celtique ou du latin, et, pour les langues néo-latines, Diez, *Roman. Sp.*, v. cit. L'arabe *qamiç*, vêtement de

[1] Ici peut-être se rattache l'anglo-saxon et anc. all. *hosa*, culotte, bas (de *hohsa ?*). De là le cymr. *hos*, *hosan*, bas, et l'irl. *osan*, botte.

dessous, qui n'a pas d'étymologie sémitique, paraît à Diez importé d'Europe, mais il pourrait l'être aussi de la Perse, si le mot siahpôsh venait à se retrouver dans les langues iraniennes. On a comparé, non sans raison peut-être, quant à la racine, le goth. *hamôn*, vêtir, ags. *hama*, *homa*, peau, chemise; scand. *hamr*, *hams*, peau; anc. all. *hemithi*, *hemidi*, chemise, etc., mais les corrélatifs orientaux manquent jusqu'à présent.[1]

§ 282. LA CHAUSSURE.

A quelques exceptions près, les noms qui précèdent ne nous ont offert que des analogies plus ou moins isolées, et, partout où l'on peut reconnaître encore leur signification primitive, ils n'expriment guère que les notions de vêtement ou d'étoffe en général. Les applications spéciales aux diverses parties des costumes, à mesure qu'ils se sont modifiés, appartiennent aux époques plus récentes, et ont varié de bien des manières depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. C'est ainsi, par exemple, que le lat. *vestis*, d'un thème proethnique *vasti*, vêtement, désigne la tunique (χιτών, στολή) ; le gothique

[1] J'ajoute encore ici les rapprochements suivants:

Scr. *târpya*, vêtement dont le tissu est tiré d'une plante appelée *tṛpâ* (D. P.).

Lat. *trabea*, costume des rois et des hauts dignitaires. Cf. lett. *terpt* (*terpja*), vêtir (Fick, 80).

Scr. *sthagana*, n., couverture, rac. *sthag*, στέγω, etc.

Lat. *toga*, toge, de *tego*.

Irl. † *tugen*, *tuigen*, sorte de manteau des poètes, fait de peaux d'oiseaux (Corm., *Gl.*, 160). Cf. *tuige*, couverture, *ind-tuigther*, induitur (Z.², 472). Stokes (Corm., l. c.) compare le nom gaulois *Tugnatius* (Orel., 4982). Cf. aussi *Tugiacus* (Momms., *Insc. helv.*, 269), *Togiacus* (Grut., 845, 5), *Togonius*, *Togi*, f. (id., 53, 6), etc.

Anc. sl. *o-stegŭ*, vestis, rac. *steg*, tegere (Mikl., *Lex.*, 883); lithuan. *stēgti* et *stogas*, toit.

vasti, et le scand. *vesti*, le gilet; l'allemand *weste*, la *veste* en français, etc. Pour la chaussure, la dissémination des termes a été plus grande encore, parce qu'il n'a assurément pas existé dans le principe une racine particulière pour exprimer l'action de chausser, comme pour celle de vêtir. Aussi aucun nom ancien ne s'est-il conservé très-généralement. Ce qui reste, cependant, suffit à prouver que les Aryas primitifs n'étaient pas des va-nu-pieds.

1) Scr. *pâdû*, *pâduka*, soulier; cf. *pad*, *pada*, *pâda*, pied; rac. *pad*, ire.

Gr. πέδιλον, semelle; cf. πέδη, lien pour les pieds, entrave, πούς, πόδος, pied, etc.

Lat. *pedule*, semelle, *pedica*, entrave, etc.; cf. scand. *fat*, *fetil*, *fiötur*, anc. all. *fezil*, *fezera*, id., et *fotr*, *fôz*, goth. *fôtus*, pied.

Lith. *pádas*, semelle et pied, *pedélis*, socque.

2) Scr. *kôçî*, *kôshî*, soulier, sandale.

Pers. *hawsh*, armén. *goshig*, kashgar. *kosh*, soulier, botte, ossète *kochugi*, soulier d'écorce, siahpôsh *kôsha*, *koshara*, botte.

Gr. καυκίς, pl. -ίδες, espèce de souliers de femme; et aussi βαυκίς.

Goth. *skôhs*, soulier, ags. *scoh*, scand. *skôr*, ancien allemand *scuoh*, etc., avec une *s* prosthétique.

Ce nom est important, parce que le scr. *kôçî* désigne proprement, comme *kôça*, une gaîne, une enveloppe, un fourreau, etc. Cela prouve que l'ancienne chaussure ne consistait pas seulement en une semelle attachée sous le pied, et qu'elle devait ressembler, pour la forme, à un soulier ou à une botte.

3) Scr. *upânah*, soulier, sandale, de *upa* + *â* et *nah*, nectere, induere, ou de *upa* + *nah*, avec allongement de l'*a*

(D. P.); *panaddhâ*, *panaddhrî*, id., avec suppression de l'*u* initial; au sens propre, ce qui s'attache sous le pied, comme ὑπόδημα.

Tirhaï (du Caboul) *phanai*, soulier.

Illyr. *opanak*, espèce de chaussure; scarpa rusticana di cuojo crudo (Ardello, *Dict. ill.*, II, 298).

Cette singulière coïncidence est quelque peu problématique, le mot illyrien ne se retrouvant pas, que je sache, dans les autres langues slaves. Ne serait-elle qu'apparente, et faudrait-il comparer l'anc. slave et polon. *opona*, couverture, housse, voile, de *o-pēti (o-pĭnã)*, tendere? mais le sens ne correspond guère. Il faut remarquer que plusieurs noms slaves de chaussures diverses ont été importés de l'Orient; par exemple, l'illyr. *cisme*, bottes, lithuanien *czižma*, soulier, vient du pers. *ćashmak*; le russe *shmony*, souliers, illyr. *zamaa*, bottes, du persan *sham*, *shamam*, *shamal*, id., etc. Le pers. *sandal*, *sandalak*, soulier, pantoufle, a passé dans toutes les langues de l'Europe.

4) Scr. *badhrya*, soulier, sandale. Cf. *badhrî*, courroie, de *bandh*, ligare. Dans le D. P. sous la forme *vadhrya*, *vadhra*, *vadhrî*.

Armor. *bôdréou* (pl.), chaussure, bas, guêtres. — Cf. cymr. *bodrwy*, anneau, cercle.

Ce rapprochement n'est pas moins curieux que le précédent, vu l'absence d'intermédiaires connus entre les deux termes comparés.

5) Zend *aothra*, soulier (Spiegel, *Avesta*, I, 197); probablement de la rac. *av* = scr. *av*, tueri; pers. *awzâr*, soulier, armén. *ôt*, id. (Cf. Justi, p. 10.)

Lithuan. *awola*, chaussure, *autas*, *autawas*, soulier, *auklys*,

bandes de laine dont les femmes entourent leurs jambes. Cf. *auti*, chausser, *awēti*, être chaussé, rac. *aw*.

Anc. sl. *ob-uvŭ*, *ob-utiie*, *ob-utielĭ*, *ob-uvishte*, *ob-ushta*, calceus, russe *óbuvĭ*, polon. *obuw*, *obuwie*, illyr. *obuchja*, chaussure, etc. Cf. anc. slave *uti*, *ob-uvati*, induere, pol. *ob-uwać*, chausser, rac. *u*, *uv* = *av*. Lottner (Z. S., VII, 189) compare aussi le lat. *uo*, dans *ex-uo* (*ex-uviæ*) et *ind-uo*, lith. *ap-si-auti*, induere.

6) Pers. *kâlak*, *kâliyâr*, soulier, sandale. Cf. *kâlîdan*, fouler aux pieds. Kourde *kalek*, ossète *tzuluk*, soulier (?).

Grec καλίκιος, botte, καλίκιοι, souliers; κάλτιος, botte (en Sicile).

Lat. *calceus*. Cf. *calx*, talon, *calco*, etc.; *caliga*, botte.

Lith. *czulka*, bas; russe *čulókŭ*, id.

7) Pers. *sulwah*, soulier, pantoufle,[1] *salû*, espèce de gros souliers. Kourde *sul*, *sól*, soulier; ossète *tzuluk*, id. (?)

Gr. ὑλίαι (pl., Hesych.).

Lat. *solea*, semelle, sandale. Cf. *solum*.

Goth. *sulja*, σανδάλιον, ags. *solen*, soleæ, scand. *sôli*, ancien all. *sola*, etc.

Armor. *sôl*, semelle. Cf. anc. irl. *sál*, talon (Z.², 16); armor. *seûl*, id.; cymr. *swl*, corn. *sol*, solum; cymr. *sail*, corn. *sel*, base, fondement, etc.

Alban. *shólle*, semelle.[2]

8) Pers. *charkash*, soulier, *garkâw*, espèce de chaussure; ossète *tsirkite*, botte.

Lith. *karke*, *kurke*, *klurke*, soulier.

9) Armén. *kurbai*, *kulbai*, bas.

[1] Cf. sansc. *çulva*, *çulba*, corde, lien; *ç* = *s* en persan.

[2] Cf. la note p. 124.

Lith. *kurpē*, soulier; pol. *kurp*, sabot. Cf. *szkarpeta*, socque, et ital. *scarpa*, soulier.

Ici, peut-être, se rattachent *κρηπίς*, *crepida*, etc.

10) Pers. *âghârah*, soulier; kourde *ghora*.

Irl. *ochar*, id. (?)

§ 283. LA COIFFURE.

La variété des noms est ici aussi grande que celle des formes qu'ont prises les couvre-chefs de tout genre, suivant les climats et les habitudes. Aussi le nombre des rapprochements à signaler est-il assez restreint, bien qu'ils ne soient pas sans importance.

1) Pers. *kulah*, chapeau, bonnet; boukhar. *kulah;* kourde *kúlik;* afghan. *choli.*

Cymr. *cwlen*, chapeau, *cwcwll*, capuchon; armor. *kougoul*, cape; irl. *cochal*, *cochall*, erse *cochull*, id., et manteau, enveloppe. Le latin *cucullus*, cape, espèce de manteau, est, comme on le sait, d'origine gauloise,[1] et a passé, avec le capuchon des moines, dans plusieurs langues européennes, outre les néo-latines. Ainsi, anglo-saxon *kugle*, ancien all. *cugula*, *cucula*, *cucala;* russe *kukúlĭ*, illyr. *kuklica*, etc. Mais, à côté de ces termes d'emprunt, il en est d'autres dont les affinités semblent être d'un ordre primitif. Ainsi :

Goth. *hakuls*, manteau, ags. *hacela*, *haecla*, sagum, pallium; scand. *hekla*, cucullus, *hökull*, *hukull*, casula, thorax; anc. all. *hachul*, cucullus, etc.; l'*h* initiale régulièrement pour *k*, et le second *k* resté intact par exception.

Lith. *kaukolas*, *kaukole*, crâne.

Russe, pol., boh. *chochol*, capuchon, huppe, crête, etc.

[1] Cf. Martial, *Epig.*, I, 54; XIV, 128. Juven., *Sat.* VIII, 144, etc.

Le corrélatif sanscrit de toutes ces formes redoublées se trouve évidemment dans *kukûla*, armure, enveloppe, gousse (Cf. p. 294), et la rac. *kûl*, tegere (Dhâtup.), rend fort bien compte de leurs significations diverses. Nous y avons rapporté *ćôla*, veste, *ćôlaka*, cuirasse, etc.; il faut ajouter sans doute *ćûlâ*, *ćûlikâ*, crête, huppe, qui nous ramène au sens de coiffure et de chapeau.

Toutefois *ćûlâ* s'écrit aussi *ćûḍâ*, et, comme le *d* et l'*l* se remplacent assez souvent, on reste en doute sur la forme primitive. Il est certain qu'un second groupe des noms du chapeau, etc., se rattache à une rac. *kud* ou *khud;* cf. dans le Dhâtup. *ćuḍ*, *ćhuḍ*, *khuḍ*, *skhuḍ*, tegere, operire. Ici se placent sans doute :

Pers. *chûd*, casque; ossète *chud*, *chóde*, chapeau, bonnet.

Lat. *cudo*, *-onis*, casque de peau.

Lith. *kodas*, *kůdas*, huppe, crête.

Cf. irl. *cudh*, *cuth*, tête.[1] L'ancien allem. *hôt*, *huot*, ags. *hod*, angl. *hood*, mais aussi *haet*, *hat*, scand. *hattr*, chapeau, etc., offrent pour la dentale et la voyelle des divergences difficiles à concilier. Il se pourrait, après tout, que les deux groupes de mots en question fussent indépendants l'un de l'autre.

2) Scr. *çuka*, turban, casque; aussi vêtement. Origine inc.

Lith. *kyka*, russe *kuka*, bonnet de femme.

Ags. *hicae*, perruque; dial. allemands *hûke*, *heuke*, *hoike*, bonnet; néerland. *huycke*. — Cf. bas-latin *huca*, etc. — Le second *k* est resté inaltéré, comme dans le goth. *hakuls*, etc., ci-dessus, mais il est d'une origine toute différente. L'acception

[1] Cf. scr. *kakud*, *kakuda*, sommet, peut-être composé de l'interrogatif *ka*, et de *kud*, tegere, comme le synonyme *kakubh*, *kakubha*, de *ka* + *kubh*, *kumbh*, tegere. Cf. latin *cacumen*, et *culmen*, pour *cacudmen* et *cudmen*.

de vêtement se retrouve aussi dans l'angl. *huke*, *hyke*, sorte de manteau, et le français *hoquet*, *hoqueton*, espèce de casaque. Le cymr. *hug*, manteau, est d'origine germanique.

3) Les langues du nord de l'Europe ont en commun un nom du chapeau ou du bonnet dont la forme première est incertaine, et qui a passé plus d'une fois de l'une à l'autre. Ses formes diverses sont :

Bas-lat. *capa*, *capellus*, cape, chapeau, capote, chaperon, etc. Cf. passim l'italien, l'espagnol, etc.

Cymr. *cap*, *capan*, bonnet, *copyn*, crête; armor. *kâp*, cape, *kabel*, coiffure, chapeau, huppe. Irl. erse *cap*, *capa*, bonnet, mot d'emprunt à cause du *p* non aspiré.

Anglo-sax. *cop*, *cappa*, scand. *kâpa*, anc. all. *chappa*, etc.; tous étrangers comme contraires à la loi de mutation des consonnes.

Lith. *kepurrē*, chapeau, terme sûrement indigène; ce qui est moins certain pour *kápe*, bonnet, comme pour le russe, polonais, illyr. *kápa*, id.

Il est fort probable que ces noms de la coiffure se rattachent à ceux de la tête et du crâne, scr. *kapâla*, grec κεφαλή, lat. *caput*, goth. *haubith*, etc., dont les rapports mutuels et les étymologies sont encore en discussion.

§ 284. ORNEMENTS DIVERS, COLLIERS, BRACELETS, ANNEAUX.

Le goût de la parure est si naturel à l'homme qu'il se développe dès les premiers progrès de la culture matérielle, et, même chez les races sauvages, nous voyons mettre en œuvre des procédés variés, bien que souvent bizarres, dans l'inten-

tion d'embellir la figure humaine. Les anciens Aryas aussi ne se contentaient sûrement pas de se vêtir, et cherchaient à faire valoir leur costume par des ornements de plusieurs sortes. Ce qu'étaient ces ornements, nous ne pouvons plus le savoir que d'une manière générale et incomplète. Des colliers et des anneaux de dimensions diverses, bagues, boucles d'oreille, bracelets, etc., voilà quel en était le fond, d'après les traces encore subsistantes de l'ancienne nomenclature.

1) Scr. *maṇi*, joyau en général, gemme, pierre précieuse, plus spécialement un joyau percé pour le suspendre, et une amulette, *maṇika*, id., *mâṇikya*, rubis. La rac. est sans doute *man*, putare, æstimare, avec substitution de l'*ṇ* cérébrale, comme dans *paṇ*, *aṇ*, *ćaṇ*, *vêṇ* = *pan*, *an*, etc.

Pers. *man*, dans *man-gôsh*, joyau d'oreille.

Anc. irl. *máini*, preciosa (Z.[2], 30).

Lat. *mon*, dans *mon-edula*, la pie qui dérobe et avale les objets brillants, d'après Pline (X, 41), suivant la conjecture de Pott (*Et. F.*, I, 89). Peut-être aussi *moneta*, qui a passé à l'anglo-sax. *mynet*, au scand. *mynt*, à l'anc. all. *muniza*, au lith. *manēta*, au russe *moneta*, etc., s'il ne dérive pas directement de *moneo*, allié d'ailleurs à *man*. Le sens primitif pourrait avoir été celui de chose de prix.

Nous retrouverons plus tard la racine *man* aux noms désignant la richesse.

2) Scr. *mâṇava*, *mâṇavaka*, collier de seize ou vingt rangs, de la même origine que *maṇi; maṇisara*, *maṇimâlâ*, collier, c'est-à-dire fil ou rang de gemmes.

Zend *minu*, collier (Justi, 233), armén. *maneak;* phrygien *μάνικα*.

Gr. *μάνον*, *μάννον*, *μόννον*, id.; lat. *monile*.

Gaulois *μανιάκης* (Polyb., II, 31). Cf. sanscr. *manyâ*, *manyâkâ*, nuque.

Anc. irland. *muinae*, collarium (Z.[2], 791), pour *muinee* (?) (Stokes, *Goid.*[1], 98); *am-muinde*, id., *muin-torc*, torques (Z.[2], ib.); irl. moy. *muinche*, collier (M. Len., 112), dans O'R. *muince*, *muinte*.

Ags. *hals-mene*, id., *menas*, monilia; scand. *men;* anc. allem. *menni*, *manili*.

Anc. sl. *monisto*, collier.

On ne saurait guère douter de l'affinité primitive de tous ces termes. Cependant l'irl. *muince* semble provenir de *muin*, cou, en cymr. *mwn*, d'où *mwn-dlws*, joyau de cou, pour collier, etc.; mais il se pourrait bien qu'au contraire le nom du cou fût venu dans l'origine du collier, de même que le mot ceinture désigne par métathèse le milieu du corps. C'est ainsi que la crinière, en irl. *mong*, cymr. *mwng*, anc. allem. *mana*, *mani*, scand. *mön*, etc., semble avoir été ainsi nommée comme l'ornement du cou, le collier du cheval. Il est certain, cependant, que la dérivation inverse, comme *collare*, de *collum*, etc., est plus naturelle, et le doute subsiste quant à l'origine réelle des termes irlandais.

3) Scr. *grâiva*, *grâivaka*, collier.

Anc. sl. *grivĭna*, collier; russe *grivna*, ornement d'or que l'on portait au cou, et pendant d'oreille, *griva*, fil d'argent pour orner la crinière d'un cheval.

La dérivation est la même de part et d'autre; en sanscrit de *grîva*, cou, nuque, en slave de *griva*, pol. *grzywa*, crinière, primitivement cou. — Le russe *grivna*, pol. *grzywna*, lithuan. *griwina*, *griwna*, a désigné plus tard une monnaie d'argent, un marc, représentant probablement la valeur de l'ornement que l'on portait au cou.

4) Le scr. *sara*, dans *maṇisara*, collier; cf. *sarat*, *sarit*, fil, *pratisara*, guirlande, de *sṛ*, *sar*, ire, a fort bien pu signifier seul un collier. A la même racine appartiennent:

Le gr. *ὅρμος*, collier, pour *σόρμος*; *καθόρμιον*, *ἐνορμίον*, id., *ἕρμα*, pendant d'oreille, de *εἴρω*, = lat. *sero*, d'où *sertum*, guirlande, *series*, etc.

L'anc. sl. *u-serĕgŭ*, *u-serĕzĭ*, russe *seriga*, *serejka*, pendant d'oreille. Cf. russe *sherenga*, pol. *szereg*, rang, série.

5) Kourde *tok*, collier; brahui *touk*, id.

Anc. sl. *pri-tokŭ*, anneau. Cf. *točilo*, torcular, russe *točitĭ*, pol. *toszyć*, tourner.

Si l'on compare le pers. *tûk*, boucle de cheveux, peloton, il devient probable que la racine est la même de part et d'autre.

6) Sanscr. *angulîya*, *angurîya*, anneau, bague, de *anguli*, *anguri*, doigt; kourde *engishtere* (Lerch.), bague, *angushtir* (Garzoni); cf. *engist*, zend *angust*, pers. *angusht*, ossète *angulse*, etc., doigt, et scr. *angushṭha*, pouce.

Lat. *annulus* pour *angulus* (?).

Irl. *aigiolain*, erse *aigilean*, boucle d'oreille, pour *aingiolain*, à cause du *g* non aspiré.

7) Scr. *kuṇḍala*, bracelet, anneau, boucle d'oreille, cercle en général.

Lat. *condalus*, *condalium*, anneau que portaient les esclaves. Cf. gr. *κονδύλος*, condyle, éminence d'une articulation (?).

8) Scr. *valaya*, bracelet et cercle, *vâlaka*, *bâlaka*, id., bague, *bâlî*, *vâlikâ*, espèce de boucle d'oreille; rac. *val* = *var*, circumdare.

Irl. erse *fáil*, anneau, *fál*, cercle; irland. *faileachan*, boucle d'oreille.

Cymr. *gwalen*, bague.

9) Scr. *bhuǵishya*, bracelet, lien autour du poignet, de *bhuǵ*,

curvare, ou de *bhuǵa*, bras, main, courbure, *bhuǵi*, action d'entourer, d'embrasser (D. P.).

Anglo-sax. *beág*, scand. *baugr*, anc. allem. *pouc*, *baug*, bracelet, de *beogan*, *piucan*, goth. *biugan*, flectere, curvare.

10) Scr. *tushṭu*, joyau porté à l'oreille, inauris, de *tush*, contentum esse aliqua re, lætari. Cf. *tushṭi*, plaisir, satisfaction, etc.

Irland. *túis*, joyau, pour *túist*, *tústi*, à cause du maintien de l'*s*.

11) Sanscr. *ratna*, joyau, perle, gemme, don, possession, bien, suivant le D. P. probablement de *râ*, donner, comme *rayi*, richesse.

Irl. *rathán*, collier de grains (O'Don., *Gl.*). Cf. scr. *ratnamâlâ*, *-râǵi*, *-vâlî*, collier de perles. O'R. donne aussi *ród* (?), gemme.

12) Lith. *grandis*, *grandele*, anneau, bracelet.

Cymr. *grain*, anneau, *greinyn*, boucle d'oreille.

Cf. irl. *grainne*, rond. La racine commune semble se trouver dans le scr. *granth*, *grath*, nectere, serere, d'après le Dhâtup. signifiant aussi curvare, d'où *granthi*, nœud, courbure, *grathna*, bouquet, etc. A *grath* se rattache peut-être l'irl. *greith*, ornement, joyau.

SECTION III.

§ 285. ALIMENTS ET BOISSONS.

Nous venons de voir à peu près comment les anciens Aryas s'habillaient; il nous reste à rechercher de quelle manière ils se nourrissaient, pour compléter autant que possible notre

esquisse de leur vie matérielle. L'alimentation de l'homme reste toujours et partout essentiellement la même, empruntée qu'elle est nécessairement aux végétaux et aux animaux; mais elle varie à l'infini quant aux détails, et l'art culinaire subit les métamorphoses les plus multipliées suivant les lieux et les temps. On peut se dispenser de prouver que les anciens Aryas se nourrissaient des produits de la chasse, du lait et de la chair de leurs troupeaux, ainsi que des fruits de la terre; cela s'entend de soi-même. Ce qui nous intéresse serait de savoir de quelle manière ils les mettaient en œuvre, et s'ils connaissaient déjà quelques-uns des mets restés généralement en usage, comme le pain, la soupe, etc. Nous avons vu qu'ils possédaient plusieurs céréales et quelques légumineuses, qu'ils avaient des cuisines et des ustensiles pour la cuisson ; nous savons aussi qu'ils ne s'en tenaient pas pour boissons à l'eau pure et au lait. On peut donc croire que l'art culinaire avait fait chez eux quelques progrès ; mais on ne saurait s'attendre à trouver dans les langues autre chose que des indications fort incomplètes à cet égard.

§ 286. LE PAIN ET AUTRES PRÉPARATIONS DE CÉRÉALES.

Les noms du pain proprement dit diffèrent entre eux plus qu'on n'aurait dû s'y attendre pour un aliment aussi primitif. C'est que le mode de le confectionner a subi des changements successifs, et que les termes appliqués d'abord à diverses préparations fort simples, comme le grain broyé et grillé sans autre apprêt, sous forme de galettes, ont passé plus tard au pain pétri, levé et cuit au four, tel que nous le connaissons. Ce qui l'indique d'ailleurs, c'est d'une part que les noms du pain,

ramenés à leurs étymologies probables, ne désignent autre chose que la nourriture en général, ou l'aliment préparé et cuit, ou la forme particulière, plate ou ronde, qu'on lui donnait habituellement, et, d'autre part, que les noms de la pâte et du levain sont encore plus divergents que ceux du pain. Le levain ne m'a pas offert une seule analogie à signaler, et la pâte ne présente qu'un seul groupe d'affinités purement européennes.[1] Les rapprochements assez nombreux qui suivent, et qui comprennent également les noms du pain, et ceux de diverses espèces de gâteaux de céréales, ne prouvent donc en réalité que la haute ancienneté de leur emploi pour l'alimentation. On pouvait l'inférer déjà du fait de leur possession et de leur culture, lequel, à son tour, reçoit ainsi une confirmation de plus.

1) Scr. *pita*, pain, *pitu*, nourriture; rac. *pâ*, nutrire, avec affaiblissement de *â* en *i*, comme dans *pitar*, père.

Zend *pitu*, nourriture; pers. *pâh*, id.; brahui, *pâli*, pain; armén. *pan*, pâte, pain.

Messapien πάνος, lat. *pānis*, cf. *pābulum ;* ainsi que *penus*, *penum*, provisions, vivres *(omne quo vescimur*, Cicér.).

Irland. *páin* (Corm., *Gl.*, 37, 134), du latin(?) ; et cymr. *pain*, farine.

Goth. *fôdeins*, nourriture, *fôdjan*, nourrir ; ags. *foda*, *fother*, scand. *fôdr*, *faeda*, anc. all. *fôtar*, etc. La dentale n'appartient pas à la racine (Grimm, *D. Gr.*, II, 224).

[1] Irl. † *tàis*, *taes*, *taos*, cymr. *toes*, armor. *tôaz*. Ags. *thaesma*, anc. all. *deismo*, anc. sl. et russe *těsto*, pol. *ciasto*, etc., hongrois *teszta*. Lith. *taszlà*, *teszlà*. Stokes (*Rem.*[2], 83) compare avec beaucoup de probabilité le gr. σταῖς, -σιτός, pâte, de la rac. στα ; mais il semble alors difficile d'y ramener aussi les termes germaniques et lithuaniens; le slave s'y rattache mieux.

Lith. *pénas*, provende, fourrage, etc.

Cf. p. 10 et seqq., et les formes secondaires πατέομαι, manger, et anc. sl. *pitati*, nourrir.[1] La différence des suffixes semble indiquer l'existence de deux synonymes primitifs principaux, peut-être *pâta* et *pâna*, pour le pain et la nourriture. Un thème sansc. *pana* est peut-être conservé dans *panasa*, l'arbre à pain, de *pana* + *san*, littéralement qui donne de la nourriture.

2) Scr. *artika*, espèce de gâteau (Wilson); n'est pas admis dans le D. P.

Pers. *ârd*, farine, *ardah*, pain de fleur de farine, avec *d* pour *t*, comme dans *kard*, couteau = zend *karĕta*. — Afghan. *rotai*, pain.

Gr. ἄρτος, pain.

Le terme sanscrit suppose un thème plus simple *arta*, sans doute de la rac. *ṛ*, *ar*, dans le sens de obtinere, ou analogue à *ṛta*, ce qui est bien en ordre, bien disposé, préparé. Cf. l'adv. *aram* et *aram kar*, préparer. Le grec ἄρτος se rattache de même à ἄρω, comme ἄρτιος, préparé, achevé, l'adv. ἄρτι, et les dénominatifs ἀρτέω, ἀρτίζω, etc. Le kourde *âr*, *ar*, farine, peut appartenir à la même racine, ainsi que l'irl. *arán*, pain, si ce n'est pas là une simple variante de *barán*, qui reviendra plus loin.

3) Scr. *pûra*, *pûrikâ*, gâteau sans levain frit au beurre ou à l'huile, *pôlî*, *pôlikâ*, *pûlikâ*, *pâulî*, *pâulikâ*, gâteau plat, d'orge ou de froment, *pulaka*, boule de pain pour les éléphants, etc. — La rac. est *pṝ*, *pûr*, *pâr*, complere, satiare, nutrire, *piparti*, *papâra*, d'où *puru*, *pulu*, πολύς, etc.

Pers. *pûrah*, pain et viande bouillis ensemble, *pûlâd*, *pôlâd*,

[1] Sur la conjecture de Stokes, qui rattache à *pitu* l'irl. *ith*, blé, etc., pour *pith*, cf. t. I, p. 325.

riz bouilli, *pûlânî*, potage de gruau; *furnî*, riz bouilli dans du lait. Cf. géorgien *puri*, pain.

Gr. πυρός, froment (Cf. t. I, 332, pour le lithuanien et le slave), πύρνος, πύρνον, pain de froment; πόλτος, bouillie: cf. πολύς et *pulu*, πόλις et *pura;* peut-être aussi πέλανος, espèce de gâteau, bouillie de farine, et même πάλη, παιπάλη, fleur de farine, d'après les variations de la voyelle dans *pûr*, *pâr* et *par*.

Lat. *puls*, *pultis*, bouillie de farine, *pulmentum*, aliment; *polenta*, gruau d'orge.

Lith. *appora*, gâteau de farine d'avoine (?), *pyragas*, pain de froment. Cf. *púrai*, froment.

Illyr. *upurak*, gâteau (?); russe *piróğŭ*, pâté, polon. *piròg*, boulette de farine et de fromage. Cf. anc. sl. *pyro*, froment, *pirĕnie*, convivium, russe *pírŭ*, festin, *píra*, seigle, etc. L'*i* est ici pour *u*, comme dans le lith. *pilnas* = scr. *purṇa*, plenus, ou le goth. *filu* = scr. *pulu*.

4) Scr. *ôkula*, gâteau de froment, peut-être de *ava-kula*, comme *ô* pour *ava* dans *ôgaṇa*, *ôpaça* (D. P.), mais le sens étymologique reste obscur. Cf. *ćûlikâ*, gâteau de froment frit dans du beurre.

Pers. *kulî*, *kulîć*, grand gâteau de farine, *kulîćah*, pain rond de fine farine, et, en général, objet rond, disque, lingot, etc. Ossète *ġul*, pain blanc (?).

Lith. *kukulys*, pain rond, gâteau.

Russe *kulíćŭ*, brioche; boh. *kolać*, gâteau.

Alban. *kuljać*, gâteau.

Peut-on comparer aussi le grec κόλλιξ, κολλύρα, pain ou gâteau rond et allongé, κόλλαϐος, espèce de pain de froment? D'après le persan et le lithuanien *kulys*, paquet, *kulkà*, boule,

pol. *kula,* boh. *kule,* id., etc., l'idée de rotondité semble être ici la primitive.

5) Scr. *pishṭaka,* gâteau de farine; *pishṭika,* gâteau de riz. Cf. *pishṭa,* broyé, pétri, et farine, rac. *pish* (Cf. p. 159 et sqq.).

Anc. sl. *pishta,* cibus, russe *pishća,* illyr. *pichja,* etc., peut-être proprement farine ou pain.

6) Scr. *upakârikâ,* espèce de gâteau; de *upa-kâra,* préparation, service, rac. *kṛ,* facere. — A la même racine se rapportent :

Lith. *karaiszis,* gâteau.

Russe *karavăĭ, korovăĭ,* gros pain rond.

7) Scr. *dhâna,* grain grillé et moulu ; au pluriel *dhânâs,* orge ou riz grillé; rac. *dhâ,* sustentare, alere.

Lith. *dûna,* pain (?).

8) Armén. *barên,* pain; boukhar. *barĭ,* id.; siahpôsh, *bre,* farine.

Irl. erse *bár, báran,* cymr., armor. *bara,* pain.

Cf. sanscr. *bhara,* qui nourrit, soutient, *bharaṇa,* nutrition, *bharîman,* nourriture, rac. *bhṛ,* sustentare, ferre; pers. *bar,* nourriture, *bâr,* orge, etc. (v. t. I, p. 335); lat. *far, farina,* etc. Il faut séparer de ce groupe l'anglo-sax. *bread,* scand. *braud,* anc. all. *brôt,* pain, qui dérive du verbe fort *brâtan,* frigere. L'anc. irl. *bairgen,* pain (Z.², 4), se lie de même à la rac. scr. *bhṛǵ, bharǵ,* frigere, comme le synonyme *bras, braise,* à la rac. *bhrasǵ,* id. (Cf. p. 337.)

9) Pers. *kirpah,* gâteau mince et rond.

Lith. *klēpas,* lett. *klaips,* pain. — Anc. sl. *chliebŭ,* etc.

Goth. *hlaifs,* ags. *hlâf,* scand. *hleifr,* anc. all. *hlaib,* etc.

Cf. p. 336, et en particulier l'anc. slave *ćrěpŭ*, testa, et le russe *kripićŭ,* brique, en tant que cuite.

10) Belout. *mânî,* pain. Cf. ossète *manaw, mannau,* froment.

Irland. *mann*, pain, froment, nourriture ; † *men*, farine (Z.², 10).[1]

Cf. t. I, 330, le scr. *su-mana*, froment, etc.

11) Pers. *nân*, pain et gâteaux divers; kourde et boukhar. *nân*, armén. *ngan*, id.

Gr. *νάνος*, gâteau au fromage.

Ce nom du pain se retrouve au loin, dans les dialectes finnois, éniséens et samoièdes, sous les formes de *nann*, *nän*, *nen*, *niän*, etc.

§ 287. LA SOUPE ET LE BOUILLON.

L'accord de plusieurs termes est ici remarquable, et, s'il n'est pas sûr que les anciens Aryas aient connu l'usage du pain proprement dit, il est certain, par contre, qu'ils ont été des mangeurs de soupe.

1) Notre français *soupe*, quelle que soit sa source prochaine, est un mot vénérable par son antiquité, car il correspond exactement au sansc. *sûpa*, potage, bouillon, sauce, et aussi cuisinier, comme *sûpakâra*, littéralement faiseur de soupes, *sûpika*, bouillon, *sûpya*, potage, *sâupika*, adj., arrosé de bouillon. La racine est probablement *su*, succum exprimere, d'où dérivent également *sava*, suc, eau, *abhishava*, *abhishuta*, bouillie aigre de gruau, et le nom du *sôma*, la liqueur sacrée.[2] Les corrélatifs européens sont les suivants :

Anglo-sax. *sop*, scand. *sûp*, *sûpa*, *saup*, *soppa*, jus, sorbil-

[1] O'R., peut-être de *manna*, comme dans Z.², 634, et O'Dav., *Gl.*, 105. Ce dernier a aussi *mann* = *cruithnecht*, froment.

[2] Le D. P. ne donne pas d'étymologie. On pourrait peut-être l'expliquer par *su* + *ap*, bonne eau, d'après l'analogie de *kûpa*, suivant le D. P., de *ku-ap* (v. p. 344). Cf. aussi *sûda* = *kûpa* (p. 344).

lum, avec le *p* primitif inaltéré, mais changé régulièrement en *f* dans l'anc. all. *suf, sauf, sufil.* [1]

Armor. *souben*, soupe, *soub*, infusion, *soubil*, sauce, *souba*, tremper. Cf. cymr. *sew*, jus de viande, bouillon = scr. *sava*.

Russe *supŭ*, pol. *supa*.

Lith. *suppa*.

Les langues classiques n'en offrent pas de trace.

2) Un second terme non moins bien conservé est le scr. *yû, yûs, yûsha, yûshan*, bouillon, bouillon de viande, potage, soupe aux pois, eau dans laquelle on a fait bouillir des légumes, probablement de la rac. *yu*, miscere (Cf. Pott, *Et. F.*, II, 327, et Fick, 162).

Lat. *jus, jusculum*, bouillon.

Anc. slave *iucha*, id.; russe *ucha, ushka, ushitsa*, soupe au poisson; polon. *iucha, iuszka*, espèce de sauce; illyrien *juha*, bouillon, etc.

Anc. prus. *juse*, bouillon, lith. *júsze*, soupe de pâte aigre et d'eau, *jukkà*, soupe au sang d'oie, etc. Le lettique *jau-t*, mêler de la farine avec de l'eau, offre encore la rac. *yu* à l'état simple.

Armor. *ioud, iôd, iôt*, cymr. *uwd*, bouillie de farine au lait. Le suffixe est ici différent.

Le scand. *juck*, bouillon, soupe (cf. all. mod. *jauche*), est peut-être emprunté au slave, où le *ch* remplace la sifflante; mais l'anc. all. *jussol*, bouillon, pourrait bien être purement germanique, à moins qu'il ne provienne du latin *jusculum*.

3) Scr. *rasâlâ, rasikâ*, lait caillé au sucre et aux épices;

[1] Mais cf. le verbe fort, scand. *sûpa* (*saup, supum*); ags. *sûpan*; anc. all. *sûfan*, all. *saufen*, etc., sorbere, potare, qui indiquerait une rac. *sûp*, peut-être une forme augmentée de *su*, avec sens causatif.

rasaka, bouillon. Cf. *rasa*, jus, saveur, nourriture (Naigh., II, 7).

Lith. *rasalà*, *rasálas*, saumure. Cf. *rasa*, rosée.

Russe *rosólŭ*, polon. *rosòl*, saumure, bouillon. — Cf. *rosa*, rosée.

4) Sanscr. *kashâya*, décoction en général, comme adjectif, astringent au goût; rac. *kash*, scabere.

Pers. *kashk*, soupe épaisse de farine, viande et lait de brebis, préparation de lait de beurre, lait aigre séché; *kashkû*, potage de gruau d'orge, *kashkîn*, froment macéré dans l'oxygal, etc.; armén. *kashu*, bouillon.

Anc. sl. *kashitsa*, puls (Mikl., *Lex.*, 284); russe *kásha*, gruau cuit, *kashitsa*, soupe, *kashevárŭ*, cuisinier. Pol. *kasza*, id., *kaszanat*, marinade; boh. *kasse*, bouillie.

Lith. *kosze*, gruau, *koszenybe*, pot-pourri de viandes, etc.

Cf. russe *kisélĭ*, bouillie aigre, lith. *kiselus*, bouillie d'avoine, et p. 47.

5) Pers. *shôrbâ*, *shórwâ*, soupe, bouillon; kourde *siorba*, id.

Lat. *sorbitio*, *-tium*, jus, jusculum, de *sorbeo*.

Irl. moy. *sruban*, merenda (Stokes, *Ir. Gl.*, n° 143), *srúbóg*, gorgée de liquide (O'R.), de *srúbaim*, sorbeo.

Lith. *srubà*, soupe, de *srubti*, *srēbti*, ainsi que *surbti*, *surpti*, *sulpti*, humer, sucer.

Anc. sl. *srŭbaniie*, sorbitio. Cf. illyr. barb. *ciorba*, soupe.

Si l'on compare de plus le grec ῥοφέω, ῥυφέω, ῥοφάνω, sorbeo, d'où ῥόφημα, bouillon, suivant Pott (*Et. F.*, II, 196) pour σροφέω, ou suivant Kuhn (Z. S., IV, 18) pour σορφέω, si l'on ajoute encore l'allemand *schlürfen*, on ne doutera guère d'une origine commune de ces divers termes. Il semble inutile toutefois de chercher, avec Kuhn, à les ramener à une racine primitive hypothétique *svarb*, parce qu'ils ont évidemment le

caractère d'onomatopées qui comportent une certaine latitude de variations phoniques. Varron déjà fait venir *sorbeo* du bruit que l'on fait en aspirant un liquide, et qui ne saurait mieux s'exprimer que par la triple combinaison d'une sifflante, d'une liquide et d'une labiale. La même onomatopée se reproduit exactement dans l'hébreu *sâraph*, chald. *sraph*, sorbsit, glutivit, arabe *shariba*, bibit, *sharb*, *shirb*, *shurb*, action de humer, de boire, *sharbat*, breuvage, d'où notre mot *sorbet* peut provenir aussi bien que de *sorbitium*. Le pers. *shôrbâ*, soupe, ainsi que *sharâb*, vin, kourde *siorba* et *sherab*, sont sûrement empruntés à l'arabe, comme l'indique le *sh* initial, qui ne représente pas régulièrement l'*s* arienne. Une seconde coïncidence du même genre se montre dans le basque *zurrupatu*, *churrupatu*, sorbere, et cette onomatopée est ainsi commune à trois familles de langues distinctes.

§ 288. LES BOISSONS FERMENTÉES.

L'usage de liqueurs spiritueuses extraites de substances végétales très-diverses, fruits, grains, racines, etc., se retrouve chez beaucoup de peuples, même sauvages, de l'ancien comme du nouveau monde. C'est le plus ou moins de variété de ces boissons, et l'art apporté à leur préparation, qui peuvent servir de mesure pour l'industrie d'une race d'hommes. Sous ce rapport, les anciens Aryas se sont distingués assurément, car ils possédaient plus d'une espèce de liqueurs fermentées, et c'est chez leurs descendants, orientaux et occidentaux, qu'elles ont été portées au plus haut degré de variété et d'excellence. Les Indiens, en particulier, ont su tirer des richesses de leur règne végétal une abondance de boissons spiritueuses dont plus

de soixante noms sanscrits attestent la diversité, et les Européens de leur côté, avec des ressources plus limitées, ont obtenu des produits d'une perfection sans doute supérieure. Au temps de l'unité toutefois, cet art était sûrement dans l'enfance; mais il annonçait déjà ses progrès futurs, car plusieurs noms de liqueurs fermentées ont été conservés. Un des anciens termes qui exprimaient l'ivresse prouve encore que nos premiers pères en connaissaient fort bien les effets, et indique en même temps qu'ils devaient avoir le vin gai.[1] J'ai traité ailleurs déjà de quelques-uns de ces noms de boissons. J'y reviens ici pour y ajouter quelques observations.

A) Le vin.

1) Au t. I, p. 311 et sqq., j'ai parlé déjà de plusieurs noms du vin qui paraissent avoir une origine arienne. J'ai traité plus spécialement du groupe principal de ces noms, issu probablement d'un thème primitif **vîna*, et arien plutôt que sémitique. La même conjecture peut s'appliquer à un autre terme sémitique, l'hébreu *sobè*, vin, arabe *sabîyat*, suivant Gesenius de *sâbâ*, boire avec excès, se gorger de boisson, d'où *sâbâ*, adj., ivre, avec le *b* doux, sans point diacritique, = *v*. Si l'on compare ce qui a été dit (t. I, 305) sur le Σάβος phrygien et sa connexion probable avec le sansc. *sava*, on ne pourra guère se défendre d'y rattacher aussi les mots sémitiques. Boire avec excès, c'est s'administrer des libations, en sanscrit *sâva*, de *su*, au causat. *sâvay*. Wilson (*Dict.*, p. 910) donne à *savana* le double sens d'extraire et de *boire* le sôma, tout comme à *sûta* (p. 940) celui de *drank*, bu. Il y aurait là un

[1] Cf. t. I, p. 317, note.

nouvel indice des antiques relations entre les Aryas et les Sémites dans les régions où la vigne était indigène.

2) Quant au scr. *surâ*, zend *hura*, venant également de *su* et rendu tour à tour par vin et boisson, mais, dans le D. P., seulement par liqueur alcoolique, eau-de-vie, j'ai présumé (t. I, 305) qu'il avait eu dans l'origine les deux premières acceptions. Celle de boisson en général se confirmerait par le fait que *surâ* a passé à la bière dans le mot suani (géorgien) *sura*, le turc *sra* et l'éniséen *syrá*.[1] Le persan moderne *sur*, liqueur extraite du riz, et *sûr*, vin rouge, doivent être des mots d'emprunt, vu le maintien de l'*s*.

En Europe, on peut comparer peut-être le russe *syrétsŭ*, avec une autre application à l'hydromel non cuit, et allié à *syrŏĭ*, humide, venant de l'anc. sl. *syrŭ*, *sourovŭ*, id.

3) Pour quelques autres noms du vin, sûrement fort anciens, cf. les rapprochements européens avec le persan *mustâr*, moût (t. I, 317), le scr. *halâ*, *hâlâhalî* (ibid.),[2] et l'ossète *san*, *sanna* (t. I, 318).

[1] Pour le sens de boisson, cf. aussi le scr. *surâ*, coupe à boire pour les spiritueux (D. P.).

[2] A l'appui d'une provenance de la rac. *har*, transporter, enlever, ravir (entzücken), soit de colère (*haras*), soit de joie (χαρά), cf. *hary*, désirer quelque chose, *haryata*, désirable, aimé, *hâra*, *hârin*, qui transporte les sens, ravissant, magnifique. En fait de formations analogues à *hâlâhalî*, liqueur spiritueuse, on peut citer *halahalâ*, interjection d'applaudissement, *hârahûra*, liqueur enivrante, *hârahâra*, *-râ*, *harahûra*, espèce de raisin.

Le double sens de *har* (favorable ou défavorable, joie et colère, délire) explique pourquoi *halâhala* peut désigner une espèce de poison violent (D. P.).

La rac. *hal* (de *har*), dans l'acception de labourer à la charrue, signifie proprement, comme *karsh*, tirer, traîner, enlever la terre, etc.

B) L'hydromel.

S'il peut rester des doutes sur la possession du vin par les Aryas du temps de l'unité, il ne saurait en être de même pour l'hydromel, dont le nom s'est maintenu, en Asie et en Europe, dans les principales langues de la grande famille. On sait que le miel mêlé d'eau donne par la fermentation une liqueur spiritueuse très-agréable, et longtemps rivale du vin qui, parfois, en a pris le nom chez plusieurs peuples. Pour ce nom, le scr. *madhu*, n., qui est aussi celui du miel, et pour ses corrélatifs divers, je puis renvoyer au t. I, p. 510. La transition au sens de vin, qui se remarque également dans le scr. *madhu* (D. P., V, 484), le grec μέθυ, déjà homérique, et l'anc. sl. *medŭ*, οἶνος (Miklos., *Lex.*, 365), doit être à coup sûr fort ancienne, bien qu'elle ne se remarque pas dans les Vêdas.

C) La bière, etc.

Le vin et l'hydromel, ce dernier surtout, sont les seules boissons fermentées dont la linguistique comparée permette de faire remonter l'usage jusqu'aux Aryas primitifs. Il n'en est pas ainsi de la bière, bien qu'ils possédassent l'orge d'où on la tire. Ses noms sont beaucoup plus divergents, et sans doute d'une origine plus récente. Le sanscrit ne m'en a offert aucun exemple sûr.[1] Quelques-uns, comme le mot suani *sura* et l'illyr. *subaja*, semblent avoir été empruntés à ceux

[1] Wilson donne bien *yavasura*, n., ou *-surâ*, f., liquor distilled from barley, et *beer;* mais le D. P. n'admet que la première acception, et d'après le sens ordinaire de *surâ*, eau-de-vie, il ne s'agit pas ici de la bière.

du vin (Cf. p. 408 et t. I, p. 305). Le pers. *bârah* se rattache clairement à *bâr*, orge; mais n'a aucun rapport réel avec l'anc. all. *bior*, ags. *beor*, scand. *biôr*, etc., d'où notre *bière*, bien que le goth. *baris*, ags. *bere*, scand. *barr*, orge, réponde au persan *bâr*.[1]

1) Une seule affinité à signaler comme assez sûre, bien qu'indirecte, est celle de l'armén. *karôghi*, boisson fermentée *(ôghi)* d'orge *(kari)*, avec le celtib. *ceria*, gaul. *cerevisia*, cervoise (Cf. t. I, 341), ainsi qu'avec le gr. *οἶνος κρίθινος*, bière, si, comme je le crois, *κριθή* est étymologiquement allié à l'arménien *kari*.

2) Parmi les noms européens de la bière, un groupe assez étendu paraît se rattacher au nom sanscrit et arménien d'une boisson fermentée, mais qui n'est pas la même. C'est le lith. *alus*, *alukas*, espèce de bière indigène, auquel répondent l'anc. slave *olŭ*, *olovina*, sicera, le scand. *öl*, ags. *eala*, *alodh*, angl. *ale*.[2] En sanscrit, nous trouvons *ali*, liqueur spiritueuse, et en armén. *ôghi* = *ôli*, boisson fermentée. La racine, partout la même, est peut-être *ar (al)*, dans le sens d'élever, d'exciter, de stimuler.[3]

[1] Suivant Schleicher (Z. S., VII, 224), *bior* viendrait du slave *pivo*, gén. *pivese*, thème *pivas*, bière, proprement boisson, de *piti*, *pivati*, boire, comme *πῖνον*, bière, de *πίνω*. Ce *pivas*, affaibli et contracté en * *bius* par le gothique, serait devenu *bior*, avec le changement ordinaire de *s* en *r*. Par contre, Wackernagel et d'autres font venir *bior* d'un subst. latin *biber*, boisson, l'italien *bévere*, *béere*. Cf. Diez, *Wb.*, I, 69. L'irl. *beoir*, cymr. *bwr*, armor. *biorch*, sont germaniques ainsi que l'ital. *birra*.

[2] Cf. irl. *ól*, boisson, *ólaim*, je bois, *ólach*, ivrogne, etc.

[3] Je laisse de côté d'autres rapprochements purement européens pour les boissons spiritueuses, et je me borne à signaler encore la corrélation du cymr. moy. *gwyraut*, liqueur (Leg., I, 24), corn. *gwiras*, avec le scr. *virâ*, f., boisson enivrante. De part et d'autre, l'idée première est celle de force, si l'on compare le cymr. *gwyr*, vigoureux, et

D) Le breuvage d'immortalité.

Outre les boissons fermentées à l'usage de l'homme, les anciens Aryas en avaient une à laquelle ils attribuaient une origine céleste, qui était pour les dieux mêmes une source d'immortalité, et une des offrandes les plus propres à concilier leur faveur. Je dois laisser de côté les mythes divers qui se rattachaient à ce divin breuvage, et dont les traits caractéristiques se retrouvent également chez les Indiens, les Iraniens, les Grecs et les Germains. Je puis renvoyer pour cela au beau travail que Kuhn a publié sur ce sujet, et qui fait autant d'honneur à son érudition qu'à sa compréhension juste et profonde de la poésie des mythes.[1] Je ne veux ici que rappeler les quelques analogies de noms qui ont été signalées depuis longtemps.

Quelle a été dans l'origine la nature de cette boisson merveilleuse ? C'est ce qu'il est difficile de savoir, parce que sa préparation a dû varier à partir de l'époque de la dispersion des Aryas. Les Indiens tiraient leur *sôma* de l'*Asclepias acida*, dont ils mêlaient le suc avec du lait.[2] Les Iraniens extrayaient leur *haoma* d'une autre plante grimpante comme la vigne, et dont les feuilles ressemblaient à celles du jasmin.[3] Dans la tra-

le scr. *vira*, homme fort, suivant le D. P., de la même racine que *vayas*, force, savoir, *vi* (*vayati*), mettre en mouvement, pousser, exciter. Cf. *vîratâ*, virilité, ainsi que le latin *vīs*, pl., *vīres*, etc.

[1] *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*. Berlin, 1859.

[2] Ou, plus tard, suivant le D. P., du *Sarcostemma acidum*, plante à suc doux et acidulé, mais qui ne croît qu'au sud du Pendjab, la demeure des Indiens védiques. La plante aura été changée par suite des migrations ultérieures.

[3] Kuhn, l. cit., p. 118. *Sôma* et *haoma*, de *su*, *hu*, succum exprimere, ne signifie proprement que suc exprimé.

Sur le *haoma*, jaune et blanc, cf. Justi (313) et Haug (*Essays*, 289).

dition conservée par le Mahâbhârata, le breuvage d'immortalité, l'*amṛta*, est obtenu par le barattement de l'océan de lait, auquel se mêlent les sucs de toute sorte de plantes, sucs que distille la montagne *Manḍara* mise en feu par la rotation. Il est donc probable que la liqueur désignée tour à tour par les noms de *sôma* et d'*amṛta* se composait, dans le principe, de quelque suc végétal combiné avec du lait.

Au sanscr. *amṛta*, immortel, correspond le gr. ἄμϐροτος ou ἄϐροτος, comme βροτός, mortel, à *mṛta*. De là le nom de l'ambroisie, ἀμϐροσία, qui serait en sanscrit *amṛtyâ* ou *amartyâ*, synonyme de *amṛta*. Un autre équivalent paraît se retrouver dans le persan *amarâ*, vin; cf. zend et sanscrit *amara*, immortel, mot peut-être synonyme de *haoma* chez les anciens Iraniens. L'ambroisie, dans Homère et ailleurs, désigne la substance dont se nourrissaient les dieux, et leur boisson était le nectar; mais, d'après Athénée, d'autres y voyaient un breuvage, et dans la langue sacerdotale, elle désignait l'eau pure. Il est à remarquer qu'en sanscrit même, suivant les lexicographes, le nom d'*amṛta* s'applique également à l'eau, au lait, au beurre clarifié et au riz bouilli, ainsi qu'à la nourriture en général. Chez les Grecs toutefois, aucune idée spéciale ne s'attachait à la composition de l'ambroisie et du nectar, devenus des choses purement mythiques.

Ce nom de la boisson divine ne s'est pas conservé chez les

L'espèce à fleurs jaunes se trouve dans le Gilad, le Mazenderan, le Shirvân et le Yezd. Ses rameaux noueux et séchés sont pilés dans un mortier, et arrosés d'eau, ce qui produit, d'après le procédé des Parsis actuels, une liqueur de très-mauvais goût, au dire de Haug, qui en a goûté. Le *Sôma* indien devait être fort différent, vu les épithètes laudatives que lui donne le Rigvêda, telles que *madhu*, *madhumant*, doux, agréable, mielleux, *madya*, exhilarant, enivrant, *tîvra*, fort, piquant, *çukra*, *çuci*, pur, clair, etc.

Scandinaves. Dans les mythes divers qui la concernent, ils y ont substitué leur *miödur*, hydromel, le sanscr. *madhu*, qui est aussi une épithète du *sôma*. Il est appelé quelquefois *ôdhreirir*, le breuvage d'inspiration poétique, et *ôminnisöl*, la liqueur d'oubli. Tel serait également, suivant Kuhn (l. cit., p. 175), la signification propre de νέκταρ, la boisson qui *tue* le souvenir des choses terrestres, en le rapportant à νέκω, = scr. *naç*, νέκυς, νεκρός, nex, etc.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES ANCIENS ARYAS.

CHAPITRE III.

Section I.

Article I.

Article II. — L'intérieur de la maison.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

